

**MAI 2004 — AOÛT 2006**

**LIBERIA I**

**LIBERIA II 1-3**

**NIOUZ**

## TABLE

<b>LIBERIA I.....</b>	<b>3</b>
01 MONROVIA, LIBERIA, LE 01ER JUI 2004.....	3
02 MONROVIA, LIBERIA, LE 21 JUI 2004.....	8
03 MONROVIA, LIBERIA, LE 17R JUI 2004.....	17
04 MONROVIA, LIBERIA, LE 07 AOUT 2004.....	28
05 MONROVIA, LIBERIA, LE 02 SEPTEMBRE2004.....	38
06 BRUXELLES, BELGIQUE, LE 27 SEPTEMBRE 2004.....	47
07 — BRUXELLES (ENCORE, MAIS PLUS POUR LONG), LE 06 OCTOBRE 2004.....	59
08 — PAYERNE, SUISSE (EH OUI, LA VIE EST PLEINE DE SURPRISES), LE 04 NOVEMBRE 2004.....	62
09 COPENHAGUE, DANEMARK, LE 05 DECEMBRE 2004.....	65
10 STOCKHOLM, SUEDE, LE 24 DECEMBRE 2004.....	70
11 AMSTERDAM, PAYS-BAS, LE 24 JANVIER2005.....	78
<b>LIBERIA II-1.....</b>	<b>90</b>
01 MONROVIA, LIBERIA, LE 08 FEVRIER 2005.....	90
02 MONROVIA, LIBERIA, LE 14 FEVRIER 2005.....	94
03 MONROVIA, LE DIMANCHE 20 FEVRIER 2005.....	96
04 MONROVIA, LIBERIA, LE 28 FEVRIER 2005.....	101
05 MONROVIA, LIBERIA, LE 06 MARS 2005.....	106
<b>ICI S'INSÈRENT LES "CARNETS DE BIÉLORUSSIE", TIRÉS À PART.....</b>	<b>111</b>
<b>LIBERIA II-2.....</b>	<b>112</b>
01 TROISIEME ATERRISSAGE.....	112
02 MICHEL ET PATRICK.....	114
03 KARLA & C°.....	116
04 SEDIMENTATION ET INTERROGATIONS.....	120
05 RETOUR DE KARLA.....	125
06 ROGER & MOI.....	129
07 MARJORIE.....	130
<b>LIBERIA II-3.....</b>	<b>134</b>
01 — AMSTERDAM, LE 02 NOVEMBRE 2005 — AVANT DEPART.....	134
02 — AMSTERDAM TOUJOURS, LE 18 NOVEMBRE 2005 — BIENTOT PARTI!.....	135
03 — NUMBEURRE CÉVENNES, LE 02 DECEMBRE 2005 — INSTALLATION.....	137
04 — NOUVELLES D'AVENT ET D'APPRETS DIVERS.....	141
05 — LE 08 JANVIER 2006 — PRINCESSE NOËL ET MOUVEMENTS SOCIAUX.....	147
06 — OH, ET PUIS ZUT!.....	150
07 — CONTRORDRE.....	153
08 — PITRERIES & BOUFFONNADES.....	158
09 — DU NEUF!.....	163
10 — VACANCES ET RETOUR-POUR-DE-BON.....	168
<b>NIOUZ 01.....</b>	<b>174</b>
NIOUZ 01.01.....	174
NIOUZ 01.02.....	175
NIOUZ 01.03.....	176
NIOUZ 01.04 18 08 2006.....	177

# LIBERIA I

01

MONROVIA, LIBERIA, LE 01 ER JUIN 2004

*Bon, voilà un premier tout petit "Carnet", surtout histoire d'annoncer qu'avec une mission "capitale" (c'est-à-dire en capital, et rien d'autre), j'ai un accès à la Grande Toile décent, et donc je n'enverrai pas de message obèse, promis-juré.*

*Rien à ajouter sinon que tout va bien, comme je crois que vous le constaterez sans peine. Mais je n'ai pas encore assez de recul pour un récit structuré, il s'agit là juste des premières impressions que m'ont fait la mission msf-b Libéria.*

## MONROVIA, VENDREDI 28 MAI 2004

"Niels est formidable": on me l'a dit et répété tout le temps de mon briefing à Bruxelles. Voilà une bonne semaine que je le côtoie, et je ne peux que souscrire à l'enthousiasme général que le gars inspire en haut lieu.

La première chose que j'ai sue de lui, c'est qu'il est ingénieur-architecte, bien sûr. Et que c'est lui qui a demandé à être remplacé par un architecte "professionnel" et non par un "log de base". Bref, si je suis là, c'est parce que Niels l'a exigé de OCB (le quartier général de Bruxelles, pour ceux qui l'ont oublié). Niels, et Yannick-de-Bruxelles: ces deux-là se battent pour professionnaliser la construction chez MSF. Avant décollage, j'ai donc passé un bien du temps avec ledit Yannick qui s'était réservé une pleine journée pour Bibi. Ben visiblement, ils en attendent de moi. Bon. J'aurai moins de temps pour taper des "Carnets" - ou pour dormir, plutôt.

Yannick m'a donc longtemps parlé de la reconstruction de l'hôpital de la Rédemption à Monrovia. Et donc du gars Niels, au Libéria depuis un an et demi (moins les quatre mois de guerre ouverte en 2003, où il a été rapatrié). Yannick avait même des photos. J'ai donc pu constater que Niels-le-Danois était roux à n'en plus pouvoir. Il m'a fait penser alors à mon pote Yan-de-Ouagadougou. Je faisais erreur: s'ils sont aussi roux l'un que l'autre, avec ces cils clairs qui leur font un regard si étrange, Yan doit peser ses cinquante kilos tout mouillés alors que Niels aurait pu jouer le frigo dans un film américain des années soixante. Il fait une bonne tête de plus que moi, et ses paluches sont grandes comme ça. On l'imaginerait plus facilement rugbyman que "médecin sans frontière"!

Niels parle, parle, parle. Depuis dix jours, il essaye de me faire ingérer tout le savoir qu'il a sur la construction au Libéria. Parce que mon problème, ce ne sera pas de construire, mais de faire construire par les entrepreneurs du cru. J'y reviendrai. En attendant, j'aurais bien aimé lui

foutre un câble USB dans l'oreille droite pour télécharger tout ça directement dans mon cerveau. Il paraît que ce n'est pas possible. Que fait la science?

Donc à longueur de journée, j'écoute Niels, et la nuit, j'entends son gros accent de cowboy irlandais me murmurer encore des *adichional ouork agrimente* en boucle. Sans déc'. Et tout ça ne suffira pourtant pas. Niels a su se faire respecter dans le milieu extrêmement corrompu de la construction libérienne: ça, je ne vais pas pouvoir l'improviser complètement. Y a du boulot. Ce n'est pas facile de succéder à un gars comme lui. D'ailleurs, j'essaye de parler de lui "succéder" plutôt que le "remplacer": on ne "remplace" pas un gars "formidable".

Si nous avons été en compétition, à quelque niveau que ce soit, le géant danois m'aurait fait de l'ombre, tellement d'ombre que je n'aurais sans doutes trouvé ma place nulle part. Mais Niels m'attendait. Je ne l'avais pas tout de suite compris à quel point. J'ai enfin percuté à sa poignée de main dans la piscine, au débarquer, qu'avant même que je sois monté dans l'avion, il avait décidé de faire de moi son ami. Ben mes aïeux...

De même, l'équipe de Monrovia (une vingtaine de personnes) m'a accueilli simplement, en bloc, tel que j'étais, sans affectation mais avec une complicité dont je m'étonne et qui annihile définitivement tout besoin de "faire ses preuves" ou se tailler sa place. Bref, malgré la stature imposante de Niels, il y a de la place pour moi dans l'équipe de Monrovia, beaucoup de place. Et ça, j'aime autant vous dire que je sais l'apprécier, après l'Afghanistan.

En résumé, j'ai un prédécesseur décidé à me donner autant que je saurai ingérer, une équipe terrain qui m'a fait une chouette place, et une hiérarchie à Bruxelles qui compte sur moi pour participer à la démonstration de la nécessité d'une équipe de constructeurs professionnels au sein de MSF. Je ne pourrai pas dire que je ne suis pas étonné de partout. Les conditions sont donc réunies pour que je me concentre sur le boulot. Et il faudra bien ça: même un gars de la trempe de Niels s'y est fatigué.

En fait, ma mission ici, c'est danseur sur fil. Avec tutu à plateau ou gros nez rouge à votre guise, mais certainement en gigotation permanente afin de rattraper (c'est du suisse, ça veut dire raccommoier) les inconciliables. D'un côté, ne pas gaspiller l'argent confié par vous-mêmes (euh, surtout vous) à MSF, et de l'autre ces entrepreneurs (Niels n'a choisi que des petits entrepreneurs locaux) dont dépendent d'immenses familles ruinées par la guerre. L'essentiel du message de Niels, c'est que ces rudes gars feraient n'importe quoi pour une poignée de dollars, et qu'on ne peut pas le leur reprocher. Ni le leur reprocher, ni l'admettre: voilà l'exercice de style qu'il m'assigne pour six mois.

Mais je reviendrai sur le boulot un autre jour. Pour l'instant, il va être l'heure du petit-déj'. Bonne journée.

## **DIMANCHE 30 MAI 2004**

---

C'est mon deuxième dimanche à Monrovia. Il va être midi. Les autres vont partir à la plage, comme la semaine dernière. J'avais pris plaisir à retrouver bien des souvenirs de mon temps du Panamá: plage déserte, palmiers, temps pluvieux, grosses vagues, et, bien sûr, très, très jolies filles... Je repense parfois à une sirène qui me racontait des histoires avec l'accent espagnol sur les rochers d'une rivière panaméenne. La vie, c'est tout de même un sacré truc.

Mon premier dimanche libérien (tiens, on dit bien "libérien"?) était un peu spécial. Vers 10:00, le gars Harold m'a dit qu'il était invité à la messe par un membre du staff local. J'ai suivi le mouvement, curieux. Nous étions conduits par Abdulai, chauffeur de son état - drôle de nom pour un Chrétien, non? À l'entrée, nous avons payé quelques dollars libériens un petit ruban épinglé au revers de notre chemise, et Abdulai nous a conduits au premier rang, à droite, face aux bancs vides du chœur. Serrements de mains avec les présents, cet étrange salut claqué dont les Libériens sont si fiers que je l'ai vu illustré sur certains murs en ville. Je vous montrerai un jour.

Nous avons tenu trois heures! Puis notre guide a eu pitié de nous. Non que ç'ait été ennuyeux, bien au contraire, mais quelle chaleur, mes amis, quelle chaleur! Heureusement, la messe était plus animée que de part chez nous! Ça a commencé avec les choristes, surtout des femmes, arrivant en dansant, vêtu de pourpre sombre et de dorures, tellement belles sur leurs peaux si mates qu'elles semblaient manger la lumière. Et puis, la speakerine s'est mise en marche: appellerait-on "prêtre" une femme aussi énergique que nos petits gars sous amphét', à la télé? Elle chantait, criait, se démenait, comme j'ai rarement vu. Lorsqu'elle se calmait un peu, je regardais lui faire écho un ruban de chantier qui se tortillait au-dessus de la porte dans un courant d'air que j'enviais.

C'était la fête des mères (bonne fête, maman!), et nous avons donc eu l'élection de la mère de l'année, puis un gars est venu chanter une composition de son cru, apparemment émouvante (mais je ne capte pas encore grand'chose de leur anglais). Divers discours, ponctués d'"amen" et d'"alléluia" enthousiastes, sans cesse repris, en alternance avec des "in the name of Jesus". C'était simple, improvisé, et, pour dire, touchant plus que transportant. En tous cas, sauf pour la longueur, je n'ai rien à regretter de cette matinée.

Ah, si: ce moment pénible où les nouveaux venus sont priés de se présenter. Notre Abdulai nous poussait au cul, impossible d'y échapper. Bien entendu, Harold et moi étions les seuls Blancs de l'assistance. J'avais l'impression d'un gamin pris en flagrant délit (Mais de quoi? De blancheur? D'être là?), mais tout le monde était tellement content...

Harold. Harold était dans l'avion avec nous. "Nous", parce qu'il y avait aussi Alvin, une Kenyane dont je vous parlerai plus tard. À Bruxelles, j'avais pris le taxi avec Alvin, qui restera pour six mois elle aussi, en sachant que nous avions à trouver un troisième larron dont nous ne connaissions rien sinon qu'il ne restait que trois semaines. Harold est électricien, et il est employé par MSF pour de toutes petites missions où il revoit l'installation électrique des compounds. C'est un gars d'une petite cinquantaine d'années avec un nez terrible, une moustache à faire peur, et des yeux immensément enfoncés dans son crâne. Comme un de ces yeux part en *live* (je crois qu'il est mort), on imagine volontiers à Harold un "œil de pirate" qui parachèverait le portrait. Il ferait un Capitaine Crochet plus vrai que nature (et que Brad Pitt, qu'on nous passait dans l'avion). Je l'adore. Dommage qu'il reste si peu.

À peine rentrés de l'église, nous avons été harponnés par Niels et AnneMarie, les deux Danois. Je connaissais AnneMarie du PPD, vous vous souvenez, novembre en Norvège. Bon, eh bien je savais qu'elle serait là, et m'en réjouissais. Nous avons été accueillis à l'aéroport par Stanley, un des plus fidèles du staff local (plus de dix ans avec MSF), qui nous a conduits à nos chambres et douches. AnneMarie a débarqué pendant que je m'y rafraîchissais, bien entendu (j'en vois déjà qui s'imaginent des trucs). Bref, j'ai interrompu mes ablutions, je me suis fringué en vitesse, nous nous sommes embrassés comme de vieux copains, et nous sommes allés à la piscine. Comme je l'ai dit, c'est là que j'ai rencontré Niels, dont je n'ai d'abord distingué que le flamboiement des cheveux et les paluches (bon, je n'avais pas mes lunettes et c'était le bref crépuscule).

AnneMarie et Niels nous ont donc jetés dans une voiture et conduits chez un glacier dont la salle climatisée était à elle seule une attraction. Nous avons dégusté nos coupes Danemark (bien sûr) en comparant nos expériences sur les droit des femmes et les relations de couple dans les pays que nous avons connus. Enfin, nous avons rejoint les autres à la plage. Comme je l'ai déjà dit, il pleuvait un peu, et les vagues me rappelaient bien des choses. J'ai marché longtemps sur cette étroite ligne dessinée par la plus puissante des dernières vagues, vêtu d'un linge (une serviette, pour les Français) et d'un parapluie. Il faisait très doux, mais je ne suis pas sûr que je parle du temps.

Nous avons terminé notre dimanche au restaurant, Harold et moi. Le service étant désespérant de lenteur, nous avons eu le temps de parler longtemps, longtemps, de nos vies, et

surtout de "la" vie. Harold s'intéresse à toutes les expériences, et en connaît suffisamment sur des trucs comme les systèmes régulateurs pour que les deux heures que nous avons attendues n'aient pas même été remarquées. Ce gars Harold est décidément passionnant, derrière sa tronche de pirate. Ou à cause d'elle, qui sait? Il y a un tel contraste entre son air terrible et la douceur passionnée et mystique de son caractère.

Lorsqu'il a commencé à pleuvoir sur la petite paillote où nous terminions notre riz-poulet (dont un sans poulet!), nous avons eu la surprise d'une visite de Christophe et Geralda. Nous avons donc fait débarrasser les assiettes, et servir des bières, et un "malta" pour moi (tiens, ça me manquait, depuis le Burkina Faso; ici, il y en a même plein de marques différentes, que je n'ai pas encore toutes comparées). Nous avons refait le monde. Christophe aussi a un air formidable, mais pas du même ordre qu'Harold: c'est un grand maigre, long, long, au tout petit visage pointu de partout - menton pointu, au nez pointu - aux incisives écartées et oreilles décollées. Genre vieux junkie trouvé sur un trottoir de Katmandou. Il a un sacré bagage MSF, et donc des perspectives variées sur bien des questions. Il a rencontré Geralda en mission en Haïti, où elle était "staff local". Nous étions ainsi entre francophones: Harold de Belgique, Christophe de France (ou de Belgique, je ne sais plus, mais ça fait plus classe pour le récit s'il vient de France), Geralda de Haïti, et un Suisse. C'était une belle soirée.

La pluie ne faiblissait pas. Une des plus forte que nous ayons eues depuis mon arrivée (nous ne sommes encore qu'au début de la saison). Non sans une certaine dose de honte, nous avons fini par demander une voiture. Le temps qu'elle arrive, la pluie avait cessé, mais nous n'avons pas regretté d'être véhiculés: les routes étaient encore inondées sur profond.

Ce jour-là, j'ai pris quatre douches. Depuis, je sue moins. J'ai cru que la température avait commencé à baisser, mais Niels dit que c'est simplement que je me suis habitué. Une douche les midis, et une tête dans la piscine tous les soirs au crépuscule: tout va bien.

Bon, mais tout ça, c'était le ouikène passé! Ce dimanche, je reste pépère, et je raconte des histoires. Ce matin, nous nous sommes mis à cinq autour d'AnneMarie-du-PPD pour lui défaire ses tresses africaines, et nous avons passé une heure ou deux à blaguer, affalés sur les fauteuils de la terrasse de notre maison. C'est-à-dire que nous sommes si nombreux que le compound comprend en fait cinq différentes maisons du même quartier. Chez moi, c'est Maison-Quatre, mais vous n'aurez pas de peine à me trouver si vous passez sans vous être annoncé: tout le monde nous connaît. Vivent ici, entre autres, AnneMarie-du-PPD, Niels-qui-va-partir, et Geralda & Christophe... Ce matin, Harold était là, et Anja, la dernière débarquée.

Anja est arrivée de Suède il y a à peine trois jours, en première mission. Elle a beau être plus qu'entrée dans la trentaine, elle a l'air d'une petite fille du Nord, avec ses tresses blondes sous foulard rouge, ses petits shorts sur peau blanche, et sa naïveté feinte. C'est sa première mission, et elle a choisi de ne pas jouer celle qui savait tout, mais au contraire celle qui ne sait rien et a tout à apprendre. Ce matin, nous sommes allés faire le tour du quartier avant que tombe la pluie, et nous avons (j'ai) disserté sur l'utilisation de notre *per diem*, l'argent qui nous permet de nous acheter des cigarettes (Anja ne fume pas). Pour au moins la dixième fois depuis mon arrivée, j'ai pu rejouer Brassens: "Un p'tit coin d'parapluie..." Dès mon arrivée, j'en avais acheté un très grand, très criard, qui sert souvent, et joue un peu ici le rôle des mobyettes à Ouagadougou: une occasion de plus de profiter du fait d'être en belle compagnie.

Un beau dimanche, quoi.

## MARDI 1 ER JUIN 2004

---

Ce chouette dimanche s'est terminé avec les mêmes que le précédent: Harold-le-pirate, Christophe et Geralda, pour une seconde soirée francophone. Mais pas seulement, j'avais également l'impression d'être invité à une soirée "entre adultes" - ou disons entre seniors de la maison. La conversation s'est cristallisée autour du Congo.

Notre table était bien placée pour que nous (ou tout au moins trois d'entre nous) puissent regarder passer les girafes, entendez ces femmes au port de cou si fier, au buste si arrogant, mais sans collier, juste en général. Fatche, depuis dix jours que je suis ici, j'ai la langue qui n'a pas cessé de récurer le troisième sous-sol! Comment peuvent-elles aussi belles? Est-ce seulement légal???

Pourtant, à l'y bien regarder, je crois que ces girafes sont moins plastiques que "bien dans leur peau", persuadées - à raison - de leur beauté. Elles n'ont rien à prouver. Je ne peux que méditer sur ce que les femmes de chez nous auraient à gagner à se savoir belles. Peut-être est-ce notre faute - peut-être ne le leur dit-on pas assez?

Hier lundi, j'ai commencé tout doucement à rentrer dans le boulot. Longue visite de chantier avec Harlod et Branko, "log projet". Comment ça, vous ne savez pas ce qu'est un log projet? Bon. Ça veut juste dire qu'il y a deux sous-équipe à peu près du même poids à Monrovia: la coordination, qui s'occupe de gérer tout le monde, et donc en particulier l'autre mission, en cambrousse (quatre personnes au milieu de nulle part, ça vous dit quelque chose). Et puis, il y a la mission monrovia à proprement parler, avec nos bureaux séparés, justement dans la Maison-Quatre, ce qui signifie que pendant que je claviotte sur mon bureau, je regarde passer AnneMarie et Elisa direction la douche...

Branko a son bureau face au mien, mais il loge maison cinq. Il vient de Bosnie, je crois, et il a exactement la tronche de "La Murène" dans Spirou. Exactement: même toupet bouclé sur le front, même visage rond tiré en avant par un nez aigu, mêmes oreilles décollées. Profitez-en pour relire cette excellente BD!

De retour au bureau, un premier contractant est venu réclamer de l'argent, auquel il avait droit, et ça n'a donc été long que parce qu'il a fallu lui réexpliquer une énième fois le fonctionnement des paiements (Niels n'a pas fait simple!). Ensuite en est venu un second, Mister Kollie, un gars très sympathique qui appelle Niels "mon frère", avec un sens très chrétien. Lorsque les Contractants nous avaient invités (Niels et yo) à un goûté-surprise sur le chantier, c'est lui qui récitait les prières communes.

Bref, Niels a tenu près d'une heure contre ses lamentations, puis il s'est retiré sur la terrasse et m'a laissé la main; j'ai tenu presque aussi longtemps. C'est ça qui l'a fatigué, Niels, ces mendigotages tantôt âpres et tantôt larmoyants. Bon. C'est mon boulot, maintenant.

Ce soir-là, hier soir donc, c'était l'avant-dernier que Niels allait passer dans ce pays où il a vécu près de deux ans. Il a proposé que nous allions tous les deux au bar chic où il m'avait emmené le soir de mon arrivée, comme tout fraîchement débarqué (encore une tâche qu'il me transmet: accueillir les nouveaux - bon). La terrasse est tenue par un Libanais, et Niels lui fait toujours sortir une "chicha" (pipe à eau). Il voulait me raconter l'histoire du Libéria, en détails. C'est tout de même l'achement sympa de sa part: il aurait sans doutes eu mille choses plus sympathiques à quoi s'occuper ce soir-là. Et quand je dis des "choses", ce n'est pas très respectueux des grands-parents...

Nous avons regagné notre Maison-Quatre, et rejoint AnneMarie-l'autre-Danoise et Elisa. Elisa est une jolie Italienne pas plus lourde qu'une famille de moineaux, marrante comme tout. Cet après-midi, elle est tombée amoureuse du cordonnier qui lui faisait des sandales copiées sur celles que j'ai ramenées de Ouagadougou. Au bout de peu de temps, elle et moi avons commencé à taquiner nos Danois, celui qui part et celle qui reste, qui n'aspiraient qu'à une conversation intime, et nous nous sommes retirés dignement, bras-dessus, bras-dessous, en essayant de ne pas pouffer. Où ça a foiré, c'est lorsque je suis sorti de la salle de bain - vous savez que je ne supporte pas de me brosser les dents face au miroir, il faut que je me balade. Bref, j'ai ouvert la porte, et en face de moi, Elisa se brossait les dents dans l'embrasure de la seconde salle d'eau, la lampe de poche à la main comme moi. Là, ça a été le fou-rire.

Est-ce l'âge? Est-ce la "seniorité"? Pourquoi, lorsque je suis avec ces trois-là, ai-je l'impression d'être avec des "jeunes" (sans d-apostrophe, tout de même), alors que j'ai le sentiment d'être avec des "adultes" lorsque nous sortons avec d'autres comme Harold & C°? En tous, cas, j'ai des relations fort différentes avec les uns et les autres, et c'est tant mieux. Tiens, un exemple, pour essayer d'illustrer une des différences entre ces conversations: il me semble qu'avec les francophones de dimanche, nous parlions des choses telles qu'elles sont, alors que ce soir avec Niels nous refaisons le monde, et parlions des choses telles qu'elles devraient être, selon nous.

**02**

**MONROVIA, LIBERIA, LE 21 JUIN 2004**

*Voilà l'été! Et voilà un deuxième petit Carnet sans grandes aventures, mais plein de moments simples et sympatiques.*

*Ceci dit, j'en suis également à cette phase qui succède à l'intensité des premiers moments, où on se demande: "mais qu'est-ce que je fous là?" Heureusement, la réponse est tellement évidente que la crise n'est qu'à peine perceptible. Bref, tout va bien, et c'est un euphémisme.*

*Pour ceux qui lisent l'anglais, n'hésitez pas une seconde à visiter le journal de Tom Quinn pour la bbc: ce p'tit gars-là faisait partie des trois restés pendant la guerre, l'an dernier. Inutile de vous dire que c'est d'une autre trempe que mes petites histoires. S'il vous faut choisir, lisez-le lui plutôt que ce Carnet:*

*<http://news.bbc.co.uk/1/hi/world/africa/2982594.stm>*

*(Attention, les jours défilent à l'envers!)*

**MONROVIA, JEUDI 03 JUIN 2004**

Sacrée journée que celle d'hier. Je fais court, le petit déj' m'attend.

Matin sur l'ordi-de-la-Grande-Toile. Engueulé parce que je faisais trop long. Vexé. Et puis, quelques sales nouvelles. Pas content.

Petit déj' à me faire taquiner par Alvin.

Alvin, c'est celle qui a volé avec Harlod et moi il y a juste deux semaines. Elle a bossé comme staff local au Kenya (elle est Kenyane, quoi!), avant de se faire engager comme expat'. C'est sa première mission en tant que telle.

Ici, elle s'occupe des camps de réfugiés internes (pour la note culturelle, on dit IDP, pour "Internally Displaced People"). Samedi, nous avons tous été assister à la finale de foot entre les trois camps. Mais, pas passionné, j'ai préféré suivre Alvin pour une visite guidée de ces centaines de baraques de boue proprettes et bien alignées. Trois fois dix mille habitants et plus! Une mère nous a fourré dans les bras son petit garçon de quatre mois: j'ai passé mon samedi à m'occuper de lui plutôt que de foot. Marrant, je ne me sens jamais autant homme que quand je m'occupe d'un bébé.

Bon, j'en étais à mon petit-déj' d'hier. En outre d'être taquiné par Alvin-la-Kenyane, j'ai parlé bouffe-dégueulasse avec Anja-la-nouvelle-recrue, et spécialement de ce fameux poisson pourri de Suède (elle a même hésité à en amener!!!). L'humeur a fleurit.

Matin de boulot, normal. Discussion électricité avec un contractant, Harold-le-pirate, et Branko-la-Murène. Il est épuisé, notre cher Branko, il se surcharge. Mais je crois que comme j'essaye d'aller dans son sens, il m'a à la bonne, et c'est un euphémisme. Je crois qu'il mise beaucoup sur notre coopération. S'agit de ne pas le décevoir!

Voiture de fonction (une voiture de ville, pas un Katkat, tout de même) jusqu'à l'hôpital. Bosse avec Henry sur des quantitativs. Henry est surveillant sur le site (sans fouet). Il doit être plus jeune que moi. Puis meeting avec un des trois principaux contractants, orchestré par Juah. Juah, c'est le chef de Henry, mon représentant direct sur le terrain. Bref, ce sont ces deux-là qui

sont mes plus proches collaborateurs. Ils nous ont invités, Niels et moi, pour une dernière petite soirée à leurs frais. Ils sont vraiment sympathiques, mais je reparlerai souvent d'eux. Retenez leurs noms: Juah (le big boss) et Henry (le jeune). J'espère que bientôt ils seront beaucoup plus nombreux: le site manque de supervision.

Retour. Midi. C'est le départ de Niels. Je l'ai trouvé avec deux bières et Michael, notre architecte associé, un des mecs sur lesquelles j'ai à me reposer le plus. Là encore, leur relation n'est pas que professionnelle, et c'est à moi maintenant de mériter cette confiance. Michael a les cheveux frisés blancs, et un visage tout rond, où tout affleure, oreilles, nez, yeux, rien ne dépasse.

D'habitude, je ne mange pas le midi, ça m'ensommeille. Mais là, c'était le dernier repas de Niels au Libéria. Et puis, c'était de la pizza, dont une végétarienne (pour deux végétariens) - Miam!

Embrassades de partout. J'ai fait un gros hug à Carolyn qui partait aussi, remplacée par Alvin-la-Kenyane. Carolyn est Australienne, toute petite, plutôt carrée, mûre, et je ne comprends pas d'où lui vient sa féminité incroyable. C'est dommage qu'elle s'en aille si tôt, c'était une femme splendide. Et puis, son accent était si délicieux... C'est peut-être là que se cache son secret: son accent, ou sa voix. Ou ses yeux, tout petits, mais qui regardent droit.

Poignée de main à Niels par la fenêtre de la voiture. Pas plus d'effusions. Le "professionnalisme" de notre relation ne nous a pas permis beaucoup d'intimité. Mais laissé une envie réciproque de nous revoir, ailleurs, dans d'autres conditions. Rendez-vous pris pour décembre, au Danemark.

En fait, j'ai tort: notre intimité a commencé une heure avant son départ: nous nous sommes brossé les dents ensemble dans le couloir, en rigolant bien sûr. Connaît-on quelqu'un avec qui on ne se soit pas un jour brossé les dents?

Bon, je console la pauvre AnneMarie délaissée par son compatriote, et veux repartir, mais mon chauffeur s'est absenté pour la seconde fois de la journée sans prévenir. Je serai en retard à un rendez-vous important: ça me met en colère sourde. Mais j'ai le trajet pour me calmer - avec un autre chauffeur, Otto, treize ans chez MSF-Libéria, onze enfants. Aujourd'hui, je serai calme pour m'expliquer avec mon chauffeur.

Rendez-vous de chantier avec un contractant. Niels m'a laissé la charge de juger si nous devons rompre notre contrat avec lui ou continuer. Ou, en d'autres termes, c'est à moi de parvenir à le faire travailler à nos conditions (financières), ou rompre le contrat. Pas coton. Heureusement, j'ai Juah-le-maître-du-chantier et Michael-l'architecte pour m'épauler. Compromis provisoire: le gars va s'activer, le temps que je puisse faire un tour côté finances et estimer ma marge de manœuvre. Parce que le pire, c'est que le gars n'a pas cent pour cent tort: les prix ont augmenté considérablement (les Nations Unies cassent le marché), et si je suis trop stricte sur la clause contractuelle qui nous protège de ça, le gars risque bien de se retrouver dans une impasse, et ce n'est pas notre intérêt de le foutre en faillite. Bref, le boulot commence pour de bon. L'architecture, c'est 80% de relations humaines!

Retour vers 18:00, trop tard pour aller faire des courses avec AnneMarie et Anja (du tissu pour refaire nos garde-robres). Harlod-à-la-moustache m'interpelle. Lui aussi était intéressé par des pantalons en lin, mais vue l'heure, nous avons décidé d'aller marcher un peu sur la plage, à cinquante mètres. Nous n'y sommes encore jamais allés, vu qu'il paraît que c'est dégueulasse. Mais les vagues sont hautes, ce soir, et on les entend de toutes les maisons (quand le générateur ne tourne pas): c'est comme un appel à la saison du rut.

Avant la mi-chemin, Branko-de-Bosnie nous a interpellés: bière et malta au bar des logisticiens. Il y avait là Bruno, encore un log', qui venait de rentrer de ses vacances au Ghana. C'est un grand maigre de Belgique. Encore un francophone, aussi, mais de tous c'est celui qui fait le plus d'efforts pour parler anglais.

Présenté à un Bernois à moustache (plus modeste que celle de Harold) qui bosse pour une autre ONG.

Je les ai quitté vite, et me suis mis sur la trace de Gottfried, qui a débarqué ce jour (les mouvements pour Bruxelles sont toujours les mercredis). Je ne l'avais pas encore vu, je ne savais rien de lui.

Trouvé! Proposé une piscine, comme j'avais moi-même été accueilli (encore que je me considère modestement comme moins accorte que notre chère AnneMarie). Il a accepté. C'est un Autrichien apparemment dans la cinquantaine, spécialisé en ultrasons. C'est sa première mission (un mois après sa candidature!!!): il n'est là que pour trois semaines, pour expliquer le fonctionnement de la machine. Si le boulot lui plaît, il a un avenir tout tracé: MSF a envoyé plein de ces machines dans des pays où on ne sait pas forcément s'en servir!

Bref, sympa, le mec.

Rigolait-il, lorsque Niels me chargeait également de l'accueil des nouveaux? En tous cas, je prends ce rôle avec plaisir et sérieux.

Repas du soir taquiné par AnneMarie, histoire de changer un peu d'Alvin-la-Kenyane. J'ai pris une photo de deux expats qui se coupaient les cheveux. Puis, je me suis posé à l'ordi pour faire de l'ordre dans ce que j'ai hérité de Niels.

C'est là que Bruno-le-Belge est arrivé avec la nouvelle des trois MSF abattus en Afghanistan. Aux premières dépêches, ça pouvait être "nous", je veux dire ceux que j'ai connus. Quand j'ai compris que ceux qui étaient morts n'étaient pas ceux que je connaissais, j'ai pensé à tous ceux qui n'ont pas pu éprouver ce soulagement. Merde.

Merde, merde, merde.

Bon, je suis à la bourre: Internet, pour demander des nouvelles à l'équipe d'Iskashim...

## **MONROVIA, SAMEDI 05 JUIN 2004**

---

J'ai déjà dit d'Elisa qu'elle était une petite Italienne marrante. Elle est rentrée aujourd'hui samedi de deux jours dans le cœur du pays. Ben elle manquait! Que c'est calme, la Maison-Quatre, sans ses monologues permanents et truculents... J'ai donc été ravi de la retrouver ce midi sur la terrasse, en train de s'examiner scrupuleusement les boutons recueillis en brousse. Nous sommes allés à trois en courses, avec Carole, une petite infirmière belge, toute blonde, toute discrète. Pour l'instant, nous avions peu de contact.

Le désespoir d'Elisa n'a pas duré plus que le temps du miroir. Ensuite, elle a retrouvé tout son sens de la réalité pour m'interdire péremptoirement de me trimbaler à ses côtés avec mon parapluie criard. À choisir entre elle et ce truc, vous pensez bien que je me suis défait de mon accessoire!

Nous avons commencé par aller récupérer nos sandales chez le cordonnier dont elle était tombée amoureuse la semaine dernière. Remarque de Carole en sortant de l'échoppe: "Alors c'était lui?", l'air dubitative. Elisa s'est contentée de soupirer langoureusement, pour toute réponse. Ensuite, nous sommes allés acheter du tissu. Là, nous avons eu le grand *show*: d'un côté Elisa qui doutait, qui tâtait, qui hésitait, qui tergiversait, et de l'autre, Carole, l'air de rien, qui la relançait chaque fois qu'elle faisait mine de se décider - Et celui-là, qu'en penses-tu? Je ne sais pas combien de temps notre spectacle a duré, mais tout le magasin a apprécié, en amateur!

Au moment de partir, Elisa s'est avisée des perruques en exposition. Elle n'a pas pu ne pas essayer, bien sûr, et se faire prendre en photo, puis avec Carole. Nous n'étions pas sortis! Et sitôt dans la rue, elle a tant douté de son achat qu'il a fallu qu'elle s'emballe de son tissu en pleine rue et qu'elle juge du résultat sur le petit écran de l'appareil digital de Carole. Bon. Satisfaite.

Troisième étape, le tailleur! Explications, démonstrations, essayages, croquis, mesures (et que ça chatouille), re-explications, contemplation des modèles exposés, changement d'avis: une

véritable caricature ambulante. Et comme il est impossible de prendre Elisa au sérieux, il est impossible de ne pas l'aimer.

Ensuite, je suis allé à la piscine sous la pluie avec Geoffroi, un autre Belge logisticien dans la brousse, en repos pour quelques jours. Sympa.

Puis Elisa avait organisé une soirée cocktail à la Maison-Quatre, en anticipation de son départ mercredi. Comment allons nous vivre sans elle? Ça sera terriblement ennuyant... Elle est toute la joie de vivre de cette maison!

Comme rester sur la terrasse ne m'amusait guère, je suis allé la rejoindre en cuisine, et sans comprendre comment, je me suis retrouvé un couteau à beurre entre les mains à éplucher une noix de coco. Si vous avez déjà essayé d'éplucher une noix de coco avec un couteau à beurre, vous comprenez tout l'incongru de la situation.

Vers 22:00, ils sont partis à une autre soirée. Ils ont eu la gentillesse d'insister pour que je suive, mais j'ai eu ma dose de sorties pour l'année, en quinze jours de "tuilage" (passation) avec Niels. Déjà hier (nous étions sortis les six francophones) j'ai commencé à me faire ch... C'est un domaine sur lequel je n'ai pas envie de me forcer. J'espère juste que j'ai su décliner l'invitation sans vexer personne, et surtout pas Alvin-qui-me-taquine.

Seul, j'ai profité de ce qu'on avait sorti un gros machin à musique qui sait faire du bruit bien fort pour me jeter dans un divan un verre de malta à la main, sur *Shine on you crazy diamond*. Waaaaaaaaaaaaaaaaaouw.

Allez, une ligne de silence pour marquer le coup:

-

Mmmmmmm, encore une, tiens:

-

Bon, ça suffit...

Le temps de récupérer, j'ai lancé *Echoes*, moins fort, et je me suis mis à pianoter. Il est bientôt 23:00. Ce samedi a déjà été assez riche d'émotions. J'en garde pour demain. Bonne nuit.

## **MONROVIA, JEUDI 10 JUIN 2004**

---

Hier, c'était mercredi, le jour des "mouvements" d'avions, des arrivées et des départs. À l'article des seconds, deux candidats, hélas. Harold, d'abord, le cher pirate du voyage aller. Mais les adieux n'étaient pas déchirants puisque d'une part il doit revenir vers la fin de mon mandat, et que d'autre part il est de Bruxelles. Par contre, le départ d'Élisa m'affecte plus. Que sera la Maison-Quatre sans elle? Le ciel sans la mer, la mer sans le sel, le sel sans le poivre, un chanteur sans son harmonica (Les Inconnus)?

Elle a fait un gros, gros bisous à Branko, et un petit à moi. C'est un peu normal, ils ont eu le temps de partager bien plus. Mais elle va bougrement me manquer à moi aussi.

Niveau boulot, ça a commencé à devenir un peu échevelé. D'un côté j'ai un deux cents pour cents à encadrer nos quatre contractants, et de l'autre c'est toujours la révisions budgétaire. J'ai navigué entre les bureaux de Christophe (logistique), Ester (Admin') et Lorna (finances). Épuisant, mais terriblement valorisant, car se construit peu à peu un esprit d'équipe qui était la seule chose qui manquait à Niels. On me pardonnera beaucoup si je sais remettre la construction dans une dynamique d'ensemble de la mission, et non en marge où Niels s'était placé pour être plus efficace.

Au chapitre des arrivées: quatre sièges! D'abord, il y a le retour d'Alain. Alain, c'est notre chef à tous; Alain, *c'est* la mission Monrovia. Lorsque la guerre a éclaté, c'est lui qui a décrété qu'il restait si un médical restait - deux l'ont suivi hors de l'aéroport. Et le CICR leur a emboîté le pas. Ce sont les seuls à être restés dans la tourmente, et ça, personne ici n'est près de l'oublier. Il suffit de dire "Alain" pour que toute conversation se teinte de respect. Comme il n'était pas

possible de se rendre à l'hôpital alors, ils avaient improvisé un hôpital de campagne dans le compound MSF. Ces gens sont des fous. Des fous comme on rêve d'en croiser plus souvent. La vie n'en serait que plus belle.

[Tiens, voilà AnneMarie qui rentre de son jogging matinal, et qui se met à faire des abdos. C'est fou ce qu'elle est jolie, notre AnneMarie! Trois minutes de discussions matinales, et elle file sous la douche: une journée qui commence bien - je reprends]

Jusqu'à maintenant, c'est à peine si je l'ai vu, Alain: il était absent lors de notre arrivée, et est reparti pour Bruxelles après quelques jours à peine à Monrovia. Mais il a eu le temps d'une rétrospective de photos de guerre qui m'a permis de beaucoup mieux comprendre la situation et les gens. Oui, tout semble si calme qu'il est difficile d'imaginer ce que ces gens ont vécu il y a moins d'un an. C'est fou ce que la vie se succède vite à elle-même...

Alain a réputation d'avoir foutu caractère, mais je crois que personne ne le lui reprocherait. En tous cas, j'avais la chance d'être à côté de lui hier soir, et tout ce que je demandais, c'est de pouvoir l'écouter. Pour l'instant, il m'a plus souvent souri (un bref sourire un peu timide!) que foudroyé du regard: j'avoue que ça me fait bougrement plaisir. Avec nous, il y avait Vincenzo, notre chirurgien italien. Quand il sera parti la semaine prochaine, il ne nous restera plus qu'une seule Italienne, Ester-de-l'administration. Vincenzo est le roi de la communication non-verbale. Il ne parle pas anglais, mais quelques mots de français, et il s'en fout. Il se tait, observe, et, quand je parviens à attraper son regard, me rend mon sourire cent fois amplifié. Il a le visage aux traits modelés à pleine paume, plus expressif qu'un Rodin, et quand il sourit, on dirait qu'il cligne de l'œil à un ange qui passe. Où que nous sortions, il commande un martini-avec-des-glaçons, et les trois minutes de conversation qui ponctuent nos longs silences resteront pour sûr parmi les grands moments de mon temps au Libéria.

Il y avait aussi deux nouveaux hier soir, un Américain et une Anglaise. D'ailleurs, AnneMarie et Anja, nos deux Scandinaves, n'ont cessé de se moquer de moi au sujet de cette dernière, en insinuant qu'elle, peut-être, aimera la *marmite* (pour les Suisses, c'est le cénovis marque anglaise, pour les Français, pas d'équivalent), mon parapluie, et que sais-je? Ce qui était déjà sûr, c'était que j'aimerai son accent!

Allison, c'est son nom, doit être en fin de trentaine, mais il est possible que le mascara la vieillisse. James-l'Américain, que le staff appelle déjà James-Bond, doit être retraité, comme Gottfried. Allison autant que James sont en première mission "humanitaire", mais ils ont une sacrée expérience de la vie! J'espère qu'ils m'aimeront.

James Bond avait du chocolat et une bouteille de THE Glenlivet, Archive 21 years, une *légende* pour tout amateur de whisky. Je l'aurais embrassé (James, pas la bouteille - elle, je l'ai manipulée avec délicatesse et attention, comme je sais faire). Du coup, je n'ai pas touché aux spaghettis. Chocolat et THE Glenlivet pour terminer une journée de travail chargée, ça vaut un *Wish you were here* en live dans la fumée épaisse des pétards. Si j'écrivais le soupir répété que j'ai poussé ce soir-là, il ferait plusieurs lignes de Aaaaah de satisfaction. Sacré James Bond.

Encore trois mots de ce que j'ai appris de lui: chirurgien, il a passé les cinq dernières années sur un bateau de la *Navy*. Il est fondu de plongée sous-marine, et de toute évidence bon-vivant. Le cheveu blanc et le visage tonique, il a l'air de ces vieux sportifs encore enthousiastes qui pistent les jeunes prometteurs dignes de leur succéder.

Allison est là comme psychologue. Elle vient de Liverpool, a vécu l'essentiel de sa vie en Belgique flamande, et a vanté mon accent, ce qui m'a fait rougir jusqu'au vernis à ongles. Nous avons parlé de ma première mission, et de tous les avantages de celle où nous nous retrouvons à présent. Elle va travailler avec Alvin-la-Kenyane dans les camps de déplacés, auprès des victimes de crimes sexuels.

Alain-notre-chef (qui n'êtes plus à Bruxelles), James Bond, et Allison-qui-aime-peut-être-la-*marmite* (je n'ai pas encore osé le lui demander - petit déj' dans trois minutes, tintintiiiiin):

autant dire que je n'en ai pas fini avec mes louanges sur l'équipe de Monrovia! Bon, à table.

#### **MONROVIA, VENDREDI 11 JUIN 2004**

---

La journée d'hier à commencé par une déception: Allison n'aime pas la *marmite*. Glups. Bon, j'ai été fort. Je n'ai (presque) pas pleuré.

Tout de même, il semble difficile de trouver des filles qui veulent bien se laisser embrasser après le petit-déj'... La vie est dure, ma bonne dame, de mon temps, y'a plus d'jeunesse, toufoulamp, nom de djus.

Bref, il n'y a que Matthew qui partage mon gros pot, mais il a une copine (Ester-bientôt-la-dernière-Italienne), et puis, je préfère les filles, avec ou sans *marmite*. Tiens, je crois que je n'ai pas mentionné Matthew: il a le visage comme écrasé entre deux planchettes avec des serre-joints, un rectangle allongé, parfait. Il a ce tenu de bouche si anglais (il est Néo-Zélandais) qui le fait furieusement ressembler à Ewan MacGregor quand il ne joue pas les jeudis.

Boulot: encore des heures de négociations avec un contractant, etc. Puis j'ai baladé Wim-de-Bruxelles (de passage pour juste la semaine - ceux qui comptent auront deviné en lui le "quatrième siège" de mercredi) sur le chantier. Et pis, bien sûr j'avais toujours ma révision budgétaire. Cela dit, j'ai pris une heure de pause entre 17:30 et 18:30, l'heure où je vais à la piscine. Tout de même!

Anne-Marie & Anja sont passées: elles se sont bien trouvées, la Danoise et la Suédoise. Elles passent toute la journée ensemble sur leur mission "cliniques", et en redemandent sur leur temps libre! Un jour, j'irai faire le tour de nos cliniques avec elles pour guides!

Hier soir, Matthew-McGregor m'a proposé de sortir le Grandissime Dalmuti. Nous avons joué longtemps, et terminé à la moitié de l'équipe (une petite dizaine). J'étais content. L'avenir nous dira si ça a accroché! Tiens, pour une fois j'ai plutôt perdu, mais ce n'était pas grave, Allison-qui-n'aime-pas-la-*marmite*-mais-qui-est-jolie-malgré-son-maquillage était en général vice-trouduc à côté de moi.

Nous avons traversé la rue à trois sous mon parapluie, bien serrés, vu que les vraies pluies qui mouillent ont commencé. Dernière bière: Anne-Marie écoutait avec moi Matthias qui nous racontait la guerre. Matthias, comme deux autres avant lui, est de passage "en capitale", et il va retourner "sur le terrain". Allemand. Infirmier. Pas trente ans, mais je lui en aurais donné plus, tant il paraît plus mûr qu'un prétentieux à trottinette de chez nous. Il n'est pas resté toute la guerre comme Alain-notre-chef, mais a été de la dernière volée d'évacués. Encore un gars qui a ce qu'il faut là où il faut... Qui bat fort!

#### **MONROVIA, DIMANCHE 13 JUIN 2004**

---

Dimanche, 11:20. Petit matin pépère. Bruno tape ses émaux à côté, avec un bon rock tranquille à donf. Hier, c'était samedi, donc. Au programme, il y avait film, shopping, football, et soirée pour Vincenzo-qui-ne-parle-pas. J'ai finalement zappé le foot (staff local MSF-B contre staff local MSF-F - c'est nous qui avons gagné): trois sur quatre, donc.

Le film, c'était un documentaire sur la guerre de Sierra Leone (voisine, si vous n'avez pas d'atlas sous la main), projeté pour le staff. Quand on voit un mec qui se fait descendre négligemment, ça leur fait quelque chose. Je me suis même demandé si c'était une bonne idée de diffuser ces images, mais je crois qu'Alain sait ce qu'il fait.

Pour le shopping, nous étions quatre: les Scandinaves, Anja & AnneMarie, et Wim-de-Bruxelles. Les Scandinaves ont été moins longues que notre regrettée Italienne d'Elisa! En même temps que nous gardions un œil sur nos chères collègues, Wim et moi comparions nos expériences africaines: c'est vrai que le Libéria, ce n'est pas très "noir". Comment dire? En fait,

ici, il n'y a personne pour nous rappeler notre couleur de peau. Une seule fois, un gamin, presque surpris, qui me disait "Tu es blanc, toi!". Bref, vue l'histoire du pays (Noirs colonisant des Noirs), la couleur de peau ne compte guère. Ce qui m'a conduit à la réflexion suivante: au Libéria, les Noirs sont moins noirs. J'espère que vous voyez ce que je veux dire.

Dans le même ordre d'idées, le marché a beau être saturé, il n'y a pas ici de grappes de vendeurs à la sauvette qui s'agglutinent autour du moindre dollar potentiel. Au contraire, les brouettes chargées de marchandise s'alignent sagement, et on peut déambuler devant sans se faire interpellé. Un marché bien sage, pour tout dire. Et en ce qui me concerne, c'est plutôt un soulagement. Je ne suis fane ni de radis ni de bains de foule.

Pour ma part, il s'agissait de continuer à me monter une garde-robe consistante, vue la vitesse avec laquelle je mouille mes chemises - pas que je travaille comme un tapir, mais parce qu'il fait chaud, eh! Chez le tailleur, j'ai été contacté par Alvin-la-Kenyane, qui cherchait le magasin de tissu d'où nous venions. Remarque en passant: le staff local se souvient mieux de nos codes radio que de nos noms. À Monrovia, je suis donc "Oscar-faïve".

J'ai attendu Alvin un bon moment sur une chaise en plastique devant la boutique du tailleur, et je me suis adonné à ma pratique favorite ici, le giraffespottting déjà mentionné. Quelques sourires d'enfants ajoutés à la moisson. Là encore, on m'a foutu la paix. Les gens passent, clignent de l'œil, et s'en vont, sans plus. J'aime.

Alvin a chopé "Apollo" à son tour, une infection des yeux qui a bientôt touché un tiers des expats, et qui nous fait des yeux comme des scaphandres. La pauvre n'y voyait tellement rien que j'ai dû choisir le tissu pour elle! Pour l'instant, j'y ai coupé, et je me porte d'ailleurs si bien que je n'ai même pas la turista de rigueur! C'est bien la première fois de tous mes voyages.

Une fois rentrés, nous nous sommes préparés à la soirée d'adieux de Vincenzo, dans un des restos les plus chics de la capitale. J'ai dit à mes voisines de table, Annemarie-la-Danoise et Allison-l'Anglaise-qui-n'aime-pas-la-marmite que s'il n'était jamais au centre du tableau, Vincenzo était toujours dans un coin, souriant comme un ange de Dürer, et que maintenant, les coins de l'image seront bien vides...

Tout le monde était là, sauf James-l'Américain-à-peine-débarqué, qui était de garde. Tout le monde sur son quarante-deux. Très bonne soirée, bien entouré, et tout et tout. Ça s'est un peu gâché sur la fin: les filles insistaient pour que je leur emboîte le pas pour prolonger la soirée. J'en ai eu ma claque, des bars, je l'ai déjà dit, et j'ai refusé gentiment. C'était super-touchant de leur part d'insister, mais comment leur faire comprendre que je préfère les voir mal réveillées au petit-déj' ou par en dessous quand je suis trouduc que dans une soirée. Je n'aime pas les soirées, et il n'y a qu'Allison-la-psy-anglaise qui a l'air d'écouter ce que je dis. Zut. Bref, je suis rentré, et je pense que malgré toutes mes explications que personne n'a écoutées, j'ai vexé. Bon, ben crotte. Je ne vais pas me forcer tous les soirs pour faire plaisir, non plus! Je dis, ça avec pétulance, mais en fait hier soir j'étais plus tristounet que fulminant.

Avant de monter me coucher, je me suis fait rétamé deux fois de suite par le garde de service à ce jeu avec des perles et des trous, dont personne ne peut me donner le nom local. Mais vous voyez bien de quoi je parle, non? Je crois qu'en Afrique francophone, on appelle ça *amalé*.

Et ce matin, je lisais la revue interne de MSF, et je suis tombé sur un article sur les "pantalons à fleurs": l'expression est tirée d'une interview réalisée auprès des gens au Rwanda. La citation complète, c'est: "Une bande d'adolescents portant des pantalons à fleurs, assis au volant de leur jeep et parlant dans leur radio, dépensant leurs dollars et demandant d'organiser des réunions avec les plus hauts responsables du pays." Le portrait n'est que trop vrai, j'ajoute les sandales. J'ai aussi un peu honte de la vie que nous menons ici. Et de savoir que mon *per diem* (= budget clopes-bières, puisque bouffe, maison et salaire sont fournis) est plus élevé que les plus hauts salaires que nous payons notre propre staff, ça me bouffe. Je ne me sens pas très

fier, pour tout dire. Et je relis avec un drôle de goût la publication d'une lettre d'un ancien qui crie carrément qu'il a honte d'avoir bossé pour MSF. Je ne peux pas lui donner tort. Il y a toujours un truc qui cloche.

J'ai eu raison de rentrer ce soir-là.

Heureusement, je le savais depuis longtemps, au moins depuis le temps de Ouagadougou. Non, je ne suis pas sûr que nous fassions "le" bien, peut-être même au contraire. Mais je sais aussi que chaque victoire, même momentanée, contre l'indifférence et la mort est, sinon une justification, une raison suffisante pour que je continue plutôt que m'abstenir.

J'ai donc retrouvé ces jours ma belle révolte toute fraîche. Ce n'est pas contradictoire avec ma bonne humeur, et mon plaisir aux sourires des collègues, mais ça me rappelle que je ne suis pas ici pour jouer au grand, et que je ne dois pas me prendre au sérieux parce que j'ai une radio (que je n'utilise même pas!), un téléphone de service (0037 747 534 190 - pas très cher), un ordi de fonction, un bureau à moi, et une bagnole avec chauffeur attitrés. Ça me rappelle cette vision de sortie de restaurant: des dizaines de Katkat blancs en attentes, avec, au volant, un chauffeur noir qui s'ennuie...

'Faut pas s'laisser aller: ¡Hasta la victoria siempre!

#### **MONROVIA, SAMEDI 19 JUIN 2004**

---

Pas toujours facile, le boulot. Notre vie a beau être confortable, même en critères occidentaux, personne n'a ici le sentiment d'être en vacances, et quand je vois le soulagement qu'éprouvent ceux qui partent pour leurs R&R (repos tous les trois mois), je ne peux que constater que nous ne sommes vraiment pas là à bronzer.

Nous avons donc trois projets en capitale:

- Les camps d'Alvin-la-Kenyane et Allison-l'Anglaise,
- Les cliniques des Scandinaves AnneMarie & Anja, et
- Rédemption, l'hôpital sur lequel je travaille, le second de la ville (et donc du pays).

En tout et pour tout, le pays compte quelques trente médecins nationaux, c'est vous dire que notre rôle ici est de pure substitution, comme on dit dans le jargon. Et nous avons beau aligner une demi-douzaine de médecins et chirurgiens rien que pour Rédemption, nous sommes loin de faire le compte. Et puis, nous avons presque autant de postes ouverts que Bruxelles ne parvient pas à pourvoir depuis des semaines, certains depuis des mois!

Mais le plus difficile pour les médicaux, c'est le manque de motivation du personnel local: à chaque réunion médicale (j'assiste parfois, pour me remémorer notre raison d'être ici) il est de nouveaux cas de patients morts de négligence. Que faire? Nous payons déjà un complément de salaire de sept fois le salaire que l'État ne leur paye de toutes façons pas.

Le lendemain de sa première journée à l'hôpital, James-Bond est arrivé avec un plein sac de solutions: j'avoue que ça m'a un peu énervé. Mais à me retrouver seul dans la voiture avec lui, j'ai compris ensuite combien il n'avait pas l'habitude de "perdre" des patients. Il a été sacrément remué, de voir mourir dès le premier jour un enfant qu'il aurait pu sauver dans d'autres circonstances, celles auxquelles il est habitué. Facile à comprendre qu'il ait donc déboulé tambour battant avec son sac de solutions maladroites peut-être, mais pleines tant de générosité que d'une noble indignation. Finalement, James-Bond nous a trouvé une première vraie solution: il a un pote chirurgien sur Monrovia, qui se trouvait ne rien foutre, et qui va le soulager de la moitié de ses cinq nuits de garde par semaine. Cinq nuits, vous imaginez??? Le MedCo, chef médical, ne donnait pas deux semaines à James-Bond à ce rythme-là. Bref, j'ai serré la paluche généreuse du gars Gary (c'est le nom du potal de James), et pour tout dire, j'ai rencardé mes préjugés cons sur les Américains bien au fond des placards avec une grosse pile de slips sales dessus. Ces deux-là, avec leurs accents paysans et leurs carrures d'anciens athlètes, ce sont de sacrés bonhommes... Et s'ils regardaient un peu ceux qu'ils sauvent plutôt que ceux

qu'ils "perdent", ils pourraient se rengorger, croyez-moi.

Moi aussi, j'ai eu une sale semaine: nous avons "passassé" plusieurs bâtiments techniques dont les finitions tardaient depuis deux mois! C'était la première fois que je levais vraiment le nez du guidon: jusque-là, j'avais eu bien trop à faire à pousser nos contractants au cul. Bref, ce que j'ai vu en levant le nez m'a fait ressortir tous les gênes d'autruches que mon cervelet contient encore! La gifle... J'avais le sentiment que je jouais dans une pièce de théâtre, et que c'est pour ça que les clefs que je tendais n'ouvraient que des décors de papier mâché... De la merde. Nous faisons de la merde. Et j'en suis responsable. Inutile de vous dire que j'ai pris la claque en plein.

Heureusement, Christophe-le-pointu a passé une demi-journée à écouter mon désarroi et me remonter le moral plus que les bretelles. Il n'a rien eu à dire: j'ai vidé mon sac, et il s'est rempli tout seul. Je ne peux pas tout changer, mais il n'appartient qu'à moi de redresser un peu la barre... Bon, déjà que je n'avais pas beaucoup de temps pour dormir! Il en a de la chance, Harlod-le-pirate, de pouvoir se contenter de cinq heures de sommeil par nuit.

L'ambiance d'équipe a changé, elle aussi. AnneMarie-la-jolie-Danoise en était arrivée à la même constatation, discussions-nous hier soir. Au fait, je ne vous ai pas décrit AnneMarie! Elle est aussi grande que vous l'imaginez, comme Anja-sa-collègue, mais pas blonde, brune, comme témoignage de sa filiation paternelle italienne. Son nez pique tellement la lune qu'à côté, Saint-Exupéry est camus (j'en suis fier, de celle-ci)! Il tire tellement tous les traits de son visage que sa petite bouche très dessinée se relève en accent circonflexe. Elle a toujours un sourire et un geste doux pour chacun. Une femme qui vous adoucirait une meute de grizzlis en grève.

J'en étais aux changements d'ambiance. Est-ce de ce qu'aucun expat n'a débarqué mercredi, pour la première fois depuis des mois? En tous cas, c'est calme. Plusieurs soirs de suite que nous restons sur la terrasse de Maison-Quatre, peinards. Tiens, prenez jeudi: une fin de journée comme j'aurais été incap' d'en rêver.

1-Les deux Scandinaves qui m'ont embarqué pour un tout petit tour tailleur-cordonnier-yoghourt. Je faisais des grimaces à Anja entre les rayons. Le pire c'est qu'elle m'a dit plus tard que ça l'avait bien fait marrer...

2-Piscine à deux, avec Anja toujours. Discussions sur le bord, les pieds dans l'eau, sur nos motivations, nos attentes, et leur inadéquation avec la réalité. Surtout lors d'une première mission. Nous avons rejoint AnneMarie pour manger et prolonger nos considérations sur la mortification.

3-Lorna mangeait toute seule. C'est une autre Kenyane, qui a laissé quatre gamins (je crois) au pays. Elle retournera les voir en R&R: inutile de vous dire que ça fait réfléchir les occidentaux, cette façon de considérer la famille! Une très belle femme, mais tellement, tellement discrète. Et tous cas, elle était contente que j'aligne les thés pour lui permettre de finir de manger tranquillement et en compagnie.

4-Whisky avec Ester & Matthew-McGregor. Ester, c'est une petite Italienne (la dernière) toute ronde, dynamique et sympathique à souhait. Mais tant elle que lui étaient épuisés: ils partaient le lendemain pour leur R&R. D'où cette soirée prévue à terminer ma petite bouteille de Talisker. Ils racontaient leurs missions: ils ont pas mal de bouteille, tous les deux. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne sont bien vieux!

5-Téléphone d'AnneMarie: elle est prête. Pendant que j'occupais nos deux tourtereaux, elle et Anja avaient cuisiné pour eux un *crumble* aux pommes digne de ma sœur Aline. J'étais le seul témoin de leur heureuse surprise: "Un gâteau? Pour nous?" Ils étaient ravis... Je crois qu'ils vont passer de chouettes vacances au Ghana!

6-J'ai sorti le *Jungle Speed*: huit participants, pour un franc succès. Nous étions tout suants à la sortie! Comme c'est Matthew qui a gagné, nous lui avons offert un voyage au Ghana avec la personne de son choix. Hum!

7-Bref, quand nous avons rejoint Maison-Quatre, j'ai pu expliquer à AnneMarie combien je m'étais mal exprimé en disant ne pas aimer "sortir": c'est juste qu'à côté d'une soirée comme celle-là, se retrouver au bar est tellement, tellement pâle! Elle a bien compris, et partageait mon avis: c'était une sacrée soirée. Nous avons encore pris un verre sur la terrasse jusqu'à l'extinction des feux (23:00), à étudier les différents groupements que permet une si grande équipe. Par exemple, il y a les Scandinaves, Anja et AnneMarie, qui sont tout le temps ensemble, puisqu'elles bossent sur les cliniques et parlent des langues apparentées. Il y a toute la colocation de la Maison-Quatre, et j'imagine que chacune des maisons a sa conspiration. Il y a les aînés, James-Bond et Gottfried-l'Autrichien-aux-ultrasons, souvent accompagnés par Allison. L'équipe de coordination est souvent de son côté, à moins que la logistique se regroupe dans "son" bar. Nous nous retrouvons aussi parfois entre francophones. Le foot réunit des profils des plus variés autour d'Alain-notre-chef! Bref, en chaque instant, il est possible de choisir la compagnie qui sied au goût et à l'humeur...

Bon, j'arrête, ou je ne vais jamais l'envoyer, celui-là!

## 03

## MONROVIA, LIBERIA, LE 17R JUIN 2004

*Un troisième "Carnet". J'y parle des hauts et des bas dans le boulot, en passant par des histoires dégueulasses inventoriées et des portraits de personnages bien en-dessous de ces gens que je côtoie dans la réalité.*

*Bonne lecture.*

## MONROVIA, DIMANCHE 27 JUIN 2004

Drôle de dimanche. Attaque de spleen comme rarement, le genre où tout ce qu'il vous reste à faire c'est vous blottir sur la terrasse laisser passer l'ondée. Au bout d'un moment, le soleil revient, tout lavé. Si quelqu'un a des explications, je suis preneur.

Bon, j'ai pô écrit d'une semaine. Je rassemblais un peu des notes et des intentions. Bref, je quitte la narration au jour le jour pour un regroupement thématique.

## ALAA ET LA MUSIQUE BAROQUE

Vous vous souvenez de notre équipe en *bush* (embûche? En tous cas sans majuscule)? Nos quatre gars paumés au bout de la piste que les pluies rendent impraticable? Non? Vous n'avez pas de cœur (*Les idées noires* de Franquin). Rappel, donc: en plus de la petite vingtaine que nous sommes à Monrovia, nous avons une équipe de quatre à Zwedru, dans le sud du pays. J'avais rencontré Illaria, une jeune Italienne, dès mon arrivée. C'était ses trois jours de repos en capitale. Inutile de vous dire que dans la masse d'impressions des premiers jours, je n'ai pas eu le temps de faire connaissance, juste celui de lui filer un jeu de tarot pour son retour à la cambrousse... Il y a eu Geoffroi (tout le monde prononce "j'ai froid"), le logisticien, Belge. Un jour, je prendrai des vacances dans le *bush*, sous prétexte d'aller le conseiller en construction. Et puis, il y a eu Matthias, infirmier et en l'occurrence chef de mission, Allemand. C'est lui qui nous a raconté la guerre, un soir, avec AnneMarie-la-brune. Un gars gentil comme tout, qu'on ne soupçonnerait pas forcément de la force de caractère qu'il a dû lui falloir.

Bref, recomptez: Illaria, J'ai-froid et Matthias, ça fait trois. Je n'avais pas encore rencontré Alaa, le médecin. J'avais un indice, cependant: Matthias avait négligemment lâché l'information capitale: "Ah, toi aussi tu écoutes de la musique classique? Notre docteur, c'est pareil." Bref, j'ai

agressé Alaa dès que je l'ai rencontré, n'y croyant pas. "Alors comme ça, 'paraît que tu écoutes du classique?" Ben oui... Et le pauvre n'avait emporté en campagne qu'une ou deux douzaines de cédés: avec mes trois gigas de mp3, nous étions parés pour une orgie! Inutile de vous dire que ça n'a pas loupé! Nous avons craqué: dès la fin de l'après-midi, nous avons monopolisé les enceintes de Bruno-l'appro. Un peu de Vivaldi et de Bach, pour se mettre en train, puis mon Franck de derrière les fagots, le fameux "pie Jesu" de Fauré version Corboz, inimitable, et une grosse moisson de baroque typique, car le gars Alaa a le bon goût de préférer lui aussi le baroque au classique et au romantique... Nous nous sommes interrompus le temps de passer une chouette soirée chez les PYou (j'y reviendrai), et le lendemain dimanche, nous avons attaqué à fond les baffles dès 11:00. Je crois que les colocs nous ont maudits (un peu, au moins). Et le troisième soir, AnneMarie s'est jointe à nous. Elle a une photo de nous trois vautrés dans un canapé (bien serrés!), face aux enceintes. Nous choisissons chacun notre tour un morceau. Alaa proposait des *Mistral Gagnant* et autres *Quand on a que l'amour*. AnneMarie nous a fait découvrir la pop du Danemark, et, bien sûr, j'ai passé *Shine on you crazy diamond*... Une sacrée soirée, j'aime autant vous le dire!

Si le choix des musiques d'Alaa peut vous étonner, c'est que je n'ai pas encore pris la peine de vous parler de lui. D'abord, Alaa est médecin, et aussi ingénieur en électronique, ou un truc comme ça: inutile de vous dire que c'est une tronche. Je n'en connais pas beaucoup qui ont tenté ce genre de cocktails! Il est Iraquien, et vit depuis pas mal d'années au... Danemark. Il parle donc danois avec AnneMarie, et français avec moi, parce qu'un intellectuel comme lui, vous aviez deviné qu'il parlait notre belle langue! Il ajoute l'anglais et l'arabe, et conclut par un "c'est tout" qui vous donne une idée de la modestie de ce mec hors pair!

Cela pour éclairer le fait qu'Alaa avait choisi de la musique francophone. Mais son choix reflétait un autre aspect du personnage qui m'a bien fait rire: Alaa a exactement la même technique que moi (inconsciente, bien sûr) pour plaire, savoir la gentillesse. Je n'en pouvais plus de le regarder être doux et sensible avec tout un chacun, et doublement quand le chacun se trouve être une chacune: j'avais l'impression de me regarder en vidéo! Sauf que lui, ça marche - je déconne.

Alaa est retourné à Zwedru en laissant un mot gentil sur le tableau des annonces, et en emportant une copie de mes deux cents heures de musique. Je crois qu'il se réjouit autant que moi de nos prochaines retrouvailles...

Sacré Alaa!

## LES PYOU

"PYou", c'est pour PU avec l'accent anglais, et PU, c'est pour "Première Urgence" (l'accent français va bien, là). C'est une assoc' parisienne de taille moyenne, tellement la cousine germaine de "Solidarités" qu'il est question de les voir fusionner. Vous vous souvenez de Sol'? Depuis l'été dernier, j'espère bosser un jour avec eux... PYou, c'est aussi le surnom de mon cher Cousin, et j'ai décidé d'orthographier l'assoc' que je découvre comme la personne que je connaissais: ça me fait penser à lui, et c'est toujours bienvenu!

J'ai connu les PYou par une copine commune (à Paris). Nous nous sommes déjà vus trois fois en deux semaines. Une première soirée-rencontre, bien sûr, en comité restreint. Puis ils avaient organisé un gros samedi soir, celui où nous sommes allés avec Alaa. Surprise, j'ai eu du plaisir à une soirée! Un élément d'explication est peut-être que j'ai pu partir quand j'ai voulu (et j'ai voulu moins tôt que je l'aurais soupçonné). Le reste, je ne me l'explique pas. Ou plutôt je ne m'explique pas comment j'ai passé ma soirée à discuter avec plein de nouveaux interlocuteurs, moi qui n'aime pas faire cet effort, d'habitude. Chacun son quart d'heure: un costaud des UN, pas bien vieux mais qui a de la bouteille, dans plus d'un sens du terme d'ailleurs. Typiquement le vieux baroudeur. Sympa. Il a dû me prendre pour un pair, d'une façon ou d'une autre: sans ça il

ne m'aurait pas parlé comme il m'a parlé. Puis Branko-le-Bosniaque qui déprimait parce que ses générateurs avaient planté et qu'il allait devoir y passer son dimanche. Mais je crois qu'il était moins abattu par son futur dimanche foiré que par le fait que tout le monde l'accusait de cette panne (ben oui, il est responsable!)... Ensuite, un peu avec Daphné-de-PYou (chais, j'ai pô encore parlé d'eux). Et un moment avec Lorna-l'autre-Kenyenne (celle avec quatre enfants au pays), qui était toute seule dans son coin, comme d'hab' (et qui avait l'air plutôt contente que je passe, à moins que je pige encore moins au femmes que le peu, tout petit peu que je crois). Ensuite, rencontre avec une très jolie Domi de MDM, qui avait entendu parler de ma candidature. Vous vous souvenez, j'avais failli partir avec MDM plutôt que MSF? Le gars qu'ils ont pris finalement correspondait mieux au profil du poste: tout le monde est sorti gagnant, on dirait! Elle se souvenait de Cap'taie-Harold, et lui m'avait parlé d'elle en des termes si mélioratifs que je ne peux qu'y souscrire. Marrant qu'une inconnue puisse soudain se révéler si proche! Le monde est petit, surtout celui des expats', mais tout de même, ça continue à m'épater. J'ai discuté avec Carole qui avait l'air un peu tristounette, mais c'était juste de la fatigue, et j'ai revu une Sonja rencontrée chez MSF-Hollande chez qui nous allons faire un billard une fois par mois. Une drôle de soirée, quoi!

[Break. Bruno se réveille, puis AnneMarie. Il n'est pas 10:00: keskileur prend? Bruno propose un petit-déj'-croissants et jus d'orange... Ouaille note?]

Les PYou, pour moi, ce sont surtout Daffa et Daphé. Elles ont l'air de s'entendre aussi bien que la consonance de leurs prénoms peut le laisser supposer. Toutes deux de pures Parisiennes, mais Daffa est d'origine africaine alors que Daphné a droit la tronche d'une qui descendrait de vingt-douze générations de Picards (sans ballon). Il y a aussi quelques gars. Tous sont jeunes, la moyenne d'âge doit être d'une décennie plus jeune que la nôtre. Je me surprends à leur trouver la tronche des potes d'archi deuxième année (et surtout l'ambiance d'alors): quelque chose de très adolescent, où l'immaturité est compensée par un enthousiasme et une capacité de travail incroyables. Si un jour je bosse pour eux, je ferai presque grand-frère: ça va me faire zarb.

#### CAROLE ET SON HÔPITAL

Le peu que j'ai dit de Carole était faux: elle n'est pas infirmière, elle est docteur. Je me suis laissé tromper comme tant d'autres par sa toute petite stature, sa blondeur et sa jeunesse (la plus jeune après Alvin-la-Kenyane). J'ai pris conscience de toute l'étendue de mon erreur quand je l'ai suivie pour une matinée dans son hôpital, histoire de comprendre ce que nous foutons là. "Son", parce que Carole assume seule la responsabilité d'un plein hôpital pour enfants. Plus de cent lits, moitié pour les mal-nourris-avec-complications, et moitié pour les cas de pédiatrie normale. Ce n'est pas *Rédemption*, certes, mais tout de même ça calme.

Elle m'a fait brièvement visiter, et elle a pris le cours habituel de ses activités. Je l'ai suivie se poser avec chaque mère pour un quart d'heure, suivre l'évolution des bébés. Quelques infirmières locales prenaient ses ordres et ordonnances. Elle a eu aussi à examiner une petite fille violée (je ne l'ai pas suivie, là), et la visite d'enfants tuberculeux à qui elle a donné leur mois de médicament et quelques biscuits. Ceux-là sont sauvés, mais elle "perd" en moyenne un enfant tous les deux jours. Ça affecte son moral, surtout quand les statistiques lui concoctent une de ces journées où elle rentre avec deux enfants morts au tableau d'affichage des scores.

Tout ça pour dire que Carole, c'est quelqu'un. Encore une fois, elle a l'air de rien, mais plus je la connais, plus je lui découvre un fameux caractère. Et un sacré bout de cœur qui bat fort. Une fille tout en discrétion, comme ses tout petits bijoux très, très finement ouvragés, aussi subtils qu'élégants, comme j'aime la joaillerie. Je n'arrête pas de répéter la même chose: j'ai de la chance. J'ai de la chance d'avoir pu suivre Carole dans une journée de son travail...

Allez, j'ai un peu de temps ce samedi matin avant le boulot. La dernière nouvelle en date, c'est que nous en avons enfin une, de nouvelle: une Néo-Zélandaise d'Australie d'Angleterre du Canada de Hollande. Ne rayez pas les mentions inutiles, il n'y en a pas! Je crois que personne n'a encore bien compris, mais nous avons six mois pour intégrer...

La principale caractéristique d'Edwige, puisque c'est son nom, c'est, comme vous pouvez le deviner au vu de la liste des pays, de se dire aimer la *Marmite!* Waouw!!! Je pense que les copains ont dû lui demander cent fois pour moi, tellement c'est devenu une discussion de fond ici. Cela dit, je n'ai pas encore vu notre jolie (si, si) Edwige en manger, de la *Marmite!* Ce matin, peut-être?

Carole et moi avons failli pleurer dans les bras l'un de l'autre en constatant qu'elle ne nous apportait pas de courrier. Alors l'air de rien, je vous rebalance l'adresse: Mission Libéria - MSF-B - Rue Dupré 94 - 1090 Bruxelles - Belgique. Ne croyez pas que je me suis endormi, je cligne de l'œil de façon un peu appuyée!

### **CONSIDÉRATION SUR LE BOULOT**

---

Restait un gros thème en plan: le taf.

C'est peu dire que ce n'est pas de la tarte! D'un autre côté, ce serait mentir que ne pas admettre que c'est une vache de belle mission... Bref, une réalité un peu contradictoire, comme tout ce qui vrai dans la vie, avec ses hauts et ses bas (non filés).

Un bas, par exemple, c'est quand je m'aperçois que je ne fais que gérer du fric. En cumulé, j'ai dû passer quelques jours à traiter de construction, et quelques heures à faire de l'architecture. Le reste, c'est du *money business*. Déprimant.

Un haut, c'est quand Juha-mon-bras-droit a regardé le toit en murmurant: "Tout de même, c'est une bonne idée, ce tube fendu en guise de rive. Un détail que nous allons réutiliser..." Oui, là, il y avait architecture. Et reconnaissance en tant que telle! Je sentais dans ma cage thoracique une certaine fibre qui frétillait comme une queue de chien heureux.

Un bas, c'est quand je constate que chus un peu seul dans mon boulot. Aussi sympathiques soient-ils, les autres n'en ont rien à péter de l'architecture, et les contractants sont plus des adversaires que des compagnons. C'est peut-être le pire des bas, celui-ci, tiens: ne pas être encore parvenu à travailler "ensemble" avec ces gars, mais demeurer leur adversaire. Il est possible que ce que nous les payions (pas énorme, surtout regardant l'offre des NU) empêche absolument que les gars s'impliquent. Mais je veux croire qu'il y a moyen de toucher d'autres mobiles en eux que le fric. Seulement, je n'arrive pas à décrocher le pompon.

Et faire de l'architecture "contre" ceux-là même qui l'érigent, c'est moyen mon truc. Il *faut* que j'en trouve un, de moyen de conquérir ces constructeurs; il faut que je parvienne à les faire bosser avec amour, ou tout au moins avec plaisir.

Un haut, c'est que par contre, je crois avoir trouvé le ton juste avec une bande de peintres qui nous font des fresques-publicité-éducation sur les murs des cliniques. Ceux-là, ce sont des artistes, et j'ai trouvé le bon biais d'attaque. Je crois qu'ils vont se décarcasser. Surtout qu'eux, je peux les payer correctement, c'est un tellement petit budget... Toujours ce foutu fric qui revient!

Un bas, c'est de constater combien la fatigue me rend irritable: comme les médicaux, je joue dans les marches de mes capacités, au-delà desquelles il y a un sale laurent vindicatif, nerveux, capricieux. Je ne l'aime pas, celui-là, alors je fais gaffe à ne pas m'aventurer là où il pourrait surgir.

Cela dit, c'est marrant de voir que même une mission en capitale est épuisante pour tout le monde. Il n'y en a pas un parmi nous qui ne flirte avec ses limites. Heureusement, nous ne nous perdons jamais tous ensemble au-delà des marches où nous devenons imbuables. Il y en a

toujours un pour rattraper l'autre.

Un haut, c'est cette discussion abattons-rompus avec Gary-le-potal-chir'-de-James-Bond, où le gars m'a fait parler d'architecture et j'y ai mis tant d'enthousiasme que je me suis pris à mon propre jeu et ne pouvais plus qu'être heureux. C'est d'ailleurs toujours comme ça, quand on me fait parler d'archi. Au moins, je ne me suis pas trompé de voie!

Un haut, c'est de me dire que, putain, je construis un hôpital!

Il suffit d'y repenser pour balayer d'un grand mouvement de chapeau tous les bas (et autres jartelles), comme un Cyrano éconduisant les importuns. "Et ce soir, quand j'arriverai chez Dieu - Mon salut balaira largement le seuil bleu..."

## **MONROVIA, DIMANCHE 04 JUILLET 2004**

---

Dimanche ("Manche!") matin, donc. Pas d'accès Internet. Avec la lettre que j'attendais et qui est arrivée par DHL, mais n'était pas dans le ton que j'espérais, c'est un sacré coup de coccinelle qui me tombe sur le coin de la figure.

Alors, j'ai pris mes cliques et mes claques, et je suis allé me planquer au bureau: là, au moins, je crois que je pourrai cuver mon humeur sans avoir à faire bonne figure.

C'est que nous avons de nouveaux bureaux, j'ai oublié de vous le dire. Avant, j'avais mon beau bureau tout vide séparé de ma chambre par une cloison en papier-cigarette. Je vivais là, entre mon plumard, mon bureau et le canapé de la terrasse, à trois pas. C'était la belle mixité des fonctions.

Il a été décidé d'en revenir à un schéma plus clair: nous dormons à la Maison-Quatre, et la Maison-Cinq est devenue nos bureaux. Je suis dans le grand séjour, entre la cuisine dont je veille à ce que le frigo ne désemplisse pas en *soft drinks*, et Branko-la-Murène (alors, vous avec relu ce Spirou?). En face, Varnie, son assistant local. Varnie me gratifie tous les matins de son plus magnifique sourire, je crois que c'est parce que je suis arrivé à me souvenir de son prénom dès les premiers jours. Sympa... À droite, un canapé pour les visiteurs, et pour bouquiner durant les pauses, un Malta glacé sur le guéridon vitré qui va avec. Toujours sur la droite, un corridor, qui dessert successivement:

>À droite, le bureau de Martha, notre cheffe en attendant que Bruxelles nous envoie un expat. Car Martha est sensée être l'assistante du MedCo (Mathew-McGregor), et elle lui manque!

>À gauche, une salle de réunion-bibliothèque médicale.

>Au fond à droite, un bureau vide pour le futur Admin' (quand Bruxelles se décidera).

>Au fond à gauche, les Cliniques, Anja & AnneMarie. C'est coule qu'elles soient au bout du même couloir: ça simplifie la logistique lorsque nous allons à la piscine à sept heures. Nous avons tous les trois nos maillots qui sèchent dans les salles de bains de Bureau-Cinq!

>Dehors, la mer, à dix pas, mais derrière un grand mur à tessons agressifs. Branko compte installer un banc en hauteur, pour que nous ayons une vue sur mer. J'ajouterai une échelle pour les amoureux.

J'ai négligé de mentionner que sur le chantier aussi, je suis parvenu à me trouver un petit bureau pour la cellule construction. Mais puisque nous en sommes aux listes, voilà mon emploi du temps tel qu'il semble se stabiliser:

>5:00 - 7:00: Temps privé. Celui sans lequel je deviens imbuvable en trois jours. Absolument obligatoire. Je préfère ne pas dormir ou ne pas manger que le manquer.

>7:00 - 8:00: Petit déj'. J'aime bien, tous les expats émergent doucement, et les discussions hésitantes ne décollent pas plus haut que le pot de *Marmite*. C'est coule de les voir tous, de les saluer chacun d'un mot gentil, rarement d'une bise, parfois d'une main sur l'épaule ou sur la hanche, puisque c'est notre façon d'être, ici.

>8:00 - 13:00: Boulot. En principe, je vais sur le site. Maintenant, je vais embarquer mon

ordi-de-fonction, et pouvoir dessiner des plans là-bas aussi, mais ce n'est pas trop le but. En fait, c'est le temps que je passe avec les contractants en négociations et paiements. Depuis que je peux déposer mes affaires et fermer le bureau, c'est également mon occasion de grimper partout. J'adore. Paraît que mon escalade du château d'eau en construction a été remarquée. Pourtant, il y avait des échafaudages!

>13:00 - 14:00: Douche et sieste.

>14:00 - 19:00: Boulot au Bureau-Cinq (Au guéridon W, pour ceux qui ont ri de "Plongeurs & Caleçons"). Là, c'est toute la paperasse, et, parfois, un peu de dessin. Plus, ça ne me ferait pas de mal.

>19:00 - 19:30: La suite est devenue presque rituelle: Anja & AnneMarie passent devant mon bureau, je conclus ma session, et nous allons à la piscine, parfois avec d'autres adeptes occasionnels. Ainsi, j'ai été entouré de jusqu'à quatre sirènes, toutes plus belles les une que les autres. Fatche... Je ne comprends pas que les mecs de la mission ne nous accompagnent jamais!

>19:30 - 20:30: Retour à la Maison-Quatre. AnneMarie prend la douche de droite, moi celle de gauche. Je prends mon temps pour terminer une ou deux chansons paillardes en m'arrosant, et le celui de lacer mes grolles-du-Panamá (si, si, elles vivent toujours); AnneMarie a eu celui de se pomponner (pas trop: elle en a encore moins besoin que les autres femmes, même celles qui ne nous croient pas quand on essaye de leur dire qu'elles sont "mieux sans tout ça" - Renaud), et nous allons bouffer. En général, il n'y a qu'Anja qui n'en soit pas au dessert, attendu que l'horaire théorique du souper, c'est 19:00 - 20:00.

>20:30 - 22:30: Soirée. Enfin, "22:30", c'est un vœu pieux, hein, parce que ledit pieu je ne le vois pas souvent avant 23:30! Mes favorites, ce sont celles où nous restons peinarads sur la terrasse de Maison-Quatre. Hier, c'étaient les deux scandinaves et Sam, un gars de MSF-Hollande qui se fait tellement chier avec son équipe plan-plan qu'il est presque toujours fourré avec nous. Je crois d'ailleurs que je charme de notre équipe de choc n'est pas non plus pour rien dans son enthousiasme à nous rejoindre, et je ne peux que le comprendre... Il y a trois jours, c'était une soirée animée par Allison-qui-n'aime-pas-la-Marmite-et-c'est-bien-dommage qui voulais que nous fêtions sa seconde consécration en temps que tante (un petit Louis de sa sœur). Nous nous sommes retrouvés six mecs à l'entourer! Je ne sais plus où les autres filles étaient allées se fourrer ce soir-là! Mais c'était drôlement chouette aussi, comme soirée. Sauf que je n'avais pas de musique qui leur plût...

Bon. Un petit Bach: la bonne humeur refléurit, comme la Taïga à la fonte des neiges. Je parlerai du boulot un autre jour.

## **MONROVIA, MERCREDI 07 JUILLET 2004**

---

'Pas la forme, ce matin. 1-J'ai la crève. Ben oui, riez pas niaisement! J'ai dû la piquer à Anja: je devrais en être fier, non? 2-J'ai cru que j'avais perdu toute la version anglaise de ce Carnet. Heureusement, j'ai pu en récupérer la moitié. 3-Pas d'Internet depuis une semaine. C'est rageant. J'ai tellement besoin de m'évader un peu d'ici... Heureusement, il y a Beppe qui arrive ce soir. Beppe, c'est la logistique de Bruxelles: avec lui, on va enfin pouvoir mettre tout à plat: budgets, objectifs, moyens, etc. Ça va me faire rudement du bien de parler de mon histoire à quelqu'un de concerné. Rudement!

Un, deux, trois: nous n'irons plus au bois.

Quatre, cinq, six: pour cueillir des cerises (avec la queue)...

Il y a aussi de bonnes nouvelles. La moindre, c'est que j'ai terminé hier ma seconde session d'entretiens pour engager un maçon. Fatche, j'ai détesté ça: choisir entre Pierre, Jean, Marc, Rufus et Paul (cherchez l'intrus), certainement aussi motivés et aussi compétents l'un que l'autre, ce n'est pas mon truc! À tout prendre, je préfère largement l'autre côté de la table...

Mais la vraie bonne nouvelle de la semaine, c'est Gary. Vous vous souvenez de Gary, le

pote à James-Bond? Bon. Résumé du personnage: si j'ai bien compris, il était chir' (-urgien) pour MSF-France pendant la guerre de l'année dernière. Comme ils sont partis, il est venu bosser en loucedé pour MSF-B! Déjà, ça donne une idée de l'envergure du gars. Ensuite, il est reparti aux *States* se faire un peu de fric, et revenir en frilance: depuis quelques mois, il enseigne (gratuitement, je crois) la chirurgie aux étudiants en médecine qu'aucun système ne prend plus en charge. Et lorsqu'il a appris que James-Bond se faisait cinq nuits par semaine (en plus des six ou sept journées), il en a pris la moitié, en attendant que Bruxelles se décide enfin. Bref, son temps à Monrovia se partage entre cours, opérations chaisplusouè avec ses élèves, et nuits à Rédemption Hospital, là encore avec quelques étudiants. le gars-Gary m'a démontré s'il le fallait que le fric n'est pas la seule chose à motiver un chirurgien...

Physiquement, le gars-Gary est un petit gros jovial avec un grand sourire et le cheveu rare. Il a les mains potelées. Pourtant, ce sont bien ces mains qui sont la clef du personnage. Pas seulement lorsqu'elles manipulent le bistouri: elles sont constamment employées à se poser sur une épaule, à caresser une douleur, à soutenir, à rassurer, à aider. S'il existe des mains magiques qui guérissent, ce sont bien celles de Gary-le-Chirurgien!

Bon. J'avais envie de comprendre ce qui se passait dans notre hôpital. Ce n'était pas seulement de la curiosité; il s'agit également de comprendre ce qui se passe dans les locaux que j'ai la responsabilité de projeter... Donc le gars-Gary m'a proposé de passer la nuit avec lui. Je veux dire, au bloc opératoire. J'y suis allé lundi soir.

Ça a commencé par un verre avec James-Bond qui terminait sa journée. Ensuite, alors que la nuit tropicale tombait comme la pluie des mêmes latitudes, il a commencé les consultations. Deux hernies des testicules (impressionnant), des plaies aux jambes qui datent de la guerre (un an!), et une jolie - que dis-je? Une splendide - girafe avec une balle dans la cage thoracique. Il a beau renvoyer la plupart en leur expliquant que la chirurgie n'a que peu de chances de leur apporter un réel soulagement, et beaucoup d'amener du pire, les gens s'en vont déçus, et il y a tout à parier qu'ils vont consulter autant de chirurgiens auto-proclamés qu'il faut pour en trouver un qui accepte de les charcuter. La fille à la balle est persuadée qu'elle va chopper un cancer: Gary lui explique une fois, gentiment, qu'une balle en acier où elle est ne lui fera jamais aucun mal, mais il n'insiste pas, il ne cherche pas à convaincre. Lassitude?

Ensuite, nous sommes allés au bloc. Deux opérations seulement. La première, c'était un tout petit trou dans le ventre pour voir la tête du foie (si vous voyez ce que je veux dire!). Il a tout de même fallu que je m'assoie un moment... La seconde, c'était juste le nettoyage quotidien de toute la merde dans le bide d'une pauvre fille qu'il avait opérée il y a quelques temps pour un avortement sauvage échoué. C'est un peu comme changer un sparadrapp, sauf qu'il ferait plusieurs mètres carrés et serait fixé sur tout ce que la femme a de plus intime, de l'intérieur...

Ensuite, nous sommes allés nous coucher. Il n'était pas minuit! Il n'y a pas eu d'urgence, ni même de césarienne (moyenne de quatre par jour pourtant). On ne nous a pas réveillés... Bref, il faudra que je revienne. Tant mieux. À tout prendre, je préfère cette version, où ce lundi était moins un jour exceptionnel que le premier d'une série. J'y retourne samedi avec Raymond, mais ce sera une autre histoire: je ne vous ai encore même pas parlé de notre cher Raymond!

Pour en revenir à cette nuit avec Gary, nous l'avons donc essentiellement passée à discuter: Camus, histoire de la peinture, objectifs de la construction à Monrovia, théâtre existentialiste, téléphone à ses enfants un peu partout dans le monde, et autres considérations sur la ponte des anguilles en mer des Sargasses et son influence sur la propagation de la pensée post-sartrienne en Afrique australe durant les Trente Glorieuses... Je me suis régalé! Et le pire, c'est que le gars-Gary a eu l'air aussi enchanté que moi. Vivement lundi que j'y retourne!

---

## MONROVIA, DIMANCHE 11 JUILLET 2004

Dimanche. Pas encore midi. Bureau-cinq. Il ne pleut plus. Musique celtique à fond sur

mes nouveaux baffles.

Internet remarque, après quinze jours de silence "radio". Mais je ne me connecterai pas ce matin. D'abord parce qu'il y a la queue, et que j'en ai pour un bout de temps. Ensuite parce que pour une fois, je vais larver un dimanche. 'Faut dire que je rentre juste de l'hosto, où j'ai passé la nuit avec Raymond et Henrike.

Commençons par les présentations.

Raymond est là depuis un bout de temps. Il est médecin, et étudiant en chirurgie. Hong-Kong-oyen (Hongkongais?), à peine mon aîné. La mâchoire inférieure qui avance et lui donne un air bizarre. De profil, la ligne de l'os est concave: ça lui fait le menton proéminent et pointu. Christophe, lui, c'était le nez qui tirait le "pointu" de son visage: Raymond-le-Hong-Kong-oyen, c'est la mâchoire.

Quand nous sommes seuls, nous parlons photo. Raymond s'est engagé chez MSF à cause d'une photo qui l'a marqué. Il fait de la photographie comme de ses compatriotes des arts martiaux: avec discipline. Il a un maître qui lui impose des exercices. Il est venu avec un vieux Leica et des centaines de pellicules vierges. Je ne suis pas du niveau, mais je tiens la route avec mes deux Konika, mes optiques qui s'échelonnent de 28 à 300mm doublable, mon trépied et mes obj' macro. Et puis, j'ai tapé fort dès le début en expliquant le nouvel exercice que je m'étais imposé au Libéria (moi aussi, eh!): ne pas sortir l'appareil photo le premier mois. J'ai même tenu quelques jours de plus. Ça m'a laissé le regard plus libre tout ce temps, et je me recommande l'exercice pour toute future destination: surtout, ne pas se précipiter sur le déclencheur... Encore maintenant, je n'ai tiré qu'une pellicule: en un mois, c'est raisonnable...

Henrike est arrivée mercredi. Avec un nom pareil, j'ai cru qu'elle était un homme: l'arrivée de cette chirurgienne était donc la bonne surprise de cette semaine, qui compense presque le départ en R&R (= vacances) d'AnneMarie-la-Danoise, Sam-qui-se-fait-chier-chez-MSF-H et Illaria-de-Zwedru-en-bush.

Henrike est une Allemande dans la splendeur de sa cinquantaine. Fine, puissamment chevelue de gris, souriante, discrète mais tellement, tellement remarquable. Il y a des gens qui vous font rêver à peine vous les avez vus... Mais le plus heureux, c'est sans doute notre James-Bond national: il va enfin pouvoir partager le fardeau de la chirurgie à Rédemption. En trois semaines qu'il a bossé ici, il a frisé le burne-août (pas le burnous, hein, vous avez déjà vu un burnous frisé, vous?).

La nuit a été on ne peut plus calme. Apparemment, c'est la saison. Pour quelque raison que je n'ai pas saisie, la moitié des lits sont vides depuis une dizaine de jours, alors qu'en d'autres temps, ils sont insuffisants. Bon. Nous avons donc commencé par le tour des patients, pépère. Raymond a pu expliquer à un petit vieux tout souriant, traité pour des brûlures à l'huile que l'année prochaine arrivent des "Mercy-ships" qui pourront peut-être lui rendre un œil. Les Mercy-ships, ce sont des hôpitaux mobiles qui sillonnent le monde et proposent des opérations chirurgicales complexes mais non-urgentes, surtout de la chirurgie des yeux si j'ai bien compris. Ils s'annoncent neuf mois à l'avance, et les hôpitaux terrestres préparent des listes de patients. Impressionnant.

Ensuite, il y a eu le gamin à l'aïvi. "I.V.", en anglais, c'est pour Intra-Veineuse. Le gosse de dix-sept (sept!) mois a été opéré il y a deux jours, et ne peut encore ni s'alimenter ni, surtout, s'hydrater. Il lui *faut* une ligne intraveineuse. Mais il a les veines trop petites: impossible d'y enfoncer l'aiguille. Je n'exagère pas en estimant que, de toute la nuit, nous avons dû faire plus de cinquante tentatives. Cinquante coups d'aiguille dans ce petit corps épuisé. Que de souffrance. Je vous jure qu'à un même moment, ils étaient trois à lui planter leurs aiguilles: Raymond dans la jugulaire, Henrike dans la cheville, et un infirmier local dans le creux d'un coude. Tout ça en vain: nous sommes hélas en rupture de stock de la plus petite des tailles d'injection, qui aurait permis de réussir. Ils ont emmené le bébé en salle d'op' vers six heures ce matin pour tenter de

sortir la veine de la cheville, mais ça n'a pas été plus fructueux. En désespoir de cause, ils lui ont foutu une ligne osseuse. Si j'ai bien compris, les enfants ont les os assez souples pour qu'on puisse travailler sur le sang de la moelle, mais c'est très risqué car toute infection est fatale. De toutes façons, sans eau, le gamin n'en a que pour quelques heures.

Le cas nous a occupé à peu près toute la nuit: chaque paire d'heures, ils retentaient une dizaine de pikouzes. Et deux fois, Henrike et moi avons retourné toute la pharmacie de l'hôpital à la recherche désespérée d'une de ces aiguilles jaunes qui faisaient si cruellement défaut. Demandez n'importe quoi, nous vous le produisons désormais sous dix secondes. Sauf les aiguilles d'injection petite taille... Merde!

Autrement, nous avons pu dormir un peu. De la nuit, nous ne sommes pas allés en salle d'op', juste dans la salle à côté pour nettoyer une fois encore le bide de l'opérée de Gary. C'était encore plus crade que l'autre fois. Heureusement, Gary réopérera lundi soir: il a du travail, avec elle. Et puis, vers sept heures du mat', Henrike a décidé d'opérer une grossesse extra-utérine. Heureusement qu'elle m'avait prévenu que ce serait "sanglant", sans quoi j'aurais défailli! Ça pissait le sang en geyser. Ils ont sorti un plein bocal de bouts d'utérus, et Henrike a même pu isoler le fœtus (un mois). Bon, je crois que je vais arrêter de vous raconter mes nuits...

Pour une raison que je ne cherche pas à m'expliquer, cette nuit j'ai commencé à tendre les seringues, tenir la main des patientes, retenir les pieds du bébé qui se débattait, bref, à intervenir, si peu soit-il. Je n'avais plus le sentiment de cette totale impuissance... Je participais de mon tout petit réconfort à la lutte contre cette immense masse de souffrance si compacte qu'on peut parfois la sentir par les pores de la peau...

Bref, après une nuit pareille, sieste, plage, et rien d'autre!

## **MONROVIA, VENDREDI 16 JUILLET 2004**

---

Une semaine chargée, avec cette visite de Beppe. Et quelques nouvelles qui en valent la peine... Mais commençons par hier soir!

### **CONCOURS D'HISTOIRES DÉGOÛTANTES**

---

Il y avait longtemps que James-Bond nous faisait languir en commençant des histoires bien dégueulasses, et s'interrompant sous le futile prétexte que nous étions à table. Bref, Anja a fini par dire que nous devrions en faire un concours. J'ai dit "chiche", et il y avait ainsi dix jours que nous préparions nos histoires crades. Un seul critère: les histoires devaient être de première main, c'est-à-dire que le narrateur devait avoir assisté à ce qu'il racontait.

Nous n'étions que cinq pour commencer, mais peu à peu le groupe s'est étoffé, et onze personnes en tout ont pris part à notre concours. Bien entendu, j'étais le seul non-médical, et je n'avais rien à raconter. J'avais cuisiné un gros plat de Gelly pour de souper, et acheté un tout petit pot de Marmite en guise de trophée pour le vainqueur. J'avais aussi préparé une chouette histoire survenue il y a quinze jours lorsque nous avons emménagé dans le Bureau-Cinq: j'avais foutu une canette de Malta dans le congélo, comme à Maison-Quatre, et elle a explosé! Nettoyer la mousse de Malta gelée sur les parois du frigo, c'est ce que j'avais de mieux à présenter.

Chais pas jusqu'où je peux aller et si je dois vraiment dévoiler le rapport secret de cette soirée CHD (Concours d'Histoires Dégueulasses). Mais j'en vois qui se tortillent de curiosité. Ça a commencé par James qui racontait son collègue l'appelant pour sortir un vibromasseur coincé dans un rectum ("Pour ceux qui ont fait du latin, le rectum, c'est le rectum. Pour les autres, c'est le trou du cul" - Coluche). En tenant de le sortir avec chaipus quel outil, le gars avait malencontreusement appuyé sur le bouton "on". Puis, en vrac:

>L'obèse qu'on a failli opérer pour extraire des pièces de monnaie dévoilée par

radiographie, et qui étaient simplement perdues dans les plis de gras,

>Le mec qui s'était coupé la gorge pour fêter l'anniversaire du jour où il a tué son père et sa mère, se les est cuisinés et les a mangés,

>Cette militaire de la *Navy* qui avait des calculs de trois kilos (en fait, un garçon: elle était enceinte, mais ne s'en doutait même pas!),

>Cet expat' qui s'était fait mordre par un serpent alors qu'il pissait un coup, et dont le collègue venait de se faire briefer: "En cas de morsure de serpent ou de piqûre de scorpion, sucer la plaie..." Il lui a dit "Crève!": il n'y a plus de solidarité, même à MSF! Tout se perd, ma bonne dame.

>Cette vieille dame, justement, dont les antibiotiques avaient foutu la tripaille en folie pour six mois, et dont le seul espoir de se refaire une flore intestinale était de se faire injecter des selles: imaginez-la à nonante ans demandant à ses copains si l'un d'eux ne veut pas être donneur de selles...

...Et tant d'autres que j'oublie. Mais je me réserve pour le podium:

1-Alfred nous a raconté en détails cette mission avec une Danoise qu'il détestait et réciproquement. Un jour où ils ont dû se planquer sous la table au cours d'un bombardement, elle s'est assise sur un scorpion. Radio au Coordinateur Médical (toujours sous les bombes), qui avait plus d'idées que juste sucer la plaie. Mais la demoiselle a refusé longtemps que son collègue tente quoi que ce soit...

2-James-Bond a le record absolu, pour une histoire qu'il n'a pas vécue, mais dont il a vu les photos ici, à Rédemption. Son collègue local (probablement le seul chirurgien du Libéria) lui racontait cette césarienne sur un tout petit bout de femme. Il sort le gamin: tout beau. Mais le ventre est encore énorme. Il tripatouille: oh! Un jumeau. Par acquis de conscience, il tripatouille encore: une tête - juste une tête, reliée à un placenta, et dont les yeux suivaient ses mouvements, plusieurs minutes durant. Commentaire de la sage-femme: c'est le genre de cas où tu dis à la mère au réveil: "Oh, les beaux jumeaux dont vous avez accouché!"

3-Raymond-le-photographe nous parlait des infirmières de son pays qui croyaient aux esprits. Et de cette nuit seul dans une ancienne unité de pédiatrie, où une vieille dame à moitié ensuquée par les médicaments lui a dit: "Bonsoir Docteur. Vous avez amené votre fils? Il vous ressemble..."

Chais pas si, résumé comme ça, ça parle; en tous cas, nous nous sommes bien marrés. Et personne n'a dégueulé sa Gelly, il s'en faut.

## **SEMAINE LOGISTIQUE**

Bon, mais l'événement de la semaine, c'était la venue de Beppe, notre chef-de-la-logistique à Bruxelles. Je connaissais Beppe de mon départ: un Italien dans sa cinquantaine, poil plus sel que poivre, avec un gros ventre et un sourire jovial, qui déconne d'une vieille voix cassée et sans en avoir l'air. Le dernier matin, je lui ai fait détailler sa situation récente de père adoptif: lorsque je partais pour le Libéria, il revenait de Chine avec sa première petite fille.

Bien entendu, nous sommes restés essentiellement "entre hommes", et en général les discussions avaient lieu au bar d'en face, surnommé à ô combien juste titre "bar de la logistique": Branko-la-Murène, Bruno-l'appro (le grand maigre), Christophe-le-pointu, et d'autres. Par exemple Geoffroi-de-Zwedru-en-bush qui n'aurait dû faire que passer: il allait passer ses R&R au Sénégal avec sa copine, et son avion a été annulé. Il l'avait un peu mauvaise, là, et on l'aurait à moins! J'ai parfois partagé un Malta juste pour lui tenir compagnie un moment. Nous discutons alors de nos histoires de log' et de constructeur... Geoffroi a exactement la tronche que j'ai toujours vue à Goldman sur les photos de concert, c'est impressionnant.

Branko, lui, m'a raconté la clôture de la mission Sibérie. Eh oui, il était là... Ce que j'ai pu

fantasmer, ce soir-là! C'était d'ailleurs ce soir où nous étions officiellement sortis "entre hommes" sous la houlette d'Alain-notre-chef, et que Geralda n'a pas pu accompagner son Christophe, la pauvre... Nous avons parlé boulot cinq bonne minutes avant d'embrayer sur les filles de la mission. Bien entendu.

Mais l'essentiel, c'est que Beppe venait nous annoncer que notre demande d'extension de budget était refusée. Et que la façon la plus simple de respecter nos moyens, c'est de reporter la moitié des travaux de construction à l'année prochaine... Ah? Bon... Bref, il est reparti avec notre accord: nous avons annulé la soirée inaugurale pendant les fêtes. Nous nous contenterons de finir, que dis-je de figoler ce que nous avons commencé.

Et qui c'est qui va faire l'architecte, l'année prochaine? Rien n'est décidé! Je venais de taper un rapport où je faisais remarquer qu'étant donné la perte d'information lors d'une passation en matière de construction, il valait mieux envisager de les éviter... Donc, je devrais rester. Il s'agit d'une rallonge de six mois à mon contrat, dans la lignée de ceux qui ont annoncé dernièrement qu'ils prolongeaient: Branko, Christophe & Geralda, Lorna-la-Kenyane-timide: Ils sont nombreux à vouloir rester... Et moi?

Dans un premier temps, je me suis demandé: "Rester? Pour qui...?"

Et puis, une petite voix m'a soufflé: "Rentrer? Mais pour qui...?"

Alors je me suis dit que ce n'était pas la bonne façon de poser la question.

Et puis, je n'ai pas de réponse à y apporter avant une paire de mois! Je n'ai donc pas pris de décision pour le moment. Il est simplement "possible" que je prolonge ma mission jusqu'à l'anniversaire de mon débarqué au Libéria... Et d'ici là, le "Avec qui?" aura peut-être trouvé sa réponse, et dictera l'avenir. Rêvons...

#### **DIMANCHE À LA PLAGE**

Vous vous souvenez de dimanche? Je sortais de salle d'op' (en tant qu'observateur) pour la deuxième fois, et avais besoin de repos. J'ai donc plus que jamais apprécié l'idée d'aller à la plage. Devant, il y avait Alain et Bruno. Derrière, sur les deux banquettes parallèles, nous avions d'abord trois Belges en visite (toujours ces officiels!). J'avoue que nous les avons un peu négligées. Pourquoi? Peut-être parce que nous en avons marre de nous sentir sous observation, comme les éléphants volants d'un zoo. Ou peut-être parce que nous avons assez à faire pour intégrer ceux qui restent pour ne pas nous préoccuper de celles qui ne font que passer... Bref, je ne suis même pas sûr de leurs noms.

Et puis, "nous".

Il y avait Anja à ma gauche, tout esseulée: Anja-sans-AnneMarie encore en R&R pour quelques jours.

En face, Edwige-qui-aime-la-Marmite, eh oui! Elle est sage-femme à Rédemption, et vient d'à peu près tous les pays anglophones du monde, vous vous souvenez? Elle a une petite tête ronde avec les cheveux bien tirés en arrière. Ses yeux à fleur (je veux dire "affleurent", bien sûr), toujours un peu écarquillés sous ses hauts sourcils lui donnent l'air d'un oiseau. Pas un oiseau de proie, non, mais cette allure des tourterelles, ou des oiseaux du lac, à Neuchâtel. Je n'y connais rien en noms d'oiseaux (hem!), mais une chose est sûr, cette façon qu'a Edwige de porter haut la tête en roulant des yeux m'est familière, et observée parmi le gibier de plume. Une caille? Peut-être. Mais en ai-je seulement vu une dans ma vie?

Enfin, à ma droite était assise Carole-la-petite-docteur-qui-a-l'air-de-rien. En lui parlant de mes sœurs et de Cosey, je l'observais: il n'y a pas à dire: si toutes sont plus belles les unes que les autres, Carole est plus égale que les autres, je veux dire que c'est celle qui est le plus à mon goût.

Alors j'ai renversé la tête par la fenêtre, et j'ai ri de bon cœur en me disant que si je ne savais pas, mais alors pas du tout, où j'allais, j'avais bien de la chance d'être où j'étais...

*Bon. Ce coup-ci, pour de bon je me suis concentré sur le boulot. C'est à peine si je parle de sirènes. Juré! Jugez par vous-même!  
Toudbon, comme on dit en Suisse.*

## MONROVIA, LUNDI 26 JUILLET 2004

C'est fête nationale aujourd'hui. Congé, pour clôturer un ouikène de trois jours, donc. Waouw! L'essentiel, c'est que nous avons eu notre journée de musique classique hier. Mais je voulais aussi parler un peu moins des filles et de mon temps libre, pour en revenir au boulot. Pour ça, il faut revenir à vendredi. C'était une sacrée bonne journée de taf!

### UN VENDREDI (LE 23 JUILLET)

Pourtant, ça n'avait pas commencé très folichon: pas d'Internet. J'ai ravalé mes grommellements. Je commençais à en avoir râle-front!

Bon. Je me suis calmé en embrassant tout le monde au petit-déj'. Ensuite, nous avons eu notre réunion des vendredis matins. Je suis le seul non-médical à y participer, mais j'aime bien me tenir au courant de ce que nous foutons là... J'étais à côté de Nadja, une nouvelle, Belge mais néerlandophone, et je me suis refait une bonne humeur pour de bon en déconnant un peu. Elle est arrivée avec un deuxième Christophe: ça ne va pas simplifier les identifications! Heureusement qu'il y a les codes radio, ça aidera peut-être. Bref, deux jeunots d'une trentaine d'année: ça nous change de ma chère bande des chirs'!

Puis j'ai voulu coincer Mathew-McGregor dans un coin, j'avais à lui parler (il est coordinateur médical, si vous l'avez oublié). Longue discussion, un peu inattendue, en trois temps:

1-(l'objet de l'entretien) nous parlons du manque chronique de sang qui a empêché James-Bond de tenter certaines opérations cette nuit. Que c'est frustrant!

2-Il m'a fait remarquer que je n'avais pas vraiment ma place dans les salles d'op', ce en quoi il n'a pas tort, et ce dont je me suis d'autant mieux excusé que j'avais bouclé mon programme de quatre nuits avec les chirs'! Promis m'sieux, jelfrai plus.

3-Il m'a demandé mon avis sur l'équipe. Il y a certaines tensions entre expats qu'il a du mal à gérer. Je n'avais hélas pas grand-chose à lui apprendre, mais la question m'a honoré! Je me suis aperçu (lorsqu'il a eu la gentillesse de le dire) combien je prenais soin de notre équipe ici. Je lui ai dit que c'était la conséquence directe de ce que j'avais appris en première mission. Ce n'est pas faux!

9:00, mon chauffeur (hé hé hé) m'a conduit à l'hôpital. J'avais un fameux entretien en perspective: dix jours plus tôt, j'avais engagé un second assistant pour Juah, un dénommé Bénédicte, qui est donc l'égal de Henry. Vous prenez note: Juah, le chef-qui-me-représente, et ses deux assistants, Henry et le nouveau Bénédicte. Je n'avais pas le cœur très joyeux: je venais tirer le bilan de ces dix jours de nouvelle collaboration, et tout ce que j'avais à leur dire, c'était ma déception.

Je suis entré dans le petit local sombre qui nous sert de bureau: ancienne cuisine, avec catelles sur les murs et éviers défoncés. Branko-la-Murène nous a procuré une grande table neuve et deux bancs. J'ai posé mes affaires et me suis posé face aux gars.

Je leur ai laissé commencer les hostilités. Ils n'avaient pas grand-chose à dire. Je doute même qu'ils aient saisi qu'il y avait hostilités. Il y a un tel décalage entre nos mondes, entre nos modes de construction qu'ils ne comprennent même pas ce dont je parle. Bref, les entendre cafouiller m'a donné l'énergie qui me manquait pour vider mon sac et lister les leurs, de manquements. La liste était longue, impressionnante.

Heureusement, une inspiration subite m'a fait terminer par une question ouverte: "On fait quoi?" Et, à ma surprise, ils avaient des réponses là où j'étais sec depuis pas mal de temps. Ils se plaignent de ce que leur autorité n'est pas reconnue par les ouvriers, puisque ce ne sont pas eux qui payent. Nous avons donc décidé de les habiliter à décerner des amendes. Bilan une prochaine fois, mais en attendant j'étais content que ma déception infertile ait été muée en proposition.

Allison-qui-n'aime-pas-la-Marmite est arrivée à ce moment-là: nous avions à moitié promis une visite à Gary-le-chir': puisque notre meeting était conclu, je l'ai suivie en assurant "mon équipe" que je revenais dans l'après-midi. Nous nous sommes embarqués dans "ma" voiture avec Raymond, et nous nous sommes rendus à cette remise des diplômes des élèves de Gary. Il nous avait juré la veille du plaisir que leur ferait notre simple présence.

Embouteillages. Nous avons vingt minutes de retard, mais ils en étaient encore à chanter. Ils nous ont placés sur l'estrade, face au public sur son trentain. Heureusement que mes habits de chantiers n'étaient pas trop crades! La salle était pleine mais pas comble, et la chaleur n'était heureusement pas étouffante. Ça ne m'a hélas pas empêché de piquer du nez: dès que je pose mes fesses, je dors - sauf si c'est pour bouffer!

Les chants se sont tus pour laisser un étudiant articuler une longue invocation inspirée, presque un sermon. Ces gars ont de l'éloquence, et je n'avais pas fini de le constater ce jour-là!

Ensuite a pris la parole un gars que je connaissais parce qu'il traîne dans la salle d'op' toute la nuit pour compléter ses études. Un espèce de fou qui bosse le jour et étudie la nuit, entre deux opérations auxquelles il assiste. Puis une femme maigre en rouge qui annonçait les orateurs suivants.

Professeur Kpoto est orthopédiste. Il a commencé un discours léger qui a fait rire, moi inclus (je commence à les comprendre, et je ne dormais plus, mais alors plus du tout!). Ensuite, il a insensiblement glissé sur un discours beaucoup plus engagé, dont le corps était l'autodétermination. Il n'était question que de la force de volonté qu'il fallait pour être médecin au Libéria aujourd'hui. Il ne faisait qu'encenser la ténacité infailible qu'il avait fallu à ces étudiants qui avaient abouti. Quelques morceaux choisis:

-La "théorie du corps unique": un corps, une volonté. Pas de place pour un "destin".

-Histoire du chasseur affamé qui n'avait plus qu'une balle dans son AK-47. Il visait un aigle perché sur un grand arbre, quand il a aperçu un cerf. Voulant changer de cible, il a entendu une voix lui murmurer: "Vise haut et reste concentré." Puis un serpent à sonnette s'est enroulé autour de sa jambe. Le gars a voulu sauver sa peau, mais la voix a murmuré: "Vise haut et reste concentré." Lorsqu'il a tiré l'aigle, un éclat a abattu le cerf, la douille a assommé le serpent, et le gars est tombé à la renverse dans la rivière, dont plein de poissons se sont éparpillés sur les berges! "Vise haut et reste concentré."

-"Ce que vous voulez vraiment, vous l'aurez." Et, juste après: "Mais prenez garde à ce que vous voulez soit d'intérêt public!"

-Histoire du mouton dans un puits que son propriétaire incapable de le sauver pensait enterrer et qui a fini par sortir, comme dans notre histoire des deux grenouilles dans une boille de lait que la plus acharnée a fini par tourner en beurre.

Bref, l'éloge de la force de caractère. Un plaisir à entendre lorsque le discours dominant est à la soumission et l'acceptation de son destin.

Ensuite, un gros docteur Jones avec une médaille a eu un discours drôle lui aussi, dont j'ai surtout retenu le: "C'est bien aussi de donner des fleurs à ceux qui sont vivants."

À 13:00, nous avons craqué, et nous nous sommes éclipsés. Sieste, etc.

J'avais rendez-vous à 14:00 avec Michael, notre architecte local, le petit vieux au cheveu frisé blanc et au visage rond où tout affleure. Il y avait un moment que nous avions perdu contact, embarqués chacun dans nos affaires. Mais maintenant que je tiens à peu près le projet,

j'avais à discuter un peu sérieusement une future coopération. J'avais Christophe-de-la-log avec moi. Mais comme il était en retard, j'ai fait parler Michael de sa collaboration passée, avec Niels. Il a eu ce commentaire qui m'a rempli d'aise tant il sied à mon opinion: "je me suis toujours demandé si Niels était ironique lorsqu'il exigeait la meilleure qualité pour le plus bas prix..."

Bref, le gars m'a plu, et il a plu à Christophe. Nous allons nous entendre, et il va reprendre sa fonction d'architecte. Ainsi, je pourrai m'éclipser peu à peu et le laisser faire. Je n'aurai plus à discuter fric avec les contractants, mais architecture avec lui... Rêvons. En tous cas, ça va aider!

Un double *Ginger Ale* pour fêter ça avec Christophe, et j'ai repris la bagnole pour le chantier. Pas la "mienne", parce qu'il se trouvait qu'il était 16:00, et qu'une voiture conduisait le gars-Gary pour sa nuit. Il s'est confondu en remerciements pour notre venue ce matin, au point de presque me gêner. Gary a une faculté à mettre les gens en contact proprement incroyable. Hier soir, c'était un Mexicain bossant pour l'ambassade américaine: Alfredo. Un gars formidable, qui se perd en superlatifs et en enthousiasme pour tout et n'importe quoi. Un gars capable vous rendre fier d'être décrotteur.

Ce lundi matin, nous sommes allés tous les deux sur le chantier désert, et, allez savoir pourquoi, j'ai laissé libre cours à mon amertume. Il comprenait tellement bien: ce projet a été si mal ficelé, et je commence à pouvoir le démontrer en trois phrases assassines et une photo. Mais je n'en reste pas moins responsable, l'unique responsable que maudiront employés et usagers dans moins de deux ans! Ai-je une alternative?

En tous cas, le gars Alfredo est d'une empathie formidable: jamais je n'avais encore été si loin dans l'expression de ma frustration. Quand je vous dit que Gary a un art caché!

Retour à mon vendredi soir: ce n'était pas trop mal, ce jour-là. J'ai juste passé deux heures à faire le boulot des assistants de Juah qui s'étaient plantés dans leurs mesures, et aussi à enseigner leur boulot à l'équipe de charpentiers. J'ai honte d'avouer qu'objectivement, je leur en foutais plein la vue... Moi! C'est vous dire le niveau général. Je n'en peux plus... Je fais tout mieux qu'eux, même planter un clou. Quelle déception! Quelle horreur! Je leur apprend le maniement de trois outils par jour. C'est dingue! Dingue... Bon. Mais ce vendredi était une bonne journée, parce qu'ils ont compris ce que je leur expliquais parfois pour la troisième fois. Et puis, le double succès des discussions du matin et de l'après-midi influençait encore mon humeur. Je ne vous dis pas la tête que j'ai faite le lendemain quand j'ai vu que d'abord personne n'était là (alors qu'eux m'avaient PRIÉ d'être là) et que rien n'avait été entrepris depuis mon départ du chantier à 17:30 la veille!

J'ai fait route avec l'équipe médicale: Geralda-l'Haïtienne, Anja-la-Suédoise, Henrike-labelle-chirurgienne-de-cinquante-ans, Raymond-le-photographe, et, à mes côtés, Hedwig-l'oiseau-du-lac. Pour une fois, nous avons discuté un peu. Je crois que ce n'est pas qu'avec moi qu'elle a été farouche comme ça à ses débuts: mais on dirait qu'elle s'apprivoise. Je l'écoutais des oreilles, mais j'avais les yeux occupés à plein temps à tenter de comprendre ce qui la rend si jolie.

Comme nous avons rendez-vous piscine à 19:00 et qu'il n'était que 18:00, je me suis dirigé vers le bureau. Mais je me suis fait interpeller au "lodjistik bar" à mi-chemin! Tout ce qui n'était pas Blanc et mâle (soient deux nationaux et AnneMarie) est parti comme je m'asseyais. Il faudra que je change de parfum... Il y avait de l'ambiance: Alain-notre-chef déconnaît à propos de Bruno-le-dégingandé. C'est que c'est un sacré déconneur, Alain: notre dernière soirée à la terrasse de Maison-Quatre, il a commencé par faire des folies sur le piano désaccordé, puis il a glissé "fadalla" (*five dollars*) sous l'enceinte pour que Ben Harper se taise. Enfin, il s'est mis à asperger de pshitt pour chiottes toutes les fleurs en plastique de la maison! Hem...

Ce soir-là, j'ai surtout poursuivi avec Christophe & Geralda (qui nous a rejoints en cours) la discussion de ce matin sur les tiraillements dans l'équipe. Bon. Il y en a tout de même pas mal qui se détestent... Pour l'instant, ils ne se tirent pas dans les pattes, mais la frustration

s'accumule. À surveiller.

Piscine avec les plus jolies sirènes du monde. Comme d'habitude, je nageais avec Anja et nous nous racontions nos journées: pour une fois que je pouvais en détailler une bonne! D'habitude, c'est plutôt l'occasion de vider réciproquement nos sacs à frustration. Pour elle aussi, c'était un bon vendredi: elle avait donné un cours qui avait été intégré. À l'évidence, elle a la fibre enseignante, Anja. Puis AnneMarie s'est jointe à nous pour discuter "liberté": nous avons croisé trois burkas sur le pont (une première!), et j'avais plein de trucs à raconter sur le sujet! Mais j'étais content de constater que les filles, avec leurs mots à elles, étaient d'accord sur mon concept de "liberté molle" (la liberté, ce n'est pas la licence de faire n'importe quoi).

Quand nous sommes arrivés à table, il ne restait plus rien à grailer, alors nous nous sommes fait des sandwiches, et nous sommes allés préparer la terrasse de Maison-Quatre pour notre soirée-jeu du vendredi. Pour quelque raison, ni les PYou, ni les MDM, ni même les MSF-H qui nous l'avaient promis la veille ne se sont pointés ce soir-là, et nous sommes restés à jouer au Grand Dal' entre nous. Un "entre nous" qui impliquait tout de même une bonne douzaine de personnes! J'ai eu bien du plaisir, même si je suis toujours resté en bas de la hiérarchie... Ça m'apprendra à tricher, tiens!

Je me suis couché comme d'hab' à 23:30. Un fameux vendredi, non?

#### MUSIQUE DEUX, LE RETOUR DE LA VENGEANCE

Comme je l'ai dit, dimanche, c'était musique. 'Faut dire qu'Alaa-de-Zwedru n'est plus le seul, il s'en faut! Je me suis aperçu que Kevin était fou de Baroque, encore plus que nous, et il a découvert que Henrike-la-chir' raffolait de Brahms. Nous allons pouvoir former un club!

Kevin, c'est un Australien, anesthésiste, dans la cinquantaine lui aussi, avec un accent terrible: au début, je saisisais cinquante pour cent de son discours, mais maintenant j'en suis aux trois quarts. J'adore sa voix, son anglais: j'adore l'écouter parler! Et, pour quelque raison, je crois qu'il m'aime autant que moi lui! Nous sommes de plus en plus souvent ensemble. Ainsi qu'avec Henrike. Bref, je me trouve dans un club d'ânés composé de James-Bond, Kevin-qu'on-ne-comprend-pas, Henrike-la-belle-chirurgienne et le gars-Gary, et je les adore tous! Je fais plus que jamais des sourires complices à toutes les jolies filles de l'équipe, mais s'il s'agit de courir après quelqu'un, c'est après mes chers chirurgiens que je suis maintenant! Nous avons tant à nous dire (musique), ou plutôt j'ai tant à apprendre d'eux! Et comme ils y mettent du leur à m'avoir avec eux, vous pensez bien que je ne vais pas manquer le coche!

Bref, Kevin et moi avons décidé de louer une grosse chaîne HiFi qui fait du bruit dans les soirées de la ville, pour cinquante dols: pas le prix d'une place au poulailler d'un concert de Simon & Garfunkel! Dès dix heures ce dimanche, nous nous sommes explosé les tympans à coups de Missa Cellenica de Haydn. Puis, en vrac: Bach (H-Moll), Pergolèse (Stabat Mater, bien sûr), Vivaldi, Dvorak, Fauré (toujours mon Pie Jesu), et Franck (toujours mes Sept Paroles). Et puis, j'ai sorti mes trucs spéciaux: Apocalyptica (hard rock repris à quatre violoncelles), musique octophonique grecque, voix expérimentales de Meredith Monk... Henrike nous a passé du Brahms, bien sûr, et Gary du classique du vingtième siècle, genre Chostakovitch (et d'autres noms que je n'ai pas retenus).

Dans l'après-midi, quatre personnes de MSF-France ont débarqué, intrigués. Un Australien (encore un!) tout maigre qui venait de débarquer est rentré chercher sa pochette pleine de classique, et il nous a fait passer deux jazz de Miles Davis qui ne détonnaient pas dans notre journée... Waouw!

Il ne reste plus qu'à remettre ça aussi souvent que possible! Mes dimanches-classique ont encore plus de succès que mes vendredi-jeux! Joie!

## MONROVIA, DIMANCHE 1ER AOÛT 2004 — DES HAUTS ET DES BAS...

---

Bon. J'ai dit que je ferais un "Carnet" centré boulot. Je pense que raconter la semaine est nécessaire pour expliquer en quoi consistent les hauts qui me réjouissent et les bas qui me terrassent... Bref, récit de la semaine n°31, archétypique de la notion de dent de scie!

### LONG OUIKÈNE

---

Vous vous souvenez du ouikène dernier: lundi était fête nationale, et nous avons offert le samedi au staff. Bref, un ouikène de trois jours que nous attendions tous comme des marins les bords du port.

Cela dit, chus tout de même allé visiter le site samedi. Mal m'en a pris. Il n'y avait personne. Pas même Henry-le-premier-assistant, dont être là est la moitié du boulot!

Trois charpentiers désœuvrés ton tout de même réussi à me tenir la guibolle une petite heure à leur ré-expliquer comment faire un toit sur lequel ils étaient depuis le début de la semaine.

Comme je passais dans la partie de l'hôpital qui fonctionne, je me suis fait alpaguer par James-Bond qui voulait que je l'"aide" (?) à s'occuper de la fille de ma première nuit (celle qui avait risqué un avortement pirate). Elle était terrible: il ne lui restait plus de chair, que des os, un bide plein de tripaille à l'air, et des yeux immenses. Elle avait toute sa tête, pourtant, et répondait précisément questions du chirurgien. Elle hurlait tandis qu'il la nettoyait. Alors il a fait chercher Kevin-l'Australien-que-je-comprends-de-mieux-en-mieux qui lui a fait une pikouze pour dormir. Le temps que la drogue agisse, Kevin lui parlait à l'oreille des mots rassurants. Il est balèze, ce mec.

Pendant ce temps, la fille réussissait à articuler entre deux spasmes des mots de remerciements aux deux chirurgiens qui la torturaient. Putain...

Je suis rentré avec Kevin. Nous avons fait trois courses et blagué un peu. J'adore ce type. Et ce que j'avais vu ce matin n'a fait que renforcer mon sentiment!

Le dimanche, c'était musique, vous vous souvenez? Et puis, soirée Belge, pour honorer leur fête nationale à eux. Chocolat à en avoir le foie couleur martien.

Lundi, ça a commencé avec Internet qui a planté tandis que je bossais. Rien de grave, mais un début de frustration.

Nous sommes sortis voir les défilés du quatorze juillet local avec Kevin et Gary-le-chirurgien, et cet Alfredo qu'il nous avait présenté. Puis je suis retourné à Rédemption avec ce dernier: aucune activité, bien sûr, et comme je l'ai déjà raconté je me suis laissé aller à cracher tout mon venin à propos de ce chantier qui m'énerve prodigieusement. Tout a été si mal préparé...

Et puis, Henry n'était pas là, une fois de plus.

Sieste. Christophe me réveille pour me dire que des familles de patients mécontents se sont vengés en balançant des cailloux sur les toits. Il faudra en vérifier l'étanchéité.

Piscine avec les sirènes. Soirée crêpes (si, is!) à Mamba Point, avec les mêmes...

### MARDI 27

### MERDE NOIRE

---

Ça a commencé ainsi: j'étais parti petit-déjeuner en laissant au garde du Bureau-Cinq la consigne de laisser tourner le générateur: l'ordinateur turbinait à plein régime sur des trucs qui prennent du temps. Il ne m'avait pas compris, il a coupé le générateur. Tout planté. Grrrrrr.

Tout penaud, et pour faire du zèle, il a voulu retenir les gars que j'attendais (les artistes peintres) pour me laisser bosser. Je l'ai donc reu-engueulé: il n'a pas à filtrer les visites que j'attends, zut! Et puis, ça a été mon tour de me sentir tout con: le pauvre était plus que penaud, il était au bord des larmes. Et merde...

Chantier. Il y a une partie que nous devons rendre un mois plus tard (et encore, deux semaines avant, c'était pour le 28 juillet, le lendemain). Le gars qui s'en occupait s'appelle Togba, et ses collègues l'appellent "la Tortue": il a tellement de retard que je songeais sérieusement à profiter de ce mois de répit qu'on nous a accordé pour le virer et mettre quelqu'un d'autre en lice. Pour l'instant, je me suis contenté de le lui dire.

Sur l'autre chantier, avec le toit, j'ai répété mes consignes une fois de plus. Ça n'avance pas non plus. C'est moins urgent en théorie, mais la saison des pluies nous a concocté deux semaines de beaux (qui s'achevaient là), et j'enrageais de voir qu'ils n'avaient pas su en profiter pour terminer cette toiture qui les aurait mis à l'abri!

Rentré, c'était pour constater que le garde avait encore une fois coupé le générateur. J'ai attendu d'être tout seul pour gueuler tout mon saoul. C'est Matthew-McGregor qui a fait une drôle de tête: je ne l'avais pas vu...

Ensuite, il y a eu la convocation de Henry (qui avait été absent): je n'aime pas ce gars un peu prétentieux, mais c'est moi qui ai dû le défendre contre Ester-l'admin' pour qui une absence injustifiée (double qui plus est) est un motif de renvoi immédiat. J'ai demandé un simple avertissement. Ce qui est déjà pas mal!

La fin de la journée a pu continuer en roue libre. J'avais eu ma dose de trucs qui partent en couille - pardon, "en laïve". Nous sommes allés sur un chantier de Christophe-le-pointu (le chef log'), et nous avons avancé son projet. Rien de transcendant, mais j'aime bien notre coopération, à tous les deux.

Piscine juste avec Anja-la-Suédoise, avec qui nous passons tant de temps à discuter. Ce coup-ci elle a insisté un peu pour que je détaille la succession des dérapages de la journée... C'est fou ce que nos situations se ressemblent parfois. Elle, c'est avec des protocoles de traitement qui ne sont pas intégrés qu'elle se bat. Elle a pris l'habitude de faire reformuler ce qu'elle venait de dire pour vérifier si le message était passé...

Ismatulla, mon cher bras droit d'Iskashim, où es-tu, toi qui anticipais toutes mes consignes? Qu'est devenue ta vallée depuis le départ des copains?

---

**MERCREDI 28****MIEUX**

Chantier. Henry bossait. L'avertissement ne lui a pas fait baisser les bras. Bon.

Les différents chantiers avancent. Lentement, très lentement, mais un peu tout de même.

De trois maçons que nous devons employer, deux se sont présentés. Bon. Au boulot, les gars!

Togba-la-tortue tardait toujours. Je lui ai filé une convocation pour l'après-midi. Il est arrivé presque à l'heure. Je lui ai demandé de justifier son retard à Christophe-le-pointu, Juha et notre architecte local. Je pensais le virer, mais Christophe a trouvé LA solution: nous mettons un gars en concurrence sur le site. Comme ça, nous laissons sa chance à Togba-la-tortue, mais nous restons couvert s'il nous claque entre les doigts.

Dernière mauvaise nouvelle du jour: l'architecte qui est venu n'était pas celui avec lequel nous traitions (la chouette discussion de la semaine dernière, pour ceux qui suivent), mais son associé: Michael-au-visage-rond est mort dans la nuit, d'une attaque soudaine. Merdalors! Si je m'y attendais... Condoléances. Je pense que j'irai à l'enterrement, le ouikène prochain.

La mort d'un collègue: encore un truc qui ne m'était jamais arrivé. J'aurais préféré attendre encore un peu, à choisir.

---

**JEUDI 29****FRUSTRATIONS**

Ce matin-là, ça a commencé par un coup de fil au cours de notre petit-déj': c'était Cooper, le gars que je veux mettre en compétition avec Togba-la-tortue, qui voulait un rendez-vous. Voilà qui s'annonçait bien!

Tête-à-queue. Le gars commence par me présenter ses requêtes de fric, comme à l'accoutumée. Je lui réponds mes insatisfactions quant à ses derniers travaux. De fil en aiguille, je n'ai même pas pu lui parler du relativement gros contrat que je lui avais concocté: il a dit que si je ne lui donnais pas de cash tout de suite, il arrêterait toute coopération.

J'ai fait une erreur d'estimation. J'avais remarqué, en effet, que Cooper était ému, mais j'avais mal jaugé son émotion: il jouait sa dernière carte. Et je l'ai laissé partir.

Où j'ai été moins con, c'est que je n'ai rien fait d'autre à ce moment: il valait mieux lui laisser cuver son émotion. J'ai demandé à Juah de l'inviter à prendre un verre et discuter.

Chantier. Mort. On dirait un cimetière, ce chantier d'hôpital! Et merde!

Comme je l'ai dit, la pluie, la grosse, la vraie, la virile est revenue, et comme la bâche qui sert de sous-toiture n'est pas encore couverte de son aluminium, les poches d'eau accumulées l'ont déchirée!

Et puis, j'avais convoqué tous les électriciens pour avoir un plan d'action pour Tobga-la-tortue. Un seul présent pour une demi-douzaine de convoqués!

Et puis, pas de bagnole. On m'avait emprunté "mon" chauffeur, et il était coincé dans les embouteillages de plus en plus dramatiques.

Et puis, malgré ce retard, Togba ne s'est pas montré avec le papier que nous avions exigé de lui la veille (la liste des travaux qu'il s'engageait à terminer avant le lundi). Je l'ai appelé, et il m'a indiqué le magasin où il était coincé. J'y suis allé lorsque "ma" voiture est arrivée, et... Il n'y était pas! Il est arrivé lorsque je partais (après avoir attendu un quart d'heure), avec un papier différent de celui que nous avions demandé!

Je lui ai laissé deux heures pour se présenter avec un papier recevable. Il me l'a tendue une demi-heure en retard, par la fenêtre de la voiture alors que je partais pour tout autre chose. Il n'est pas passé loin!

J'allais à JFK, le seul hôpital plus gros que Rédemption au Libéria, pour retrouver Gary et ses étudiants une seconde fois. Kevin était là aussi, et au moins l'après-midi a été sympa.

Nous sommes rentrés à temps pour le meeting heb-dromadaire des expats'. À l'ordre du jour: la sécurité qui se détériore au fur et à mesure que les démobilisés désœuvrés refluent vers la capitale. Nous devons réduire nos mouvements: il n'est plus possible de nous rendre seul de nuit à Bureau-Cinq, par exemple. Chiotte!

Réflexion du jour: c'est vrai que seul, je m'en foutrais un peu, mais justement je ne suis pas seul, et je fais partie d'une organisation qui a des responsabilités envers moi. Je ne peux pas me permettre ce que je ferais seul. Oui, pour aller d'un magasin à l'autre en ville, il me FAUT accepter qu'une voiture EST nécessaire! Pfffffffff.

Et puis, certains codes ont été changés: je ne suis plus "Oscar-faïve", mais "Oscar-tout-frit" (Oscar 2.3), ce qui est tout de même mieux que le grand Bruno qui est "Bravo-Toutou", mais qui me broute tout de même un peu. Le staff se mélange les pinceaux, et c'est, ma foi, une part de moi, un élément de mon identité ici qui m'est retiré. Bon...

## VENDREDI 30

## RE-MIEUX

Chantier.

Juah a convaincu Cooper de revenir discuter.

Deux autres maçons ont rejoints les deux premiers, dont une Angeline qui me ravit. Une femme maçon, c'est tout de même trop chouette!

Kollie, l'homme du toit qui se déchire, gueule un peu, mais il est là! Ça faisait deux semaines que je ne parlais qu'à des subordonnés qui refusaient de prendre des ordres...

Togba-la-tortue s'est engagés sur sa liste.

Juah et Henry se sont mis à utiliser leurs amendes. L'humeur de l'équipe s'améliore.

Christophe (log) et Ester (admin) acceptent d'engager un troisième assistant, pour

surveiller Togba-la-tortue.

Passé l'après-midi avec Caesar, le nouvel architecte. Ça avance...

Soirée jeux, avec les PYou et les MdM. Christophe nous a interrompus pour me signaler une grosse, grosse couille sur le chantier de Togba. Zut.

**SAMEDI 31**

**RE-PIRE**

Samedi matin. Je n'avais pas prévu d'aller sur site, mais il va bien falloir.

Ça a commencé par Kollie-du-toit-qui-n'en-finit-pas. Je lui avais accordé une rallonge, mais ce n'était pas assez à son goût. De toutes façons, j'ai craché tout ce que je pouvais cracher avant qu'il termine son toit!

Avec Christophe, nous avons avancé un peu sur son projet. Puis nous avons notre meeting technique du samedi. Il a confirmé que la coordination avait refusé que j'aille à Zwedru pour quelques jours.

Par contre, j'ai pu partir pour le chantier en embarquant le nouvel assistant. C'est toujours ça de pris.

Togba-la-tortue n'était pas content de refaire son boulot de la veille, mais il était docile. Je crois qu'il a compris tout ce qu'il avait à perdre si nous nous passons de ses services. C'est tout de même lamentable d'avoir à en arriver là!

Par contre, ça n'allait pas du tout avec Juah-le-chef-de-chantier: en plus de la bourde signalée par Christophe et que lui n'avait pas relevée, il a eu deux manquements majeurs sur le seul après-midi d'hier! Trois en une demi-journée, vous comprenez que je ne dors plus de mes ouikènes, tant j'appréhende les lundis.

Ensuite, j'avais à passer à Island, l'hôpital de Carole-qui-n'a-l'air-de-rien-comme-ça pour jeter un œil (de lynx, bien entendu) sur un autre chantier en cours. Le responsable, là, c'est Jakob, un watsan local (local = non expat'; watsan = Water & Sanitation = égouts). Il était tout déçu du travail qu'il avait fait, car il savait ce qu'il aurait dû faire, mais l'expat' responsable lui a donné des ordres différents. Et j'ai hélas pu lui confirmer que dans deux ans ça ne marchera plus. Un peu la même situation que pour moi, sauf que lui, dans deux ans, il sera encore là! Moi, je serai en Sibérie, ou en Colombie, ou en Finlande!

Bon, je lui ai filé un coup de pouce au moral. D'abord, Jakob, c'est un chic type, et puis nous sommes du même bord! Marrant comme nos rôles peuvent s'inverser selon les circonstances.

De retour, je suis allé parler avec Ester-l'admin' pour filer un avertissement à Juah. Ce n'est pas que ça me réjouisse, mais il est temps de prendre des mesures. Ester a pris le temps de me faire parler, beaucoup de temps. Elle a parfaitement compris: non, les gars ne comprennent rien de ce que je veux d'eux. Même quand je répète toutes mes directives en cherchant systématiquement trois façons de les présenter. Même quand je les leur fais répéter. Même avec un superviseur et trois assistants, puisque ceux-là même ne comprennent pas de quoi je parle. Les gars ont tous les yeux écarquillés quand je leur montre comment on tend une ficelle pour aligner des parpaings. Je ne blague pas: il m'a fallu deux pleines semaines pour qu'ils tirent leurs lignes comme je le veux, et encore, ils font encore des fautes de temps en temps. Et je parle de mes quatre représentants directs: imaginez l'incrédulité que je lis dans les regards des "maçons" du coin.

Ester avait la métaphore culinaire: elle a demandé si on pouvait reprocher à un cuisinier de rater une recette qu'il n'a jamais essayée et dont il n'a aucune idée du résultat. Certes non, pas au premier jour, mais là, ça fait deux mois que je ressasse les mêmes consignes et qu'elles ne sont pas assimilées. Elle admet que si on montre au cuisinier et qu'il se loupe systématiquement, alors il est fautif.

Je devais avoir une tronche ravagée au sortir de cette discussion, parce que Carole m'a

coincé dans un coin et d'autorité m'a fait parler, même si j'étais plutôt réticent. J'ai répété cette même histoire que je joue en boucle dans le circuit fermé de ma boîte crânienne: nous faisons du sale boulot, du boulot au-dessous de tout, et j'en suis responsable. Nous parlons de choses tellement différentes que je ne parviens même pas à communiquer avec les contractants. Ce matin encore, le seul argument que Togba-la-tortue a tenté de soulever contre ma colère a été un "Mais regarde les maisons autour: c'est comme ça qu'on fait" qui m'a rendu encore plus furieux. Comment leur faire comprendre que nous construisons un hôpital au standard MSF, et non une paillote au standard libérien???

Comme nous parlions, Carole lisait les journaux sur le ouaibe (qui, pour une fois, donnait quelque chose) et est tombée sur la conduite de gaz qui a explosé à Glinglin, en Belgique, juste à côté de chez elle. Elle connaissait (au moins de vue) la plupart des pompiers portés disparus... Du coup, nous n'avons plus parlé de mes petits ennuis de chantier.

Quant elle a eu son saoul des images de l'incendie, elle a appelé sa famille et s'est fait confirmer qu'aucune connaissance proche n'était au nombre des victimes. Puis nous avons pris une bagnole et sommes allés à une demi-douzaine faire notre tour de shopping du samedi. Tiens, question: on dit "dominical" pour dimanche, mais dit-on "saturnal" pour samedi?

Soirée vautrés sur la terrasse de Maison-Quatre. Un Tex Avery pour nous détendre la rate, et une paire d'heures de discussions. Est-ce parce qu'il y avait pas mal de fille et que nous n'étions que deux mecs que ça a tourné très cul? Bah. En tous cas, c'était sympa.

À minuit, certaines sont allées danser, et les autres, ben ma foi, nous sommes allés nous coucher!

Bref, c'était une journée que je qualifierais après Renaud de "sourire de clown" (La Boum: "J'irai plus dans vos boums - Elles sont tristes à pleurer - Comme un sourire de clown - Comme la pluie sur l'été"). Un grand sourire en équilibre au bord des larmes. Un pitoyable abri pour voyageurs harassés de pluie.

Ce n'est pas la première fois, il s'en faut, que j'ai cette impression de "Retraite de Russie" (tiens, je suis en train de lire "Guerre et paix"): tout va mal, mais les hommes marchent et se soutiennent mutuellement pour entreprendre le prochain pas. L'important, c'est de faire un pas. L'important, c'est de sourire. Sourire "malgré".

Non, "sourire de clown", c'est la meilleure qualification de ce que j'ai retenu de la journée d'hier. Quant à l'ensemble de la semaine en dents de scie, rien qui ne soit du quotidien de ma vie d'ici. J'espère que ça aide à se faire une idée...

## **MONROVIA, VENDREDI 06 AOÛT 2004 — ON TOUCHE LE FOND ET ON REMONTE**

---

Plus d'alternance de hauts et de bas cette semaine: j'ai continué à descendre en ville, jusqu'à remonter pour de bon. J'ai pu faire de nouvelles expériences que je n'avais jamais soupçonnées, comme nager en pleurant - ou en chantant des chansons douces. Vous avez déjà essayé? Commençons boulot, puisque c'est le sujet de ce "Carnet"...

### **PROLONGATIONS**

---

Toujours aussi frustré par le fait que les gars ne parviennent pas à réaliser ce que même moi je peux faire! Bon...

L'aventure de cette semaine, ça a été de virer Togba-la-tortue.

Le truc, c'est qu'il ne m'a pas pris au sérieux. Même le lendemain, il n'y croyait toujours pas. Et des trois heures de discussion que nous avons eues alors, il a passé la première et demie d'abord à me menacer, puis, voyant qu'il n'avait aucune chance, à négocier, mais toujours en se croyant côté manche.

Et puis, je ne sais pas ce qui lui a pris, il a soudain compris. C'était comme une révélation à l'envers. Non, j'étais sérieux! Et son business était à moitié coulé... Le pauvre s'est soudain effondré. Puis il s'est recomposé parce que j'avais lâché que j'étais athée. J'avais touché sa passion: il a oublié le boulot et s'est mis à prêcher pour essayer de repêcher le pêcheur que je suis! Il a bien tenté encore une passe ou deux ensuite, mais cette fois il avait compris: c'était trop tard.

Le lendemain, il attaquait autrement: occupation du chantier, menace directe du chef de mission dans son bureau... Vous imaginez que la coordination a commencé à me regarder de travers! Il a fallu que notre l'avocat vienne leur confirmer que tout avait été fait selon les règles pour les calmer.

Un des trois contractants restant a repris le chantier. Je crois qu'il peut respecter le délai (deux semaines). Il a demandé une rallonge électrique pour pouvoir bosser la nuit.

Et mercredi soir, j'avais enfin des lettres!

Il ne reste que la sécurité en baisse constante pour ternir le tableau. Il y a maintenant trois chars d'assaut au lieu d'un dans la rue où nous sommes: je commence à ne plus trouver les consignes de sécurité exagérées...

#### **ENCORE QUELQUES MOTS...**

Mais le boulot n'était que la moitié des facteurs qui conditionne mon humeur. D'accord, j'avais promis un "Carnet" boulot, mais vous me connaissez: je ne peux pas ne pas terminer par un chapitre sur mes histoires de cul. Âmes sensibles s'abstenir...

Sous-titre: "Les filles, ce n'est pas toujours aussi subtil que je le croyais."

Le vingt-six (juillet), j'étais à Mamba Point (une terrasse) avec cinq sirènes: elles ont ENFIN demandé si j'étais célibataire, et j'ai pu leur raconter ce qu'Ester-de-l'administration sait depuis jolie lurette, savoir que je suis attendu pour mes R&R. Depuis, leur nouveau jeu consiste à essayer de deviner qui elle est, pas toujours le plus subtilement du monde. J'ai en mémoire cette soirée dans un autre bar dont j'ai oublié le nom: j'en étais à dix-huit jours de téléphone muet, et les filles me criaient par-dessus la table bondée: "Tu rajoutes des règles, tu triches!"

Alors quand le cocktail boulot-padkoutfil est devenu vraiment amer, elles ont gentiment tenté de me dérider. Elles m'ont empoigné et assis de force avec elles pour blaguer. C'était adorable d'intention, mais tout ce qu'il me fallait alors, c'est être laissé peinard. Je me suis enfermé dans les gogues jusqu'à ce qu'elles aillent se coucher, et je suis retourné au bureau lire mon courrier.

Et puis, comme j'en avais marre que nous ne nous comprenions pas, je leur ai fait un petit mot gentil pour les remercier de leur sollicitude (c'est un beau mot, tiens, "sollicitude") et m'excuser de n'avoir pas pu y répondre. Il y avait de quoi s'excuser: ce n'est pas tous les jours qu'on en fait tant pour mon humeur. Depuis, tout va pour le mieux: tout est clair. Elles savent que je ne vais pas les violer, elles savent pourquoi je suis triste parfois, et elles savent que dans ce cas il vaut mieux me proposer une piscine, un verre ou un jeu, que d'en discuter... C'est tout de même une fameuse équipe, nom de moi!

Tiens, un dernier clin d'œil ensoleillé: ceux de Zwedru-en-bush ont continué à tenter de me faire venir malgré la coordination qui veut que je surveille mon chantier. Dans leur dernière commande de bouffe, entre les poireaux et les Bounty, ils ont rajouté une ligne "un architecte"! Si ce n'est pas adorable... Quand je vous dis que je suis 'achement bien entouré!!!

*Jedi matin. Pluie. C'est de saison. Bougies pour économiser le générateur. L'ordi, sur batterie, me chante du Tracy Chapman. J'ai eu un peu de mal à me lever ce matin. Tant mieux. Je n'en profiterai que mieux de ma semaine de R&R (vacances trimestrielles), puisque finalement je n'aurai rien d'autre à y faire que dormir. Le tourisme, ce n'est pas trop mon truc.*

*Bref, encore un ou deux jours à me traîner, et ensuite, dormir. Dormir. Dormir.*

*Donc si, dans les jours qui viennent, je tarde encore plus que d'habitude à vous répondre, pas d'inquiétude: c'est que je dors, quelque part au Ghana. Mais ça, c'est une autre histoire, qui sera racontée une autre fois, si tant est qu'il y ait quoi que ce soit à raconter.*

*Bonne nuit!*

## MONROVIA, DIMANCHE 15 AOÛT 2004

Ça va mieux.

Ce qui a changé? Colette, notre nouvelle chef de mission, qui a remplacé Alain. Elle a rattrapé la sauce quand elle a commencé à tourner en eau de boudin. Chapeau, Colette.

Colette, c'est une femme qui va fêter ses quarante ans, les cheveux en brosse et la silhouette à la fois fine et très féminine. Un sourire plein d'entrain: chavais dès le début que la mission Monrovia allait bénéficier de sa présence! Et pas seulement parce qu'elle m'apportait du courrier...

## FIN DE LA SEMAINE 32

Reprenons. L'essentiel de la crise se cristallise autour de l'Affaire Togba (la Tortue). C'est une pièce pour quatre acteurs dont le mousquetaire de service. 1-Alain, c'est l'ancien chef de mission. 2-Togba, c'est le contractant éconduit. 3-Christophe-le-pointu, c'est le chef de la logistique, intermédiaire hiérarchique entre Alain et moi. Très important de comprendre cette relation hiérarchique entre Alain, Christophe et moi.

VENDREDI (06 août): Entretien avec Alain. Il m'a parlé de l'aspect humain de l'affaire. Il ne veut pas sacrifier le pôv' bonhomme. Il me dit de retirer la demande de remboursement auprès de son assurance. Bon...

Après-midi mou. Mal siesté.

Pensée du jour: on me demande un budget sans me demander un projet. J'aurais préféré l'inverse, attendu que je désapprouve ce projet.

SAMEDI d'apocalypse: Christophe apprend qu'Alain m'a demandé de ne pas nous faire rembourser. Contrairement à ce que je croyais, il n'était pas prévenu. Ce n'était pas une demande concertée de toute l'équipe de Coordination, mais une action individuelle d'Alain. Pour quelle raison? A-t-il eu peur des menaces de Togba? M'étonnerait. Voulait-il quitter le Libéria sur un dernier geste généreux?

Christophe et moi n'en pouvions plus. Nous nous sommes battus un mois pour présenter un budget précis au moindre dollar, et une semaine après qu'il a été approuvé, le chef de mission nous sucre cinq mille dols. À titre de comparaison, j'ai un bâtiment à retaper pour 345 dols. Avec ça, vous imaginez que chaque clou est recensé.

Christophe a passé la matinée enfermé dans sa chambre. Moi j'ai fait un tour mou du chantier.

L'après-midi, c'était la monstre chouille pour le départ d'Alain. Comme le petit Moustafades-camps-du-tout-début-que-j'étais-là était de la fête, j'ai un peu boycotté les danses et les discours, et me suis occupé de mon bébé favori. Na.

Avec Henrike, la cholie chirurgienne allemande, nous sommes allés à la piscine, puis nous avions prévu une soirée à taper du courrier au bureau, vu que nous sommes aussi peu l'un que

l'autre amateurs de soirées arrosées. Christophe est venu nous dire que nous n'avions pas droit à l'électricité au bureau hors des heures ouvrable.

Putain. Là, c'en était trop!

J'étais très, très, très en colère, tellement que je n'arrivais pas lire, tellement que retourner seul à la piscine n'a pas aidé. Alors comme la fête faisait encore écho dans la nuit et que je n'avais rien à faire, j'ai commencé à me raser tout doucement. Je m'améliore toujours: il ne m'a fallu qu'une paire d'heures pour que mon beau crâne brille sous le sang (la peau du crâne s'use vite).

Les filles sont passées avant que j'aie me coucher. Ça doit être que la fête a commencé à trois heures de l'après-midi qu'elles sont rentrées si tôt! Elle étaient horrifiées de ma tronche sanguinolente, mais ça allait bien avec mon humeur. Nous avons bu un verre et discuté trois mots, mais pour tout dire, ce n'était pas une fin de soirée formi-fromidable.

Pensée du jour: avec Alaa-de-Zwedru, l'amateur de classique, nous avons discuté nos critères de choix des missions, savoir: 1-s'il y a quelqu'un que nous connaissons (encore rare pour l'instant), 2-s'il y a un équilibre hommes-femmes (à Zwedru, ils sont trois hommes pour une fille, ben c'est pô facile, pas plus que notre équipe d'Iskashim - pourtant, ils ont d'autres ONGs autour, eux!), et 3-s'il n'y a pas trop de francophones, sans quoi nous ne faisons pas l'effort de parler anglais, c'est bien connu.

Bien sûr, ce n'est pas beaucoup d'indication, mais ça vaut la peine de passer la liste en revue avant de signer! Un quatrième point est venu plus tard: que la mission soit en expansion et non en "réduction d'échelle" (auquel cas, il est plus que probable qu'il y ait trop peu d'activité, et donc qu'on commence à se bouffer le nez). Bref, à Iskashim, j'avais faux sur toute la ligne!

DIMANCHE: petit déj' sympa sur notre terrasse, avec croissants véritables. Soirée pizza. Journée ok.

Pensée du jour: il y a un véritable club de filles, composé d'AnneMarie & Anja les scandinaves, Carole & Nadja les Belges de l'Hôpital d'Island (Nadja est nouvelle, néerlandophone, et elle a une conversation formidable), parfois Allison-qui-n'aime-pas-la-Marmite ou une autre. Ce qui est étrange, c'est qu'il est évident que j'ai ma place dans ce cercle! Laquelle, je ne sais pas.

Ça m'apprendra à aller faire les courses avec elles les samedis après-midi plutôt que de jouer à la pétanque avec les beaux!

### SEMAINE 33

LUNDI (09 août): Il a fallu boire la lie du triomphe de Togba: non seulement il avait obtenu ses cinq mille dols', mais en plus Alain a décidé que nous payions son staff (parfois jusqu'à cinq mois d'arriérés de salaire). Un autre cadeau de plus de deux mille dols. Marre.

C'est Christophe et moi qui avons dû nous acquitter de l'humiliante tâche de payer chacun sous le regard narquois de la Tortue. Il nous a nargué une dernière fois en répétant sa troisième "exigence", que nous lui rendions du matériel. Au moins ce coup-ci, Alain ne l'a pas défendu. Piète consolation.

Alain, je le respecte toujours autant pour ses dix-huit mois de guerre au Libéria, mais tout de même, cette affaire il l'a gérée n'importe comment! Crotte, quoi.

Et puis, j'avais à discuter avec la coordination parce que je n'en pouvais plus de l'incompétence de mon staff (Juah and Co). L'affaire c'est retournée contre moi: ce serait moi qui les traite mal.

Et merde, allez vous faire foutre.

Ce soir-là, je n'étais même plus en colère, j'étais triste. J'avais fait refonctionner mon alambic à transmuier la colère en tristesse. Ça me va mieux.

Je me suis couché à sept heures, épuisé.

Pensée du jour: au contraire de l'Afghanistan où je me battais contre des expats de merde mais pour un staff formidable, je suis entouré ici d'une sacrée bande d'expats (pas seulement de sirènes, hein), mais je regrette d'avouer que le staff local me sort par les trous de nez. À tout prendre, je préférerais la première version.

Merde, à ce train-là, je vais me faire traiter de raciste.

MARDI: Prends congé. Na. Journée à écrire des lettres et siester. 'Faut pas déconner... J'attendais qu'on statue sur mon rôle ici. Marre qu'on ne me donne pas les moyens de ma tâche.

C'est là que Colette est entrée en scène. Elle a répondu à ma demande de "discussion informelle". En une heure, elle a tout démêlé, tout calmé, tout apaisé.

Mais j'étais toujours épuisé. Ce n'est pas pour ça que j'allais renoncer à mon jour de congé. D'ailleurs, personne ne me l'a jamais reproché, si tant est que quelqu'un l'a remarqué.

Christophe aussi a passé une heure à mettre les choses au point, définir les priorités, et négocier les moyens en fonction. Il calme bien le jeu. Je retiens son "tu n'es pas tout seul" final: non, si j'ai un appui, c'est bien lui, même si je ne sais pas toujours par quel bout l'aborder tant il est nerveux, sec, tranchant comme ses os qui pointent de partout.

Non, je ne suis pas tout seul...

Restait que je n'avais pas le courage de voir les filles et d'affronter leur "Ça va?" inquisiteur. Je n'avais pas envie d'aller au repas d'adieux d'Alain ce soir-là, mais je ne voulais pas qu'il le prenne comme une injure.

La bonne excuse qui m'est tombée du ciel, c'était un coup de fil du Congo... Après vingt-huit jours, il était temps! Rognutudju de téléphone qui marchent quand vous le voulez bien!!!

Rendez-vous de septembre maintenu. Tout va mieux, quoi!

Re-dodo tôt. Deux nuits à près de dix heures de sommeil. Après, j'avais envie d'imiter James-Bond et ses "I'm GREAT" des jours fastes.

Pensée du jour: je réalise soudain que je n'avais parlé de cette histoire dans le Carnet précédent que parce que je n'y croyais plus!

MERCREDI constructif: consolidation des acquis. Meeting officiel avec Colette et Christophe. Bien. Ensuite avec Alfred, un de nos Kenyan, qui a repris le poste de "FieldCo", vacant depuis trop longtemps. Bref, une hiérarchie se met en place au-dessus de moi. Je ne suis plus seul.

Pensée du jour: Christophe ne se rase qu'une fois par mois. Il paraît alors tout nu, au point que je le trouve presque indécent! Je me demande si toute ma peau blanche (crâne, bras nus) ne fait pas le même effet au staff...

JEUDI: un nouveau chir'. Bernhard. Allemand. Milieu de soixantaine, apparemment. Dix-huit ans de mission. Même James-Bond et Henrike le regardent avec respect. Il a les mêmes épaules un peu voûtées qu'eux, et porte ses pantalons comme s'il sortait de salle d'op'. Marrant: on le croiserait dans la rue qu'on devinerait qu'il est chirurgien!

Bernhard a déjà fait six mois ici, juste après la guerre. Il est parti un mois avant mon arrivée. Il ne connaît qu'un tiers de l'équipe d'aujourd'hui, pourtant! En quatre mois, deux tiers ont été renouvelés!

Pensée du jour: Bruno discute la vitesse avec laquelle nous tournons. Je commence aussi à ne plus faire gaffe à qui arrive! Trop, c'est trop. D'ailleurs, j'ai cessé de vous raconter systématiquement les arrivages! Je ne parle plus que de ceux avec qui il se tisse quelque chose de plus fort.

Entendons-nous bien: tout ce monde, ce sont tous des gens géniaux, et j'ai plaisir à les

découvrir chacun! Et j'espère garder ce plaisir jusqu'au bout! Mais les gens passent si vite que c'est comme un voyage à l'envers. Je reste sur place, et les gens défilent comme par les fenêtres d'un bus.

VENDREDI: il a commencé à refaire chaud. Nous n'avons pas vraiment vu la saison des pluies, cette année... Je passe toujours autant de temps avec Henrike: nous nous sommes bien trouvés! Piscine aux mêmes horaires, soirs à taper nos messages ou écouter du classique. Un sacré bout de femme, avec ses cheveux gris et son visage qui se décompose quand elle ferme les yeux. Mais quand elle sourit, les rides au coin de ses yeux sont comme des rayons de soleil.

Pensée du jour: Christophe-Deux (un nouvel arrivant, qui ne va pas simplifier les appellations!) me raconte sa visite à un ministre quelconque. Le gars a passé la discussion dans son bureau vide à tracer avec application des lignes sur un cahier d'écolier, un peu comme je surprends parfois Juah mon assistant le faire dans notre petit Algeco de chantier...

SAMEDI: Shopping habituel (mais encore plus sympa que d'hab'). Nous avons prévu une soirée musique pour Kevin-à-l'accent-terrible qui va partir déjà (six semaines, le con!) mais il a dû avoir mieux à faire. Et comme il y avait soirée chez ACF, nous nous sommes retrouvés à deux avec Henrike. Vous pensez bien que nous ne nous sommes pas privés! Requiem de Mozart, Haydn, Berlioz (sa drôle de marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet).

Pensée du jour: adolescent, je voyais la vie comme une bataille du Bien contre la connerie, une campagne napoléonienne avec uniformes brillants et charges de cavaleries sous le soleil. Aujourd'hui, je la vois comme un combat au jour le jour, comme une guérilla où chaque victoire passagère contre la pétrification est laborieusement arrachée aux ténèbres; comme une conspiration astreinte au secret. À quand le jour où ceux qui veulent vivre dans un monde où l'on s'aime n'auront plus à se cacher?

#### **MONROVIA, DIMANCHE 29 AOÛT 2004**

---

Pfuit, le temps file. Deux semaines déjà que je n'ai rien écrit. Bon. Il est dimanche matin, et dans une paire d'heures, vrais-croissants-vrai-café de ce petit-déj' pantagruélique qui est déjà devenu rituel après trois occurrences.

Que dire? Je m'aperçois qu'à part quand je fais l'effort de parler boulot, je ne parle que des sirènes. En fait, l'explication est toute simple: c'est là l'essentiel. Je m'explique. 1-Niveau "contexte", comme on dit, le Libéria ce n'est pas l'Afghanistan, et Monrovia encore moins: c'est une grosse ville sale. C'est moins pauvre que Ouagadougou. Qu'en dire? Rien. 2-Côté z'aventures, rien de bien excitant: *commute* biquotidien pour le chantier, c'est tout. C'est pour ça que nos courses du samedi et nos petit-déj' du dimanche paraissent bien exceptionnels. 3-Boulot, j'en ai parlé. Et puis, rien de bien passionnant. Et comme plus ça m'énerve de ne pouvoir que constater la merde que nous produisons, plus je me protège en m'en foutant, ça devient de moins en moins pertinent d'en parler. 4-Reste l'équipe. Donc. Les sirènes, donc. Non, les "Carnets" précédents ne témoignent pas seulement de mon obsession, mais également de ce fait simple: l'essentiel de l'événementiel de la mission Monrovia, ce sont les mouvements d'expats: arrivées, départs. Nouveaux à connaître, départs à pleurer ou à fêter. Vous savez que je suis de la seconde catégorie: les départs ne font pas partie des raisons à des larmes, mais toujours à la pensée joyeuse que nous nous retrouverons un jour.

Bon. C'est pas que j'ai trop de temps, et vous non plus, mais je vais tenter de mettre deux-trois éléments sous les feux, histoire de donner un peu de relief à cette vie globalement très pépère, comme je viens de l'expliquer.

## BOULOT

Après la crise de Togba-la-tortue, il y eu encore une petite crise qui m'a un peu secoué, due à ce que Matthew-McGregor me trouvait fatigué (ce qui était vrai), et voulait m'imposer de partir en R&R. J'ai réussi à me calmer, très fort, et à lui faire comprendre que s'il me bousillait mon plan R&R-avec-rendez-vous, il sacrifiait tout ce qui me faisait tenir le coup! Je crois que ce qui l'a convaincu, c'est que j'étais VRAIMENT calme, et, partant, crédible quand je lui disais que je pourrais gérer les trois semaines qu'il restait alors.

Ceci dit, le boulot est vraiment en-dessous de tout, et ça me broute. J'ai bien besoin de ces R&R, je ne vais pas le nier!!! Et je ne prends pas de décision avant: mieux vaut attendre d'être plus serein.

Résumé de la situation (fin août 2004): 1-Je rentre de vacances. Il ne devrait rester que peu de travaux en cours. Essentiel de l'activité: préparer l'année 2005. 2-Peut-être revenir en 2005. Mon but, c'est de clore mon poste derrière moi. Ça ne sert à rien d'envoyer des architectes à répétition. Et puis, j'ai pu constater combien la perte d'information rendait l'opération aléatoire. Bref, mon but c'est de rester le temps qu'il faut pour que les locaux et/ou l'équipe en place puisse terminer avec une qualité raisonnable. Je pense qu'il faudra que je vienne un moment en 2005, mais je ne compte pas rester jusqu'au bout de ce chantier sans fin! L'idéal, ce serait que je forme quelqu'un...

Affaire à suivre.

Reprenons. Après les deux crises du début du mois et l'accumulation des frustrations sur les résultats que nous produisons, j'ai commencer par lutter à coups de "restons calme" qui ont fait leurs preuves lors de la seconde crise, avec Matthew-McGregor, et je suis ensuite passé à un "J'm'en foot" qui est souverain. Chaque retour de chantier, je passe le demi-heure de *commute* en méditation transcendante sur le même mantra: "J'm'en foot." Y'a pas à dire, ça aide.

Cela dit, celui qui craque aujourd'hui, c'est un de nos contractants qui est à la bourre et qui en a marre. Cette fois, c'est à moi de tenter de le récupérer. On n'en est pas sortis!

## CHRISTOPHE-LE-POINTU

J'aurais pu intégrer cette partie dans le chapitre "boulot", mais je ne l'ai pas fait parce que je n'en avais pas envie, na! Christophe, c'est mon référent le plus direct. Vous vous souvenez, ce gars qui pèse cinquante-deux kilos pour un maître quatre vins, tous en os et en nerfs, qui a un rire un peu forcé qui me mets parfois un peu mal à l'aise... Ce mec qui fait tourner toute la logistique d'une mission énorme, et qui se paye le luxe d'aider les sections suisse et française!

Je l'aime bien, Christophe, mais il n'est pas toujours facile à vivre. Il y a eu des fois où il ne se gênait pas pour dire: "si tu veux rester, il va falloir que tu fasses ça et ça." Mais comme ça tombait à des moment où j'avais atteint le pic de la zénitude transcendante et divine (à coups de "J'm'en foot"), j'ai laissé couler. Je n'allais pas m'énerver, surtout que je sais parfaitement que j'ai fait ce que je pouvais et que je pouvais beaucoup (c'est mon boulot, merde!), après libre à eux de tenter quelqu'un d'autre: je leur souhaiterais bien du plaisir! Chais, chus pas modeste. Chus pas payé pour, non plus.

Bref. Côté boulot, j'ai la prétention de remplir mon obligation de moyens. Si les résultats ne sont pas à la hauteur, c'est que j'ai encore beaucoup à comprendre sur l'Afrique. Et j'ai l'ingénue certitude qu'on trouverait difficilement beaucoup mieux que ce que j'ai à offrir. Sans compter que même un Super-Architecte aurait à intégrer tout ce contexte que j'ai mis trois mois à assimiler. Bref, je fais ce que je veux de ce projet. À condition de me mettre personne à dos. De la diplomatie, mon lau, de la diplomatie.

Bref, quand Christophe est d'une humeur de chien, je laisse couler. Parce que quand il a de bons moments, il est VRAIMENT un chouette compagnon. Jeudi, nous nous sommes

retrouvés tous les deux sur la terrasse de la Maison-Quatre, abandonnés dès 22:00 par Anne-Marie, dernière sirène en lice ce soir-là. Alors nous avons commencé le dialogue, le vrai, le pur. À une heure du mat', j'ai demandé grâce! Il n'y a que le dialogue de vrai, dans la vie.

Christophe a parlé de ses missions, du genre humain (et je répondais Épicure), de ses lectures (science-fiction), de sa passion pour les jeux (il faut qu'il m'enseigne le go, depuis le temps que je veux apprendre), et ainsi de suite jusqu'à ce que mes yeux papillonnent...

Il m'a aussi fait comprendre comment aborder les gens d'ici: avec humour. Il faut les faire rire. Quand on a perdu tous ses enfants à la guerre ou assisté à d'autres horreurs, rien n'est bien sérieux, surtout pas la précision d'installation d'une dalle...

Non, le fait que Christophe soit ici jusqu'en avril est bel et bien un argument EN FAVEUR de revenir ici l'an prochain!

## ROGER-LE-SUISSE

---

C'était un jour comme un autre, où je courrais entre deux bureaux pour gérer des questions de fric. J'ai négligemment salué sur mon chemin Bruno qui parlait avec un Blanc. Et puis, on m'a dit que le gars était fournisseur de briques. Je suis retourné me présenter. Le lendemain, nous allions lui rendre visite, Bruno et moi.

Roger est un homme de plus de soixante ans, Egyptien d'origine, Zurichois par mariage, Canadien par naturalisation, et au Libéria depuis une paire de décennies. Chais plus s'il a la nationalité, mais je suppose, puisqu'il a été ambassadeur et qu'il est encore aujourd'hui consultant ministériel.

Il nous a accueilli dans sa cuisine, en calbute et marcel. Il ressemble à mon grand-père, avec son ventre de bon vivant et son accent mêlé mais où l'on peut encore sentir l'air suisse.

Le début a dû être un peu chiant pour le pauvre Bruno: le gars Roger s'est fait un plaisir de parler deux heures durant de construction! Tout y est passé, et vous me savez intarissable sur le sujet. Heureusement, notre hôte qui sait vivre a fourni les expressos (expressi?) comme à Naples, les mignonettes de chocolat noir de Bruxelles, et des gaufrettes tout à fait décentes.

Nous avons ensuite visiter une paire de ses chantiers. Puis son usine de briques. Puis sa ferme. Parce que la brique, la construction, la consultance, la politique, et le reste que j'oublie, ça ne lui suffit pas, il faut encore qu'il fasse de l'agro-alim': production de poulets, de lapins, de kassava (manioc), de fruits séchés, de fromage, avec élevage d'ânes pour désherber et de chevaux pour le fumier... Coudbol, la bagnole a lâché: nous sommes restés coincés cinq heures dans cette ferme à une heure de route de Monrovia. Ma première sortie des limites de la ville depuis le jour où j'ai atterri! Je crois que Bruno a autant apprécié que moi de manquer tous ses rendez-vous très-important-urgent-capital de la journée!

Il faisait un silence auquel je m'étais déshabitué. Et une quiétude un peu béate, rythmée par le pas des vaches et des brouette... J'ai pris un gamin dans le creux du bras, et je l'ai trimbalé partout. 'Paraît que tout le staff est tombé amoureux de moi pour ça, et que je peux revenir quand je veux. Ça tombe bien, Bruno a organisé un après-midi à la ferme ce dimanche, après le petit-déj'!

Ouah, un sacré bol d'air, cette journée!

Et je le vois souvent, ce Roger, histoire de partager ses expressos. C'est enfin le pair que je cherchais, le mec qui fait de la construction (il a la délicatesse de me passer la brosse à reluire et de jouer les modeste en soulignant qu'il n'est pas architecte, LUI, etc.). Bref, il a tout pour lui, alors il me fait un peu peur: en politique comme en commerce, c'est un gros poisson, et il peut me tirer par le bout du nez où il veut!

Alors je réfère souvent à Christophe et Colette, histoire de vérifier que où il veut est aussi où nous voulons!

En tous cas, ça ne fait pas deux semaines que nous nous connaissons, mais ça a déjà

changé à peu près toute la donne! Roger a les contacts. Roger a les matériaux. Roger a l'expérience. Roger, c'est peut-être la pièce qui manquait au puzzle Mordillo de dix mille pièces qui est toujours entamé sur une planche dans le séjour...

Avec un mec comme ça à nos côtés, nous pouvons faire des miracles. À suivre...

#### **CAROLE EST PARTIE**

---

Carole est partie mercredi. Il fait un peu vide, dans notre grand compound. Il faut dire qu'avant que ça aille mieux, la petite docteur d'Island avait su me soutenir, et comme ça n'allait pas fort pour elle non plus, nous avons partagés bien des sourires de clown pendant ces trois semaines pénibles de début août.

Sacrée Carole. Je me réjouis déjà de la recroiser à Bruxelles, un retour ou un autre.

Merci, Carole.

Elle a passé le poste à une Suédoise qui fait baver tous les mecs de la mission et d'ailleurs, genre droit issue d'un catalogue de taupes-modèles. Ce n'est pas moi qui le dit, hein, ce sont les autres, donc croyez-les: eux ne sont pas à admirer n'importe qui, ils ont des critères et tout! Ils ont le goût sûr, étalonné. Bref, Anna est une beauté homologuée, officielle, reconnue et méritée. Pourtant, chacun ses goûts: je préférerais la petite Carole, ou d'autres qui sont d'ailleurs encore là, elles!

Je commence à être moi, ici. Je ne me force plus à être social: je tourne avec les amis que j'ai, et n'en cherche pas d'autres. J'en arrive même à être un peu farouche. Je ne veux pas plus d'amis que ceux que j'ai, ce serait trop. Je me suis aperçu de mon retour à plus d'ours et moins de rigolo-de-service quand j'ai parlé pour la première fois à ladite Anna: c'était le samedi, en courses, TROIS JOURS après qu'elle avait débarqué! Oui, c'est bien moi, ça, de laisser les gens arriver doucement, de ne pas ruer dans le social. En tous cas si d'autres le font ('faut pas les laisser tout seuls non plus, ces pauvres nouveaux)! En l'occurrence, Anna est une amie (en plus d'être une compatriote) d'Anja. Et d'autres (mecs) ont été bien plus empressés que moi! Bref, je pouvais attendre...

Mais depuis que nous avons commencé à discuter, elle a pris sa place dans le cercles des gens que j'aime ici. Il fallait juste un peu de temps. Comme pour tout le monde. trop vite, c'est un peu artificiel, non?

Bon, je m'étais promis de parler de Monrovia, un peu quand même, mais je n'en ai plus le temps... Le petit-déj' m'attend!

#### **MONROVIA, JEUDI 02 SEPTEMBRE 2004**

---

Bon, il n'est pas encore trop tard: avant le petit-déj', je peux encore tenter quelques thèmes qui me tiennent à cœur.

#### **MONROVIA**

---

La ville est embouteillée de taxis jaunes. C'est de pire en pire, et il faut de plus en plus de temps pour aller de la maison à l'hôpital. C'est infernal. D'un autre côté, il y a tellement de monde à vouloir embarquer que l'attente moyenne est de vingt minutes, souvent bien plus! Certains staffs ont mis trois heures à trouver un taxi! En clair, la ville est surpeuplée...

Par contre, nulle part de boguets (cyclos) ou autres deux-roues, au contraire de Ouagadougou. Je ne pense pas que ce soit un investissement trop lourd, au contraire, je pense que les Libériens avaient pris l'habitude de la bagnole.

Par contre, Monrovia, c'est brouette-land! Il y a des brouette partout, pour tout. Où dans

d'autres pays il y a des "tabliers" qui vendent sur table, nous avons ici des brouettiers qui baladent leur brouette remplie qui de lingerie, qui de bonbons, qui de schlappette, qui de sentbon pour chiottes, qui de fringues à un dol', qui de cassettes pirates, qui de lampes de poche, qui d'une armoire quasi normande, d'une pile de madriers, de vieux pneus, et que sais-je?

Les brouettes sont parfois alignées debout, offrant leur service. Elles sont toujours peintes, décorées, parfois de rivets comme des clous dorés dans une chanson de Renaud, customisées: renforts (et bletzes) soudés, pneu de bagnole, et ainsi de suite. Bref, la brouette est la reine de Monrovia!

Qu'y a-t-il d'autre dans les rues de la capitale? Des girafes à n'en plus pouvoir, mais ça je l'ai déjà dit. Quel port. Raaaah.

Des fils électriques qui font une nappe si dense, si échevelée que la rue en est parfois obscurcie. C'en est effrayant!

Et puis, il y a les deux ponts dont je crois que j'ai oublié de parler. Ils relient la presqu'île où nous vivons à la ville basse où est l'hôpital. Pendant la guerre, c'est là que la ligne de front s'est stabilisée, bien sûr. Côté ville, côté gouvernemental, il y a deux immeubles que l'architecte avait trouvé subtil d'orner d'une corniche en créneaux, qui dominent les deux ponts comme des donjons sinistres. Les réverbères sont tellement criblés qu'on peut parfois douter de leur résistance... Saloperie de guerre.

#### ÉVÉNEMENTIEL

Je savais qu'il avait débarqué, mais j'ai mis du temps à le croiser: Mariano, qui m'avait recruté pour l'Afghanistan (et m'avait viré) bosse pour la section Suisse. Hier, il m'a interpellé sur mon chemin pour boire un verre avec un ancien, et nous avons blagué pour la troisième fois. Entente cordiale. Vous en doutiez? Nous n'allions tout de même pas nous pourrir la vie, eh! Bref, ça me fait une entrée chez les Suisses. C'est coule, parce que pour l'instant, je ne connaissais guère que les Hollandais (qui se joignent à nous les soirées-jeux du vendredi).

Quand il m'a interpellé, j'étais en route pour boire un verre avec un gars que m'avait présenté Niels-mon-prédécesseur, un gars qui a été logisticien-MSF pendant des années et des années. Une carrure de rugbyman, comme la plupart des mecs du pays, et une tête de boxeur après une victoire difficile, qui contrastent avec sa gentillesse incroyables: Georges. Je lui ai tiré un bilan de mes trois premiers mois d'activité (résumé ci-dessous). Lui m'a parlé de son nouveau boulot chez Merlin (une autre des dizaines d'ONGs qui travaillent au Libéria), et je lui ai fait parler de sa cheffe, une Écossaise avec un accent tel que lui ne la comprend pas, rousse (apparemment), jeune, mécanicienne: chus déjà amoureux!!!

Nous sommes retournés à la ferme dimanche, comme prévu, mais moins nombreux que prévu. Ceci dit, le fait qu'Anne-Marie-la-Danoise soit montée sur un canasson un moment risqué d'en convaincre plus d'un si nous remettons ça!

Nadja, une nouvelle qui est tout de même là depuis plus d'un mois, m'a chargé de lui acheter un parapluie: comme je le lui demandais de préciser (couleur, etc.: je sais que j'ai mauvais goût, alors je fais des efforts), elle a insisté pour que je le prenne le plus hideux possible! Et comme Anja-la-Suédoise en a dégotté un avec un manche bariolé aux couleurs criardes, et qu'Anne-Marie-la-Danoise a craqué pour un rose blanc, nous avons décidé de faire succéder à notre concours d'histoires dégueulasses un concours de parapluies hideux! C'est encore à organiser... Une idée pour le premier prix?

Il y a une semaine, mon chauffeur a oublié les clefs sur son siège. J'avais laissé la fenêtre

ouverte sur trois millimètres, attendu qu'il pleuvait à roye. Je suis parti avec un autre véhicule. Lui a mis plus d'une heure à récupérer les clefs avec un fil de fer! Le pauvre. Il était bien mouillé!!!

C'était le 17 août. Nous étions sortis boire un verre, une petite dizaine de mecs, et autant de sirènes célibataires. À neuf heures et demie (neuf heures et demie!!!), comme si nous nous étions consultés, certains nous sommes levés pour embarquer dans la bagnole de retour. Premier service: cinq mecs et Henrike qui était de garde. Elle se foutait ouvertement de notre gueule: nous laissons un vieux chirurgien et Sam-de-MSF-Hollande seuls avec toutes ces belles femmes si seules! Je crois qu'il faut une commande urgente de viagra!

## **BILAN**

Je déciderai à mon retour si je signe pour 2005. Bien reposé, il n'y a pas de raison que j'y coupe! Donc si vous n'avez pas de projet pour l'année prochaine, notez que nous manquons cruellement d'infirmiers, mais aussi de docteurs, de logisticiens et d'administrateurs... C'est une chouette mission, chus bien placé pour le savoir!

Mais pour l'instant, chus fatigué! J'ai commencé à employer cette réponse typique au "Comment vas-tu?" rituel: "Trying" ("J'essaye")...

Les problèmes:

1-Le projet de Niels que je désapprouve (mais nous sommes en train de changer le plus inacceptable, j'ai les médicaux avec moi).

2-Mon équipe qui ne suit pas et que je n'ai pas le temps de former. Et puis, un problème général et terrible, l'absence de motivation.

Les leçons:

1-Commencer par le commencement: bilan de capacités et formation des équipes.

2-Éviter de reprendre le projet d'un autre. Partant, éviter de laisser un projet en cours à un autre!

Hé hé hé...

## **MOTS DE TAXIS**

Les taxis jaunes qui encombrant les rues sont en général ornés de slogans variés dont voici un florilège<sup>1</sup>:

"Never belongs to God" ("Jamais appartient à Dieu")

"48 hours" =>???

"Don't complain" (Ne te plains pas")

"God make it happen" (avec une faute de grammaire))

"No cause to worry"

"Born to win"

"God gift"

"Cool running"

"Nothing last for ever" ("Rien n'est éternel", avec une faute de grammaire)

"Save me oh God"

"Don't envy me" ("Ne m'envie pas", sur une chiotte pourriel)

"Who knows"

"God time is the best" (avec une faute d'accord)

"Poor no friends" (sur un gros camion) =>???

---

<sup>1</sup> On m'a reproché d'avoir moqué l'orthographe locale, alors que mon seul but était de rendre la saveur de la version locale de la langue.

"Seeing is believing"  
 "God is wonderful"  
 "Small small" (au Burkina Faso: "Un peu un peu")  
 "Just because"  
 "Cast your burden onto Jesus - for he cares"  
 "Toyota" (sur une Nissan)  
 "Why envy"  
 "There is power in prayer"  
 "Feel free"  
 "Patience dog"  
 "The Lord has done it for me"  
 "Nobody can't prevent the sun from raising" ("Nul ne peut empêcher le soleil de se lever", avec une faute de grammaire)  
 "Because of because" ("Parce que parce que")  
 "God is in controle" (Ben voyons!)  
 "My living should not be your worry" (jolie, celle-ci)  
 "Your pocket is your best friend"  
 "God bless men"  
 "Man suffer woman enjoy" (grammaire approximative)  
 "La vie est un combat" (en français dans le texte)  
 "Jesus is the answer" (moi qui croyais que c'était 42!)  
 "Determination"  
 "The best man"  
 "I'm blessed"  
 Sur une échoppe dépenaillée: "Rice business centre"  
 "Better day ahead"  
 "God's son"  
 Et, le meilleur, sur un panneau au bord de la route: "Last hope hospital" ("Hôpital de la dernière chance")!

## **06 BRUXELLES, BELGIQUE, LE 27 SEPTEMBRE 2004**

*Ben oui, «Bruxelles»...*

*Alors évidemment, ça fait pas mal de changement d'un coup, et, conséquence directe, treize pages de «Carnets» à la fois. Skusez, jeulfréplus.*

*En bref, j'ai pris mes vacances au Ghana comme prévu, et je suis rentré pour apprendre que j'étais viré. J'ai passé une pleine semaine à Bruxelles à essayer de comprendre pourquoi, mais en vain. Depuis, j'alterne entre la colère contre ce bordel arbitraire et irresponsable, et la dévalorisation, le sentiment d'être le dernier des cons, puisque même en y mettant toute ma bonne volonté je ne parviens pas à terminer une mission...*

*Bref, je suis à Bruxelles, à squatter l'appart' d'une copine jusqu'à la mi-octobre. Si vous êtes dans le coin, laissez-moi un numéro où je peux vous appeler, puisque je ne suis hélas pas joignable...*

*Toudbon,  
lau.*

## **MONROVIA, VENDREDI 17 SEPTEMBRE 2004**

Donc, je reviens du Ghana où j'ai passé mes premiers R&R, sans rendez-vous comme je l'ai déjà annoncé. En quelques mots:

## AVANT DÉPART.

Ça a commencé samedi 4: comme j'avais reçu de Guyane un "Diapason Rouge" commenté avec amitié, et que Christophe-le-nouveau avait dégotté une guitare, nous avons organisé une soirée "chansons françaises"...

Au début, j'ai fait gaffe à ne pas trop prendre de place: vous savez comme je suis quand il s'agit de chanter. Et comme c'est Christophe qui tenait la guitare et qu'une bande d'ACFs (Action Contre la Faim) chantait fort, il y avait un bel équilibre. Ensuite, nous avons évolué vers de plus en plus de Renaud, et j'ai commencé à faire des succès solos, genre "Tu vas au bal?"... Ou nous avons improvisé ensemble un "Hexagone" pas trop mal...

Ce que je n'avais pas réalisé, c'est qu'une petite Anne-Do d'ACF était fan dudit Renaud, et qu'elle commençait à avoir des étoiles plein les yeux. Alors comme les autres quittaient notre idole, nous avons un peu bandé à part, et je lui ai fait les "Chansons réalistes" qu'elle ignorait. "C'est un mâle", "Tel qu'il est": du tout grand Renaud (même si ce sont là des reprises). Et puis, j'ai fait le coup de réciter "Peau Aime", mon favori.

Bref, quand j'ai commencé à dire qu'il était dix heures et demie, et qu'il y avait une autre soirée chaïpluou pour s'achever à la bière, la mignonne m'a serré la main avec enthousiasme, me répétant son prénom, et me faisant promettre de recommencer bientôt. Sûr!

Quand ils sont enfin tous partis, il n'est plus resté avec moi qu'Ilaria-l'Italienne-de-Zwedru-en-bush qui s'était un peu fait chier avec nos chansons franco-françaises, et Geralda-l'Haïtienne. Nous avons blagué un moment, et Geralda est partie comme le générateur s'éteignait, ponctuellement à onze heures. Quant à nous... il y a longtemps que je m'étais promis d'embrasser Ilaria.

Une sacrée soirée, quoi!

Le départ pour le Ghana était fixé au lendemain. Nous sommes donc partis tôt pour l'aéroport, avec Alfred-le-Kenyan-marrant. Nous avons commencé par accueillir Lorna qui revenait du Kenya. Nous avons blagué une demi-heure dans la voiture avec animation. Je l'adore, Lorna! Elle voulait des *gossips*, et elle s'est enthousiasmée quand je lui ai demandé d'embrasser Ilaria pour moi...

Le problème, c'est qu'avec tout ça, quand nous nous sommes présentés au tchèquine, il n'y avait plus de place pour nous!!! Rien à faire, il nous a fallu rentrer, et attendre trois jours l'avion de mercredi...

Euh, je ne suis pas sûr que j'ai vraiment regretté d'avoir à rester trois jours de plus à Monrovia: Ilaria était justement en repos jusqu'à mercredi, elle aussi!

Bref, nous avons finalement décollé le mercredi, avec Alfred, mais aussi avec Alvin, la troisième Kenyane, celle qui avait volé avec Harold et moi pour venir.

## GHANA

Nous avons passé la première nuit ensemble à Accra. Je les aime bien, mes deux Kenyans. J'ai de la chance d'avoir pu partir avec eux.

Je ne les en ai pas moins abandonnés dès le lendemain, pour aller loin à l'intérieur du pays vers Kumasi: je me suis posé au bord d'un petit lac de cratère appelé Bosomtwe. Et là, je me suis enfin REPOSÉ!

La légende veut que dans les années quarante, un chasseur l'ait découvert en poursuivant une antilope blessée: bosom = antilope, et twe = totem (ou l'inverse, j'ai oublié). Le lac est entouré de sa couronne de montagnes couvertes de jungle, qui font tache dans ce pays plat: il s'agit d'un ancien impact de météorite. D'ailleurs, à part une paire de homards à l'huile solaire au milieu des corps noirs nus, il n'y avait pour tout Blancs qu'une bande de scientifiques qui cherchaient des bouts de cailloux au fond du lac.

J'ai loué une piaule minable, et j'allais prendre de solides petits déjeunés pantagruéliques

au seul hôtel du coin. Je dormais dix heures par nuit, et en journée me posais dans une chaise demi-longue sur une terrasse abandonnée, face au lac, et contempiais les pêcheurs en bouquinant. Je n'ai juste pas fini Tolstoï!

Suivant une tradition que je n'ai pas bien saisie, les pêcheurs n'ont pas de barques, mais des espèces de demi-troncs qui font planche de surf sur lesquelles ils restent assis à califourchon pendant des heures. Comme on ne voit pas la planche, on dirait sur les photos que tous ces gens sont assis sur l'eau elle-même!

Ambiance "À la recherche de Peter Pan", de Cosey: attente vague, de quelque chose, ou plutôt de quelqu'un. Mais, dans la vraie vie, ce n'est pas comme dans les bouquins: je n'ai vu personne. J'ai même été plutôt bourru avec les gosses qui me harcelaient à mendigoter. Ce que j'ai pu maudire tous les bons cons qui leurs ont offert des stylos! Que c'était pénible, leur assiduité à capter l'attention, comme en Europe les mauvaises pubs télévisées...

Mon grand plaisir, ça a été les oranges: Niels m'a appris à manger les oranges sans en mettre partout, mais au Libéria ils n'en vendaient plus, alors que là j'en trouvais partout. Je vous montrerai le truc une fois rentré!

La nuit du 11, j'ai retrouvé ce sentiment de plénitude, de vie brute qui coule comme une source, d'amour sans objet qui déborde, auquel mon enfance m'a habitué, et que j'ai retrouvé parfois en marchant, en chantant en chœur ou en famille, en chevauchant le cheval de buskashi de Mirza, en montagne, en tenant un enfant endormi dans les bras, en contemplant avec une sirène le soir se faire sur une rivière panaméenne, en dansant, en regardant les Alpes, en embrassant Ilaria, en priant, en marchant dans les rues de ma Neuchâtel natale...

Bref, j'étais prêt pour le retour.

#### **BRUXELLES, VENDREDI 24 SEPTEMBRE 2004**

---

Fatche. Une semaine déjà que j'ai commencé à raconter toutes mes n'aventures. Je reprends, je reprends.

#### **MERCREDI 15 SEPTEMBRE 2004**

---

#### **RETOUR MOUVEMENTÉ**

Chus donc allé à l'aéroport. Là, j'ai retrouvé mes deux Kenyans bien-aimés. Première nouvelle: nos réservations n'étaient pas confirmées! Gasp. Nous avons donc attendu dans un coin qu'on veuille bien nous autoriser gentiment dans l'avion tout de même! Hum. Mais finalement, nous sommes partis, et j'ai bouffé comme un morfal: je crois que les petit-déj' royaux n'ont pas été suffisants pour me faire grossir!

A l'atterrissage, première blague: on nous fait attendre un bus navette pour moins de cent mètres: je vous le jure, j'ai compté mes pas (chus allé à pied, eh!). La douanière a voulu que je paye pour ma bouteille de 'sky achetée en dioutifri (outifri). Je lui ai demandé si elle pouvait me fournir un reçu, et comme elle répondait par la négative, je lui ai souri un magnifique «désolé, au revoir», et je me suis tiré! On ne peut pas leur reprocher d'essayer, mais 'faut pas pousser non plus!

Accueil chaleureux par le chauffeur. Mais en route, il nous a appris que les grèves vaguement commencées à notre départ courraient toujours. Le staff était accueilli à coups de pierres s'il approchait de Rédemption, la construction avait été interrompue le jour de notre départ, les médicaux se faisaient chier depuis une semaine, la dernière arrivée était repartie, n'ayant rien à faire, etc. Bref, c'était le bordel, format XXL.

Benmerdalor.

Arrivée. Je me suis posé dans ma nouvelle chambre, anciennement celle de James-le-chir', à maison-deux, histoire d'être plus près du bureau, et aussi, mais ne le répétez pas, plus loin des jolies-filles-qui-tiennent-à-leur-célibat. Coule. Une nouvelle vie qui commence.

Bernhard, le vieux chirurgien allemand, m'a fait un long compte-rendu informel de la situation des grèves, très gentiment. C'est VRAIMENT grave, et le spectre des possible va de «rien du tout» à «MSF quitte le Libéria». Sisi!

Je suis donc allé curieux (grèves) mais le cœur léger (nouvelle vie) au briefing de retour avec Christophe-le-pointu. Et Colette-la-big-boss. Et Colette? Et Colette. Bon.

Je n'ai rien vu venir.

Il m'ont dit que j'avais trois jours pour partir. Raison? Difficile à dire. 'Pas les grèves, en tous cas (j'en étais à une phase bureau: j'étais des rares à avoir à faire!). Ni rien de personnel, Christophe et Colette ont confirmé qu'ils m'aimaient bien. Pas pro non plus. J'ai le niveau. Alors? Rien de clair... Sinon que j'ai un avion dimanche dernier délai.

Benmerdalor.

J'l'ai déjà dit? Je n'ai pas fini!

J'ai passé l'après-midi à accuser le coup. Et à commencer à me préparer...

Personne n'était au courant. Je ne savais pas trop comment le dire. Et à qui. Et comment avouer que moi-même je n'ai pas compris pourquoi? Bref. Nadja, Anja et Anne-Marie ont su les premières. J'ai fait comme si je le prenais légèrement, mais après le souper (soir), j'ai répondu à Bruno qui me demandait comment ça allait que ça me faisait chier. C'est vrai, quoi!

Pour la soirée, j'ai appelé Anne-Marie au secours. Mais Christophe-le-pointu a squatté la terrasse avec nous, gentiment, avec une boutanche de Balleys, et il nous a raconté ses n'aventures à lui, que je connaissais déjà. C'était sympa, mais ce n'était pas ce dont j'avais besoin ce soir-là. Mais alors vraiment pas!

Bref, j'ai réintégré ma chambre toute neuve en chantant Brassens: «Et quand ils étaient en détresse - Leurs bras lançaient des SOS». Et puis, j'ai tourné comme un fauve au piège, en réfléchissant à qui je pourrais appeler à l'aide. Mais tout le monde dormait. En face de la fenêtre, une fête jouait du Bob (Marley) en boucle. Putain de Reggae.

Je vais faire quoi, moi, ces prochains mois? J'avais tout de même prévu avec Alfred de rester tout 2005.

2005! Plus d'un an.

Dans mon carnet de chant encore tout neuf, j'ai cherché «Octobre» de Cabrel: je suis tombé sur «Voir un ami pleurer» de Brel...

Question: aurai-je la force d'aller petit-déjeuner le lendemain? Supporterai-je les questions, les regards désolés, les questions éventuelles? J'en doute.

J'ai aussi repensé à ma tante Mireille-de-Ouaga à qui j'avais si fièrement annoncé que j'avais passé le cap des trois mois et que tout allait bien. Là, je n'ai vraiment rien vu venir! J'ai commencé à me sentir con. «Difficile de rester fier»...

Bon. Je vais faire quoi, de ma vie. Là, je l'ai soudain trouvée terriblement encombrante. J'avais en tête cette splendide scène du «Dom Juan» de Molière adapté au cinéma avec Michel Piccoli et Claude Brasseur: Don Juan est de trois quarts dos et regarde la mer. Il vient de se faire larguer par sa dernière conquête. L'image est en noir et blanc. Et là attaque le plus poignant du «Requiem» de Mozart.

Que c'est beau.

Un tableau de Friedrich. En encore plus vivant. Encore plus poignant...

Alors j'ai serré très fort des cailloux dans mes petits poings, et j'ai attendu d'être épuisé pour me coucher.

Première nuit de quatre.

Anna qui m'a embrassé en petite culotte. Il y a des compensations à partir.

Je me suis enfermé au bureau, sans passer par la case «petit-déj», bien sûr. J'ai appris que Colette n'avait rien annoncé à personne au cours du meeting hebdomadaire des jeudis matins. Moralité, il a fallu que j'annonce tout ça individuellement à chacun, expat comme staff national. Un peu chiant, de répéter des dizaines et des dizaines de fois «Tu savais que je pars? Ouais, dimanche. Non, chais pas pourquoi...» Pas sympa, les mecs.

Et Alfred est passé. Je lui ai dit. Il ne savait pas. Il ne savait pas, lui, mon FieldCo, mon chef direct! Non seulement il n'était pas impliqué dans la décision, mais en plus il n'avait même pas été informé par la Coordo.

Inutile de dire qu'il l'avait mauvaise, Alfred. Je crois qu'il a tellement gueulé après mon départ, qu'on l'a viré aussi. Je risque de le revoir bientôt.

Anja est venue, nous avons parlé. J'étais triste. Anne-Marie est venue me soutenir un peu aussi. Elles sont coules, ces filles, tout de même. Et puis, Alaa est arrivé de Zwedru-en-bush. J'étais tout fou. Je suis allé louer ma chaîne Hi-Fi monstrueuse pour la soirée... Youpee.

Piscine avec Anja, la dernière, mais aussi hélas la première depuis bien longtemps, puisque je suis parti juste comme elle rentrait de ses propres R&R de dix jours. Bref, ça faisait plus d'un mois que nous ne nous étions pas retrouvés seuls à blaguer un bon moment.

Sujet: mes histoires d'adoption.

Souper. Et puis, Bureau-Cinq pour ma soirée classique. Succès inespéré. Alaa et Anja étaient là, bien sûr. Les Kenyanes Lorna et Alvin sont venues parce que j'avais promis du Händel à la seconde. Alfred traînait par là. Et un quatrième Kenyan est venu avec sa femme, une Belge: notre nouveau Log et notre nouvelle Coordinatrice Médicale. Et puis, après bien d'autre (Anne-Marie, Hedwig-l'oiseau-du-lac), notre dernière recrue, dont je ne savais alors même pas le nom, une Martina, Allemande, qui joue du violon et nous avait ramené du Rachmaninov et du Brahms. Nous avons terminé derniers, et nous aurions continué des heures à nous faire découvrir des trucs si les gars de la chaîne ne nous avaient pas rappelé l'heure... Bon: avec un peu de chance, elle va reprendre le flambeau et continuer nos soirées classiques... En tous cas, celle-la a donné envie à plus d'un!

Coule, cette Martina.

Youpee.

Ça aussi, je l'ai déjà dit!

Bilan de la journée: tout le monde, absolument tout le monde m'a soutenu le moral. Je me sentais super-bien, soutenu, aimé, apprécié. Ça réconcilie avec un amour-propre en berne, même si j'étais toujours largement paumé quant à toute vision d'avenir (et je le suis encore une semaine plus tard, mais nous y venons).

Bref, je suis viré MALGRÉ tout le monde. C'est un peu fou, ça, non?

## VENDREDI 17

## ROGER

Vendredi, c'était la journée «officielle»: rendez-vous avec tout mon staff, l'architecte, nos contractants, etc. Mais d'abord, nous avons pris une heure au «log bar» avec Alaa, et nous avons parlé de nos amours et de nos missions maudites. Sur les secondes, vous connaissez: dites-vous juste qu'Alaa en est au même point que moi! Quant aux premières... Plus je parlais d'Ilaria, plus grandissait un sentiment de «C'était une belle histoire...» En effet, nous nous reverrons à son retour à Bruxelles à la fin du mois, mais je ne sais pas si nous donnerons suite à notre histoire. Et, étrangement, ce morceau de chemin ensemble, aussi court aura-t-il été, me laisse déjà un très doux souvenir. Ça me change des déchirures.

J'ai raconté à Alaa le texte mémorable d'«Un homme de cinquante ans» de Linda Lemay, où elle conclut par: «Peut-être pas pour toute la vie - Mais pour quelques moments si vrais - Qu'au moins j'aurais pas l'coeur détruit - Chaque fois que je m'en souviendrais.»

Plus que vingt ans...

Bref, je me suis posé à Mamba Point, la terrasse du coin, et j'ai attendu mes visites. Ça a commencé par Roger-le-grand-père-suisse. Il me proposait un poste. Bon, au moins, je ne suis pas à la rue: j'ai toujours du boulot au Libéria!

Je lui ai tout de même demandé d'attendre un peu, que je voie si je me réserve pour un départ à deux, par exemple avec une infirmière italienne... Il a très bien compris.

Ensuite, c'était chiant, mais il fallait bien dire au revoir à tout ce monde un rien officiellement.

Comme c'était vendredi, j'avais pensé que nous aurions notre soirée jeux devenue rituelle. Je suis arrivé sur la terrasse de Maison-Quatre (où je ne vis plus) fatigué. Et comme il n'y avait personne, je m'y suis endormi. J'ai été réveillé par Anja, et nous avons attaqué un Jungle Speed à deux. Balèze. Puis une Myriam de MSF-H nous a rejoints, et Anja a retrouvé sa réputation d'invincibilité. Tout est revenu dans l'ordre.

Nous attendions au moins les Mdm. Ils ont fini par appeler pour dire qu'ils bouffaient pas loin mais que le service se faisait attendre. Nous avons décidé de les rejoindre, mais nous nous sommes fait intercepter par Hedwig-l'oiseau-du-lac qui nous rejoignait avec un plat immense de pop-corn chaudes. Nous avons donc nettoyé l'affaire avant de partir pour notre bar.

J'étais toujours aussi fatigué, alors je n'ai pas trop traîné. J'ai raconté une fois de plus ma situation et mon incompréhension, et j'ai enfin serré la paluche à l'architecte qui était parti sur le poste que j'aurais pu avoir. Nous avons raccompagné Myriam en rigolant, et nous avons encore blagué une heure avec Anja: je lui racontais Roger, toute cette histoire survenue dans ce dernier mois où nous nous sommes si peu vus.

Ouais, je ne me suis pas couché tôt, finalement.

---

**SAMEDI 18****SOIRÉE CHANT**

Petit déj' sympa.

Meeting général pour nous mettre au fait des derniers avatars de la grève. Personne n'a annoncé mon départ. 'paraît que Christophe en a parlé la veille au dîner (midi) avec ceux qui étaient là. Bref, c'était toujours aussi peu officiel, et j'ai encore passé autant de temps à expliquer aux gens ce qui se passait.

J'ai failli gueuler et foutre la merde, et puis j'ai renoncé. Tant mieux.

Matinée de passation avec Christophe. J'ai fait les choses aussi bien que je pouvais. Je crois qu'il a été un peu impressionné. Il a sans doute aussi été satisfait de mon évidente volonté de collaboration quand il a dit ces mots qui, pour moi, résument tout de cette affaire: «en fait, c'est un peu toi qui paye les pots cassés...» Quels pots cassés, ce n'est pas très clair, mais je pense ceux liés à l'énerverment général de la coordination pour cause de grève, etc.

Matinée à re-discuter avec Bernhard-mon-voisin-le-chir' puis avec Alaa-de-Zwedru. Pour midi, j'ai préparé ma dernière dose de Gelly, bien rouge, et l'oiseau-Hedwig a dit que ça ressemblait à un devoir à la maison: elle est sage-femme! Hum...

J'ai reçu un email de Bruxelles, avec condoléances, et cette excuse: c'est une décision du «terrain» (= ici). Comme ici on me soutenait que ça venait de Bruxelles, j'avais des questions toutes prêtes pour dès mon arrivée.

L'après-midi, nous sommes allés à une petite dizaine à cet hôtel au sommet de la ville, avec une vue panoramique inégalable. Il faisait bien plus beau que prévu, et nous nous sommes régalez. Moi, j'y étais déjà allé, mais c'était du temps où Carole était encore là, et je la voyais de partout... Carole, nous nous reverrons hélas bien plus tôt que prévu.

Puis nous avons eu le courage de notre longue ronde de *shopping* habituelle avec les filles des cliniques (Anja & Anne-Marie). Nous nous sommes souvent pris dans les bras (c'est con,

cette langue française qui n'a pas de mot pour «hug» (anglais), «abbracciare»(italien)...): marrant comme la perspective du départ a fait tomber bien des pudeurs.

Ensuite, pas de répit! Tandis que les autres se permettaient de souffler, j'ai rejoint notre staff local qui venait de gagner un match de foot contre celui de MdM. Nous avons bu ensemble, et ils se sont tassés dans une Toyot'. C'étaient de magnifiques circonstances pour se dire adieu, ils étaient de super-bonne humeur.

En voyant leur plaisir à ces fêtes et embrassades, je me suis dit que j'avais eu tort de priver le staff d'Iskashim de ce moment, en partant comme un voleur. J'ai dû les blesser. Skusez, les gars...

Et puis, douche-express, et nous avons attaqué notre seconde soirée-chanson-pinard (j'ai dit «pinard» comme ça ceux qui ne comptaient pas chanter venaient quand même), et par la même occasion soirée d'adieux. Ça a commencé tout doucement. J'ai débouché les premières bouteilles, et Christophe-le-jeune a commencé à caresser sa guitare. Et puis, les ACFs de la dernière fois sont venu, avec du renfort, et nous avons attaqué pour de bon.

Nous avons tout de même chanté cinq heures durant, quasi sans discontinuer! Christophe-le-pointu est allé rallumer le générateur quand il s'est éteint à 23:00, et nous l'avons coupé à trois heures du mat'. Quand même!

Et puis, ça a été un fameux succès. Chaque heure qui passait nous amenait son lot d'arrivants, et j'estime à plus quarante les nombre de participants. Je n'ai pas compté, hein, j'avais les yeux dans mon diap'!

Mais je dis que c'était réussi surtout parce que c'est ce qui m'a été dit et répété le soir même et bien souvent le lendemain. Comme dans les vieilles chansons de Renaud, tandis qu'un pauvre type sur sa gratte jouait jeux interdits», les amoureux s'embrassaient dans les coins. Même si ça n'avait servi qu'à ça, j'aurais été fier de notre soirée.

La jolie Anne-Do s'est fait avec moi un «Boucan d'enfer» spécial dédicace pour Alaa, nous avons repris nos grands succès de la première soirée, «Hexagone», «Société tu m'auras pas», et surtout «La jeune fille du métro». La vie est belle.

Quand nous avons coupé le générateur et laissé les derniers Français faire des avances aux infirmières célibataires pas encore couchées, nous nous sommes carrés dans un canapé avec Anja, et nous avons ENCORE discuté une heure. Elle est vraiment trop coule, cette Anja.

Je n'avais toujours pas fait mes bagages quand je me suis couché à trois heures et demie... Il ne me restait plus tout à fait douze heures au Libéria.

#### **DIMANCHE 19 SEPTEMBRE 2004 — VOL DE RETOUR**

Dès le lever, je me suis occupé de mes bagages. Facile. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour accumuler! Ensuite, je suis aller vider l'ordi du bureau.

À 9:00, Anja a proposé un petit déj' à Mamba Point, notre terrasse habituelle. Comme d'hab', nous avons déblaté des heures durant sur tout et n'importe quoi. En l'occurrence les moustiques des pays nordiques et des mouches de mon Jura natal. Et les grenouilles qui nous en débarrasseraient.

À 10:30, nous avons rejoint les autres sur la terrasse de la Maison-Quatre-que-je-n'habitais-plus pour le petit-déj' rituel des dimanche matin. Ce dimanche, c'était Geraldal'Haitienne qui s'était collée à ce qui était à la fois mon repas d'adieux et mon deuxième petit-déjeuner. Merci Geraldal.

Je commençais à sentir la fatigue de ces nuits trop courtes cumulées avec le stress émotionnel des sentiments extrêmes alternant sans transition. Mais malgré ou à cause de cela, nous n'avons pas cessé de rigoler à en avoir la rate qui ne passe plus les portes...

J'ai un peu dormi sur les genoux d'Anne-Marie, et à midi deux MdMs ont débarqué avec

les croissants d'un troisième petit déj' (burp): la jolie Domi et son copain encore enchanté de notre soirée-chant de la veille, et enthousiasmé par la perspective de nos soirées classique... Ben mon gars, j'ai peur qu'il soit bien tard pour faire connaissance! Dommage, nous avions tout pour nous entendre (à part le fait que nous avons apparemment les mêmes goûts en matière de jolies filles): il aime de passion ce Tolstoï que l'émotion de ces derniers jours m'empêchait de terminer, et, gag, il est d'Azeffoun, ce petit village de Kabylie où je m'étais enfin posé lors de ma traversée du Sahara il y a dix-huit mois... Marrant, non?

En parlant de Tolstoï: j'en étais juste à sa description des familles russes qui concluent son immense fresque, et je ne pouvais pas ne pas constater combien j'aimais cette équipe de Monrovia comme une famille. Il est clair que ce qui me liait à ces gens fantastiques est plus proche de mes liens avec mes sœurs et mes oncles qu'avec des collègues ou même des amis. Sauf pour une.

Autres réflexions en vrac:

1-À ce rythme de trois petit-déj's par jour, j'allais vite reprendre les deux kilos que j'avais perdu en quatre mois de stress intense!

2-Quatre ou même six mois de mission, c'est trop court pour construire une relation qui dure. J'ai aujourd'hui envie de partir avec quelqu'une, de faire le premier pas ensemble, et de marcher à deux quelques étapes, pas seulement s'aimer le temps d'un relais.

3-Chais, j'étais fatigué.

Il me restait encore quelques heures que j'ai passées avec mes deux Scandinaves favorites, Anja & Anne-Marie. Bien entendu, au dernier moment il m'a fallu courir un peu. Nous nous sommes embrassés, mais je ne les voyais pas bien dans le brouillard que j'avais sur les lunettes. Elle m'avaient encore fourré dans les bras un paquet-cadeau que je ne pouvais pas ouvrir avant d'avoir atterri.

Alaa était dans la voiture pour m'accompagner. Quand je vous dis que ces gens sont formidables... Ceci dit, j'ai dormi l'essentiel du trajet.

Aéroport. J'étais à nouveau en forme. Est-ce ça qui m'a simplifié toutes les démarches usuellement particulièrement fastidieuses dans cet aéroport, ou était-ce l'autocollant msf sur ma valochette? J'imagine un peu des deux. Je n'ai pas pu voir Branko-la-Murène, qui rentrait enfin de longues vacances en Bosnie avec sa famille... Zut.

Dans la salle d'attente, puis tout au long du vol, je me suis lié avec une Bridget, docteur et chirurgienne (comme Alaa) allemande, amie d'Henrike, qui rentrait de mission avec MSF-France. Elle a quinze ans d'expérience dans l'humanitaire, mais rentrait aussi déçue que moi de sa première mission MSF: autoritarisme, vacances imposées, mouvements imposés, licenciements sans préavis, arbitraire, nous avons tout passé en revue. Elle n'était pas sûre de repiquer. Vrai que moi aussi, une mission un peu plus libre ne me ferait pas de mal!

Nous avons également parlé des grèves de Monrovia, de l'Afghanistan et ses populations si enthousiastes, de mes mésaventures récentes, de ses voyages, et de notre équipe de Monrovia si formidable, qui m'a fait découvrir des formes d'amitié que j'ignorais encore.

J'ai aussi passé un moment avec un gars de MdM en fin de mission que j'avais souvent aperçu mais avec qui je n'avais jamais parlé. Il a parlé de chez eux, et j'ai raconté chez nous une fois encore, et mon histoire récente, et Anna-d'Afghanistan (combien les situations sont heureusement différentes) et nos soirées chansonnette qu'il a regretté n'avoir pas tentées.

Des deux conversations ressortait une question irrésolue: pourquoi maintenant? Pourquoi me rappeler quand tout va mieux, quand commence le travail intéressant? Ça ressemble tellement à une punition, à un "privé de dessert" absurde...

L'avion a atterri très tôt. Le temps de retrouver mes bagages, de me perdre un peu dans le métro, je suis arrivé aux bureaux MSF (OCB pour Operational Centre of Bruxelles, pour ceux qui aiment les sigles) vers 07:00. J'étais bien remonté par l'épuisement de cette dernière nuit sans sommeil et la marche dans le froid enfin retrouvé. Mon attitude était simple: ou on me donnait une bonne raison à mon éviction, ou on admettait que c'était un mouvement d'humeur irraisonné, on s'excusait, et on passait à autre chose.

Yannick est arrivé à 08:00 comme prévu. J'étais calmé.

Pour ceux qui se souviennent, Yannick est mon interlocuteur technique dans la jungle paumatoire d'OCB. J'ai passé toute la semaine à débriefer avec lui: c'est le minimum qu'il fallait pour qu'il ait un tant soit peu d'information à fournir à mon éventuel successeur. cela dit, je n'ai jamais caché que le pauvre ira au casse-pipe.

J'ai aussi rencontré dès ce matin trois différents interlocuteurs essentiels dont je vous passe les noms pour la clarté du récit. J'ai répété trois fois la même chose, savoir que j'ignorais la raison de ma présence ici, que ça me faisait un peu chier, que ça tombait rudement mal, et que j'aurais aimé une explication. Toute cette affaire est tellement floue!

Je suis rentré tôt à l'hôtel (c'était hélas complet chez Wanda, la Mamma italienne). J'ai ouvert le paquet des Scandinaves: c'était une version africaine du "penseur" de Rodin. Clin d'œil? J'ose le croire. Ça ressemble à Anne-Marie.

Il y avait un deuxième lit dans ma chambre que je savais réservé par MSF également. Je me suis couché en fantasmant comme un malade. À une heure du mat', je me suis fait réveiller par un Fribourgeois en pleine forme, sympa en diable, de retour de vacances au Brésil et en partance pour une mission Rwanda. Après avoir fouillé nos mémoires en détail, nous avons dû conclure que nous nous étions manqués d'un an aux scouts de Romont: il y était chef de patrouille jusqu'en 1986, et j'y étais l'année suivante.

Tout de même, je ne peux que me répéter: c'est drôle, la vie...

Petit déj' avec mon Romontois (c'est comme ça qu'on dit, c'est pô ma faute). Nous avons encore rigolé comme de vieux amis de toujours. Il m'a raconté sa soirée romantique foirée à cause de potes en panne d'essence, et m'a montré à la télé le truc le plus absurde qui se puisse penser: une chaîne qui filme le studio de la radio. Quoi de plus étrange???

Et puis, on m'a tapé sur l'épaule: c'était James! James-Bond, mon chirurgien favori!!! Ben pour une surprise... Il m'a présenté sa dernière conquête, et nous avons encore rigolé comme avec un vieux père un peu négligé. À OCB, j'ai été accueilli par un "C'est l'automne!" enthousiaste. En effet, c'était une de ces superbes matinées d'automne comme il y en a hélas trop peu, avec soleil levant magnifique. J'ai eu toute la journée en tête "La complainte du phoque en Alaska" qu'on m'avait faite chanter samedi: "Ça n vaut pas la peine - De laisser ceux qu'on aime - Pour aller faire tourner - Des ballons sur son nez". Hum!

Dans les bureaux, j'ai rencontré un Karel qui partait pour Zwedru remplacer Geoffroy. Je lui ai fait un briefing improvisé avec photos et enthousiasme. Il allait se régaler. Je crois qu'il l'a compris.

Le reste de la journée, je l'ai passé à tenter de faire ingérer à Yannick ce que j'avais mis quatre mois à comprendre.

Wanda, c'est l'Italienne qui tient la pension où MSF nous loge pour les briefings et débriefings, sauf ce coup-ci où c'était complet. Après avoir un peu hésité, j'ai frappé à sa porte à

07:30, et elle m'a accueilli comme je pouvais l'attendre d'elle: à bras ouverts. Oui, elle se souvient de chacun qui passe par chez elle. Sacrée Wanda. Je l'adore.

Le temps que je n'ai pas passé avec Yannick ce jour-là, je l'ai passé avec les informaticiens: depuis mon retour de R&R, mon disque dur d'archives ne répondait plus. Verdict: mort. Benmerdalors. Perdues mes milliers d'heures de musique. Perdues mes archives. Perdues les centaines de photos piquées aux potes de Monrovia. Heureusement qu'il me restait mes données courantes.

Inutile de dire que cette affaire n'avais pas bonne influence sur mon moral, ni quand je redoutais la conclusion des experts, ni après.

Ce qui a sauvé la journée, c'était de dîner (midi) avec Lucie, une anglaise du PPD qui bosse dans les bureaux (et qui aime la Marmite): comme elle partait pour trois semaines en Indonésie (reportage), elle m'a proposé les clefs de son appart'. Ça, ma belle, c'est une idée qu'elle est bonne (l'idée). Bon. Je n'avais pas à enchaîner les squats pour un temps: c'était toujours ça de pris.

Après, elle avait presque l'air étonnée en me trouvant l'air "plus en forme" que la veille!

La soirée, je l'ai passée chez ma vieille amie Laurence et son copain Martin. Ils avaient déménagé depuis la dernière fois, et leur nouvel appart' était une féerie. Mais j'ai commencé à souffrir d'un étrange torticolis qui m'a un peu gâché la soirée.

**JEUDI 23**

**TINTINTIIIIIIIIIN.**

Jeudi, c'était la journée annoncée des verdicts.

Première partie: nous étions tout un groupe à analyser rétrospectivement la situation pour tenter de l'expliquer. Bon. Il en est ressorti que j'avais trop pris sur moi à cause d'une exigence de qualité née de la visite de Beppe (au fait, il n'était pas là: il est en congé maternité). Oui, ces quatre mois m'ont été "douloureux", et il semble que Christophe-le-pointu ait voulu en prendre un peu sur lui, ce qui m'a plus fait chier qu'autre chose. Mais ça n'explique rien!!! Pourquoi dois-je rentrer alors que je venais de terminer de nettoyer les placards de leurs cadavres, selon l'expression de Yannick? Pourquoi maintenant?

Bref, nous n'avions pas beaucoup avancé: je rentrais un peu parce que j'étais fatigué (avant de partir en R&R!) et que Christophe était fatigué parce qu'il en avait pris sur lui sans que je lui ait rien demandé (je n'ai pas caché que sa sollicitude m'a bouffé bien du temps, et que s'il n'avait pas été mon chef, je lui aurais demandé de me lâcher un peu la grappe). Il était une fois de plus confirmé que j'avais été parfait personnellement et professionnellement, mais il n'en reste pas moins que je étais là, rentré à Bruxelles!!!

Allez, je n'allais pas faire ma mauvaise tête: j'ai décidé de regarder de l'avant, et je suis allé voir ce qu'Arnaud, le nouveau Herrache-Log, avait à me proposer. Il m'a fait asseoir, et fermer la porte. J'aurais dû me méfier. Quand on discute à portes fermées à MSF, c'est que les nouvelles sont mauvaises.

En effet, le gars avait à m'annoncer qu'ils ne voulaient plus de moi à MSF-B.

Glups. La pilule a eu un peu de mal à passer, là!

Résumons-nous: on me vire sans vraiment d'explications sinon la fatigue d'un FieldCo qui n'était même pas officiellement responsable de mon poste, et, préventivement, on me prie d'aller voir ailleurs?

Ça m'a fait un peu chier.

C'est un euphémisme.

Comme je ne réagissais pas, Arnaud a continué, un peu en vrac: j'étais bien noté par tout le monde professionnellement. Idem pour le côté humain. Même Alain (le big boss précédent) lui avait dit du bien de moi, ça m'a fait tout chaud au cœur de l'apprendre. Mais le fait que Christophe et moi nous soyions bien entendus joue contre moi: ça exclut en effet que nous

n'ayons pas pu nous blairer. Bon, la prochaine fois je m'engueule avec tout le monde, alors. Arnaud a bien souligné que je n'étais pas blacklisté sur les autres sections, et qu'il me soutiendrait comme référent. Ben encore heureux, tiens! Il a fait appel à ma première mission, mais lorsque je l'ai interrogé, il a confesser ignorer que j'avais été viré pour les raisons exactement inverses que là, et donc qu'il était un peu spécieux d'arguer d'une répétition. Il a terminé son laïus gentiment en soulignant mon comportement adulte, la responsabilité avec laquelle je prenais à cœur de fournir un débriefing correct, et tout le tremblement. Il a même fini par me remercier.

N'empêche que j'avais la queue en berne.

Comment ne pas me dire que si j'avais écouté Niels, si j'étais resté dans mon coin sans parler à la coordo', je serais encore à Monrovia?

Il y a une BD de Baru intitulée "Sur la route encore", en référence à Kerouak, avec un auto-stoppeur sous la pluie en couverture. Ouais, sur la route. Ouais, encore. Ouais, en fait, je me sentais plutôt comme une feuille morte de Renaud, "sur le pavé" (Boucan d'enfer)...

Je sais depuis mon retour d'Afghanistan que je n'aurai pas de peine à retrouver du boulot, mais ce n'est pas la question. Ce soir, je n'ai le courage de rien. Tout recommencer une fois encore, c'est au-dessus de mes forces.

Je me suis senti soudain bien fatigué. Mais je ne pouvais pas encore quitter OCB.

D'abord, il me fallait appeler Belinda, une autre copine du PPD: elle n'était hélas pas dispo' avant lundi.

Ensuite, j'ai voulu discuter avec Carine, la fille qui avait organisé ce même PPD, mais elle était pressée, et a écourté notre discussion. Ça m'a fait mal au cœur.

"J'ai beau chercher auprès d'mes potes

Le réconfort de l'amitié

'Bientôt z'en auront plein les bottes

De m'voir pleurer"

Renaud, Boucan d'enfer.

À 20:00, Émilie est venue me chercher pour aller bouffer avec Aziz. Ce sont deux potes de PPD, les seuls que nous ayons pu réunir pour une petite bouffe sympa. Aziz avait renoncé à partir après avoir attendu un poste pendant quatre mois comptés depuis la Norvège. Émilie était rentrée du Tchad en mai. Coudbol, elle était pile-poil dans la région d'où la famille d'Aziz est originaire, et lui revenait de vacances en Lybie où ils s'étaient installés. Bref, ils avaient de quoi causer, et je me suis régalez à les écouter parler. Ça me faisait du bien d'avoir pu résumer mon histoire en trois phrases et passer à autre chose.

Émilie m'a reconduit en me faisant parler. Comme Carole, elle n'a l'air de rien avec ses vingt-cinq ans, ses dreads et son look bab' à faire pâlir ma cousine Marie. Mais il faut l'entendre raconter sa mission avec césariennes sous tente, de nuit pour qu'il fasse moins de cinquante degrés, à la lampe de poche, avec dix centimètres de sable au sol et la famille qui regarde! Et il faut savoir qu'en un peu moins d'une centaine d'opérations ils n'ont perdu personne pour commencer à la voir pour de vrai. Ajoutez un cœur d'or et un sens humain hors normes, vous commencez à approcher le personnage.

Elle m'a fait prendre une bière bien noir (je crois que c'est la première fois de ma vie que j'ai vraiment aimé une bière) et elle m'a fait parler de mes amours de mission, et de leurs perspectives. Elle m'a soutenu sur toute la ligne pour mes histoires d'adoption, m'a parlé de sa sœur vietnamienne, et donné mille exemples que j'aurais voulu produire moi-même. Puis elle m'a fait sortir les photos d'Anne-Marie (rappel: elles se connaissent, puisque toutes deux rencontrées en Norvège). Sacrée Émilie. Elle a tout de même réussi à faire que je me suis

couché en regardant de l'avant...

**VENDREDI 24**

**ELISABETA ET HAROLD**

Allez, c'est presque fini!

Petit déj' à l'hôtel avec des responsables de sections Norvégienne et HongKongoyenne. Discussions sympa, sur les grèves de la mission Monrovia, sur la rareté des Finlandais en mission, et sur les talents de photographe de Raymond-de-Hong-Kong. Ensuite, j'ai passé ma journée à donner une leçon de bétons à Yannick. Je crois que je nous ai impressionnés tous deux: tenir une journée sur ce sujet avec un gars qui n'est pas né de la dernière pluie... Des fois qu'il y en aurait encore à OCB pour douter de mon "professionnalisme"...

La surprise, c'est qu'il briefait une architecte italienne qui partait en Angola, Elisabeta. Et, joie, tout le temps où elle a assisté à nos entretiens, elle m'a soutenu. J'avais l'air moins solitaire dans ma bataille! Et puis, nous avons profité des pauses cigarette pour faire plus ample connaissance: vous vous souvenez qu'à mon retour d'Afghanistan j'ai failli détourner un avion qui amenait un architecte pour la section espagnole qui voulait construire un hôpital en terre? Ben c'était elle. Elle a été rapatriée avec la clôture de la mission Afghanistan...

C'est drôle, la vie.

Lucie m'a envoyé copier ses clefs, sous la pluie. J'avais l'appart' dès le lendemain. Génial! Avec la fin de la journée, mes rares énergies réveillées la veille par Émilie et soutenue par la rencontre avec Elisabeta ont commencé à flancher. Allez, plus qu'un jour à tirer, et je me pose.

J'ai usé ce qui me restait d'énergie à renoncer à détester Christophe que je dois revoir mercredi. C'était un peu difficile, mais j'aime autant me dire que c'est la faute à padchance et à personne plutôt que perdre le peu d'énergie que j'ai à détester quelqu'un. Si j'en ai l'occasion, je lui glisserai tout de même qu'il pourrait peut-être intercéder pour qu'on me propose une mission. Ce n'est pas que j'y tiens, mais ça sortirait un peu de la boue mon amour-propre en berne.

J'ai retenté de voir Carine, mais elle n'avait toujours pas de temps.

J'ai appelé Carole-de-Monrovia. Elle n'était pas disponible avant lundi.

Ouais, le ouikène allait être long... Long et bien solitaire.

Je pensais au "Baltique" de Renaud, que mon esprit se plaisait à associer au chien du "Neal et Sylvester" de Cosey:

"Je pourrais vivre dans la rue  
Être bourré de coups de pied  
Manger beaucoup moins que mon dû  
Dormir sur le pavé mouillé  
En échange d'une caresse  
De temps en temps d'un bout de pain  
Je donne toute ma tendresse  
Pour l'éternité ou plus loin"

Et puis, j'ai appelé Harold, le pirate de mes débuts à Monrovia. Avant que je puisse parler, il m'a demandé si j'avais où dormir ce soir. Je n'avais pas. Il est venu me chercher.

Il m'a conduit à sa maison, une sorte de rêve incarné, une petite bicoque de contes de fées à dix minutes de la Grand'Place de Bruxelles. Par la plupart des fenêtres, on n'aperçoit que des arbres et des moutons qui broutent. C'est dingue, dingue...

J'ai été accueilli par Chantal, sa femme, Française d'origine, qui m'a dit que les Belges avaient le sens de l'accueil: elle-même, elle était venue à vingt ans voir des copains, et elle y était toujours, mariée, mère de deux filles de onze et quinze ans. L'aînée était absente et j'héritais de sa chambre. La cadette était là, impressionnante avec son regard inquisiteur de jeune femme qui

s'éveille. La maison est si petite qu'elle tiendrait dans la main d'un modeste géant. Mais elle a tant de recoins, tant de cachettes, tant de bibliothèques habitables, tant de mezzanines, tant de soupiraux et de vérandas qu'il m'a fallu deux heures pour en faire le tour avec l'heureux propriétaire. Ensuite, ils ont reçu leurs neveu et nièce, la seconde fêtant ses dix-neuf ans. Moi, j'avais ma place dans tout ça, comme si j'avais toujours été un vieil ami de la famille, de passage de temps en temps. Ben voyons...

En effet, l'hospitalité belge mériterait plus de louanges!

Harold, cher, cher pirate! Quel sacré gaillard!

**SAMEDI 25**

**ET VOILÀ!**

Le dimanche matin, nous avons petit-déjeuné peinard, puis Harold et moi avons discuté musique et celtisme. Nous avons terminé dehors, au soleil, sur une table de jardin, entre les cris des enfants dans leur cabane et les moutons (je vous jure que je n'en rajoute pas).

Vers midi, il m'a conduit chez Lucie qui terminait ses bagages. Elle m'a fait visiter le quartier et m'a confié la maison. J'avais deux jours pour dormir avant de retrouver Belinda, Carole, puis bien d'autres encore. En espérant que la solitude ne m'empêcherait pas de me reposer...

## **07 — BRUXELLES (ENCORE, MAIS PLUS POUR LONG), LE 06 OCTOBRE 2004**

*Concoul*

*Les "Carnets du Libéria" ne sont pas débaptisés! En effet, j'y retourne avant longtemps (en fait, tout début novembre), mais plus pour MSF. Une autre fois peut-être?  
Récit.*

### **BRUXELLES, MERCREDI 29 SEPTEMBRE 2004**

Il est 7:00. Le jour se fait doucement dans les carrés des vélux sur les toits de Bruxelles. La petite chaîne de Lucie joue Soldat Louis: "Des fois, Dieu qu'il est dur de repartir - Quitter un corps, un coeur ou un sourire - Bien sûr on n'a jamais parlé d'av'nir - Toujours on se console de souvenirs" (Navigateur).

C'est une tanière idéale dont j'ai hérité là: Perchée au quatrième étage d'une rue calme aux vieilles maisons Art Nouveau qui ne sont pas sans rappeler les plus belles de Nancy, et le temps où mon vieux pote Pasc' m'en faisait les honneurs. Deux niveaux, reliés par un escalier raide et tournant à l'évidence récupéré chez un brocanteur. En bas, l'étage à vivre, avec coin cuisine, salle de bain à baignoire sur les étoiles, et coin salon-télé. Hier soir, c'était "Mission". Avant, les Monty Python pour se détendre la rate.

En haut, mensardée bas, le nid douillet de la chambre à coucher. Un grand lit pas trop mou. Je commence à récupérer.

Hier, je discutais avec Belinda, encore une de la bande du ppd. Un jour, je vous les listerai les personnages à retenir: Belinda en sera. Elle vit à Anvers, en colocation à neuf dans une maison de la fin du dix-neuvième siècle avec plafonds à quatre mètres. Salles de bains grandes comme tout l'appart' de Lucie. Fenêtres à faire passer un Concorde. Moquette. Ordinateur commun, entre cuisine et salon-télé. Génial.

Belinda s'est faite virer de sa première mission MSF il y a une paire de mois, et elle en est

encore plus amère que moi. C'était pourtant loin d'être sa première mission: elle était partie avec une autre ong au Burkina Faso et chaïpluouè encore. Sa compétence professionnelle ne peut pas être mise en doute, les hôpitaux où elle a travaillé se l'arrachent. Non, c'est une de ces sordides histoires d'intérêt et de pouvoir qui gâchent tout. J'en parlais justement avec un Stéphane qui bosse à OCB depuis quatre ans qu'une rafale de mitrailleuse lui a coupé les jambes, en Éthiopie je crois: MSF est irréprochable lorsqu'il s'agit d'urgence. Ils sont les premiers sur le terrain, indépendants, avec une logistique que le monde entier leur envie. Efficacité absolue, dont la reconnaissance est méritée. Mais dès qu'ils se mêlent de "développement", la structure de MSF cesse d'être adaptée.

Bref, Belinda est rentrée en colère, mais avec un sentiment nouveau, celui d'être bien dans sa ville d'Anvers. J'adore l'entendre me raconter qu'elle a retrouvé ses amis, et qu'elle n'a plus ce besoin de bouger, de partir, de sortir. Et, dans cet état d'esprit serein, il ne lui a pas fallu trois semaines pour se trouver un copain qui lui va bien, très bien.

Bref, Belinda va bien.

Demain jeudi, je retrouverai Carole et nous irons accueillir toute une équipe de retour de Monrovia: Geralda et Christophe, en vacances pour un moment, Anne-Marie qui m'a promis de porter une chemise noire dont nous avons longuement discuté chez le tailleur, Raymond-de-Hong-Kong et ses appareils photo, et, surtout, Ilaria-la-belle-Italienne. Allison-qui-n'aime-pas-la-marmite est également sur Bruxelles, en formation, mais je n'ai pas encore pu la joindre. Elle sera avec nous la soirée.

J'ai besoin de ce moment. J'ai besoin de ce débriefing informel et amical. J'ai besoin de ces retrouvailles pour mettre fin à mon aventure à Monrovia. J'en ai besoin pour faire le deuil de cette fausse couche.

Après, je pourrai penser à mon avenir.

Cela dit, les choses se profilent déjà. D'abord, je ne vais pas prendre les vacances que je prévoyais. Je ne suis pas en état d'en profiter. Il me faut rebondir, il me faut aboutir un histoire, il me faut un succès pour que je puisse m'accorder des vacances. Donc, boulot. Rapidement.

J'ai eu beau commencer à envoyer des cvs et savoir que j'aurai des offres, je vois de moins en moins de raisons de ne pas retourner au Libéria travailler pour grand-père-Roger. Sauf, bien sûr, si une Italienne a d'autres idées. Sans ça, je pense que j'irai, malgré le pénible sentiment de "retour" dont je me serais bien passé.

Au départ, j'avais surtout retenu la proposition pour y aller avec mon vieux potal d'archi, Peter. C'était une bonne opportunité de tenter enfin de travailler ensemble, et puis, pour moi, c'était l'occasion d'un départ "à deux", même si c'est pour raisons professionnelles et non sentimentales. En fait, je rêve douloureusement du jour où ces deux aspects de ma vie ne seront plus contradictoires, du jour où je pourrai concilier mes deux passions, l'architecture et un couple, une famille. En attendant, l'un ou l'autre, c'est toujours ça de pris.

Même si Peter ne vient pas, Roger m'offre une belle occasion de boulot pas trop déstabilisant, très libre en termes de contrats et d'avenir, qui me permet de préparer mon avenir calmement, en travaillant, en concluant d'une façon certes inattendue mon aventure au Libéria, et par là même de me refaire un orgueil que MSF a bien malmené.

Une seule chose me retient: j'ai peur qu'il m'arrive un jour de m'engueuler avec Roger. Je l'estime trop pour vouloir envisager cette possibilité. Je me tiendrai à carreau, encore plus qu'avec MSF-Libéria. C'est une promesse que je me fais. Il est des gens avec qui on n'entre pas en lutte.

Bref, a priori, les "Carnets du Libéria" ne sont pas encore débaptisés.

## VENDREDI, LE 01ER OCTOBRE 2004

---

Cette fois ça y est: nous sommes en octobre! Ouf, j'ai bien cru que ce mois de septembre 2004 n'allait jamais mourir. Pour fêter ça, j'ai embrassé au réveil les deux plus belles Monroviennes, Carole et Anne-Marie. Elles avaient toutes deux dormi chez Lucie après notre petite soirée de retrouvailles avec encore Allison-qui-n'aime-pas la Marmite. Nous avons bien discuté, bien débriefé, et bien terminé ce mois de septembre exceptionnel sur une note gaie s'il en est.

Ouais, ce serait à refaire, un mois de fou comme ça, je le referais, ne serait-ce que pour apprendre l'Italien. Mais je prends deux semaines de repos complet avant et après! J'ai plus vingt ans, nom de moi! Les émotions, ça travaille...

Ce matin donc, j'ai conduit Anne-Marie à son taxi: ce soir, elle sera rentrée "chez elle", et va reprendre (pour un temps ou pour longtemps) sa vie "normale". Ensuite, c'est Carole qui est partie inaugurer son nouveau travail. Elle se pose pour une paire d'années, et nous avons passé pas mal de temps à visiter des apparts': elle veut acheter. Un sacré changement dans sa vie, elle aussi.

Reprenons: c'est qu'il en aura vu passer, des choses, ce mois de septembre.

Ça a commencé par des amours un peu inattendues et en langue étrangère avec des yeux bleus nourris à la dynamite tous les matins et qui dégueulent plus d'étincelles que César à sa sculpture.

Il y a dans toutes relation des à-côtés qu'on ne choisit pas: la belle-mère, les poils au sein et les ronflements. Mais parfois, ces à-côtés sont heureux, et la belle-doche se révèle cuisinière émérite spécialisée en trartopums. Ilaria promène avec elle le cadeau-bonux d'une plastique de rêve. Vous savez que malgré toutes les conneries sexistes que je peux balancer, je ne suis en réalité pas très attentif à à la plastique, mais bon: quand une fée descend d'Orion et vient donner vie à la playmate du calendrier Pirelli d'il y a trois ans que vous gardez nostalgiquement sur votre mois préféré à la porte de la cave, lui ajoute un accent inimitable et l'énergie d'une pile atomique "Wonder" ("miracle"), ben y rien à faire sinon soupirer, sourire et... plonger.

Bon. Ensuite, je suis parti en vacances, je me suis enfin reposé de quatre mois de travail fou et de nuits trop courtes, et je n'ai pas retrouvé celle avec qui j'avais perdu contact depuis plusieurs semaines. Au retour, on m'annonçait la fin de ma mission et mon vol trois jours plus tard (les pointilleux corrigeront: quatre). En une semaine, j'avais épuisé tout le bénéfice de celle de repos au bord de mon lac-à-pêcheurs-en-surf, bien sûr.

J'ai passé du temps dans les quartiers généraux histoire de ne pas laisser le projet crever complètement, et j'ai squatté l'appart' d'une copine en vadrouille, en attendant le retour d'un gros morceau de la famille de Monrovia, et en particulier une certaine Italienne dont les "Monnnnnstère" souriants hantent mes oreilles.

Hier, donc, j'ai serré la paluche à Christophe. Nous avons discuté un peu, c'était fort sympathique, et je me suis dit que j'avais eu bien raison de ne pas lui imputer mon retour anticipé et le détester. Il est en Belgique pour une paire de semaines de vacances avec Geralda, et j'espère bien que nous nous recroiserons. Avec Cap'train-Harold, qui les aime bien aussi.

Et puis, Ilaria m'a sauté dans les bras, et entre deux de ses débriefings, nous avons constaté que nos vies ne nous proposaient pas de perspectives à moyen terme, et que, partant, il ne valait pas la peine de nous retrouver en octobre. Bref, quand je l'ai raccompagnée à l'aéroport l'après-midi même, tout ce que j'avais à lui dire, c'était merci pour la sincérité de toute notre histoire commune. Et passée. Je savais déjà qu'il ne me fallait qu'une sieste pour ne garder de tout ça que le tendre et le doux.

Merci ma belle!

De la soirée "après-Monrovia" qui a suivi, j'ai surtout compris que ce qui m'était le plus

pénible dans le fait de me faire virer de MSF-B, ce n'est pas tant la façon et ma fierté partie aux fraises, mais que tout d'un coup j'étais arraché à cette famille de Monrovia à laquelle je m'étais attaché, qui m'avait adopté, et dans laquelle j'avais ma place. Bref, en ayant à quitter MSF, je suis un peu plus orphelin. Un peu seulement, puisqu'il y aura toujours la possibilité de revoir certains dans des soirées comme ça. Mais tout de même! Crotte.

Maintenant, c'est fini: nous sommes en octobre!

Reste cependant un gros doute: quand je regarde dans quel état j'ai été parfois, durant ce fameux septembre 2004, je me demande ce qu'est devenue ce que je croyais être ma force de caractère... À vingt ans, je me serais méprisé d'avoir les mains qui tremblent d'émotion, de passer des nuits à m'épuiser pour chercher le sommeil, de pleurer avec un cheval lorsque personne ne voulait m'étouter, et de ne pas trouver la force ni d'espérer, ni d'entreprendre, ni même ce peu de forces qu'il faut pour croire. Aujourd'hui, je ne peux pas nier que toutes ces faiblesses sont en moi autant que dans toutes les bonnes bandes dessinées du monde: je ne sais pas si j'en suis plus pauvre ou plus riche...

Laissons le mot de la fin à ces mots de Renaud qui ont hanté mon dernier jour de septembre ("Petit pédé", de mémoire):

"Tu seras malheureux parfois  
La vie c'est pas toujours le pied  
Moi qui ne suis pas comme toi  
Le malheur j'ai déjà donné  
Qu'on soit tarlouze ou hétéro  
C'est un peu le même topo  
Seul l'amour guérit tous les mots  
Je te l'souhaite, et au plus tôt."

## **BRUXELLES, LE MARDI 05 OCTOBRE**

---

Hier, j'ai envoyé à Roger mon assentissement. Je retourne au Libéria à la fin du mois.

Je ne me sentais pas de découvrir une nouvelles structure, un nouveau pays, un nouveau projet, passer des interviews où j'aurais à dire que je ne savais pas pourquoi je m'étais fait virer de MSF, plaire, convaincre, croire, rencontrer des inconnus en foule.

Je crois que c'était une bonne décision de toutes façons: je me sens mieux. Et, m'offrant un projet, cette décision m'a offert un mois de vacances que je vais employer à visiter le nouvel appart' de ma Pitite Soeur qui devient grande et s'installe toute seule dans ma ville natale et chérie.

Et puis, mon vieux Peter pourrait bien m'accompagner. Là, ce serait carrément coule!!!

Allez, j'envoie en l'état. Ça fait assez de nouvelles d'un coup.

Vive octobre!!!

## **08 — PAYERNE, SUISSE (EH OUI, LA VIE EST PLEINE DE SURPRISES), LE 04 NOVEMBRE 2004**

---

*Résumé:*

*Je mets "Résumé" pour ceux qui n'ont pas compris que le premier bloc de paragraphes des mes trucmuches est à la fois une introduction et un croquis rapide de la tartine qui suit.*

*Donc, ceux qui suivent auront compris que j'aurais dû envoyer ce "Carnet" du Libéria, attendu que début novembre est arrivé. Bon. Bein, euh... Non, le départ n'est pas annulé, mais il est joliment ajourné, exactement à janvier, ce qui me laisse la possibilité d'exhumer mon plan antique initial d'aller passer Noël en Finlande (pour resserrer des liens que le temps distends) en passant par le Danemark et la Suède pour retrouver des filles dont le nom encombre ces "Carnets du Libéria" et qu'il serait donc fastidieux de citer dans une introduction censée être un résumé et ma phrase est trop longue de toutes façons.*

*La suite, c'est la tartine promise, pour ceux qui ont envie de se l'envoyer.*

## **JEUDI 04 NOVEMBRE 2004, DONC**

---

Sacré mois d'octobre. Encore un qui ne m'aura certes pas ennuyé ! Heureusement, j'ai plus dormi et j'ai moins été égratigné qu'en ce fameux mois de septembre 2004 qui l'a précédé. Ledit mois avait commencé ainsi : j'avais envoyé un septième "Carnet" attestant que je m'étais décidé et avais envoyé à Roger-du-Libéria mon assentiment. J'escomptais décoller début novembre : j'avais un mois de vacances devant moi. J'en suis resté le premier tiers à Bruxelles, puisque Lucie m'avait gentiment prêté ses clefs. Comme j'avais du temps pour cogiter, je peaufinais le scénario de mon *comeback*, je pesais le pour et le contre, vérifiant que le premier l'ayant emporté de bon droit. Contre : le sentiment de retour en arrière et le devoir de s'expliquer envers chacun, surtout les locaux, en fait. Le peu d'éclairage supplémentaire sur mon éviction que d'aucuns (en tous cas moi) n'hésitent guère à qualifier de cavalière. Officiellement, "Inadéquation poste/profil". En fait, rien du tout, puisque le profil, je n'en ai pas changé depuis que ça allait bien (sous Alain), et que le poste, nous venions de le redéfinir avec Beppe-de-Bruxelles. Passons. C'est tout pour le "contre". Pour : terminer proprement une histoire avortée, prendre le temps de me poser avant de dégouter la prochaine grande aventure que j'aurai à vous conter si vous êtes sages, et, je ne m'en cache pas, retrouver ceux (de fait, celles) qui ont fait l'intérêt de cette mission, essentiellement Anja-la-blonde-Suédoise, Henrike-la-belle-chirurgienne et Nadja-la-Flammande-replaçant-Carole. Pas Alfred-mon-chef-direct, dont j'ai appris par la suite qu'il avait claqué la porte après mon départ. Je n'en déduis rien, mais chus content qu'il m'écrive encore régulièrement du Kenya.

Bien entendu, nos relations auraient changé. D'abord, nous ne vivrions plus ensemble, nous ne nous verrions que lorsque nous en ferions l'effort, et donc également qu'avec ceux qui feraient cet effort. En clair, le turnover lassant de la mission ne m'aurait plus affecté. Nous aurions nos soirées, nos rencontres, mais je n'aurais pas vu ceux qui n'auraient pas fait l'effort de se déplacer.

Et puis, il y avait mon successeur, le fameux Danois briefé par mon prédécesseur sur un projet qui avait déjà tout changé (en fait, ce n'est pas grave, puisque la raison officielle de mon licenciement est que le projet a changé). D'un côté, il aurait pu vouloir m'extirper tout ce que j'avais à lui raconter de ce projet, jeu auquel je me serais prêté avec l'enthousiasme que je montre pour les jeux en général. Disons, "pour l'amour du projet". D'un autre côté, j'aurais bien compris qu'il agisse comme moi avec Niels-le-formidable, qu'il évite la discussion professionnelle, histoire de ne pas me garder dans un statut ambigu. À cela près que lui n'avait pas eu deux semaines de passation, pas même une minute, pas même un téléphone. Autre gag : je changeais de camp, je passais du côté du fournisseur, alors que je connaissais (pour l'avoir fait !) son budget poste par poste ! Sans compter ses contrats et ses engagements. Bref, le spectre des relations possibles était des plus larges, de l'hostilité ouverte à la collaboration étroite en passant par l'indifférence...

J'ai également préparé ce que j'avais à amener : Camalot pour renouveler nos soirées jeux, du Cénovis pour comparer avec la Marmite (le premier est plus doux, en fait), des guimbardes à offrir, et, bonheur des sens walallaesque et hélicoïdal, du Shabtziger, ce fromage suisse qui concurrence bien des horreurs de France ou de Norvège. Je n'en ai pas encore souvent parlé, j'avais tort. Le Shabtziger, c'est paroxystique, c'est titanesque, c'est Broadway (référence à Reiser, mon bien-aimé), c'est mystique...

Le 09 (octobre, hein, c'est d'octobre qu'on parle), Peter m'a embarqué dans sa caisse et nous sommes allés squatter chez ma pitite sœur Lanilà qui venait d'emménager à Neuchâtel, ma chère ville natale – que dis-je "chère", "adorée" serait encore infiniment en deçà de ce que je ressens pour ce que l'objectivité ne devrait pas faire craindre de qualifier de la "plus belle cité de l'univers". Bref, je suis fier que ma sœur-qui-devient-grande ait balancé son dévolu sur ma ville-à-moi, celle que j'aime tant que je me refuse à y vivre pour mieux y passer mon temps libre, mon temps choisi, mon temps d'élection, comme une non-demande en mariage de Brassens.

Neuchâtel, ce n'est pas ce que je suis, mais d'où je viens, ce n'est pas mon présent, c'est mon passé, mon origine, ma source, c'est ce que j'ai de tendre en moi, d'innocence. Neuchâtel, c'est ma famille, c'est ce noyau d'insouciance auquel me raccrocher quand la vie se veut trop sérieuse, c'est ce rappel éternel du temps où je savais si bien rire sans raisons, sans justifications, pour le plaisir de rire. Neuchâtel, ce sont mes premiers textes, des textes que j'appelais tous "Mademoiselle", et qui parlaient de rencontres fugaces, d'amours rêvées, d'inconnues qui passent comme devant Rimbaud.

Et puis, l'automne lui va si bien.

Bref, c'est-y pas 'achement coule d'avoir ma pitie sœur que j'aime habitant la ville que j'aime ? C'est drôle, la vie...

Bien entendu, j'ai fait les honneurs de ma passion à Peter, et, quitte à discuter comme des faucheurs stakanovistes, je le promenais dans mes ruelles préférées dont la brume qui nous cachait la vue formidable sur les alpes ne ternissait pourtant pas la douce lumière jaune de pierre d'Hauterive. Inutile de vous dire que j'en ai profité : si j'aime ma ville (ouais, chais, vous l'avez compris, et alors ?), j'ai encore trop rarement l'occasion d'en arpenter les rues chéries avec un architecte, un connaisseur, que dis-je, un amateur, étymologiquement un qui aime, un qui sait s'extasier aussi longtemps que moi sur cette passerelle qui ne mène à rien qu'un banc deux mètres au-dessus des eaux du lac, face aux Alpes qu'en l'occurrence on ne pouvait apercevoir plus que l'autre rive...

Quant à nos discussions, il en est sorti que Peter s'est décidé, et que nous partions donc ensemble. Il nous restait alors à peine plus de deux semaines. Il est reparti vaquer, et je suis resté squatter chez ma sœur pour continuer ma cure de repos. J'ai également renoué avec la lecture, en première occurrence avec Ivan Illich et sa critique de la mécanisation lorsqu'elle se fait paradigme. Bref, le goût d'écrire m'est revenu si fort qu'aujourd'hui encore, je me languis d'un bureau avec un ordinateur et une semaine sans autre chose à faire qu'écrire, écrire, écrire, du courrier et des amitiés.

Au fil des retrouvailles, je racontais, le Libéria, sa richesse qui fait son malheur (diamant, bois, caoutchouc et surtout pétrole), sa relation ambivalente aux Etats-Unis, cet embargo qui empêche la naissance économique du pays après quatorze ans de guerre civile, et qui accule les anciens combattants à la petite délinquance, et ces gens qui mentent sans cesse au téléphone ("Je suis en réunion", "j'arrive tout de suite", "je suis en route, à tel endroit"...). Je racontais le business que sont les ONGs et plus encore les Nations Unies, et l'anecdote de ce ministre nouvellement nommé aux communications qui avait commencé par créer une taxe sur les radios qui s'élevait à plusieurs dizaines de milliers de dollars par ONG.

À ceux qui pouvaient comprendre, je racontais mes combats pour réduire les sections d'acier incroyables qu'on voulait me faire poser sur le chantier, je listais les malfaçons, et je reconnaissais que j'aurais dû commencer par former mes équipes, qu'elles n'avaient pas même le niveau pour comprendre ce dont je parlais, mais que je ne m'étais pas méfié, j'avais trop aveuglément suivi l'avis de mon prédécesseur qui les trouvait acceptables. Je m'étais laissé emporter par l'ambiance "urgentiste" qui prévaut chez MSF.

Je racontais aussi ces deux choses dont je reste fier, cette guérite pour le garde dont les

pas de murs s'accotaient à des poteaux sans les toucher, à la Mies Van De Rohe et ce chenal pour les eaux pluviales dont la largeur diminuait comme la profondeur allait croissant à cause de la nécessaire pente.

Mais comme je racontais tout ça, une préoccupation se faisait de plus en plus insistante : Roger n'avait pas donné signe de vie depuis que le mois avait commencé. À deux semaines de partir, ça devenait inquiétant, surtout vis-à-vis de Peter que j'avais entraîné à ma suite dans cette histoire. Bref, nous avons décidé de ne pas nous alarmer trop vite : nous nous sommes fixé rendez-vous le 24. Si Roger n'avait pas donné signe de vie alors, nous abandonnions.

J'étais surtout inquiet parce que je ne voyais pas de raisons au silence de Roger : l'adresse Internet avait fonctionné auparavant, et le téléphone restait muet. Bref, je ne me faisais pas de doutes quant à notre emploi (nous avons un contrat oral et Roger est un homme de parole), mais j'envisageais de plus en plus l'éventualité malheureuse d'un accident, d'une maladie, d'un gros problème qui lui serait tombé sur le coin de la figure. En fait, c'était un peu de tout cela : maladie, problèmes d'Internet, mauvais numéro de téléphone et, surtout, lenteurs et circonvolutions administratives...

Au abords dudit 24, je sentais la tension monter, mais j'avais une fois pour toutes refusé de laisser voix à mes inquiétudes avant la date. J'avais la parole de Roger, et seul une sale turpitude pouvait changer nos plans. Bref, je continuais à me considérer comme sur le départ, bien que la date approchât sans que rien ne se fût concrétisé.

Je pense souvent à cette histoire entendue je-ne-sais-plus-où (une pleine journée de reconnaissance éternelle à qui m'en retrouve la source, tiens !) : aux débuts de la Chine communiste, l'État avait décidé de lutter contre les oiseaux qui se gavaient des récoltes des braves prolétaires chinois. Il a donc été décidé un jour d'action où chacun du milliard de Chinois devait empêcher les oiseaux de se poser en faisant le plus de bruit possible. Les oiseaux, effrayés sitôt qu'ils tentaient de prendre du repos, finirent par mourir d'épuisement, et les récoltes du prolétaire purent à nouveau être légitimement confisquées par l'État.

J'aime beaucoup cette histoire d'oiseaux assassinés par épuisement, empêchés de se poser le temps d'un repos.

Dans le train pour rejoindre Peter, je me suis scotché à la vitre et j'ai regardé défiler l'automne, ses brumes, ses couleurs, sa mélancolie, ce vivant tableau de Friedrich. Je venais de lire "Un faune sur l'épaule", une des ces BDs qui réenchangent le monde. Et, allez savoir pourquoi, je repensais à Harold, mon pirate préféré, et sa maison anachronique derrière les tours de Bruxelles, cette retraite plus hors du temps qu'hors de la ville, ce lieux magique où l'on peut encore prendre son temps, rêver, s'approprier sa vie, l'apprivoiser, l'aimer, tout doucement.

Comme de juste, nous avons réussi à joindre Roger le 24 ! Attendu que l'administration se faisait désirer, il nous a proposé d'attendre janvier, que tout soit sûr. Du coup, Peter est reparti bosser un peu. Moi pas. Hé hé hé. Comme je l'ai dit, j'ai ressorti des archives mon plan de voyage en Finlande. Au moins, le Shabtziger ne serait pas perdu !

Bref, ce n'est pas encore demain que ces "Carnets du Libéria" parleront dudit pays !!!

## 09 COPENHAGUE, DANEMARK, LE 05 DÉCEMBRE 2004

*Ça y est : j'en suis enfin à devoir dactylographier mes histoires sur un foutu clavier danois avec des a, des o et des å partout, en lieux et place de nos bons vieux é, à et autres é. Un mois de novembre en demi-teintes, entre ennui et inactivité, mais qui se termine bien.*

*Pour ceux qui ne suivent pas, je profite du temps qu'il me reste d'ici à janvier et notre départ pour le Libéria pour visiter le Nord et les amis que j'y ai : ceux de longue date et ceux de 2003 (Braunwald, ce séminaire sur l'écologie, et le ppd pour msf). Je suis parti de Suisse, suis passé par la Belgique, et maintenant écris du Danemark. Ensuite : Suède, et surtout cette bonne vieille Finlande, terre du sauna et d'Alvar Aalto, de Juba Leiviskä et de la nuit éternelle.*

## **SAVAGNIER, SUISSE, LE MARDI 09 NOVEMBRE 2004**

---

Premiers flocons qui flottent dans l'air sec. Youpeeee...

Allons: il n'y a pas une semaine que j'ai mis en ligne la dernière version des "Carnets", et voilà que déjà les choses évoluent. Les événements de Côte d'Ivoire font négliger ceux de ce petit voisin qu'est le Libéria. Pourtant, des révoltes urbaines ont fait vingt morts la semaine dernière... Couvre-feu militaire à 16:00, depuis assoupli à 19:00. Bref, rendez-vous une fois de plus avec Peter ce ouikène. Les préludes téléphoniques laissent soupçonner que la discussion prendra un tour à peu près tel: oui, nous partons toujours au Libéria en janvier, mais si nous trouvons autre chose d'ici là... Monrovia est encore une priorité, mais cesse d'être la seule option prise en compte. C'est un cap, un objectif, un azimut, mais je vois de plus en plus probable que nous serons déroutés avant de nous envoler de Bruxelles. La vie est pleine d'inattendu. On croirait un de ces *Holzweg* chers à Heidegger.

## **SAVAGNIER ENCORE, LE VENDREDI 19 NOVEMBRE 2004**

---

J'aurai passé deux semaines chez mes Cousins Diacon. J'ai pu enfin me trier toutes ces données récupérées par-ce par-là après la mort clinique de mon disque dur à Monrovia. Je n'ai pas beaucoup insisté là-dessus, mais c'est assez traumatisant pour moi de ne plus disposer de toutes ces données qui me permettent d'écrire, mes textes et mon courrier. Bref, ma tête désature progressivement, et j'ai pu lundi écrire mon premier texte depuis des mois et des mois. Ça va mieux. Encore un peu de sommeil, et je serai reposé corps et esprit.

Le ouikène dernier, Peter est venu dans le Val-de-Ruz avec Laurent. J'ai piqué au premier une ceinture et au second des bretelles: je peux ainsi illustrer l'expression favorite de Roger-du-Libéria: "J'aime mieux porter ceinture ET bretelles." Cela dit, nous ne sommes pas parvenus à le joindre au téléphone, bien que la situation sur le terrain semble se détendre - mais jusqu'à quel point et jusqu'à quand, bien malin qui peut l'affirmer.

Nous avons défini notre position ainsi: le Libéria reste notre priorité, si ça se fait. Peter prépare son trou dans deux agences, au cas où et moi je ne fais rien avant janvier: avoir reçu sept offres en réponses à mon petit mailing de retour (dont la moitié vraiment intéressantes) ne m'encourage pas à me préparer des filets et autres assurances.

Ce qui m'est assez clair, c'est que je suis las de partir seul. Et j'ai bon espoir de que 2005 mette fin à mes périodes solitaires. Si je ne pars pas avec mon vieux potal au Libéria, je commence à connaître suffisamment de monde pour me permettre d'envisager que... Je n'en parle pas trop, de peur de conjurer la chance! Non, au-delà de la superstition, je ne veux pas trop parler de ces choses aussi essentielles qu'incertaines. J'aurai bien assez à dire si quelque chose se fait. Nous verrons après mes vacances.

Et puis, hier j'étais avec ma Cousine Pauline, malade. J'ai donc dû cuisiner pour deux. Je voulais faire des œufs durs, et, comme ça faisait longtemps que je n'en avais fait, si tant est que j'en avais jamais cuisinés, j'ai laissé la coquille se casser. Si vous avez déjà fendu un œuf à "durcir", vous savez que le blanc en sort en fils et forme dans la casseroles de longues méduses qui nous ont fait rire comme rarement!

Parenthèse: c'est tout de même un sacré morceau de chance de vivre dans une famille où "Cousin" est synonymes des acceptions les plus mélioratives d'"ami".

Cousine-Pauline a mis sur la petite chaîne de la cuisine (qui sert en général à passer les

musiques qui calment les deux cadets, handicapés mentaux) *Place des Grands Hommes*: "on s'était donné rendez-vous dans dix ans..." Où étais-je il y a dix ans? Je préparais mon bac, moins toutefois que le ballet de fin d'année *La Belle et la Bête*, mon seul "grand" rôle comme danseur. J'ai tiré à pile ou face l'architecture contre les écoles d'ingénieurs que me conseillaient les profs de sciences dures. J'étais loin d'être passionné encore, et si j'avais écrit alors ce que j'aurais voulu être devenu dix ans plus tard, j'aurais sans doute été bien en peine de répondre, et ce que j'aurais dit néanmoins aurait probablement parlé de scène ou de religion. Mes conversions à l'architecture et à la philosophie (existentialisme) datent de mes vingt ans.

Celui que j'étais à dix-huit ans aurait-il été fier de celui qu'il est devenu? Je l'ignore: nos valeurs sont tellement différentes. Je me serais sans doute trouvé devenu bien matérialiste, et j'aurais probablement fait bien peu de cas de combien ma sensibilité s'est affinée, moi qui ne jurais que par la puissance de l'esprit.

Et vous? Vous en étiez où, il y a dix ans?

Et, bien sûr, Bruel a chanté son "tu verras tout c'qu'on peut faire, si on est deux" qui m'a pas mal remué. J'en reviens ainsi à mes premières considérations d'il y a quelques lignes (à propos de 2005), et la boucle est bouclée.

## **BRUXELLES, LE JEUDI 25 NOVEMBRE 2004**

---

Deuxième journée Bruxelloise : mon "trip" vers le nord commence.

J'étais donc dans le train Suisse-Belgique avant-hier. J'y ai fini mon premier Ella Maillart, cette digne successeur de David-Neel (encore à découvrir en ce qui me concerne). Elle écrit : "Partir, c'est revivre." Et, assis dans mon compartiment depuis six ou sept heures alors, je ne parvenais pas à lui donner tort !

Je regardais mon vieux sac : il a neuf ans, je crois. Ma mère me l'a offert pour mon dix-neuvième Noël. Avant que j'entreprenne mes "voyages", il m'a suivi dans mes balades en montagne avec Sélim, ma sœur Aline, ou en solitaire - ça c'était de l'aventure, et une belle école de vie ! Encore bien des valeurs qui me guident aujourd'hui, je les ai forgées en suivant Sélim sur les pentes enneigées des Alpes du Sud. Ce sac a dos a ensuite transporté mes effets en Angleterre et en Finlande, mes premiers voyages hors de France, bien avant d'être hessdéhef.

Suis-je un voyageur ? Je ne crois pas. Peut-être. C'est vrai que je me sens rarement aussi bien qu'assis dans un train ou marchant, avec cette pensée vagabonde qui englobe si bien le monde. Pourtant, j'ai cherché à m'établir pour un moment à chacune de mes étapes. Est-ce moi qui me remets en route malgré que j'en aie, ou est-ce la vie qui me pousse ?

Je repensais à ces deux amis en missions qui m'ont confié leur "i want to go home" et "je veux rentrer à la maison" : moi, je n'ai nulle part où rentrer. Je me sens en exil, peut-être depuis que mes propres amis m'ont viré de notre appart', à Puteaux, au pied des tours de La Défense. C'est le dernier endroit où je me sois vraiment installé : je n'avais pas vingt-quatre ans. Depuis, j'erre. Sur tous les plans.

Ma vie, c'est "construire" : pourquoi me retrouvée-je toujours à voyager ? Où obtiendrai-je un poste stable qui me permette d'achever enfin quelque chose ?

Question en deux temps :

1-Deux fois que je me fais virer par msf, sans parler d'avant, et

2-Deux fois que je me fais plaquer sans explications, sans parler d'avant non plus.

Conjonction ?

Problème de fond sous-jacent ?

Un truc que je refuse de voir ? Quelqu'un a des cours de déprogrammation mentale à me donner ?

L'incapacité d'achever, c'est bien le complexe de Dom Juan, non ? Quel cynisme, un nom

pareil, tiens ! Me traiter de Dom Juan, c'est bien la plus imméritées des insultes qu'on pouvait me faire...

À Bruxelles m'attendait Guilhem, un des gars les plus sympathique du PPD (il y a juste un an, tiens), heureux papa depuis sept mois : toujours un exemple que je prends en note. Il m'attendait pour une soirée avec des gens de MSF, dont Geralda-de-Monrovia que je ne savais pas en Europe ! Quelle joie !!! Reparler pendant des heures de ce qu'est devenue la mission et de ses ragots a ranimé ma motivation d'y retourner un peu dégonflée par le temps qui s'étire.

Et hier, après avoir dîné sur un banc au soleil (temps toujours aussi vif), j'ai retrouvé Sabine, une petite blonde de ce même PPD. Je l'adore, avec son accent chantant et son enthousiasme un peu timide. Je devrais la revoir ces jours à venir. Elle prévoit un deuxième départ début 2005, bien que sa première mission ait été assez difficile.

Ensuite, j'ai retrouvé Bruno et Carole de Monrovia. Deuxième campagne successive d'exhumation de souvenirs. Une soirée bien sympathique encore que Carole ait été plutôt lessivée.

De retour chez Cap'tain-Harold qui m'héberge, nous avons parlé d'une nouvelle qui m'a fait plaisir : mon pote Eero, architecte en Finlande, me proposait que nous fassions un concours ensemble lors de ma visite. Coule : j'ai presque un prétexte "professionnel" à mon voyage vers le froid et la nuit.

Jusqu'au bout de la nuit, Céline ?

#### **BRUXELLES, LE SAMEDI 27 NOVEMBRE 2004**

---

J'ai passé deux jours à OCB, les bureaux de MSF. Deux, parce que bien que j'aie prévenu de mon passage, je n'ai trouvé personne de ceux que je cherchais le premier jour...

Les nouz, en bref : je savais déjà que mon successeur n'a pas pu faire grand'chose encore en raison des grèves et autres émeutes. Par contre, j'ai appris que MSF lâchera Rédemption (l'hôpital, "mon" chantier) en septembre 2005. Ce qui signifie que le boulot ne sera pas terminé. Donc que mon successeur se retrouve à déterminer ce qui sera entrepris de ce qui sera abandonné. Gag, comme nous avons commencé par tous les bouts, ce qui sera abandonné, ce sera les salles d'op'. Il sera beau, l'hôpital de Monrovia tout neuf, avec ses salles d'op' d'avant le déluge ! Et puis, mon successeur ne devrait pas pouvoir prolonger son contrat, et donc ne tiendra même pas jusqu'à septembre. Bref, ce sera un quatrième larron qui achèvera le massacre. J'espère ne jamais revoir cet hôpital et ce que nous en avons fait.

Et puis, le recruteur m'a confirmé qu'il préférerait que j'aie me faire recruter ailleurs, alors qu'Alain (mon ex-chef) m'a forouardé un courrier où le même recruteur lui jurais qu'il me proposerait quelque chose d'autre. Ces doubles discours me révulsent.

Du coup, à la conf' du soir sur le retrait d'Iraq, je me suis emmerdé, là même où je m'étais passionné il y a juste un an : questions d'éthique, de principes et de philosophie d'intervention. Bref, j'en avais plein le cul.

Heureusement, j'ai croisé plein de jolis minois connus et j'ai eu droit à quelques rencontres géniales. Par exemple j'ai bouffé à côté d'un médecin Libérien en mission chaïpluou, tout à fait enchanté par mon projet de retour dans "son" pays. Il connaissait Roger, et tout... Ça ne s'invente pas, des trucs comme ça !

Et puis, le soir, je suis allé squatter chez un pote de Capt'aine-Harold, au dix-huitième étage d'un immeuble en plein centre de Bruxelles. Baies vitrées d'aquarium sur la ville au crépuscule : vous imaginez le tableau. Un gars passionnant, Algérien d'origine, architecte, polyglotte, savant à ramener Léonard de Vinci à la maternelle, mystique que c'en est un grand

souffle dans le cœur, et, pour ne rien gâcher, avec ce brin d'hétérodoxie et d'humour qui parfait un portrait qui risquerait l'austérité. Et puis, il partage mon goût immodéré pour les jeux : une bonne façon de ne pas faire que parler !

Une rencontre un peu comme une oasis, avec ces étoiles qu'on attrape en tendant le bras et le vent qui murmure des paraboles et des chansons douces.

## **BRUXELLES TOUJOURS, LE MERCREDI 01 ER DÉCEMBRE 2004**

---

Après un ouikène hors de Bruxelles (Bruges, son marché de Noël sous la pluie, ses couvents pour "ginguettes", célibataires non religieuses, et un joli bâtiment communal en brique de facture tout ce qu'il y a de plus moderne), et comme il n'y avait pas grand-monde au Danemark, je suis retourner squatter chez Ahcène (pas Lupin), mon cher philosophe du dix-huitième étage. Là, j'ai réappris des notions comme le lâcher-prise ou l'accueil, voire la vertu de la prière, ce temps volé au temps efficace, comptabilisé, normalisé. Enfin, vous appelez ça comme vous voulez, moi je préfère "prière" à "méditation" ou à "yoga".

Ahcène-du-dix-huitième-étage déteste les clef. Il raconte avec bonhomie qu'à Alger, sa vieille caisse était la seule épargnée du parking, parce qu'un clochard y dormait. Et à Bruxelles, il a surpris un jour un pochtron qui s'était endormi nu dans la chambre de son fils heureusement absent ! Mais sinon, vertu de la porte toujours ouverte, il n'a jamais eu de problèmes.

Il m'a également présenté un petit vieux qui fait les courses pour toutes les petites vieilles de l'immeuble, les distrait, leur donne goût à la vie : c'est l'âme de cette tour. Il y a des Saints, il faut être aveugle pour le nier.

Hier, je suis enfin parvenu à joindre Roger-du-Libéria. Pas de nouvelles : les financements se confirment et on peut commencer à parler contrat, mais le prix du sac continuant sa vertigineuse ascension (aujourd'hui 40 USD), Roger prédit d'autres manifestations avant Noël. Difficile de dire s'il sera opportun de faire appel à des Blancs en janvier !

Bref, *statu quo* : nous en restons à notre accord préalable, avec priorité Libéria et portes de sorties au cas où ça ne se fait pas en janvier.

J'ai également revu la p'tite-Carole, qui allait franchement mieux, et m'éblouissait de sourires et de bonne humeur, ce nonobstant qu'elle n'allait guère mieux que moi dans le fond. Quand je vous dit qu'elle a une sacrée force de caractère !

Je lui ai raconté que ce qui me pesait c'était cette inactivité forcée, cet affût de janvier où tout doit se décider, où je pourrais enfin poser les hypothèse d'une équation à résoudre ensuite : entre le Libéria et Hildegarde qui va rentrer de sa première mission d'un an au Congo, ce n'est qu'en 2005 que je pourrai commencer à me positionner pour la suite. En attendant, je me fais du gras. Et je vais voir les potes les plus lointains pour ne pas rendre mon frein inutilisable à force de le ronger !

## **COPENHAGUE, LE DIMANCHE 05 DÉCEMBRE 2004**

---

J'ai ensuite encore passé un jour chez Ahcène-du-dix-huitième où il m'a conté histoire sur histoire : ce gars est une mine, une source et un grenier tout à la fois. Ça va des souvenirs sur les premières toilettes à trône en Algérie à cette réponse d'un sage à qui il demandait une aune qui lui permettrait de mesurer le degré de sagesse auquel il était parvenu : la parole douce. La sagesse se mesure à la douceur de la parole.

Jeudi soir, quand il m'a amené à la gare, il m'a remercié d'avoir honoré sa maison. Ce type ne cesse de me surprendre : c'était tellement à moi de lui être reconnaissant, puisque je lui

devais bien plus que le gîte et le couvert, il m'avait redonné la paix du coeur.

En attendant mon train de nuit pour le Danemark, je sifflait du Zelenka à m'en faire exploser les joues. J'avais le coeur léger et l'humeur à affronter n'importe quoi. Comme nous n'étions que trois dans notre compartiment, je me suis couché par terre et ai laissé chaque muscle de mon corps se détendre, comme quand ma soeur d'ostéopathe pose un temps un doigt habile sur la plante du pied pour replacer une hanche ou rééquilibrer un foie.

J'étais heureux de partir. Je me suis endormi en grognant de joie, à mon habitude des bons jours.

---

## 10 STOCKHOLM, SUÈDE, LE 24 DÉCEMBRE 2004

---

*Joyeux Noël!*

*Voici mon cadeau: un petit Carnet nordique, plein de neige et de poussière d'étoiles (mais dépouvé ou presque de barbe d'ogre) pour accompagner le café fort des lendemains de fêtes. Imprimez le tout, et dégustez lentement ce petit tour de la Baltique. C'est sans prétention mais de bon coeur.*

*Bons baisers.*

## ÅLBORG, DANEMARK, LE MARDI 07 DÉCEMBRE 2004

---

Quelques jours déjà que je suis au Danemark, et que je retrouve mes repères dans ces exotismes discrets faits de portes au canon qu'il faut tourner à l'envers, à la fente au niveau du genou qui tient lieu de boîte aux lettres, et au bouton indépendant du loquet (fort malaisé lorsqu'on ne dispose pas de ses deux main), de poteaux électrique en treilli de fers plats asymétrique et de café d'après manger institutionnalisés auxquels il serait muflé de déroger.

Je suis arrivé vendredi dans ces contrées septentrionales qui m'émeuvent tant: au réveil de cette nuit où je me suis senti si bien que j'ai racontée l'autre fois, le train a été embarqué dans un ferry pour une petite heure, à la grande surprise de ma voisine Américaine. Nous avons donc profité de la traversée pour lier connaissance, ainsi qu'avec cette autre voisine, une Suisse mariée à un Danois depuis quatre ans et pour qui ces quatorze heures de train sont un commute. L'Américaine a offert de partager son pain, mais a hurlé son horreur en apercevant mon opinel, qu'elle a taxé de rouillé et inhygiénique. Mon opinel, pas clinne? Il était difficile de m'insulter plus. Ce n'est pas par revanche pour autant que dès le débarquer final à Copenhague, je me suis rué dans le premier kiosque venu, et j'ai offert à la jeune Américaine un de ces fameux bonbons salés sans lesquels le Nord ne serait pas le Nord : elle n'a pas eu l'air enchantée. Est-ce la raison pour laquelle nous n'avons pas échangé nos adresses ?

J'ai donc passé trois jours dans la capitale, chez Steen (ppd, première mission à Moscou) et chez Alaa, l'amateur de musique classique du Libéria. Je suis allé voir Christiania, le quartier bab', hors la loi, hors règlements d'urbanisme, passionnant pour un architecte puisque toutes les constructions sont oeuvres d'amateurs, pour le meilleur et pour le pire. Le premier soir, nous sommes sortis voir quelques "msf-dk", et j'ai eu la surprise de retrouver Niels, mon illustre prédécesseur : j'ai fini par tant le maudire que j'ai bien été surpris par la chaleur de son accueil. Apparemment, il n'a pas été vexé par l'acerbie (et alors, c'est quoi, le nom dérivé de "acerbe" ?) de ma critique de son boulot. Nous avons bien entendu parlé toute la nuit, nonobstant cavalièrement les charmantes infirmières de rigueur dans une soirée msf, et il m'a raconté ses projets qui l'éloignent de l'architecture au profit des postes de chef de mission. Il n'a pas eu l'air affecté de ce que "notre" projet s'étiolé et ne soit jamais terminé, mais a beaucoup parlé du Libéria que je vais retrouver, et toutes ces sortes de choses.

Hier, Alaa m'a accompagné au train dans l'air matinal sec et vif (mais toujours dépourvu de neige) : nous étions partis en avance car je voulais profiter du bref jour pour visiter l'église à côté de chez lui, dont la belle facture moderne m'avait frappé la veille. En effet, ça en valait le jus, et même Alaa a été convaincu par cette oeuvre de Rasmussen.

J'en avais tout de même pour près de cinq heures de train avant d'arriver à Ålborg, dans le nord : c'est fou comme dans ces pays que je ne connais pas, j'ai l'impression bête que tout est proche ! Le wagon était plein de gamins, et au lieu de lire j'ai passé le trajet à faire le gâteux. Gouzi-gouzi! Marrant tous ces mioches dans les transports : déjà dans le métro de Copenhague j'ai été surpris du nombre de landeaux...

J'ai été accueilli par Anne-Marie-la-brune (Anja-la-blonde est encore à Monrovia pour trois semaines) plus rayonnante que jamais, et même plus jolie: le Danemark lui va mieux que le Libéria. L'appartement qu'elle partage avec des mecs est d'une propreté qui contraste avec celle des deux premiers intérieurs danois que j'ai connus, où les papiers peints dataient d'avant-guerre (et encore : laquelle ?) et où une fois le lavabo n'avait pas d'écoulement (l'eau s'évacuait par le siphon de sol), et où l'autre fois la douche était dans l'étroit wc, sans rideau, si bien que toute la pièce était inondée sans vergogne au point qu'il fallait enfilez des schlapettes pour aller pisser son bol.

Je serai donc de retour ici dans trois semaines, pour retrouver l'essentiel de l'équipe de Monrovia, ainsi que quelques autres... Ça va être le panard.

#### **GÖTEBORG, SUÈDE, LE VENDREDI 10 DÉCEMBRE 2004**

J'ai quitté chez Anne-Marie-la-Brune mercredi, avant-hier. La vieille, nous avons visité ensemble un musée local, oeuvre tardive d'Alvar Aalto. De la bonne architecture honnête, mais pas du "grand Aalto". En rentrant, nous sommes passés devant une statue de gardeuse d'oie, illustration du conte d'Andersson. Nous avons eu bien du mal à retrouver son histoire. Vous vous en souvenez, vous, de "La gardeuse d'oies" ?

Nous nous sommes posés dans un café qui donnait sur une patinoire temporaire dont montaient des cris de joie et des pétarades de fusées. Nous avons discuté sans fin, comme au temps de la terrasse de la Maison-Quatre. Bien que nous n'en n'ayons pas parlé directement, j'ai soudain mieux compris Ilaria, la jolie Italienne : je me suis rappelé qu'elle se disait elle-même papillon. C'est exactement ça, en fait : je suis un vieil éléphant. Et un éléphant, ça ne peut pas comprendre la légèreté et l'insouciance du papillon. Au mieux, ça peut en percevoir la beauté, et se réjouir s'il se pose un moment sur sa vieille défense. Mais il ne peut pas le retenir, pas plus qu'il ne peut comprendre pourquoi le papillon est si pressé de repartir vers d'autres fleurs. La vie est si courte pour les papillons. Plus courte encore que le souvenir attendri qu'il aura laissé dans la mémoire du vieux pachyderme.

Je m'égare. Ce que j'ai retenu de ce premier séjour au Danemark :

>Le distributeur de savon intégré à la robinetterie des éviers domestiques (j'ai longtemps cherché le savon),

>Les flammes partout dans la rue (il doit y avoir du magnésium pour que le vent le plus adéornéléboeufs ne les fasses que danser),

>Ce pain noir incomparable, au point qu'il manque même aux étrangers (Alaa par exemple) lorsqu'ils quittent le pays,

>Les éoliennes, partout, partout,

>Les pistes cyclables, partout aussi, et dont les piétons doivent se méfier sous peine de se voir rappeler à l'ordre d'un coup de sonnette vindicatif.

Bref, un pays d'écolos tendance bab'. Chouette.

Avant-hier, donc, petit coup de ferry pour la Suède. Je commence à être fameusement habitué à ces trucs-là, mais pour changer, il s'agissait d'un express, et j'avoue avoir été impressionné par le départ jaillissant.

À bord, j'ai changé mes couronnes danoises pour des suédoises : vive le rot ! C'est ma petite soeur qui va être contente, elle qui collectionne les pièces. Tous les passagers transportaient des cartons d'alcool (j'ai même vu un gars avec un diable) : avec la Suède commencent ces pays où le prix de l'alcool est prohibitif. Et dans tous les recoins du navire, il y avait des machines à sous. J'avais oublié cet aspect-là de la vie nordique. Alors je suis sorti sur le pont et je me suis abreuvé des couleurs tendres du ciel vespéral, griffé d'avions et aux fins cyrrus oranges comme peints par Turner. Lorsque nous avons croisé un autre ferry, je n'ai pu m'empêcher de trouver gauche et laide cette grosse larve blanche sans reliefs. C'est frustrant, ces ferries qui n'ont même pas vraiment de ponts extérieurs.

En Suède, j'ai retrouvé Pål (ça se prononce "Paul", tout bêtement, ne laissez pas ces lettres exotiques vous en faire accroire), un collègue à tendance écolo. Il m'a fait visiter derechef un musée pour l'environnement qui m'a fait hurler. Même dhl y avait un stand ! dhl, vous savez, ceux qui expédient vos cadeaux de Noël aux quatre coins du globe en vingt-quatre heures pour un prix prohibitif. dhl, écolos ? Faukon m'essplike. Et puis, ils étaient tout fiers de gogues à deux compartiments où l'on ne peut même plus pisser debout. Ça m'a énervé, tiens.

Sinon, mon séjour a été marqué par une visite dans un autre musée, avec des aquariums à requins que j'ai adorés tant ça m'a calmé. Pål avait invité une amie, une collègue encore qu'on aurait pu prendre pour la soeur jumelle d'Anna, la beauté homologuée de Monrovia. À les écouter parler, j'ai retrouvé les accents d'Anja-la-blonde, avec cette bouche en cul-de-poule qu'ils prennent pour prononcer leur étranges voyelles, variations sur le son U.

En journée, j'ai pu apprécier les tons brique et cuivre de la ville, qui me rappelaient ceux de Strasbourg. Pour la première fois, il ne faisait pas beau. Il n'a pas non plus neigé (j'aurais bien voulu, tiens), c'était juste couvert. Le soir, nous sommes allés avec d'autres copains de l'été dernier à Braunwald (Tintintiiiiin) dans un de ces parcs d'amusement avec grande roue, tour panoramique et jeux de hasard. Il y en a un comme ça dans chaque ville de Scandinavie où je suis passé jusque-là, et les gens y dépensent leurs soirées et leurs salaires.

## **STOCKHOLM, SUÈDE, LE VENDREDI 24 DÉCEMBRE 2004 (NOËL, QUOI!)**

---

C'est déjà Noël, donc, et je n'ai rien de mieux à faire dans ma petite auberge de jeunesse grand-luxe que me remettre à la machine à écrire (naïf, va: pourquoi pas la plume d'oie, tant que t'y es) et raconter le petit périple qui a occupé les quinze jours que vous avez dûment occupés à écumer les magasins de niaiseries en quête désespérée pour un cadeau qui ne fera pas plaisir mais qu'il aurait été malséant de ne pas ramener. Je suis un peu méchant, mais vous comprendrez. Et pis, je préfère offrir des cadeaux n'importe quand sauf quand ils sont attendus. C'est plus personnel. C'est plus sincère...

Keskeuchfous là, dans une auberge de jeunesse où il n'y a que des vieux? Hé hé hé. Il faut sauter à la fin pour le savoir. En attendant, si vous en êtes arrivés jusque-là de mes histoires, ne vous pressez pas, installez-vous confortablement, et prenez le temps de déguster votre café. Le meilleur est à venir. Je me vante? En tous cas, j'ai la nuit devant moi et des cantiques en suédois comme musique de fond. Je n'ai pas de raisons de me presser: détaillons.

## GÖTEBORG

---

Je m'étais arrêté à mes retrouvailles avec Pål-Paul (et pas Pot, comme disait la poule) l'architecte-écolo. Enfin, je dis "architecte" pour simplifier, en fait il est en urbanisme option paysage. En tous cas, nous avons assez de vocabulaire commun pour nous comprendre à demi-mots (et Demi-Moore).

Le 10 était un vendredi, il y a juste deux semaines, donc. C'était mon dernier jour à Göteborg. J'ai rejoint Pål-Paul à l'école d'archi, et je n'ai pu m'empêcher de constater combien toutes les écoles d'archi que je connaisent ressemblent à des écoles d'archi. C'est un peu crade partout, avec des morceaux de trucs et de machins qui font la fierté des prétendus artistes qui hantent les lieux. Nous avons bouffé pas cher dans l'école de cuisine, et nous y avons gagné une colique qui m'a fait marrer... Nous étions attablés avec une Japonaise (genre, je n'ai pas son pedigree, en tous cas Asiatique grand Est) et un grand à lunettes au cerle noir extravagant, tellement maigre qu'il devait tenir son pantalon sitôt qu'il débandait (je devrait arrêter de lire du San-Antonio, moi). Nous avons parlé "fond", et je me suis épaté: je crois que je tiendrais plusieurs sets même contre un mec aussi calé que Peter-qui-ne-viendra-pas-au-Libéria (mais ca, je ne vous l'ai pas encore dit, alors faites comme si j'avais trouvé autre chose pour le singulariser). Bref, j'étais à la maison...

J'ai filé à Pål-Paul un peu de courrier à poster: c'est que les Suédois se sont habitués à vivre sans bureau de poste! Ou plutôt, ils ont des bureaux de poste, mais ils servent à tout sauf à acheter des timbres, envoyer des lettres, et décrocher les crêpes trop vigoureuses collées au plafond. D'ailleurs, le courrier que ma mère a forouardé à Stockholm (j'y viens, j'y viens), j'ai dû aller le chercher au supermarché local...

## STOCKHOLM

---

J'ai voyagé toute la journée pour traverser la Suède d'ouest en est dans sa plus grande largeur. Je veux dire, ce n'est pas que ce soit très long, pas cinq heures de train, mais je suis parti aux eaux rores, et je suis arrivé de nuit. Toujours pas de neige, mais les étangs même ceux respectables par la taille étaient gelés. Le Nord approchait.

À la gare, Philippe m'attendait. Ou plutôt, comme il est arrivé en retard, j'ai pu remarquer les centaines de flics en faction partout-partout. Il semblerait que l'heure ait été aux manifs opposant néo-nazis et anti-racistes (je sais, je dois outrageusement simplifier le débat, là). Déjà à Göteborg, Pål-Paul se tenait à carreau quand il croisait des rasés en santiag avec des chaînes. Quand j'ai repéré Philippe dans la foule, j'ai commencé par lâcher une série de jeux de mots qui nous ont bien secoué les intérieurs, et nous avons repris contact (c'est que ca faisait plus d'une semaine que j'étais sevré de français, moi. Et puis, Philippe est un bon sujet, amateur de Lapointe comme il est!). Philippe, c'est un grimpeur repent, un peu comme bibi. Je veux dire que c'est lui qui m'a fait connaître (plus ou moins), mais que lui non plus ne poursuit pas régulièrement. Bref, nous ne sommes pas aller mater les fesses des petites escaladeuses Scandinaves. Nous avions mieux à faire (c'est dire!). Nous avions à chanter. C'est que Philippe a sur moi l'avantage de maîtriser tout Brassens (ou presque, et entre autres) à la guitare. C'est d'ailleurs ce qui nous laissera pour toujours irréconciliables: Philippe aime autant que moi Renaud et Brassens, mais il place le second en tête. Comment pourrions-nous nous entendre? Il y a un immense fossé d'incompréhension entre nous, et il nous est parfois difficile de communiquer...

Je suis resté trois jours dans sa piaule d'étudiant, heureusement moins chiche que celles de France (et de Bretagne). Presque grande, même. J'ai même un peu fait connaissance avec certains de ses colocs, en particulier un soir de bourre où ils nous ont invité à un Uno trash aux règles tellement altérées que la plus forte gueule l'emportait. Alors j'ai perdu, bien entendu.

L'essentiel de notre temps, nous l'avons passé avec Gumila (ou Gunila, ou un truc du genre), une fille fantastique qui me rappelait un amie du Provence (aujourd'hui mère de deux enfants, des fois qu'elle ne se reconnaisse pas à ce qui suit): même vie débordante, même sourire radieux qui vous donne soudain l'impression d'être important, de compter pour quelqu'un, même enthousiasme communicatif qui fait chanter une dizaines de personnes à sa suite sans que personne ne réalise bien ce qu'il fait. Bref, nous avons répété des chants pour "Lucia", ce lundi 13 où comme plein de monde nous nous sommes réunis en début de soirée sous une arche de pierre, et nous avons chanté avec plus d'enthousiasme que de justesse jusqu'à ce que nos mains figées par le froid laissassent tomber les bougies qu'elles tenaient vaillamment comme des paladins des estocs. Vous savez comme j'aime chanter: vous imaginez mon bonheur.

Quoi d'autre? Je passe les orgies de bonbons salés plus dégueulasses les uns que les autres (surtout les autres) et autres précisions météorologiques (de toutes manières froid et sec, adorable, de lapin). Nous sommes allés (toute la chorale, comme la plupart de nos activités) dans un petit bar alternatif écouter un concert de jazz intime. Les trois musiciens et la chanteuse avaient des têtes tellement formidables que je n'ai pas pu m'empêcher de sortir mon calepin et les croquer (miam!), avec discrétion vu que je ne suis pas dessinateur, il s'en faut, et encore moins portraitiste! J'ai aussi retrouvé une copine de ppd qui rentrait tout juste de mission et rayonnait encore de toute la joie de vivre ramenée d'Afrique. Et puis, juste avant que je parte, Philippe m'a fait essayer ses patins de randonnée: ici, le patinage n'est pas tant un sport de salle qu'un moyen de se taper des super balades dans les parages, voir en pleine ville, sur les eaux gelées. Un régal! Philippe a même ces petits crochets qu'on porte autour du cou pour se dégager si la glace cède.

C'était chouette, ce séjour suédois entre architecture et chant. Je commençais à me sentir bien, très bien, genre rien à prouver, juste à offrir. Je me sentais disponible. Prêt à vivre, prêt à mordre avidement dans la vie... J'ai aussi terminé un premier Sartre qui m'a fait un peu chier: je trouve ses personnages tellement désespérément nombrilistes qu'ils sont incapable d'un seul sentiment. Le seul vrai sentiment que j'ai trouvé dans tout le roman (c'était "L'âge de raison", pour ceux qui l'ont lu), c'était cette détresse du héros lorsque tout son monde s'écroule et qu'il se retrouve seul. Ca, oui, c'était beau, presque vécu. Je pouvais y croire. Mais le reste, ces gens qui ne parviennent pas à s'oublier, je n'y crois pas. Ca demande trop d'énergie, de tant prendre garde à soi. Personne ne peut être si complètement égocentrique.

## HELSINKI

Mes premières amies en Finlande étaient de Turku, sur la côte ouest, juste en face de Stockholm. Mais la première, Sari, vivait en Écosse, et la seconde, Saija... comme pas rasé en Suède. Pour une fois qu'un truc se goupille bien, dans mes voyages, vous pensez que je vais vous en faire profiter: comme elle se trouvait du même côté de la Baltique que moi et devait prendre le ferry pour sa terre natale (et tralala), nous avons réussi à accorder nos violons (c'est plus facile que des cornemuses, croyez-en ma vieille expérience) et nous avons fait cabine commune le 14, avec un troisième larron venu lui rendre visite. C'était la première fois que je ferriais (férié?) en cabine, et j'ai bien aimé. La compagnie, bien sûr (je ne parle pas de Viking Lines), mais aussi le fait d'échapper à la frénésie générale partagée entre alcool et jeux de hasard.

À Turku, j'ai suivi Saija chez sa famille, chez qui j'ai déjà pas mal squatté. Elle m'a proposé du riz sauce champignons avec de la confiture de groseilles, histoire de me rappeler que j'adorais la cuisine finlandaise, et a préparé ses cadeaux de Noël et ses bagages pour l'Australie, qu'elle aime comme moi la Finlande, c'est dire! Enfin, quand nous avons bien usé notre salive à discuter (ca arrive parfois même avec des Finlandais, quand on commence à bien se connaître), elle m'a posé dans le train pour Helsinki. Pas deux heures. Une paille.

À la gare, Eero, l'architecte. Waoua! J'avais oublié que le gars était si beau: plutôt grand, svelte, bien fringué, visage long et droit, au menton fort, sourire qu'Au-lit-oude lui signe un contrat en blanc (comme une mariée) et tout ce que je ne sais pas raconter, étant peu habituer à vanter les mérites des copains. Mais là, il n'aurait pas eu une régulière, je lui aurais présenté ma petite soeur derechef. Un mec comme ca, elle n'en trouvera pas beaucoup. Remarque, ma petite soeur, des architectes, elle en a soupé. Bon. Force m'est de constater une fois de plus que le monde est bien tel qu'il est, encore qu'un peu plus de tendresse contre un peu moins de guerre ne me le rendrais pas moins sympathique, mais je m'égare et je ne vais jamais parvenir à mettre un point à cette phrase.

Eero m'a précédé dans un chez lui qu'il partage avec un autre architecte: le trajet m'a fait peur, car Eero a au plus haut point cette habitude que bien des Finlandais partagent avec bien des Suisses de se jeter sous les voitures, forts du droit du piéton. Ca marche, mais ca tourne au suicidaire dans tout autre pays, n'essayez pas.

Arrivés, grâce à Dieu comme on dit dans ces Kalas, à bon port, nous avons donc discuté architecture, nous avons visité le musée d'architecture, nous sommes allés visiter Temppeleaukionkirkko, qui est, comme chacun le sait, un église taillée dans le granit et donc un haut-lieu d'architecture, et puis, pour varier, nous sommes allés voir quelques expos artistiques. Vous voyez qu'on a l'esprit large!

Mais où ca a commencé à vraiment devenir marrant, c'était vendredi dernier, le 17: je rejoignais alors mon pote Janne (prononcez Yann-Nez), un anarco-punk rencontré dans un train où nous interrailleons de concert (peut-être que ca conserve?). En première soirée, il me proposait un anniversaire punk dans un squat en banlieue. Vous pensez que j'ai couru! Nous avons commencé par acheter notre boisson (chacun ne boit que la picole qu'il ramène), et le bus nous a déposés au bord de la mer (c'est plein d'îles, ces villes du Nord). Nous avons marché un poil sous les étoiles (mettre ainsi "poil" et "étoiles" dans la même phrase, c'est bath, hein?), et nous sommes arrivés audit squat: une vieille maison traditionnelle en planches, passablement délabrée autant que la nuit pouvait en laisser juger, sans eau courante (j'étais prévenu), peu chauffée et sentant la pisse de chat. Contrairement à ce que j'avais supposé, la musique n'était même pas forte, et au bout de quelques heures, je veux dire de quelques packs, nous avons commencé à pouvoir discuter. Comme toujours, les Finlandais bourrés étaient impeccables, curieux, intéressants, et je rigolais à toutes ces discussions à bâtons rompus (cra!) dont je serais seul à me souvenir le lendemain. Rythmée par les pause-clopes sous la pluie (pause-pipi, en fait), la soirée a tôt fait d'afficher trois heures de mat', et nous avons levé le camp pour envahir la maison jumelle. J'ai encore tenu une paire d'heures dans un vieux canapé, mais vers cinq heures j'ai ouvert une chambre au jugé et j'y ai squatté le premier plumard vide.

En bons anarco-punks, tout ce qu'ils possèdent est récupéré dans les poubelles, jusqu'à la bouffe (mais à l'exclusion de l'alcool): une attitude que je ne pouvais pas ne pas mettre en regard de l'écologie sympa et technologisante de Pål-Paul. Bien de la matière à penser, là, pour le petit lau (et pour le gros lot), bien des exemple à prendre en note. Des trucs que je n'ai pas aimés, bien sûr (l'odeur de pisse de chat, les clopes et la fumée, le look un peu outré), mais tant de choses aussi que ces gens vivaient et revendiquaient, sans craindre de se salir les mains, c'est le moins que je puisse écrire: le végétarisme strict, la non-violence, l'auto-publication, l'autoproduction musicale, le combat féminisme, et cette réponse mémorable: "Tu es architecte? Moi, je ne suis rien." Pas de prétention, pas de défi. Une fait, reconnu, revendiqué: "Je ne suis rien." Je n'ai pas fini d'apprendre de cette réponse.

J'en ai émergé au petit jour, vers onze plombes (pas dans la casquette, les plombes) du mat', sans gueule de bois donc (toujours pas, hé hé hé), mais en appréciant un café fort et bien sucré avec ceux qui ne s'étaient pas encore couchés. Janne m'a rejoint une heure après, et nous

sommes allés passer quelques heures dans son appart' pour manger et siester un peu. Début de soirée (enfin, je dis "soirée" par habitudes: de toutes facons il fait nuit noire!) chez un pote d'enfance de Janne-le-punk, un étudiant en médecine qui offrait son "Pikku Joulu" ("petit Noël"), fête entre amis où l'on boit du Glogg (vin chaud épicé) et mange des biscuits au gingembre avec du roquefort (j'ai piqué la recette à Janne, je vous jure que je n'invente pas!). Il nous a accueilli en bonnet rouge fourré de blanc dans son tout petit appart' de couple, coquet, propre, avec décorations clignotantes partout, vous imaginez sans peine. L'assistance: pour moitié des étudiantes en médecine habillées de court, vous reniflez le déjà-vu! Alors avec mon bagage de routard msf, vous pensez que j'avais la cote presque d'Azur!

Mais très vite, nous nous sommes éclipsés: Janne me proposait une vraie "gigue" punk dans une vieille tour abandonnée: vous pensez bien que les infirmières en devenir pouvaient m'attendre. Nous avons donc resquillé une petite heure dans les transports en communs. Dans le tram, je me marrais en détaillant un petit mec prétentieux parfait dans son déguisement de luxe: veste de costard taguée, bonnet de marque sur un oeil, énormes écouteurs de baladeur, écharpe de soie qui pendouillait à la ceinture, ongles vernis de noir. Les antipodes de ceux que j'allais trouver dans ma vieille tour. Là-bas, c'étaient des punks, des vrais, des underground! Entrée bises et tatouage sur la main droite au marqueur vert d'un centimètre carré, et nous sommes montés au premier: salle genre intérieur de blockhaus, dont la partie qui sert de scène n'est marquée que par une marche, d'ailleurs symbolique, puisque souvent des punks du public allaient chanter ou jouer avec des punks de la scène et vice versa. Au plafond, des facétieux avaient collé tout ce qu'on trouve généralement sur une table en fin de fête: bouteilles, assiettes, reliefs divers, etc. J'ai bien entendu adoré le concept. Sur la scène, j'ai immédiatement repéré le bassistes: jambes d'insecte dans des collants noirs, petit bide à bière moulé dans un pull fin, casquette, et.. charentaises! Promis-juré! Un truc comme ça, j'aurais été incapable de l'inventer. Jambes écartées, le gus se la jouait gratte-morpions-par-guitare-interposée avec enthousiasme.

Quant à l'assemblée... Je regardais ces gamins de tous âges (jusqu'à vieux, donc) couverts de fringues hétéroclites qui n'étaient pas sans rappeler les tenues que j'ai connues en Afghanistan. Le fait que les locaux ne soient chauffés que par la sono n'est y était sans doutes pas pour rien, même si la sono "chauffait" bien, justement! Mais tout de même, comme "là-bas", on aboutissait à une triste uniformité des genres que je ne pouvais que déplorer. En un mot, les filles punk ne sont pas jolies.

Plusieurs groupes se sont succédés, c'est-à-dire que plusieurs fois une partie du public s'est substituée à celle sur scène, et vers quelques heures du matin nous sommes partis, en saluant une fille qui était tellement en manque de tendresse qu'elle embrassait fougueusement tous les garçons en espérant qu'un, un jour, répondrait à son "je t'aime". La pauvre.

J'avais perdu toute notion du temps, je n'avais plus de rythmes que mon sommeil et mon appétit: quarante-huit heures de vie rigoureusement nocturne m'avait renvoyé à ce temps que je pensais à jamais révolu de notre préparaiton de diplôme. Ca m'a fait marrer.

Mais ca m'a fait un choc quand je suis arrivé, le dimanche soir, chez mon pote Samu: il ne m'avait pas dit qu'il logeait avec sa copine dans un petit appart' propre et mignon avec des grenouilles partout, et tellement édulcoré que je n'y ai déniché que deux références discrètes à la passion de ce pote pour l'escalade. Il m'a conduit au mur (que, d'ailleurs, il participe à équiper) pour que je me ridiculise un peu devant les trois filles qui y travaillaient leurs avant-bras, et nous sommes rentrés nous poser devant "Indiana Jones III": j'ai compté quatre - quatre!!! - coupures du pub. Ca tombait bien, à chaque fois, nous nous faisons un sandwich de plus. C'est ce que nous avons appelé notre dîner.

Nous nous sommes couchés à une heure décente (de lit) dans la grande pièce unique de leur appart' mignon, et comme je m'assoupissais me parvenaient des chuchotis et le

chuintement discret de bisous tendres. Je me suis senti tout chose. je veux dire, ne me comprenez pas mal: heureux! J'avais l'impression d'avoir un gros coeur de boeuf qui pompait une vie rouge et puissante. Il y avait longtemps qu'on ne m'avait pas rappelé que les gens qui s'aiment, ca existe. Et si je me moquais de leurs grenouilles, j'étais le dernier des cons.

"Si c'est vrai qu'y a des gens qui s'aiment..." (Cabrel)

Ensuite, je suis retourné chez Eero-le-bel-architecte, et j'ai surtout fait meilleure connaissance avec son coloc' Mika, architecte lui aussi, donc, mais à moitié Allemand d'origine. Entre autres points communs (tels que le handicap de paraître moins que notre âge), nous avons partagé notre façon de concevoir la photographie par exercices. Et nous avons passé la nuit, encore une fois jusqu'à trois heures du mat', à nous montrer réciproquement des photos. Une bien belle rencontre, ce Mika!

Mais Noël approchait, et il était temps que je me retire: en Finlande, c'est une fête familiale, je n'y avais pas ma place.

## ROVANIEMI

Minuit: c'est Noël! Bon, ce n'est pas une raison pour ne pas continuer ma rédaction.

Je suis donc reparti vers le nord, bien décidé à approcher le Cercle Arctique pour la première fois de ma vie: Rovaniemi, nom mythique s'il en est! Vous ne trouvez pas? J'ai pris le train de nuit et suis arrivé dans la seule ville de Laponie à passé midi (quatorze heures de train). Il faisait un tout petit jour, tout de même. Je me suis cru gâteux: à peine sorti de la gare, il m'a semblé reconnaître du Aalto partout. Mais j'ai dégotté l'office du tourisme pour me faire confirmer la santé de mon mental: le vieil architecte s'est offert ici le trio de luxe bibliothèque-théâtre-mairie, le tout aligné sur une rue en forme de place. Waouw! J'y ai donc passé pas mal d'heures, conclues en apothéose au sous-sol de la bibliothèque, plus précisément au rayon musique (on a ça, en France, des bibliothèques avec des milliers de CDs?): ils n'avaient qu'un seul Zelenka, mais que je ne connaissais pas, innocent que j'étais: les "concerti pour deux hautbois et bassons avec basse continue obligée", un chef-d'oeuvre. Comment dire... Vous connaissez mon goût pour Vivaldi? Vous savez combien j'estime par-dessus tout ses concerti pour hautbois? Eh bien Zelenka laisse le maître italien loin derrière. Ah, le beau moment: une telle musique dans un tel lieu...

J'ai repris la route. pour passer la frontière, c'était un peu merdique: un train et deux bus pour cinq heures de trajet. Il commençait à faire froid: heureusement que Laurent-de-Suisse m'avait filé des grosses chaussettes, Peter une chemise épaisse et Ilaria-l'Italienne une veste de K-way!

Arrivé à Luleå, en Suède donc, j'ai pu prendre le train de nuit: plus de quatorze heures, seul dans mon compartiment. J'ai pu me reposer, et je suis arrivé à Stockholm vers midi, en pleine forme, reposé, réchauffé, nourri et désaltéré: j'avais le moral en acier au tungstène. Il valait mieux, vu que c'était pour apprendre que plus aucun train ne circulerait avant le lendemain... Ben zut alors, moi qui était attendu en Norvège!

En deux jours, j'avais fait trente-quatre heures de train pour enfin friser les poils de fesse de ce cher vieux Cercle Polaire. Ca en valait la peine.

De la gare, j'ai successivement eu en ligne Peter et Roger-du-Libéria. Les nouvelles, donc: Roger n'a du boulot que pour moi, et pas pour trop longtemps (tant mieux, donc). De son côté, Peter a trouvé un poste mythique à Londres. Tout se goupille: au programme de 2005, un mois ou deux de Libéria,seul, ce qui me laissera le temps de méditer la suite et le printemps. Et voilà...

Bonne à nez.

*Bon. Normalement je pars dimanche pour un mois de Libéria, avant de commencer le chapitre suivant. J'attends mon billet à Amsterdam, chez mon cher Cousin PYou, où je comalesce de cette histoire qui a fédéré tout 2004 et que je peux enfin vous conter en détails.*

*Où, j'ai été amoureux toute l'année de la même femme prodigieuse. C'est une histoire sentimentale à deux balles d'euros, mais qui explique enfin tous mes choix, hésitations et états d'âme parfois peu compréhensibles tout au long de ces « Carnets du Libéria », qui seraient mieux nommés « Carnets de Hildegarde ».*

*Voilà l'histoire.*

## ANVERS, BELGIQUE, LE DIMANCHE 09 JANVIER 2005 — UNE LONGUE HISTOIRE D'AMOUR

Elle s'appelle Hildegarde, donc.

Un nom comme ça, vous le retiendrez.

Si vous avez la culture musicale et historique, vous penserez à Hildegarde Von Bingen. Si vous avez la culture populaire et bdesque, vous penserez à la femme de Hagar Dünor le Viking. Sinon, vous vous débrouillerez pour retenir ce nom. Pour ma part, je n'en connais pas septante-vingt-neuf, des Hildegarde.

Il y a maintenant un an et demi qu'elle hante mes « Carnets », avec une certaine pudeur, comme un tendre souvenir d'enfance de Saint-Exupéry. Les plus perspicaces ou les plus zélés ont pu suivre sa trace. Maintenant que toute l'histoire a vu sa conclusion, je vous la conte. D'une part parce que j'ai un peu besoin de faire le deuil de tant de sentiments, et d'autre part parce que, quoi que j'en pense aujourd'hui, c'est une belle histoire, et une belle histoire mérite d'être racontée. Et puis, Hildegarde, c'est un sacré bout de femme, et j'adore parler de gens extraordinaires !

Hildegarde n'est pas très remarquable physiquement. Sportive mais sans excès, visage triangulaire, orienté vers le menton pointu. Cheveux blonds souvent tirés en une queue de cheval qui fait pendant à la fine mâchoire. Je crois que si Hildegarde devait être un arbre, elle serait un pommier, au printemps.

La première trace de Hildegarde dans mes récits comme dans ma vie date de juin 2003, et la rencontre est relatée dans les « Carnets d'errance 02 ». Nous étions à la même séance de recrutement à Bruxelles, et nous avons parlé de Manchester où elle avait elle aussi vécu juste avant ou juste après moi. Nous communiquions d'ailleurs en anglais (elle est flamande). Je n'avais que peu fait attention à elle, un peu effrayé par son aisance, sa bonne humeur. Les extravertis m'intimident. Par contre, j'avais déjà remarqué son corps de sirène. De fait, elle était en ce temps-là prof de plongée en Croatie (cherchez pas à comprendre, je n'ai rien saisi de son cv non plus ! Tout ce que j'ai compris, c'est qu'elle n'est pas médicale, donc log'). Une rencontre de circonstance, destinée à être oubliée. Nous n'avions échangé aucune adresse, à peine nos noms.

La deuxième rencontre était un poil plus consistante (c'est un euphémisme) : nous nous sommes retrouvés six mois plus tard, dans l'aéroport d'Oslo : nous allions passer ensemble les deux semaines du ppd. Moi, j'avais été retardé par l'épisode de la mission annulée par « Solidarités » et la nécessité de me remettre à flots ensuite, et elle, elle rentrait de six mois de Croatie, bronzée comme une pub. Comme je l'ai raconté, je ne l'ai pas reconnue, et il est même probable que je ne me sois pas souvenu de son nom. Elle m'a chambré plus d'une fois sur le sujet, et j'en ai toujours vaguement honte.

Nous avons commencé à nous rapprocher : elle était une des plus fidèles adeptes du sauna (que j'orchestrais) où elle me parlait de son frère adoptif, des ses amis, et de tous ces riens qui font les conversations quand on a du temps et pas de souci.

La deuxième semaine, nous étions de retour à Bruxelles. Je logeais « chez Wanda » avec les étrangers, et elle, comme les autres Belges, avait été priée de se débrouiller. De fait, elles étaient trois à squatter chez Émilie-aux-dreads : Belinda-la-Brune, Sabine-la-Blonde et Hildegarde. Trois Anverseuses, trois Flamandes. Retenez Belinda et Sabine, elles réapparaîtront. Par un concours de circonstances auquel je ne parviens toujours pas à croire, j'ai été invité à passer une première soirée avec elles, et je suis bien entendu resté dormir pour cause de dernier métro, et nous avons même répété ça le lendemain. Ces deux soirées sont mémorables à double titre. Tout d'abord, pour l'amitié qui s'est forgée au cours de ces heures de discussion souvent intimes. Je leur avais enseigné le « jeu finlandais », et nous en avons appris plus les uns sur les autres qu'en bien des heures de papotage. Ensuite, parce que Hildegarde et moi nous partageons le salon où nous dormions en nous tenant la main. Quand je vous dis que c'est une histoire carte-postale-avec-un-coeur-autour...

Le ppd s'est terminé avec Hildegarde squattant notre piaule de mecs chez Wanda, et par une bière d'adieux, enfin juste nous deux, Gare du Midi. Je commençais à être bien amoureux. Sans repousser mes avances, elle avait l'air moins entreprenante, mais quand je lui en ai fait la remarque, elle m'a embrassé le coin des lèvres.

Elle partait au Congo. J'en vois qui commencent à comprendre, au fond. Oui, c'est elle. Mais n'anticipons pas. Elle avait s'est vue indiquer sa mission très vite, bien avant moi. Nous voulions nous revoir avant qu'elle partît, mais temps, espace et portefeuize étaient contre nous : j'étais à Angoulême et elle à Anvers, elle n'avait que peu de temps pour se préparer, et ni l'un ni l'autre ne pouvait alors s'offrir le luxe d'un aller-retour en tgv pour un jours ou deux. Nous nous sommes donc contentés de nous appeler, et j'ai lu les dix pages de la description de son profil de poste pour me sentir plus proche.

Pourtant, rien n'était encore dit. Nous étions proches, mais pas encore vraiment amoureux. Je suis parti en Afghanistan. Nous avons perdu contact.

Et puis, juste comme je me faisais virer de ma première mission et reprenais, penaud, le chemin du retour, j'ai reçu coup sur coup un email et une première lettre. Encore un de ces hasards qui font tout pour nier l'existence même de la notion de hasard. J'avais enfin une photo de Hildegarde pour cristalliser mes souvenirs, mais avec des lunettes de soleil. Je lui ai demandé les neuf mois suivant une photo où je voie ses yeux. Dans les « Carnets d'Afghanistan », l'épisode est daté du 21 mars, pour ceux qui voudraient bien mesurer combien j'ai déjà parlé de notre histoire, en sous-main.

J'ai erré un mois en France avant de repartir pour le Libéria. Nous avons un contact régulier, fait d'échange d'sms (j'ai reçu des « Tu me manques. » Je le dis pour ceux qui trouvent que je me fais trop vite des films) et de longs téléphones plutôt que d'émaux. Et puis, quelques lettres de part et d'autres, toujours reçues avec une bonne paire de mois de retard mais ô combien réconfortantes.

Au Libéria, ça devenait sérieux. Ester (administratrice) l'avait bien compris, et elle me tenait au courant de toutes les ouvertures de postes logistiques sur Monrovia, toutes ongs confondues. Adorable Ester ! Je rappelle qu'en ce temps-là, mon objectif était de passer tout 2005 au Libéria, histoire de conclure le projet de l'hôpital de Rédemption. Hildegarde aurait pu me rejoindre au début de l'année, après un mois ou deux de repos en Belgique. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je commençais à imaginer une histoire d'amour.

J'en profite pour raconter le temps d'une parenthèse la belle histoire d'Ester, qui explique sans doutes pourquoi elle était si compréhensive à notre endroit : Ester est admin' pour msf, Italienne, toute ronde, toute souriante. Un jour, elle a croisé Mathew, Australien, bronzé, docteur, et est tombée amoureuse. Ils ont réussi à se retrouver hors msf, plus tard, quelque part,

et Ester m'a détaillé le temps qu'elle a passé devant la porte de sa chambre avant de se décider à frapper... Depuis, ils prennent des postes ensemble, l'admin' et le docteur. C'est, heureusement pour eux, un couple plus facile à « placer » qu'une log' et un architecte, puisque nous en étions bien à penser à ça, du moins à mon niveau (et qu'elle ne disait pas non).

Est venu l'épisode des r&r. Vous vous souvenez ? Les r&r, ce sont ces vacances qu'on a au bout de trois mois de mission msf. Nous avons décidé de nous retrouver. Je lui ai envoyé le dernier Goldman où j'avais souligné ce passage : « Je voudrais vous revoir, mais pas par hasard. » Deux circonstances improbables nous avaient déjà réunis : pouvait-on compter sur la vie pour en orchestrer une troisième ? J'ai voulu penser que non. Peut-être ai-je eu tort ?

Nous avons un peu bousculé nos dates pour que ça tombe bien (début septembre 2004), et nous en étions à nous mettre d'accords sur la destination, quand soudain nous avons perdu contact. Au début, je ne m'en suis que peu préoccupé : nous ne nous téléphonions que tous les quinze jours ou quelque chose d'approchant. Mais les jours s'aggravaient, les semaines passaient, et les vacances approchaient sans que nous n'ayons pu nous parler.

Je suis devenu nerveux.

J'ai perdu espoir au bout de cinq semaines de silence radio complet. Je passais mes dimanches seul au bureau. C'est là que la p'tite-Carole est venue me tenir la tête hors la mare de mes larmes. Tout était dit. J'étais arrivé au bout de ma patience, j'avais épuisé ma résistance à l'absence. J'avais joué, j'avais perdu.

Et comme par hasard, c'est à ce moment qu'une petite Italienne a commencé à me faire du gringue : Ilaria. J'étais disponible. Pour la seule fois de toute cette année, je n'avais gardé personne par-devers moi. Et voilà. Nous nous sommes aimés trois jours avant que je parte en r&r. J'ai passé ma semaine solitaire au bord du lac, au Ghana. J'avais laissé l'adresse de l'hôtel à Hildegarde, des fois que, et j'attendais vaguement, mais sans bien savoir quoi. Par bonheur, j'avais le cœur trop plein d'Ilaria pour déprimer comme j'aurais logiquement dû en une semaine de solitude et d'inactivité forcées.

Et puis, tout s'est précipité : on m'a annoncé mon limogeage, j'ai revu Ilaria une dernière fois, mais ça ne s'est pas trop bien passé (sans que ça gâchât quoi que ce soit de notre brève histoire), et, comme pas rasé, je veux dire par hasard, j'ai enfin réussi à recontacter Hildegarde. Elle avait passé un mois en bush, hors toute communication. J'ai reçu les lettres qu'elle avait écrites avant de partir : tout redémarrait.

Et tout était simple à nouveau : elle rentrait en décembre. Roger m'offrait un poste que je pouvais occuper d'octobre à janvier avec Peter. Ainsi, je rentrais un bon mois après Hildegarde, juste comme elle aurait décanté son expérience. Ainsi, je pouvais rêver d'un départ ensemble en février.

Vous imaginez que dans ces conditions, le temps où nous ne pouvions pas joindre Roger était intenable. Et puis, il y a eu ce premier téléphone, enfin, où il a repoussé toute l'affaire à janvier. Tout était à revoir, mais ça pouvait encore se goupiller : dans ce cas, je retrouvais Hildegarde pour Nouvel An (j'ai donc poussé Anne-Marie et Carole pour leur projet de retrouvailles où nous irions ensemble), puis j'allais une paire de mois au Libéria tandis que Hildegarde passait huit semaines à Salamanque pour apprendre l'espagnol. Nous nous retrouvions ainsi en avril. Dans ces conditions, chaque petit pas en arrière de « l'affaire Roger » m'avancait plutôt, et je n'avais guère de mérite à le prendre avec philosophie, puisque le plus tôt je rentrais, le plus tôt nous pouvions partir tous deux en mission !

Restait alors à m'occuper novembre et décembre. J'ai donc ressorti mon vieux projet de visite en Finlande, avec une nouvelle conclusion, apothéotique, au Danemark : retrouvailles,

amours et fleufleurs ! Vous pensez bien que j'avais beau profiter de mon voyage, je ne pouvais pas ne pas en envisager la conclusion...

Et puis, ça a un peu capoté. Trop de mes amis étaient occupés par les Fêtes. J'avais trop de temps, je commençais à encombrer. Alors j'ai proposé de descendre en Belgique le 26 décembre et remonter avec Hildegarde au Danemark. J'y voyais le double avantage de retrouvailles tranquilles et d'une journée de train en amoureux. Pendant ma première nuit avec les Punks de Helsinki, j'ai rêvé de la gare d'Anvers que je connaissais déjà, de nous deux sur le quai, et d'une grande aurore boréale au-dessus, qui faisait se retourner tous les passants des rues adjacents.

Être coincé à Stockholm dans une auberge-de-jeunesse-pleine-de-vieux n'avait rien de réjouissant en soi, et je n'étais pas très content d'arriver en retard chez Ingrid, mais imaginez la déception que peuvent être trente-six heures de retard après treize mois de séparation ! Oui, je le confesse, j'étais de sale humeur lorsque j'ai rédigé les « Carnets » précédents... Alors j'ai téléchargé un texte de Linda Lemay qui me hantait (« j'veux bien t'aimer ») :

J'veux bien me moquer du proverbe  
Qui dit " loin des yeux, loin du cœur "  
Dieu que c'est faux que c'est acerbe  
Que c'est exprès pour nous faire peur  
J'veux bien m'endormir chaque soir  
En m'blotissant contre personne  
[...]  
J'veux bien t'aimer même jusqu'à croire  
Aux éventuels avantages  
De mélanger nos deux histoires  
En perpétuel décalage  
J'veux bien forcer tous ces hasards  
Qui r'fusent de jouer en notre faveur  
[...]  
J'veux bien t'aimer mais pour être franche  
J'suis pas solide si j'te vois pas  
J'suis comme aveugle sans canne blanche  
Ni chien-guide... et sans ton bras  
Pour traverser cette rue-là  
Que l'on appelle l'océan  
Pour traverser mais jusqu'à toi  
Y'a pas d'arc-en-ciel assez grand

C'étaient jusque là la révision des derniers « Carnets ». La suite, c'est du nouveau.

Le 25 au soir, donc, je suis enfin arrivé chez Ingrid et son mari à Oslo (je n'aurai toujours rien vu de la Norvège, moi !). Ils m'avaient préparé un petit cadeau tout à fait inattendu, et m'ont improvisé un concert de musique irlandaise, elle à la flûte et lui à l'accordéon. Quel merveilleux accueil, après quatre jours de train en solitaire à patienter, ou plutôt à m'impatienter !

Ingrid, c'est celle qui avait fait la grenouille avec moi au ppd. Tout le monde se souvient de son rire clair, permanent, gai. Je suis sûr que sa maîtresse d'école disait à la classe en sortie : « Rendez-vous autour d'Ingrid. » On la retrouverait en moins de trois minutes Gare de Lyon aux heures de pointe. Ingrid rit toujours. Ingrid riait (sans moquerie) lorsque je lui ai annoncé mon retard, elle riait lorsque nous nous sommes retrouvés, elle riait en jouant du violon et me

montrant ses photos de Somalie, elle riait en me préparant un couchage au salon, et je suis prêt à parier qu'elle rit au lit !

C'était la dernière bolée d'air avant le grand plongeon. Trente-six heures de train me séparaient de Hildegarde.

Gare d'Anvers, donc.

Nous ne nous sommes pas reconnus. Il a fallu que nous recourrions à nos natels : la honte ! Elle portait de grosses lunettes et un sac à dos comme une vulgaire voyageuse, et moi barbichette et cheveux (je ne compte pas les bretelles dans ce qui a pu la tromper). Nous nous sommes serrés dans les bras. Ce n'étaient pas les retrouvailles dont j'avais rêvé, mais n'exagérons rien non plus : ça ne s'est pas si mal passé. Nous étions loin de mon voyage en Finlande où le premier regard m'avait suffi pour comprendre que j'avais fait le voyage pour une qui ne m'aimait pas, ou plus, je ne l'ai jamais su.

Nous avons repris contact tout doucement. Soirée restau de plusieurs heures, « Schreck II » (Dieux que j'aurais aimé la serrer contre moi, alors), nuit à nous tenir la main, comme au bon vieux temps.

Le lendemain, je suis allé voir Bruno à Strasbourg. Deux fois sept heures de train, ça ne m'effrayait plus : j'en ai cumulé cent cinquante avec mon mois d'Interrail, cinq par jour, ou plutôt dix tous les deux jours en moyenne ! Je pensais qu'il était bon pour Hildegarde comme pour moi de reprendre haleine après cette première journée de retrouvailles.

Bruno, c'est le gars qui a fait équipe avec moi pour notre diplôme d'archi, en 2000. Depuis, il vit en Guyane, et il venait m'annoncer que ça commençait à aller vraiment bien pour lui, à tous les niveaux. Les bien-être des amis, ça aide, y'a pas à dire. Nous avons passé le lendemain matin à ski de fond. Nous étions comme des gamins : trois ans de pays exotiques ont fait d'une bête balade sur les Vosges un moment magique, comme un concerto pour hautbois de Zelenka dans une bibliothèque par Aalto.

Je suis arrivé tard dans la nuit auprès de Hildegarde. Encore une fois, nous avons mis des heures à nous retrouver, cette fois pour ne pas nous être entendus sur un nom de station de tram. Mais elle avait préparé un repas pour deux. C'était adorable. Mignon tout plein. Nous avons écouté un peu de musique douce en caressant un énorme chat blanc qui ronronnait comme une fusée Ariane (mais pourquoi caresser le chat, nom de moi !!!), et nous sommes allés nous coucher, pour la deuxième fois plus proches que des amis, mais pas « autre chose » pour autant.

J'écoutais, j'essayais d'écouter la petite voix qui murmurait au chaud de mon oreille qu'il faut du temps pour s'aimer. Combien d'amies m'ont avoué sous le sceau de la confiance qu'il leur a fallu des semaines, parfois plus, pour vraiment tomber amoureuses de l'homme qu'elles avaient choisi, avec qui elle vivaient parfois déjà ? Mais nous ne disposions pas de tant de temps ! À peine quelques jours en pointillé : si nous ne partagions pas une mission, comment pourrions-nous nous offrir le luxe de tomber tout doucement amoureux, au ralenti, comme il faudrait ? Et puis, est-ce une bonne idée de chercher à partir ensemble ? Le supporterai-je si ça la sauce ne prenait pas ?

Alors, cette autre voix, insidieuse, avançait ce doute lancinant : certes, Hildegarde était sans doutes la femme qui vivra de son côté la vie la plus proche de la mienne, la plus compatible (ongs, adoption). Mais avions-nous les mêmes objectifs ? Qu'est-ce qui la poussait ? Si nos modes de vie étaient compatibles, nos idéaux l'étaient-ils également ? Si seulement j'avais pu répondre avec certitude, même par la négative... Mais je ne comprenais pas plus Hildegarde que le plupart de mes contemporains : qu'est-ce qui les dépasse, pour quoi vivent-ils ? J'en connais un ou deux qui vivent pour la montagne, la danse, la prière, l'enseignement ou

l'architecture, qui s'y consomment, qui en mourront, accomplis, et qui y gagnent le sens de leur vie, la force de leur amour. Mais les autres ? Mais Hildegarde ?

Le lendemain était le jour du départ pour le Danemark, le train ensemble, la fête, c'est-à-dire que j'allais être en même temps parmi des amis si chers que ce sont presque des frères et sœurs et avec celle que j'aimais. J'allais être ce que j'ai de mieux à offrir. J'allais être beau, j'allais être fier. J'allais être amoureux. À midi, Hildegarde a décidé qu'elle ne viendrait pas. Elle n'avait pas encore récupéré de son année de Congo, et elle voulait être seule quelques jours. Je ne pouvais tellement pas ne pas la comprendre que je n'ai même pas fait semblant de protester. Je lui ai dit ma déception, et lui ai donné rendez-vous début janvier.

J'ai, par une autre facétie du destin, oublié là mon troisième Sartre, au titre si idoine : « La mort dans l'âme », le meilleur de la trilogie. J'y ai noté par la suite cette description d'un sourire tellement proche du « sourire de clown » de Renaud : « Brunet voit une jeune femme aux yeux sombres. Sous les yeux il y a un sourire : Brunet n'en a jamais vu de pareil. Elle a l'air de très bien savoir qu'il y a de par le monde des camps de concentration, des guerres et des prisonniers parqués dans des casernes ; elle le sait et elle sourit tout de même : c'est aux vaincus, aux déportés, aux déchets de l'histoire qu'elle donne son sourire. Pourtant Brunet cherche en vain dans ses yeux l'ignoble lueur sadique de la charité ; elle leur sourit de confiance, tranquillement, elle sourit à leur force comme si elle leur demandait de faire grâce à leurs vainqueurs. » (Jean-Paul Sartre, *La mort dans l'âme*).

Je suis parti faire la fête avec mes amis, la mort dans l'âme...

Les trente et un et premier se sont étonnamment bien passés. En fait, j'étais émotionnellement saturé. Je ne pouvais plus rien ressentir, pas même mon désespoir, comme un compteur Geiger bloqué (je pense à « La voûte invisible » des Conquérants de l'Impossible, si vous remettez). Je n'ai jamais bouffé autant de chocolat en deux jours. Je me suis pas mal promené dans la campagne danoise en chantant pour les oiseaux des de chansons de Renaud. J'avais oublié que j'en savais tant par coeur.

Ce n'est que le troisième jour, comme nous étions rentrés de la maison de campagne où nous avons fait la fête au grand appartement qu'Anne-Marie partage avec des copains que ce bloc d'émotion inattaquable a commencé à se fissurer.

J'ai encore eu le temps de réunir un petit groupe pour faire le bilan de l'année écoulée, de nos projets et de nos rêves. Mon histoire était simple : 2003 (« année de merde ») avait été une année de marasme où rien, positivement rien ne s'était passé, mais où je m'étais fait deux nouveaux groupes d'amis : les écolos de Braunwald (Pål, par exemple), les msf du ppd (que de sigles !). Et d'autres. 2004, au contraire, ce sont des dents de scie de plus en plus prononcées, des hauts de plus en plus hauts alternant avec des bas de plus en plus profonds, 2004, c'est un wagon de montagnes russes fou, comme un train de Montmartre des vrp, c'est cette courbe mathématique dont j'ai oublié la formule qui atteint les deux infinis au voisinage de zéro<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Contribution du Ed: "cette courbe mathématique, non définie en 0, qui oscille indéfiniment de façon continue de 'plus l'infini' à 'moins l'infini' (j'écris bêtement en toutes lettres pour éviter de réinventer sur mon clavier l'alphabet hébraïque). Alors tu me fais le plaisir de te prendre un papier et un crayon, foutrediou, et de réfléchir avec moi. Tu as deux minutes pour me trouver ça (et ne fais pas ta mauvaise tête de mauvaise foi : tu as tout ce qu'il te faut sur toi, tu as quelques minutes à y consacrer, et tu crèves d'envie de te confronter à ce petit défi intellectuel). Attention, y es-tu ? Réfléchissons ensemble : la fonction doit être continue (sinon, c'est trop facile et non spectaculaire : il suffirait de considérer, je dis ça sans y avoir réfléchi, la fonction qui vaut 'plus l'infini' sur l'ensemble des rationnels et 'moins l'infini' sur l'ensemble des irrationnels -ou l'inverse, d'ailleurs- : comme il y a un rationnel entre deux irrationnels distincts et un irrationnel entre deux rationnels distincts, la conclusion tombe d'elle-même. On dit que

Comme Anja-la-Suédoise, j'ai rarement autant ri qu'en 2004, mais il y avait aussi bien des années que je n'avais pas versé autant de larmes, que je ne m'étais pas à ce point effondré. Jeu : avec ces onzièmes « Carnets », nous en sommes à seize occurrences du mot pleurer...

J'en avais même doucement marre de pleurer : quand j'étais mioche, je pleurais parce que les personnages des romans que je lisais passaient par de grands et nobles moments. Je pleurais sur les autres. Aujourd'hui, je pleure sur moi. C'est moins noble. Est-ce plus vrai ?

Interrogé sur mes projets d'avenir, j'ai parlé d'enfants. Ce ne seraient peut-être pas les miens, peut-être pas même adoptés, si la vie s'oppose à mes envies. Mais j'aime les enfants, j'aime les prendre dans les bras quand ils pleurent et quand ils rient, et j'ai à leur dire que la vie est belle même si pas toujours facile, qu'il faut en apprécier les beaux moments, l'amour, et que la meilleure façon d'en passer les sales moments est de se blottir dans les bras de quelqu'un qu'on aime jusqu'à ce que ça passe. Je crois que c'est l'éducation que j'ai reçue et certainement celle que je veux donner.

Ensuite de quoi, je me suis doucement effondré. Carole m'a accordé une heure, mais il m'en aurait fallu cinq de plus pour reprendre pied. La pauvre, je lui en aurais presque voulu quand elle a dit qu'il nous fallait rejoindre les autres.

Je lui ai demandé pourquoi tant de femmes me considéraient comme un ami fantastique, un frère, mais jamais comme un gars dont elles pourraient tomber amoureuses, jamais comme

---

les rationnels, comme les irrationnels d'ailleurs, sont denses dans les réels.). Première conclusion : nous ne considérons aucune fonction 'exotique' de type indicatrice (comme la note ci-dessus), ou série, ou dérivée... Ensuite, la fonction n'a pas à être définie en 0: ce qui nous intéresse se situe autour de 0, non en 0 ponctuellement (on parle de comportement ponctuel/comportement local). Abordons la réflexion proprement dite : comment obtenir des oscillations de façon continue ? Tu as la réponse : en considérant une sinusoïde ! L'idée consiste alors à utiliser la remarque suivante : comme le sinus n'admet aucune limite en 'plus l'infini' (en tant que fonction non constante périodique), il change 'infiniment souvent' de signe. Comment alors ramener ce comportement, au voisinage de l'infini, à un comportement similaire en 0 ? C'est très simple : on inverse ! (via la fonction  $x \rightarrow 1/x$ ). Ainsi, on démontre que la fonction  $x \rightarrow \sin(1/x)$ , définie par exemple pour  $x > 0$  (mais en fait pour  $x$  différent de 0) est continue, n'admet aucune limite en 0. Tu remarqueras que, en bon sinus, elle reste bornée entre -1 et 1... Mais c'est là qu'est le plus drôle : elle change de signe infiniment souvent (conformément à notre intuition qui nous a fait construire cette fonction !). Plus techniquement parlant, l'ensemble des points d'accumulation de cette fonction en 0 est exactement le segment  $[-1; 1]$ . Alors ça, c'est génial ! Grande surprise pour l'auteur de ces délires, cette fonction n'est pas 'plus proche' de tel point que de tel autre dans ledit segment. En gros, si tu fais un schéma de cette fonction (schéma nécessairement faux !), tu observes le phénomène suivant : plus proche tu es de 0, plus les oscillations augmentent, tout en continuant à balayer tout l'intervalle  $[-1; 1]$ , de façon continue ! Bref, c'est tout noir près de zéro, sur un segment de longueur deux unités ! Le plus dur étant fait, et qui pouvant le plus pouvant le moinsse, nous passons à l'étape suivante : transformer cette longueur de deux unités en longueur infinie ! Je pose la question : par quoi multiplier notre brave fonction  $x \rightarrow \sin(1/x)$  pour qu'elle oscille indéfiniment et continûment autour de zéro, sans jamais se stabiliser, en balayant toutes les valeurs réelles ? Par une quantité de signe constant (pour éviter des compensations de signe avec le sinus qui feraient que notre fonction n'irait pas visiter certaines valeurs), qui tend vers 'plus l'infini' lorsque  $x$  tend vers 0, tout simplement ! (Réfléchis-y, c'est d'une crasse évidence !). Exemple (le plus simple au sens du plus intuitif, vu notre fonction) : la quantité  $1/x$ . Ainsi, cette fonction définitive  $x \rightarrow (1/x)\sin(1/x)$  répond à ta question. Attention au parenthésage ! Et voilà comment répondre, à peu de frais, à une légitime question de la vie quotidienne et ordinaire (merci les maths !). Dernière précision technique : l'ensemble des points d'accumulation de cette fonction en zéro est l'ensemble des réels tout entier... Incroyable, non ? Bon, je te l'accorde, pour démontrer rigoureusement tout cela, il faut se fatiguer un peu (s'acharner une demi-heure à se convaincre que le sinus n'admet pas de limite à l'infini, ce qui est trivial en considérant le critère séquentiel de limite bla bla bla)."

un homme. L'exception d'Ilaria ne rend la règle que plus vraie ! Quoi, je suis trop doux, trop fleur bleue ? Trop collant ? Trop instable ? Je fais peur ? Mystérieux (bien contre mon gré, convenons-en !) ? Trop pédé ? Chiant ? Relou ? Gamin ? Vous en pensez quoi, vous ?

J'ai demandé tout ça à Carole, et, à ma surprise, elle m'a décrit comme « Torturé et un peu effrayant. » Quoi ? Torturé et effrayant, moi ? Dire que je me croyais un peu barje et plutôt rigolo... Je m'imaginais peint de vastes couleurs tendres comme un coucher de soleil par Friedrich ou Turner, ou une planche originale de Gotlib, et voilà que le miroir que me tendait Carole représentait ce portrait du Docteur Gachet par Van Gogh qu'Alaa-l'amateur-de-musique-classique m'avait fait découvrir à Monrovia. Moi, un personnage de Van Gogh ? Je n'aurais jamais cru... Je me suis donc tant trompé sur moi-même ?

Mais qu'importe: il doit bien y avoir des femme qui tomberaient amoureuses d'un Docteur Gachet, non ? Non ? Vraiment pas ? Bon.

Ils sont partis les uns après les autres. Moi, j'étais sous le sceau de ces mots de Douglas Adams que nous avons relus ensemble avec Anja : « marrant comme, lorsqu'on croit que les choses ne peuvent plus être pires, elles le deviennent soudainement. » Le trajet de retour ne s'organisait pas, me revenait plus cher que prévu, et je sentais que je commençais à encombrer mes Danois. Encombrer ses amis : quel sentiment peut être pire ? Ah, combien j'ai regretté ce jour-là de ne pas avoir sur Terre un endroit où pouvoir me poser sans rien devoir à personne... Combien j'aimerais pouvoir ne pas peser sur mes amis, n'être qu'un papillon qui passe entre deux fenêtres ouvertes. Ou, si plus éléphant que papillon, apprendre à voler, histoire de ne pas laisser d'empreintes trop lourdes.

J'ai réalisé que 2004 avait été la seule année de ma vie où je n'ai jamais eu à prendre en compte des questions d'argent. Pour la première fois, j'ai pu inviter et rendre des visites sans compter. Inutile de dire que ça fait du bien. Et qu'il est pénible de revenir à ma vieille routine où je dénombre mes trajets et supporte mon mal de dents jusqu'à pouvoir me payer le dentiste.

Dans le car, j'étais à côté d'un maigre avec un gros livre de médecine. Il quêtait mon regard, alors j'y suis allé : comme je l'avais deviné, il allait être docteur, alors je lui ai fait mon show bien huilé sur msf. Et puis, la conversation m'a un peu plus engagé tout de même (heureusement que le trajet était long), et nous avons discuté les paradoxes de l'inégalité (Hugo et son : « sans riches, pas d'art »), le vol en parapente et la perfection de Bach.

Je suis arrivé à cinq heures du mat'. Hildegarde s'était levée pour m'accueillir au débarqué. C'était on ne peut plus sympa. Elle est allée faire un peu de voile avec un copain et ils m'ont embarqué un moment comme poids mort. Rien n'avait changé : j'étais un ami particulièrement cher qui arrive un peu au mauvais moment. Elle a confirmé qu'elle n'était pas amoureuse. Mais son comportement quotidien me témoignait sans cesse qu'elle m'aimait bien.

Il y a des « bien » qui font mal à en hurler.

C'était peut-être ça, le pire : voir dans ses yeux et son comportement combien elle était désolée pour mes sentiments malmenés, combien elle essayait de s'excuser de ne pas m'aimer en étant aussi tendre que possible, en arrondissant son amitié, en cherchant sincèrement mon bien. Comment ne pas l'en aimer que plus ?

J'ai été récupéré par Sabine-la-blonde et Belinda-la-brune, les deux Anverseuses (Anversoises, dit le dico ? Anverseuses est plus joli) avec lesquelles tout avait commencé. Avant-hier, Sabine-la-blonde n'a pas passé moins de six heures dans les rues d'Anvers à écouter mon histoire, à me raconter les siennes, à contredire ce dernier couplet de soleil immonde que chante Renaud : « Les gens me parlent d'autre chose - Y'en a pas un qui m'aidera à pleurer. »

Et hier, comme Hildegarde partait pour une semaine de ski en Suisse (!), Belinda m'a offert un canapé d'amis dans sa colocation aux chambres de quatre mètres sous plafond. J'ai passé la journée d'hier à dormir. Je vais faire de même les jours qui viennent. J'irai voir mon cher Cousin PYou danser à Amsterdam, en attendant mon retour au Libéria (fin janvier à début mars), où je pourrai finaliser mon travail de deuil, et laisser Hildegarde voler et rayonner sa vie à elle. En avril, petit tour en Biélorussie, invité par ma mère (ça, c'est une idée qu'elle est bonne), histoire de découvrir un peu son monde à elle, celui qu'elle s'est construit depuis que ses enfants sont grands. Et dès juste après, une belle et longue mission, enfin, encore à déterminer. Tout recommencera alors. En clair : les soubresauts de 2004 ont encore quatre mois pour s'amortir. 2005 ne commencera qu'au printemps.

Tout ce qui me reste à faire des deux semaines qui suivent, c'est soigner mes blessures et récupérer assez de forces pour être à même de faire face à une nouvelle histoire quand elle se présentera, en espérant cette fois ne pas me lancer dans une histoire avec une qui n'est pas disponible. J'en ai un peu ma claque des femmes qui ne sont pas entièrement à ce qu'elles font, j'ai l'impression qu'elles ne sont pas vraiment là, d'embrasser des fantômes.

Bref, je vais me préparer pour le printemps, comme un jeune arbre sous la neige (« Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul » - Rostand, *Cyrano de Bergerac*). Heureusement, il me reste encore, pas trop loin, des amis qui n'en ont pas encore « plein les bottes » (Renaud, *Boucan d'enfer*), et qui ont la gentillesse de me garder ouvertes les portes de leur maison et de leur cœur, simplement. Sabine, Belinda, PYou : merci.

En guise de conclusion, je ne peux pas ne pas placer cette citation piquée dans un roman, et tellement a-des-couettes (Coluche) : « Courir le monde n'est pas propice à une vie familiale stable, si bien que, aujourd'hui, alors que je suis entré dans la seconde moitié de la trentaine, je n'ai jamais été marié et je pense, en toute honnêteté, n'avoir jamais fait d'enfant. Faire de la réclame pour la compagne idéale dans les pages d'un livre n'est peut-être pas très orthodoxe, mais s'il existe, quelque part, une jeune femme qui, après avoir lu ce récit se croit capable de vivre le même genre de vie que moi, qu'elle ait la gentillesse de rentrer en contact avec moi par l'intermédiaire de l'éditeur. » Barbara Hodgson, *Terrae Incognitae*.

J'déconne. Tout ce qu'il me faut, c'est me pauser un peu. J'espère que la prochaine mission sera loooooongue !

## **AMSTERDAM, PAYS-BAS, LE DIMANCHE 23 JANVIER 2005**

---

Ce que je retiendrai d'Anvers, donc (outre l'endroit - Coluche encore), ce sont d'abord les bâtiments tarte-à-la-crème et pièce montée. La ville a été très riche. Il en reste des traces en ce qui concerne le commerce du diamant. Il y a un peu d'art nouveau, également. Par contre, Hildegarde habite un quartier semé de centaines de barres d'immeubles toutes semblables : en deux semaines, je m'y perdais encore. Pour rejoindre le centre-ville, il faut passer le canal : un tunnel piétonnier avec ascenseur aux deux bouts a été construit il y a un siècle de préférence à une passerelle. C'est marrant.

Il a fait indécemment beau : c'étaient les soldes, et j'étais en T-shirt ! Il y a des trams partout, et j'ai piqué un vélo pour quelques heures : ça a suffi pour que je me fasse arrêter pour n'avoir pas de lumières.

Notons encore les pommes en croûte pour les Rois, et une statue aux éclairages nocturnes à filer la nausée à une taupe aveugle, représentant un mec qui jette sa main coupée. La légende veut que le fondateur de la ville ait été engagé dans une course où il fallait toucher quelque chose à l'arrivée. Se voyant dépassé, il se serait coupé la main et l'aurait lancée sur le but. Antwerpen, Anvers en flamand, c'est dérivé de « main coupée ». Charmant humour local.

Et puis, je voulais vous faire un petit portrait croisé de mes deux Anverseuses favorites :

Belinda est brune, Sabine est blonde.

Belinda est mon aînée, Sabine est ma cadette.

Belinda vit dans cette super colocation que j'ai déjà mentionnée, avec les plafonds à quatre bons mètres. Sabine squatte chez ses parents en attendant de repartir en mission. Belinda ne veut plus entendre parler de msf.

Belinda aime un homme qui vit avec elle mais pense à une autre, et elle en souffre. Sabine préfère les femmes. Toutes deux sont donc des amies sans équivoques.

Belinda est enivrante de sensibilité. Sabine d'enthousiasme.

#### 'DAM

---

Je suis arrivé un soir à 'Dam. J'ai cherché un peu l'école de danse où je savais que PYou répétais, seul dans un studio. Trouvée l'école, le plus dur restait à faire : il était plus facile de trouver une école de danse dans une capitale européenne qu'un Cousin dans cette école, tant elle est immense ! Mais nous avons fini par nous retrouver. C'était parti !

Nous avons commencé par aller m'acheter un vélo, pour le prix de quatre trajets de tram, et autant pour le cadenas. PYou m'a expliqué que les vélos, à 'Dam, c'est une location : on achète le droit de s'en servir jusqu'à ce qu'on se le refasse voler. Celui que j'ai trouvé était donc comme tous les autres, réduit à sa plus simple expression : pas de sonnette, un seul rapport (pas de vitesses qu'on peut changer), pas de freins de poignée mais un torpédo. Il était trop grand, et la barre de cadre en devenait menaçante pour ma potentielle progéniture.

L'histoire de mon séjour à 'Dam est bien centrée sur six personnages, trois filles, deux mecs et moi. Il y a d'abord les trois colocataires, PYou, donc, Marjorie et Diana. Cousin PYou, c'est un artiste entier, passionné, sincère, adulé, hypersensible et nerveux. Il a tout de Van Gogh, et j'aimerais être sûr qu'il ne se coupera jamais l'oreille. Il loge au fond à gauche, dans une petite chambre entre la salle de bain (tout droit) et la cuisine-couloir (premier plan à gauche).

La chambrette de Marjorie donne sur la cuisine (et le balcon). Elle est allée récemment au Burkina Faso avec PYou pour un mois de stage de danse, en squatte chez les Dollfuss qui sont onclétantes de PYou aussi. Je crois que ça les a pas mal marqués tous les deux. Mais j'en reviens à Marjorie. Elle a une chevelure immense, qui lui fait comme une cornette de religieuse de chaïpluquel ordre. Mais surtout, Marjorie a un nez magnifique (et, quand je suis arrivé, un rhume en proportion) ! Si le nez de Cyrano était un séquoia millénaire, celui de Marjorie serait un baobab, puissant, massif, serré de près par les yeux concentrés. Quelle énergie dans ce visage ! Belge francophone, elle s'est convertie à notre manie des jeux de mots plutôt qu'y résister. Que c'était bon de me remettre aux jeux de mots !

À droite, le salon. Diana vit dans un recoin délimité par des rideaux. Elle vient de Barcelone, comme beaucoup des élèves de l'école de danse. Elle aime aussi l'architecture, et nous en parlons souvent un peu, mais en anglais. L'espagnol ne me sort pas.

Sinon, il y a d'abord Ariadna, la compagne de PYou, elle aussi de Barcelone, toute menue, toute fragile, le genre qui me font faire gaffe en éternuant. Et puis il y a Pidjai (PJ pour Peter-Joss) : je suis lamentablement trompé sur lui au premier abord. Je l'ai cru brillant et à son aise, et je n'ai pas vu ses luttes et ses doutes. J'ai pris son enthousiasme pour de la légèreté. Quelle erreur ! C'est un gars passionnant autant que passionné.

Deux semaines que je n'ai pas vues passer. J'ai partagé mon temps entre les couloirs de l'école (salle info), l'appart' et quelques sorties. Je n'ai rien visité, je n'ai pas entendu parler de Rubens, je ne suis pas sorti, j'avais besoin de repos. J'ai juste remarqué que partout, les fenêtres du dernier niveau sont surmontées d'une potence où accrocher une poulie pour les déménagements. C'est que les cages d'escalier sont tellement étroites !

J'ai souvent suivi PYou dans ses recherches : il se filme une heure durant, seul sur une scène, à improviser. Comme j'avais bêtement laissé mon appareil photo à Bruxelles, je vais devoir revenir. J'ai également assisté à un cours ou deux, et nous sommes allés voir deux spectacles. Le second était magnifique, mais le premier m'a donné le sentiment de m'être trompé de salle, comme si j'étais venu écouter « La Chute » de Camus en Néerlandais sans l'avoir lu.

Souvent, nous avons eu des discussions d'artistes. Nous avons comparé nos processus créatifs. C'est fou comme, *a priori* aveuglé par ce qui distingue la danse de l'architecture, je n'avais pas vu d'abord combien nos démarches sont similaires.

Et puis, PYou écrit. Et moi aussi j'ai enfin pu taper quelques-uns des textes qui m'étouffent à force de réclamer d'être écrits.

Bref, une émulation créatrice passionnante.

#### CHAÏM NISSIM

---

Un jour d'automne, j'ai pris le train avec mon oncle Michel, l'universitaire. C'était une petite course de grande banlieue. Nous partageons le carré avec un collègue à lui, Chaïm. Nous avons parlé deux-trois questions d'écologie, et nous avons vaqué.

Michel m'a révélé alors que Chaïm était « celui » qui avait tiré au bazooka sur la centrale de Crey-Malville, au début des années quatre-vingts. Là, il venait de publier un livre retraçant cette histoire. Il me l'a envoyé en Provence, il a transité par le Danemark, et je l'ai reçu en Belgique. Je l'ai commencé à 'Dam.

Dès la deuxième page, j'ai décidé contre mes habitudes de ne pas prendre de notes, et de recommencer ma lecture aussitôt le livre fini. J'ai aussi décidé de faire durer ma lecture en intercalant deux chapitres d'une biographie de mille pages sur Albert (Camus) entre chaque chapitre de Chaïm. Ironie des synchronicités : c'est justement à Camus que Chaïm me faisait penser à chaque ligne, chaque mot, à ce Camus des « Justes », de ces révolutionnaires qui doutent, qui interrogent leur légitimité, qui questionnent leurs limites et les explorent, et qui aiment, entiers, formidables.

Les jours où un coup de fil à Hildegard me rappelaient combien nos perspectives différaient, il me suffisait d'une demi-page de Chaïm pour m'enivrer des ces questions que j'ai trop négligées ces deux dernières années, pour me rappeler mes idéaux perdus de vue comme un sommet vers lequel on marche mais que les détours du chemin ont caché.

Je sentais à nouveau mes idéaux vivre en moi, plus fort que jamais.

Me battre, de toutes mes armes. Sourire. Écrire. Construire. Construire ensemble. Faire construire ensemble plus exactement, attendu que j'aime fédérer les volontés. Construire ensemble quelque chose de très beau.

S'il y a un couple qui s'embrasse dans le monde, alors toutes les fatigues de mes luttes sont justifiées.

Si j'étais accoudé à un zinc à Genève avec Chaïm, et que j'avais à comparer nos vies, je soulignerais ce qui les rapproche tant avant d'en venir à ce qui me semble les rendre différentes, ce qui rend mes doutes à peine moins intolérables. À moins que ce ne soit justement ce qui nous rapproche, je ne connais pas assez Chaïm pour ça. Toujours est-il que j'ai, inscrite en moi au fer, l'intuition de la beauté. Comme Camus et Dostoïevski, je sais de façon absolue que la beauté existe, et qu'elle peut changer le monde. J'ai cette chance que dans ma vie j'ai plus pleuré pour des beaux moments que pour des chagrins et des peines. Au plus noir des luttes, une partie de moi n'a jamais cessé de se rappeler mes extases.

Je crois qu'il n'y a pas de plus généreux cadeau à faire à un enfant que l'intuition de la beauté, que lui construire la capacité à s'extasier d'une aube, quelle qu'ait été l'obscurité de la nuit.

Le bouquin s'appelle *L'amour et le monstre*, de Chaïm Nissim, Favre 2004. Au cas où... À lire en relisant *Les justes* de Camus en parallèle.

## LIBERIA II-1

### 01 MONROVIA, LIBERIA, LE 08 FÉVRIER 2005

*Me voilà enfin à Monrovia. Je suis arrivé dimanche, tard dans la nuit.*

*Je n'ai pas encore grand-chose à raconter sur mon arrivée ici et mes premières impressions (ce sera l'objet du prochain « Carnet ») : je voulais juste raconter les dernières péripéties avant vol (parce que péripéties il y a eu !) et vous annoncer que je suis là, et bien là (et pas encore las, il s'en faut !).*

#### 'DAM, LE LUNDI 31 JANVIER 2005

Ben oui, « 'Dam » : je ne suis toujours pas au Libéria. Mais ce coup-ci, c'est un peu ma faute. J'essplike. En fait, c'est simple, comme les communications avec le Libéria passaient toujours aussi mal, et que je voyais arriver le dimanche fatidique (hier, où je pensais partir) sans que rien ne soit confirmé, j'ai demandé à repousser le départ d'une semaine, au 06. Comme ça, je pouvais retourner en Belgique chercher mes affaires et revenir passer une semaine pour profiter d'Amsterdam. C'est simple, non ?

Mercredi, j'ai vu Hildegarde. À ma grande surprise, ça s'est très bien passé. J'ai retrouvé l'amie, comme quoi mon travail de deuil a été plus rapide que prévu. Tant mieux ! C'est une sacrée copine.

Nous avons passé l'après-midi avec Bruno-qui-était-au-Libéria-avec-moi et Allison-qui-n'aime-pas-la-Marmite-(et-qui-n'en-était-pas-moins-au-Libéria-avec-nous-en-fait-surtout-avec-Bruno-maintenant-que-j'ai-le-droit-de-le-dire) : Figurez-vous que c'est Bruno qui va reprendre le poste de Hildegarde au Congo. Notre monde est petit. Je les ai donc laissés le temps qu'elle lui fasse un briefing détaillé avec photos et commentaires sur chacun, puis je les ai rejoints et nous avons discuté généralités.

Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Sabine-qui-hélas-préfère-les-femmes : nous nous étions promis une journée sauna depuis bien longtemps. Nous avons donc passé la journée dans une sorte de centre thermal avec des bains à bulles et des saunas de toutes températures, des piscines extérieures et des statues dans le parc. Encore un milieu dont je ne connaissais rien, et où il fallait qu'on m'apprenne à me comporter. À commencer par le fait que tout le monde était à poil. 'Faut s'habituer. Mais ça a confirmé à large échelle ce que j'ai toujours pensé : le corps humain est toujours plus beau nu que vêtu, quelle que soit par ailleurs la qualité du vêtement.

Après avoir enchaîné les saunas, les siestes et les jets d'eau froide, j'avais l'impression que ma peau flottait à dix centimètres de mes muscles, qui eux-même étaient décollés de mes os. J'étais bien. Tellement que j'ai commencé à m'étirer et me tordre dans tous les sens sur les bancs de bois du sauna. Il était temps que nous partions, et moi il faut que j'arrête de fréquenter des écoles de danse !

J'ai passé la nuit chez Ahcène-du-dix-huitième-étage, et je suis rentré à 'Dam vendredi soir. Le ouikène a été riche : pas moins de quatre spectacles en trois jours ! Le premier, c'était une bonne impro sur une scène un peu underground. Quatre danseurs de haut vol, un guitariste qui faisait du larsen (rupin), et une violoniste avec un pantalon trop large qui arrachait à son instrument des sons que je n'aurais jamais pu imaginer tandis qu'un des danseurs s'enroulait dans ses jambes.

Le samedi, c'était plus drôle : nous sommes allés avec Marjorie-la-colocataire-au-beau-nez voir PYou et Pidjaï qui faisaient un strip-tease pour une cause humanitaire. J'ai trouvé le concept marrant : il s'agissait d'une vente aux enchères de vêtements d'occasion au profit de je ne sais plus quelle cause, et pour faire grimper les enchères, des danseurs vendaient les vêtements qu'ils portaient. C'était poilant, mais nous n'avons pas eu droit au *full monty* non plus, hélas !

Dimanche, c'étaient trois étudiants de l'école qui présentaient leurs travaux. Je n'ai pas compris grand-chose, mais Marjorie m'a expliqué un peu ce que je venais de voir. Toujours cette impression de lire un livre dans une langue peu familière à propos des fluctuations des quanta upsilon sous lumière polarisée.

Enfin, hier, c'était plus abordable. Un petit spectacle d'improvisation bien rodé, où PYou dansait avec un genre d'Attila qu'on aurait dévissé de son cheval et dépecé de son armure : visage bien marqué, longue queue de cheval noire sur le sommet du crâne, reste des cheveux bien court, vêtement loqueteux. Ils jouaient une rencontre qui était moins amoureuse qu'une revisitation du Petit Prince et de son renard. En tous cas, eux comme les trois-quatre autres danseurs étaient de bon niveau, et les pièces proposées point trop abstruses. Je me suis régalez.

Dernière anecdote : les Hollandais disent « douille » pour « bye » (et « douille-douille » pour « bye-bye »). C'est mignon, non ?

## **'DAM, LE JEUDI 03 FÉVRIER 2005**

---

Mardi (soir), j'ai reçu un email confirmant un vol pour mercredi (matin). J'ai placidement répondu qu'il était trop tard et qu'il fallait voir pour dimanche (le 06) : je ne me suis aperçu de l'incongru de l'anecdote qu'en la racontant à Pidjaï qui s'est mis à se taper la tête contre les murs. Il est vrai que l'anecdote est cocasse, non ?

Bon. On dirait que ça Raoul pour dimanche, donc. En attendant, je continue à faire mon *commute* vers l'école à vélo tous les jours. J'ai oublié de signaler que le trajet simple n'enjambe pas moins de treize canaux ! Ce que j'aime bien à l'école, c'est que je ne détonne pas : chemises sans manches et pieds nus font presque habillé au milieu des danseurs en accoutrement des plus variés !

Je vais bien, malgré une immense fatigue qui s'accumule. C'est que je n'ai plus vingt ans, moi ! Et j'ai découvert que ces sadiques de PYou et Marjorie se relayaient pour me tenir éveillé tous les soirs jusqu'aux aurores (tard en cette saison) ! Genre : « Demain c'est à toi. » Les garnements !

Nonobstant la fatigue, tout va bien, donc. Je dormirai une prochaine vie. Il faudrait que je me remette à croire à la réincarnation, tiens !

Rienavoir :

J'ai grandi dans un milieu hostile à Bach, entendu comme « trop cérébral ». Pourtant, j'ai

entretenu des années durant un lecteur de disques vinyles pour la *Messe en Si* version Karajan (que je reconnais aujourd'hui un peu pompeuse). Mais aimer Bach était un peu honteux, comme une tare de famille qu'il faudrait ne pas étaler, et malgré ma mère qui passait les *Brandebourgeois* en dépit de son discours.

Lorsqu'il nous a eu quittés, Kevin-du-Libéria m'a envoyé un pot-pourri de sa musique classique favorite. Au milieu du disque, comme une perle dans une conque, l'incomparable *Ebarme Dich* de la *Passion selon Saint-Mathieu*, hélas par une alto (un seul A, là) que je n'aimais pas. L'air m'obsédait. Et voilà que dans cette colocation de danseurs conceptuels qui aiment à travailler sur de la musique expérimentale, j'ai pu copier de Marjorie-aux-cheveux-qui-flottent TOUTE ladite *Passion* (dans une belle version) et de Diana-l'effacée des *Suites pour violoncelle* qui ornent mon fichier « Bach » comme une fleur bien choisie et bien placée dans une maison d'Aalto.

Si je m'y attendais !

### **BRUXELLES, LE DIMANCHE 06 FÉVRIER 2005**

---

7 :30 chez Ahcène-le-philosophe-du-dix-huitième. Je vais partir pour l'aéroport : mon billet a été confirmé vendredi soir (avec un petit doute sur les modalités de retrait, levé entre-temps). C'est parti, donc.

J'ai fait mon sac à 'Dam, étonnamment léger. Du coup, j'ai bourré avec du thé et du chocolat. Comme d'hab', j'ai fait montre durant mes derniers jours en Europe de ma formidable capacité à ne pas penser à un avenir que je ne peux pas anticiper : il y avait temps de Libéria possibles que ça ne valait même pas le jus de vouloir y penser. Autant attendre et voir. Tout ce que je savais, c'est que je logerais à « la ferme » (donc que je serais avec les chevaux), que Roger avait obtenu deux cents sacs de ciment, et que mon premier boulot consisterait à me construire une douche (enfin, on s'entend : surveiller le chantier de construction d'une douche dont je serai le premier usager).

Ahcène m'a fait parler un peu, et comme je racontais, je me suis aperçu de tout le bien potentiel dans ce petit chapitre à venir. J'étais trop obnubilé par la conscience de sa brièveté pour réellement en apprécier les avantages, y compris professionnels ! En fait, je risque fort de me régaler !

C'est ce que je vais vous raconter bientôt...

### **MONROVIA, LE LUNDI 07 FÉVRIER 2005**

---

Le vol a été terriblement long. Pour la petite histoire, il semblerait que la compagnie soit en train de changer les sièges de première classe, et donc en soit réduite à faire le service de trois avions avec deux appareils. Du coup, nous avons fait deux escales et des détours dont seule une carte détaillée d'Afrique permettrait de bien visualiser l'absurdité.

À bord, un Français tout ce qu'on fait de pire en matière d'arrogance et des curés américains par botte de douze ont failli m'énervier, mais j'ai soufflé un bon coup, et je me suis rappelé ce que je venais d'écrire dans un dernier article écolo : je ne peux pas vouloir que changent les hommes. Je peux seulement me concentrer sur ce qui en vaut la peine. Alors, j'ai trouvé en chacun d'eux quelque chose d'attachant, et c'est sans arrière-pensées que je leur ai serré la main au débarquer.

« Chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place. » (Italo Calvino, *Les villes invisibles*, conclusion)

Douanes. Je suis passé dans la file « résidents », puisque j'avais toujours une sorte de laissez-passer, valable un an. Ça m'a fait un peu drôle : ça soulignait ce fait tout simple que j'étais de retour quelque part pour la première fois dans mes voyages. Je ne suis jamais retourné

ni au Panamá, ni au Burkina Faso, ni en Afghanistan. Mais me voilà qui revisite le Libéria. Ça va faire encore bien des sensations que j'ignore : revoir un lieu qui a changé alors qu'on se sent le même, et au contraire voir un lieu qui n'a pas changé alors que nous avons tant vécu depuis...

D'un autre côté, je ne sais plus pourquoi, je me suis mis à considérer le temps que j'avais attendu ce retour (plus de quatre mois !) et la brièveté de mon séjour : quatre semaines, pas un jour de plus. Je sais, les mauvaises langues soulèveront que je ne suis guère resté plus les autres fois, mais il y a une différence qui change tout : là, la brièveté était prévue, alors que j'espérais m'installer au Panamá (on m'avait demandé trois ans !), que j'avais prévu de rester l'année en Afghanistan (et ainsi clore la mission, et, accessoirement, rentrer en même temps que Hildegarde) et que j'avais prévu de rester un an et demi au Libéria pour achever le chantier... Savoir que je n'ai pas un mois au Libéria change tout. Mais vraiment tout. Au point que je ne suis même pas capable de l'expliquer vraiment !

Et puis, c'est marrant, j'ai mon agenda plein pour les douze semaines à venir. Douze semaines de projets bien serrés : voilà qui m'est rare !

Par contre, j'ai eu l'air con à la douane : je devais passer dans la file ONGs ou pas ? C'est que j'avais encore mon autocollant MSF sur ma valochette ! En fait, la question n'était pas tellement celle de l'usurpation de chaipaquoi, mais celle, un peu plus fondamentale, de se définir. Il m'était bien facile, en 2004, de résumer ma situation comme « je bosse pour MSF ». Tout de suite, les gens vous classent, sable chaud et autres chèvres (je l'ai déjà dit) : vous avez une étiquette, c'est facile, et on peut passer à autre chose. Là, j'ai retrouvé mon absence de statuts qui rend toute conversation si compliquée. Imaginez l'embaras dans lequel me mettent ces deux simples questions : « Tu habites où ? » et « Tu fais quoi ? »

Difficile de lâcher mon T-shirt MSF, quoi.

Bref, il était minuit, trop tard pour rencontrer Roger. Trois chauffeurs m'ont jetés dans une chambre d'hôtel qui puait le mois, et ça m'a rappelé ce que j'avais déjà oublié : combien nous sommes ici entourés de myriades de gens invisibles, qui nous tourbillonnent autour sans même que nous les apercevions. Pourquoi donc étaient-ils trois à venir me chercher ? Pourquoi donc sont-ils une demi-douzaine de gardiens à la porte ?

Le matin, j'ai pris mes œufs au pain du petit déj' et j'ai attendu qu'on vienne me chercher. J'ai étalé sur la table du papier, de la lecture. J'étais heureux. J'avais mon gros Pléiade de Rousseau tout neuf, qui, comme chaque fois que je lis dans la Pléiade, fait croire que je suis plongé dans la Bible et me donne une respectabilité à priori bien usurpée, mais à l'y bien considérer pas tant que ça dans ses effets : chaque fois que je lis trois pages de Rousseau, je me met à aimer les hommes avec tendresse, j'ai envie d'embrasser le premier être humain à portée de mes bras. Quelle Bible renierait un tel effet ?

Rousseau, « celui qui croyait en l'homme ». Comme c'est bien dit.

Et là, lisant les « Confessions », tandis que la serveuse me volait mon thermos pour servir des clients plus tardifs, je me suis rappelé que j'avais une précision à apporter quand au fait que j'écrive des « Carnets ». C'est que, j'ai le regret de le dire, j'ai eu à lever plus d'un malentendu avec des amis parfois très proches qui ont mal compris mes trucmuches ou, plus exactement leur statut. Mes « Carnets » sont un RÉCIT, c'est-à-dire que j'écris à chaud, je suis sincère et je dis beaucoup, mais je ne dis pas tout, et quand bien même j'en aurais l'ambition, ce ne sera que mon point de vue sur moi, qui différera toujours fatalement du vôtre, extérieur, différent, global, et que l'un ne peut se substituer à l'autre. Prenez ce que je raconte comme une matière, mais que cela ne vous suffise jamais à vous faire une idée de qui je suis : faites-vous la vous-mêmes, et pour cela, écrivez-moi, dialoguons, téléphonons-nous, voyons-nous. Exigez ma visite. Je viendrai. C'est une promesse.

Et puis, la voiture est venue me chercher et m'a conduit chez Roger.

*Les niou: en bref: tout va bien. Le boulot n'avance pas, bien entendu, attendu que rien n'était prêt pour mon arrivée. Mais pour tout dire, je m'en branle: il est évident maintenant que je suis ici que ce n'était pas pour le boulot que je suis venu, mais bien pour découvrir enfin ce pays dans lequel j'ai habité sans le connaître.*

*Voilà. Suivent quelques lignes (pas beaucoup, pour une fois!) qui détaillent un poil ce sentiment, ainsi que quelques premières impressions. Je crois que c'est un peu moins bâclé que le "Carnet" précédent. À bientôt.*

### LE LIBÉRIA DE ROGER

Dans mon petit hôtel-qui-sent-le-moisi, j'ai été abordé par un vieux Blanc tout maigre qui cherchait un décapsuleur. C'était un missionnaire qui avait vécu des années dans le *bush* avant le coup d'État de 1980, qui pouvait enfin revenir sur l'un des principaux théâtres de sa vie. Je lui ai fait parler de ce qu'il a vu, et ça a confirmé ce que j'allais apprendre de Roger. Mais j'anticipe, là. Le premier matin, j'ai donc frappé à la porte de la cuisine de Roger, où j'avais déjà passé pas mal d'heures qui n'étaient rien en regard de celles qui allaient venir! Sa cuisine était sa salle d'audience.

Il m'a accueilli en me trouvant un air de bûcheron danois (poil au menton, bretelles et chemise sans manches, sans doutes). Moi je lui ai trouvé un air de vieux singe avec ses longs bras atones et son branlement du chef. Nous avions en commun de vivre au pied des arbres: nous pouvions nous entendre.

Comme rien n'était prêt pour que je travaillasse, nous avons discuté. Je l'ai fait parler du Libéria. Si je vais vous redire ce que j'en ai retenu, ce n'est pas que j'ambitionne de donner un cours d'histoire qui serait sans doute bien faux, mais pour vous permettre de saisir ce que moi je comprends du pays dans lequel je vis.

J'ai demandé comment il se faisait que les Libériens veuillent des toilettes à chasses dans une ville qui n'a ni adduction d'eau ni égout, et pourquoi ils préféraient attendre un taxi (jusqu'à deux heures, me suis-je laissé entre dire!) plutôt qu'investir dans un vélo ou un boguet. L'explication a été limpide. Confirmant ce à quoi m'avait préparé le curé de l'hôtel, Roger a raconté le Libéria d'avant le coup d'État, ce fatidique 13 juin 1980 où le pays a été plongé d'un coup dans les ténèbres les plus glauques. Avant, le Libéria était le pays le plus développé d'Afrique, loin devant, par exemple, l'Afrique du Sud. En vingt-trois ans de tribulations, les gens ne l'ont pas oublié, même si plus de la moitié est née après ces temps fastes.

En 1980, c'était Doe qui s'est instauré président. Il a ensuite été renversé par Taylor soutenu par les Ricains. Mais comme ces derniers lui ont coupé l'herbe sous les pieds en faisant abattre le premier (si Taylor avait pu faire juger Doe, son prestige aurait fait de l'ombre aux Ricains), il a préféré se rapprocher de la Libye, crime impardonnable en un temps où l'Amérique ne savait pas encore qu'elle avait gagné la Guerre Froide. Donc il a fallu renverser Taylor à son tour: c'était la guerre de 2003. Ce coup-ci, les Ricains auraient bien jugé le dictateur, mais c'était sans compter la solidarité de classe de tous les Présidents de la région, issus du même milieu.

Roger résume l'histoire du Libéria ainsi: le pays allait en train, à pleine vapeur vers le Progrès-avec-un-grand-P. Le train a déraillé, et aujourd'hui des ONGs viennent offrir des chars à boeufs aux survivants. Inutile de dire que ça ne leur convient pas. Premier décalage. Le second, c'est que le pays garde de son passé (et de sa diaspora) une armée d'ingénieurs informaticiens et autres savants de haut vol, mais pas on ne trouve pas à Monrovia un plombier (qu'on plisse

pour ne pas le froisser), un maçon compétent, un électricien au courant. Roger et moi sommes bien placés pour le savoir. Le Libéria est un pays qui dispose des outils d'un pays du Nord pour travailler une matière des pays du Sud. Ça ne peut pas marcher.

#### MON BOULOT

Je ne fous rien de mes journées, c'est pénible. Roger n'a pas les conditions pour que je bosse, ou plutôt il a tellement à faire qu'il n'a même pas le temps de me donner du taf! Il vient d'être nommé ambassadeur dans un second ministère (tout comme sa femme: quatre ministères représentés à eux deux!), et nos tentatives de travail sont sans cesse interrompues par des solliciteurs de poil et de plume et du reste, sans parler des deux téléphones intempestifs dans lesquels il ne cesse de prononcer des sommes fabuleuses, des millions et des demi milliards...

J'ai fini par avoir mon propre téléphone, et j'ai dû m'installer un ordinateur. J'ai tout de même dessiné trois bricoles sous un Cad quelconque, et ça me confirme ce dont je doute sans cesse à tort: je sais me servir de ces petites bêtes, quand bien même je ne les aime pas. C'est toujours ça de pris au chapitre professionnel, avec la ligne de CV "consultant en architecture à Monrovia", qui en jette plutôt, vous ne trouvez pas?

Roger n'est d'ailleurs pas dupe de la situation, et il s'en est gentiment excusé. D'un autre côté, je n'avais rien à lui pardonner: il n'en était que plus patent que je n'étais pas revenu au Libéria pour bosser, mais bien pour découvrir enfin ce pays dans lequel j'avais habité, installé pensais-je alors pour une paire d'années.

#### MON LIBÉRIA

Lorsque je suis sorti de chez Roger, il faisait encore jour. J'étais à pied, sans radio, sans téléphone, sans véhicule. Je me suis un peu perdu en cherchant mon hôtel-qui-pue, ou plutôt j'ai un peu perdu ma route, mais je me suis retrouvé moi-même. J'ai fait mes premiers pas dans Monrovia, libre enfin de la prison culturelle des ONGs. J'avais plus l'impression d'un retour à Ouagadougou qu'à Monrovia.

J'ai acheté une de ces oranges à sucer à une petite dame qui me fournit, depuis, tous les soirs, et j'ai craché les pépins le long de la route, comme un semeur (auguste, dirait Victor Hugo). Cracher des pépins fait partie de ma silhouette monroviennne comme autrefois mon parapluie. C'est devenu le sport national d'un pays qui se limite à... moi-au-Libéria!

J'ai regardé les chiens et les poules, j'ai remarqué le ronronnement constant des générateurs épars, j'ai noté le premier libérien en *rollers* que je voyais, et j'ai humé les grillades, les ordures, les beignets. Monrovia était là. Elle m'avait attendu bien longtemps, patiente comme seules celles qui sont sûres de leurs charmes: quatre mois durant j'avais été là mais absent, imperméable, et ensuite quatre mois m'avaient vu au loin. Nous liions enfin connaissance. C'était bien pour ça que j'étais revenu. C'était désormais on ne peut plus évident.

Je me suis douché (j'avais oublié qu'on se douchait à l'eau froide, tiens!) en méditant sur cette étrange situation de retour: parfois domine le sentiment de voir combien les choses en changé en une courte absence. Parfois au contraire prévaut celui du décalage entre une situation qu'on retrouve presque inchangée alors que soi-même on a l'impression d'avoir avancé. Bref, un sacré mélange de sentiments, mais où dominaient ceux qui approchent de la plénitude, de la présence.

Je n'ai jamais trop su si c'est ça que les philosophes appellent la "présence au monde": vous savez, ce sentiment de bien-être, où l'on est bien dans sa peau, où on s'aime soi-même simplement, où l'on a confiance en soi, et donc en la vie, et où tout cela permet de s'ouvrir au monde sans réserve ni restriction, d'être là, simplement là, entièrement là. J'appelle ça la plénitude. On s'entend?

Il faisait déjà nuit lorsque je suis ressorti. Je me suis entassé dans un taxi jaune (et non vert

comme à Ouagadougou) avec cinq autres passagers. Le chauffeur tenait tout en conduisant une liasse de billets tout pourraves, afin d'être plus rapide à nous rendre le change. Devant mes yeux, un autocollant hurlait un "Le sang de Jésus est mon arme" ostentatoire où les mots "sang" et "arme" étaient soulignés.

J'étais un peu saturé émotionnellement, plein de présent, de réalité. Je ne pouvais pas ne pas faire un parallèle entre cette intensité et la brièveté annoncée de mon séjour d'une part, et celles de mes histoires d'amour d'autre part. Je crois que, dans ma petite vie, j'ai bien appris à être là, présent, présent à quarante-douze mille pour-cents, lorsque je n'ai que quelques instants ou quelques jours de bonheur devant moi. Avant l'opportunité suivante.

## **PREMIÈRE SOIRÉE MSF — LE MERCREDI 09 FÉVRIER 2005**

---

Le garde de la Maison-Quatre ne m'a pas reconnu, ni moi lui. En fait, c'était un nouveau, bien que vieux de physique. Mais je ne cache pas que j'ai été un peu déçu. Par contre sur la fameuse terrasse, c'était parfait: bien peu de monde, en fait, ce qui m'a permis de reprendre contact avec chacun (ou de lier connaissance, selon). Il y avait un tout nouveau chef de mission, ce qui m'a soulagé, je ne me sentais pas trop de discuter avec celle qui m'avait semble-t-il viré, sans jamais le dire. Il y avait aussi mon successeur, mais nous n'avons pas discuté, c'est un taciturne. Et puis, très vite, je me suis consacré à Ulla. Ah, cette chère Ulla: combien de temps ai-je attendu de te revoir? J'avais connu Ulla au PPD elle aussi, et depuis nous nous poursuivions: elle a eu une mission chez MSF-CH, mais juste après que je sois moi-même "revenu" d'Afghanistan, et elle a ensuite été nommée au Libéria avec MSF-B, mais alors que je n'y étais plus! Ulla, c'est l'archétype de la grand-mère, ou plutôt de la grande dame. Elle a beau être Danoise, je la verrais bien en Comtesse anglaise, précieuse, digne, diaphane, attentionnée, et avec, dans le coin de l'œil, cette étincelle qu'on ne trouve que chez ceux qui ont atteint un âge où le vécu vient nourrir l'empathie. Bref, Ulla est une femme que j'adore, et il me tardait de ravoir avec elle quelques heures de discussion.

C'est pour elle que j'ai pu le mieux résumer mon premier séjour au Libéria: le projet laissé par Niels était miné, et il avait fallu quelqu'un qui sautât pour qu'un troisième récupère une situation saine. J'ai le regret d'avoir été le second.

À 23:00, le générateur nous a plongé dans l'obscurité en terminant son service, et un char d'assaut blanc au logo MSF m'a reconduit à mon hôtel. C'est que passées neuf ou dix heures, il n'est plus raisonnable de vouloir me déplacer en taxi.

## **03 MONROVIA, LE DIMANCHE 20 FÉVRIER 2005**

---

*C'est aujourd'hui l'exact mi-temps de mon séjour au Libéria. J'ai cru comprendre de quelques sous-entendus que pour Roger, ce ne serait que le premier retour de plusieurs, mais il faudrait que nous en parlions un peu sérieusement, parce que moi j'ai commencé mes mailings pour avril, et que je ne compte pas du tout renouveler le coup des quatre mois d'attente! D'ailleurs, je n'ai plus les finances qui me le permettent.*

*Mais tout ça sera discuté une prochaine fois. Pour l'instant, tout va bien, même si je désespère de repartir en ayant accompli quoi que ce soit. Je donne ci-dessous quelques nouvelles plus détaillées de mon quotidien, mais ne le lisez pas si vous êtes pressé, vous n'y apprendrez rien d'essentiel. Comme d'habitude, ces lignes d'intro doivent suffire à ceux qui veulent juste savoir où j'en suis. La suite, c'est pour le plaisir de l'échange littéraire ou épistolaire, à votre convenance.*

*Biş,  
laurent.*

## MUSIQUE

---

Je vais commencer par une vieille histoire, celle d'une grande frustration dont j'ai négligé de parler alors: j'ai une mélodie qui me hante d'aussi loin que je me souviens, une petite mélodie toute simple, de quelques notes à peine, que j'ai finies par transcrire sur une partition de cornemuse, histoire de m'assurer inutilement que je ne l'oublierais pas; il ne m'a jamais manqué à chaque fois que j'ai cherché à m'en rappeler. Ce début devrait rappeler "Balade au bout du monde" à ceux qui l'ont autant aimé que moi (Makyo et Vicomte, surtout ne pas poursuivre après le tome 4).

Cet air, je ne l'ai jamais entendu que je sache, et j'en suis arrivé à me demander s'il n'était pas le produit de mon imagination, par quelque facétieuse circonstance puisque je suis notoirement dépourvu tant d'imagination que du moindre don de composition musicale.

Or, voilà qu'un jour de mon squat de convalescence chez Belinda-la-brune à Anvers, j'ai entendu cet air chanté dans la chambre voisine. C'était bien une chanson, dans le style de l'après-guerre. L'extase de découvrir que ce monde que je croyais mien était en réalité patrimoine de l'humanité a vite succédé à une immense déception: l'air avait été joué sur une radio locale flamande et je n'ai eu aucun moyen de retrouver l'auteur ou l'interprète. Depuis, je suis orphelin de cet air que je croyais mien, mais qui est en fait plus vaste sans que je puisse en savoir plus. Alors si quelqu'un peut m'aider, je lui offre une pleine semaine de reconnaissance éternelle.

*Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber  
(Nerval)*

## LES LARBINS

---

Retour au Libéria.

Toute une valetaille gravite autour de Roger: des chauffeurs, des femmes de ménage, des garçons de courses, des techniciens, des aides divers. En fait, j'en suis, ni plus, ni moins. Je reste docilement dans la meute aux aguets, attendant qu'un ordre du maître m'assigne quelque tâche.

Deux de ces valets méritent attention, car plus proches de mon quotidien: Cole (peut-être se prénomme-t-il Helmut? Ce serait rigolo) le jeune et le vieux Campbell (qui est peut-être chef du fameux Clan?). Cole va à l'"école" (il est quelque part dans sa vingtaine). Roger est persuadé qu'il le vole allègrement, et le garde à son service pour le prendre sur le fait. Le vieux Campbell a été marin, et m'a raconté avoir "visité" cent trente-deux pays. La guerre l'a obligé à "travailler", comprenez à rester à terre. Il est très gentiment attentionné, mais tous deux sont à ce point empruntés à force de ne pas comprendre ce que veut leur maître qu'il en sont encore plus maladroits que moi d'habitude.

À tout moment, Roger hurle "Cooooooooôlé!", pour une disquette, ses lunettes ou son téléphone. C'est devenu un des ces bruits de fond auxquels je ne prête plus attention, comme le bourdonnement des générateurs et du ventilo, les klaxons et la pénible toux des chiens, tous malades.

Je déteste passablement ce système. Tout ce dont j'ai besoin, je dois le demander à Roger qui en charge un larbin. Au final, je n'ai encore rien reçu de ce que j'ai listé à mon arrivée, ni parapluie, ni calepin, et je commence à contourner la hiérarchie officielle, ce qui serait malsain dans une perspective de long terme. Vous comprendrez ma déception si vous ajoutez encore à ce qui n'arrive pas ce qui arrive mal à propos: j'ai demandé des chaussures, j'en ai reçues de si grandes que j'ai dû les donner; j'ai demandé des biscuits, j'ai obtenu une omelette; j'ai demandé s'il y avait à boire, et j'ai eu une tasse de thé chaud dont je ne voulais pas. C'est insupportable. Je préfère mille fois faire tout cela moi-même: je n'ai pas besoin d'être servi! Et je déteste ça. J'ai le

sentiment qu'on me diminue à partir du moment où on fait pour moi quelque chose que je pourrais faire, qu'"on" soit un lardin ou une machine. Je suis assez grand pour prendre soin de mon quotidien dans une large mesure, et vouloir m'en soulager m'aliène. J'avais déjà du mal à prendre une femme de ménage à temps partiel à Ouahigouya au Burkina Faso, alors là...

Je donnerais gros pour qu'on m'envoie en courses un après-midi, avec quelqu'un, bien sûr, pour me guider. Ce serait plus qu'il m'en faut pour que j'aie enfin tout ce qu'il me faut pour vivre et travailler confortablement. Au lieu de ça, je rédige des listes qui se perdent et après lesquelles je n'ose pas insister, le maître ayant d'autres autruches à fouetter que ces quotidiennetés.

## **PREMIÈRES COURSES — SAINT-VALENTIN, LE 14 FÉVRIER 2005**

---

Finalement, j'ai pu aller faire mon shopping! C'était le jour de la Saint-Valentin, et Roger avait prévu une journée à sa Ferme (j'y avais des relevés à effectuer); malheureusement, quelque téléphone inopportun a dû changer ses plans: je suis resté chez lui seul et tellement sans plus rien à faire que j'ai pu lire une bonne paire d'heures avant de me décider à aller enfin en ville. Partout, les vendeurs à la sauvette proposaient des brouettées de fleurs en plastique. Pour une fois que j'avais l'occasion d'en faire quelque chose, j'en ai acheté une. J'avais le cœur léger.

J'ai commencé par le cordonnier de mes souvenirs (celui dont était tombée amoureuse Elisa, une des expats italiennes): il m'a reconnu aussitôt, malgré me cheveux. Ça m'a fait chaud au cœur. Même scène un peu surannée mais pas désagréable chez le vendeur de tissu, puis chez "notre" tailleur, que nous appelions Pappa.

Et puis, je suis allé dans un supermarché pour un six-pack de malta de ma marque préférée (enfin!) et d'autres articles divers qui me faisaient vraiment trop cruellement défaut pour attendre que la procédure logique par Sa Sainteté n'aboutisse.

Ça allait mieux!

## **QUOTIDIEN 1-A.1/1)A — (C'EST DIRE SI CETTE RUBRIQUE SERA SUIVIE)**

---

1-Je ne bouffe rien. Ou plutôt, je n'ai pas encore fait un repas qui soit digne de ce nom depuis mon arrivée. Tous les matins, l'hôtel offre la double omelette et quelques tranches de pain grillé. Je me suis battu une semaine pour qu'on m'en serve six au lieu de deux, mais quand j'ai offert qu'ils ajoutent le surcoût à la note, ils ont également orné l'assiette de deux rondelles de tomate anémique et d'autant de morceaux de concombre. Le reste de la journée, Roger offre parfois du pain (du sale pain blanc, beurk!) et du fromage (en général plus que décent, par contre), ou alors je demande à l'hôtel une assiette de spaghetti nus ou des frites: c'est tout ce qu'ils ont sans viande. Je commence à rêver à la boîte de haricots blancs à la tomate des petits-déjeuners anglais... Vivement 'Dam! Par contre, Campbell-du-Clan fait un thé plus que décent, et il était tout confus lorsque je lui en ai fait l'éloge.

Heureusement, dimanche, j'ai eu ma première attaque de turista. Enfin! J'en étais presque content, car sans turista, l'Afrique est-elle vraiment l'Afrique? En tous cas, ça m'a manqué lors de mon premier séjour.

2-Roger a un gadget qui m'a épaté: il s'agit d'un tout petit ventilateur monté sur prise USB qui permet de travailler dans des conditions humaines même lorsque l'airCo ne vrombit pas. C'est que, je l'avoue, je me sers également de cet autre (et plus dispendieux à tous égards) gadget, habitant, plus encore à l'hôtel que chez Roger, des trous à rats sans air.

3-Un mioche dépenaillé qui vendait des beignets à la sauvette a attrapé mon regard un instant, assez longtemps toutefois pour placer un: "Donne-moi un dollar" qui m'a pourri pas mal d'heures suivantes. D'un autre côté, j'ai surpris un des prêtres de l'hôtel, dans la rue,

répondant à un mendiant souriant qui exhibait fièrement sa jambe amputée: "Tu ne souffres pas assez, reviens lorsque tu seras plus maigre". Et alors, Dugland, tu es encore assez arriéré pour croire la souffrance rédemptrice et méritoire? Connard, va.

4-D'après Roger, ce sont les Franc-Maçons qui ont fait le pays, du projet à son financement, d'où l'importance disproportionnée de la "Loge" que ce soit dans son somptueux bâtiment, aujourd'hui ruine imposante, ou dans la vie politique (jusqu'au coup d'État de 1980, bien sûr).

5-Je me suis surpris lors d'une soirée belotte chez ACF (Action Contre la Faim): nous avons perdu de peu la première manche, mais nous avons largement dominé la seconde. Moi qui ai commencé de bonne foi par m'excuser de ne faire que savoir les règles, je crois que j'ai surpris tout le monde, moi le premier. J'en dois sans doutes remercier ma sœur Aline, qui m'a tout appris côté cartes. Merci pour ta patience, ma sœur!

6-La nuit tombe tôt: quand je vais me connecter à Internet, et même parfois quand je rentre de chez Roger, il fait déjà cette nuit étrange, trop sombre, sans merci, trouée de lumières ponctuelles éblouissantes, qui aveuglent par excès de contraste. Dans cette nuit violente, les taxis promènent leurs lumières rasantes qui découpent les silhouettes des marcheurs sur fond de poussière illuminée. Le tout est mouvant, et pour tout dire fascinant. Mais tout cela ne simplifie pas la marche le long des trottoirs tellement défoncés qu'on peut tomber dans des trous où je m'enfoncerais plus haut que le genou! Alors je marche avec application et componction, refusant fièrement de prendre une lampe de poche, puisqu'aucun local ne s'y décide non plus.

## **SOLITUDE**

---

J'ai beau faire, il est des jours où je ne peux pas ne pas me trouver un peu seul ici. J'ai beau passer une soirée avec des gens de MSF ou d'ailleurs une fois de temps en temps, ça n'en rend que plus vraie la règle générale qui veut que je n'aie guère d'autre interlocuteur que Roger, entre deux sollicitateurs.

Dans ces conditions, le sourire de ma vendeuse d'oranges favorite prend une place disproportionnée. Et puis, Marjorie-la-danseuse-de-'Dam me manque...

## **DISCUSSIONS SUR LES ONGS — 15 FÉVRIER 2005**

---

Il y a pourtant de chouettes moments, même avec Roger: hier matin, nous avons attendu toute la matinée je ne sais même plus quoi, et il m'a parlé de son entretien de la veille avec un ministre ou un autre: ils en ont marre de la vitesse de rotation des effectifs dans les ONGs. Je ne peux que souscrire à cette thèse, que je discute depuis que je suis rentré du Libéria la première fois, ou plus précisément depuis j'ai envisagé y retourner et que je me suis aperçu que je n'y connaîtrais plus personne ou presque.

Imaginez un peu: Christophe-le-pointu m'a confessé avoir célébré son cent trentième briefing en un peu plus d'un an. Ça m'a rappelé Sam, le comptable local, un gros mec taciturne: un jour que je lui tendais la main, il m'a dit: "Tu sais, en cinq ans, tu es le six centième expat' que je vois, alors..." Paradoxalement, cette franchise m'a plu, et je crois que nous nous sommes bien entendus par la suite. Six cents, juste pour MSF-B: j'ai fait et refait le calcul, s'il a exagéré, c'est en minimisant le chiffre!

Et encore, c'est une exception dans l'histoire de la mission qu'une demi-douzaine d'expats aient décidé ensemble de rester plus d'un an: Alvin-la-Kenyane-qui-est-venue-sur-le-même-vol-que-moi & Branko-la-murène, Christophe-le-pointu & Geralda, et Lorna-l'autre-Kenyane. Mais ils vont tous partir cet été. Ensuite?

Comment imaginer un travail tant soit peu suivi dans ces conditions? Colette-qui-m'a-viré

est déjà partie, après six mois (comme prévu, mais tout de même), et son remplaçant ne devrait pas rester plus longtemps: les locaux, du gardien de base aux ministres, ont l'impression de n'avoir aucun interlocuteur en face d'eux! Comme je les comprends. J'essaie de militer pour faire passer le message suivant chez MSF: ok pour des missions de six mois pour les médicaux, les praticiens, mais la coordination, la base, les chefs de mission (et les architectes) ne devraient pas avoir de contrats de moins d'un an, voire deux! C'est le minimum nécessaire pour faire quoi que ce soit d'autre que brasser de l'air à force de ronds-de-jambe avec de perpétuels inconnus.

Comme j'en discutais encore ce soir avec un Philippin des Nations Unies qui partage mon hôtel, il ne faut pas oublier qu'en Afrique, les relations et les projets se fondent sur des personnes bien plus que sur des fonctions.

## **VINCENTE — 18 FÉVRIER 2005**

---

Vincente, c'est ce Philippin qui partage le même hôtel crade, le moins cher du coin, ce qui n'empêche pas, croyez-le ou non, que Roger payera plus un mois d'hôtel que mon service ou que mon billet d'avion (tous deux autour de 1'500 USD). Je crois avoir déjà mentionné que vus les prix de l'immobilier à Monrovia depuis l'invasion des Katkat blancs des ONGs et des Nations Unies, une bonne partie des habitants des camps de déplacés en périphérie de capitale sont habités par des propriétaires qui trouvent confortable d'être nourris et logés tandis que leur maison leur rapporte l'équivalent d'une dizaine de salaires (pour comparaison: prof officiel, 100 USD, salaire MSF de base 200 USD, ingénieur Nations Unies, 600 USD; une chambre pour un Libérien, 900 USD, sisi!).

Vincente est un petit homme en fin de cinquantaine, comme on en voit sur les images d'Épinal du Viêt-Nam, qu'on aurait habillé à l'occidentale, attendu qu'il bosse pour les Nations Unies comme économiste, ce qui définit bien mal cet attachant personnage qui aime la vie et les hommes. Il peint, et je déduis de sa façon de parler de sa peinture, de son maître, et à ce qu'il sacrifie de bagages à cet amour qu'il doit être bien au-dessus du commun. J'aurais aimé voir un de ses tableaux.

Ce matin, il est parti pour le bush. Il portait des bretelles: n'auraient été les convenances, je me serrais marré à en exhiber mes intérieurs, bien que j'eusse été bien en mal de définir pourquoi exactement - juste pour la ligne de "Carnet" que ça m'offrait, pour le clin d'œil?

Je doute que je le revoie de sitôt. C'est dommage, mon trou à rats d'hôtel n'en sera que plus triste. Il a embarqué dans le Katkat de service son immense barda: l'excédent bagage sur le vol d'arrivée valait assez exactement le prix de son billet lui-même. Et il m'a recommandé d'aller voir sa collègue qui s'occupe du recrutement, ce que je me suis empressé de faire, moins, j'ose le prétendre, en vertu de ce qu'il m'ait dit qu'elle était Milanaise et que ça m'évoque de tendres souvenirs, qu'en cela que j'avais ainsi une bonne raison d'échapper à la cuisine de chez Roger et son interminable inaction. Bref, je suis allé placer mes billes aux UN (United Nations, les Nations Unies, dans le langage local), des fois qu'ils m'enverraient construire une cathédrale au Kamtchatka.

Sur le chemin du retour, je me suis fait interpellé par mon nom: c'était des staffs MSF. Ils étaient contents de me voir. Moi, je regardais avec étonnement le mur en face qui avait été décoré de reproductions de peinture... égyptiennes. Surprenant. Nous n'avons pas prolongé la conversation, et je suis arrivé chez le garçon qui nous louait le matériel hi-fi pour nos soirées "zique classique": lui aussi m'a salué par mon prénom sans l'ombre d'une hésitation, alors qu'il y a peu de doutes qu'il ait eu vent ne serait-ce que de l'éventualité de me revoir un jour dans son pays. Ça m'a touché.

Dans les rues aveuglantes, je murmurais "Mon p'tit loup" et "Estelle" de Perret, les deux seules chansons que je connaisse de lui en outre de son trop connu "Zizi", mais toutes deux de hauts lieux de la chanson française.

Taxi. À cette heure-ci (près de midi), seules des femmes s'y sont succédées. Nous nous sommes entassés jusqu'à sept passagers, pour moitié des écolières en début d'adolescence. J'ai sucé une orange en passant, j'ai craché mes pépins avec satisfaction, et je suis revenu bosser. Perdu dans mes pensées, je réfléchissais à ma fameuse "Carte du monde viables" où étaient répertoriées tous les endroits de la planète où neige, montagnes et mer se rencontrent pour mon plus grand bonheur. Je me demande combien de temps j'errerais encore avant de m'enterrer dans un tel endroit, au propre comme au figuré. Là-bas, j'écrirai enfin, entre deux chantiers locaux et ma grande famille - à moins que le goût m'en ait passé et que je ne vive en ours.

11:00: Roger n'était pas là. Il a d'abord été annoncé à 13:30: j'avais deux bonnes heures à employer. Il m'avait demandé d'étudier un projet de maisonnette témoin (que rien). Je m'y suis mis de mauvaise grâce, attendu que c'était là un projet de design (= non situé). Mais il n'a pas fallu trois instants pour que la fièvre de l'architecture dont parle si bien Corbu me saisisse: je devrais le savoir, pourtant! Alors pourquoi ne m'y laissé-je pas aller plus souvent?

Je me suis mis à la conception, puis à une maquette d'esquisse: j'ai oublié le temps, j'ai vaguement vu Roger passer vers 16:00 et je ne me suis réveillé de ma presque transe que peu avant son second passage, vers 19:30. Il était de bonne humeur, mon initiative a eu l'heur de l'enthousiasmer (pour ce que ça me faisait...), et comme j'écrivais un article écolo, il s'est mis à me parler "philosophie du développement", sur un ton qui m'a plu: en fait, et à ma surprise, il a une "idée", lui aussi, une philosophie développée depuis vingt-cinq ans et qu'il tente d'appliquer ici, où il est. Il demande à être juger sur les résultats, fier d'avoir poussé son idée jusqu'à exécution, ce dont je ne peux que le louer. Je le vois d'un autre œil, depuis. Un drôle de bonhomme, ce Roger!

---

## 04 MONROVIA, LIBERIA, LE 28 FÉVRIER 2005

---

*Il y a une surprise: soudain, à la fin du deuxième tiers de mon court séjour, j'ai commencé à bosser pour de bon. Et quand je dis "pour de bon", je pèse mes mots: je veux dire que j'ai commencé ce travail dont j'ai une idée très précise depuis le début de mes études d'architecture, mais que je n'avais encore jamais pu faire. Ben là, on dirait que ça commence! Du coup, il n'est pas impossible que je cède à l'insistance de Roger qui veut que je revienne. Reste à savoir quand. Pour l'instant, je contiens à grand-peine mon impatience de me retrouver à 'Dam, puis je passerai avril dans la Biélo de ma mère. La suite est encore loin.*

*Les détails de mes premiers pas dans "mon" boulot:*

---

### LA PLANTATION — LUNDI 21 FÉVRIER 2005

---

Il avait plu cette nuit-là: le ciel matinal était lavé, bleu alors qu'il est généralement gris de cette brume mélange de poussière et d'humidité. Je suis arrivé à 08:00 dans la cuisine de Roger, en bon Suisse ponctuel que le Libéria ne m'empêchera pas d'être, non mais! Nous étions sensés partir "à la première heure", mais nous avons commencé par discuter tandis que Roger enchaînait les instructions, puis il a petit-déjeuné (j'avais, pour ma part, assez de mon omelette de l'hôtel), et nous avons continué à parler sur base de mes maquettes: j'ai dû couvrir une douzaine de feuillets d'esquisses, de détails et de plans. Est apparu un projet que Roger a répété lui plaire doucement. "Doucement", en Suisse, ça veut dire "peu à peu". Et en l'occurrence, c'était un euphémisme.

Malgré le changement que ça représentait par rapport au plan initial de sortir tôt, j'avoue que cette matinée m'a plu: je faisais presque mon boulot, c'est-à-dire que je l'aurais fait

exactement si le projet avait été situé plutôt que sur un terrain vierge théorique.

J'ai besoin de construire. C'est de plus en plus pressant. Et quand je dis "construire", je sens de plus en plus précisément que dessiner des plans dans un cabinet parisien, même s'ils étaient construits ensuite, ne m'aurait pas satisfait, et que quand bien même j'aurais suivi cette voie, j'aurais fini par péter une durite et fuir, pour bâtir, enfin, sinon de mes mains, du moins avec mon équipe, comme cet architecte italien qui a élevé le Cheval Blanc à Bandiagara (Mali), là où il n'y avait que du sable et quelques pierres. Il est venu avec trois sacs de ciment, et il a enseigné aux locaux à assembler les pierres en voûtes. Le résultat est beau comme la prose de Saint-Ex.

C'est ça, précisément ça, mon boulot. Voyager? Mais c'est le dernier de mes soucis. Donnez-moi à construire: là, vous m'intéressez.

Je n'en serais pas loin, auprès de Roger. C'est en cela que l'expérience valait la peine d'être tentée, en plus du phénomène de "retour". Roger est un commanditaire comme il m'en faut, ou presque. Ce qui risque encore de pécher, ce sont: 1-les contraintes économiques du pays, qui font que rien ne se fait, nonobstant toutes les bonnes volontés du monde, 2-le caractère de Roger qui ne sait pas déléguer (et donc quelle responsabilité il me laisserait), et 3-les équipes locales dont je n'arrive pas savoir si l'incompétence est réelle (ce qui se pallie, il suffit d'enseigner) ou feinte, comme le pense Roger, ce qui est rédhibitoire. Tout ça, j'ai encore dix jours pour y penser. De toutes façons, pas de troisième voyage au Libéria à envisager avant l'automne.

"CooooÔle!" Roger a commencé à se préparer. Nous sommes sortis après midi, pour commencer par un arrêt shopping (scotch, clopes, cacahuètes et boisson pour la journée). Il faisait une chaleur intenable, qui rend impossible à imaginer l'hiver paraît-il rigoureux d'Europe. Je regrettai plus tard que nous n'ayons pas acheté plus de boisson.

Sur les marchés, les vendeurs passent leur temps à épousseter leur marchandise avec un plumeau de fils, comme ces tambours qui donnent le rythme aux galériens.

À 14:00, nous étions garés en bord de route, à une heure de Monrovia. Nous attendions. Quoi? Je ne l'appris que plus tard: un second véhicule. Je dessinai à plusieurs reprises la ligne d'horizon coupée de palmiers élancés, et les trois maisons reliées par des cordes à linge surchargées. C'est fou comme en Afrique le vêtement est une parure infiniment plus qu'un écran. On le porte pour s'embellir (même si je persiste à trouver la nudité plus belle), sans pour autant se gêner si on en est dépourvu. La nudité ne fait pas rougir. D'où, souvent, ces femmes surprises à rattacher leur "pagne" et que l'idée d'en être gênée n'effleure pas même.

Par contre, j'ai bien observé ce qui m'intrigue depuis longtemps, et j'en suis maintenant persuadé: cette façon "charmante" et "traditionnelle" qu'on les Africaines de porter leurs petits sur le dos dans un grand "pagne" attaché sous les aisselles leur comprime terriblement la poitrine. C'est sans doute très folklorique, mais ce n'est pas confortable du tout. Les pauvres.

14:30: Attente, toujours. Cette fois devant une église que je n'ai pas pris le temps de dessiner. Je regardais Sarwah, notre ingénieur local, que Roger appelle "le vieux". Il a surtout bossé dans les années soixante, et il se trouvait que nous passions ce jour-là par bien des immeubles qu'il avait participé à construire pour les États-Unis, avant la guerre qui les a ruinés. Il en parlait avec mélancolie, comme souvent j'ai entendu parler des temps d'avant la guerre.

Sarwah, c'est un tout petit bonhomme, comme une poupée de "réducteurs de têtes", avec un visage de vieille pomme crevassée et des mains contournées cent fois pires que celles peintes par les maniéristes de la Renaissance.

Nous étions à pied d'œuvre un peu avant 15:30. Il s'agissait d'une clairière faite au bull dans une plantation de caoutchouc appartenant à Roger, dans laquelle il voulait construire des cahutes pour ses planteurs-récoltants, qui lui serviraient de constructions expérimentales. Nous étions venus implanter les fondations. Comme j'ai compté quatorze personnes pour planter une

chaise (= structure en bois sur lesquelles on tire des ficelles pour marquer l'emplacement des murs), je suis allé sous un arbre dessiner encore un peu. Il faisait chaud, chaud, chaud. Et le parapluie que j'avais demandé le premier jour ne m'avait toujours pas été délivré.

À 17:30, je suis retourné dans la voiture afin d'y siester, mais Roger a eu tôt fait de m'y rejoindre. Il avait envie de parler. Lui aussi en avait marre que trop de tête dirigent une seule main travaillante. Comme nous disposions de deux véhicules, j'ai demandé pourquoi nous ne rentrions pas déjà. Roger m'a expliqué qu'il restait "pour le vieux", entendez qu'il ne voulait pas abandonner Sarwah-la-poupée-Jivaro. Il est décidément étrange, ce Roger: il peut passer ses journées à tempêter contre ses employés, mais il n'hésite pas à perdre, purement et simplement, deux heures de son temps pour ne pas "abandonner" son "vieux" à son travail!

Nous n'avons pas décollé avant 19:00, comme la nuit tropicale tombait, ce qui fait que je n'ai été jeté à mon trou à rats d'hôtel (trou à rats pour de bon, il y a au moins des souris, là comme chez Roger) qu'à 20:00. J'étais - je ne résiste pas à ce jeu de mot un peu précieux mais auquel vous ne me reconnaîtriez pas si je résistais - "recru des sens": j'avais les sens épuisés par les stimuli trop forts des tropiques, la peau recuite de trop de soleil. Je me suis couché tôt ce soir-là.

## LECTURES

Je suis toujours dans mon Rousseau. Je me régale. Incroyable comme ce philosophe et moralisateur peut être marrant! Son style a parfois des écarts dignes de Rabelais: il parle d'"Ours mal léché", de poèmes dont il se sert de "torchecul", et cite une agonisante dont les derniers mots, commentant un pet sonore, auraient été: "Corps qui pète n'est point mort."

Rousseau parle de cancer du sein (j'ignorais que la notion de cancer existât au XVIII<sup>e</sup> siècle), il raconte quand il se paluche et quand il s'exhibe. Mais le plus beau, c'est cette expression que je croyais de Michel Polac dans *Charlie-Hebdo*: il parle de livres licencieux comme de "livres se lisant en les tenant d'une seule main"!

J'adore Rousseau, sa folie furieuse, la conscience qu'il en a, et la confession qu'il en fait très simplement, qui le rendent si touchant. Il y aura hélas toujours plus de détracteurs qui parleront de l'abandon de ses enfants que de lecteur bienveillant pour l'homme qui ne cherche pas à s'excuser mais à s'expliquer, ce qui l'excuse bien mieux encore. Si on devait s'arrêter à la vie dissolue de Mozart, qui aimerait encore sa *Messe du Couronnement*?

Rousseau est le chantre de ce que Maugham appelle "Moving meditation" et dont j'ai déjà fait état plus d'une fois au long de mes "Carnets": les longues marches qui libèrent l'esprit et permettent de se retrouver (ça marche aussi, mais dans une moindre mesure, avec les trajets en train). Bien entendu, style obligeant, Rousseau en parle bien mieux que moi, et je ne crois pas qu'il soit possible de le lire sans se lever et se mettre à battre la campagne. Essayez.

Pour conclure, une (seule) citation, brute: "[Celui qui raconte sa vie] se montre comme il veut être vu, mais point du tout comme il est. Les plus sincères sont vrais tout au plus dans ce qu'ils disent, mais ils mentent par leurs réticences, et ce qu'ils taisent change tellement ce qu'ils feignent d'avouer, qu'en ne disant qu'une partie de la vérité ils ne disent rien. Je mets Montaigne à la tête de ces faux sincères qui veulent tromper en disant vrai. Il se montre avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables; il n'est point d'homme qui n'en ait d'odieux." Jean-Jacques Rousseau, *Ébauche des Confessions*.

J'ai également lu les "Carnets" d'une copine en Chine, qui m'ont passionnés, et qui m'ont également permis de réaliser que lorsqu'on est seul (ou à deux, dans son cas), on a bien plus à raconter! Et on ne perd pas ses lecteurs avec des personnages... Sur cet aspect, je pense que ce "Retour au Libéria" est bien plus intéressant que le premier voyage, non?

J'ai également terminé un Maugham (j'adore Maugham, mais il faut le lire en anglais) sur la

passion créatrice (peinture en l'occurrence) qui ruine l'amour. Ça appelait une petite remarque générale qu'il me tient à cœur de livrer ici: la psychologie de comptoir a banalisé l'idée que la créativité est une sublimation de l'instinct sexuel. En fait, c'est exactement le contraire: il est en l'homme un très fort instinct créateur, dont l'une des expressions est la sexualité, qu'elle soit reproductive, amoureuse ou perverse. Jung avait tenté de fixer cette idée en créant (eh oui, le concept est jungien) la notion de "libido", mais hélas, le terme a à son tour été galvaudé et est devenu synonyme d'"instinct sexuel", alors qu'il devait justement s'en démarquer. Cruelle destinée d'un concept pourtant bien riche.

## **RETOUR CHEZ MSF — MERCREDI 23 FÉVRIER 2005**

---

J'ai passé exactement une semaine de merde noire, genre sac volé à la tire et contact coupé avec Amsterdam. Je devrais m'habituer à ces contrariétés, mais, justement, je ne m'habitue pas. Bon. J'étais mal, au point que j'ai commencé à gueuler contre Roger pour des futilités. À ma grande surprise, il m'a percé à jour, et a très bien compris ce qui justifiait mon injustice à son endroit. Il a désactivé les conflits et j'ai pris un peu de repos. Ce Roger est étonnant: si outrancier lorsqu'il parle de certains locaux, et si subtil à d'autres moments. Roger a exactement les défauts que j'aurai quand je serai vieux, mais je ne suis pas sûr de faire montre des mêmes qualités en balance.

Roger me traite comme un fils: c'est d'ailleurs un trait que j'ai remarqué plus d'une fois, que je ressemble au fils que des hommes âgés auraient voulu avoir. Pourquoi, je l'ignore, mais le fait est. D'ailleurs, ça me rappelle que les larbins l'appellent "Papet". Comme il me dit "chef", je lui dis "Patron" (mais le plus souvent je l'appelle par son prénom, bien que je mette un point d'honneur à toujours le vousoyer). Et, de temps en temps, il crie "CooooÔle!" pour ne pas perdre l'habitude. Je le soupçonne d'hurler dans son sommeil! Il me fait asseoir face à lui, et m'a avoué un jour que c'était pour pouvoir lire sur mes lèvres. Sinon, j'ai pris l'habitude de parler très fort.

Dimanche, il m'a fait une orgie de légumes (en boîte, mais bon... bons!): asperges, haricots blancs aux oignons, cœurs de palmiers, petites pommes de terre, petites courgettes à la poêle, et Earl Grey fin pour hydrolyser le tout. Il cuisine mieux que bien, et un jour que je passe, demandez-moi de vous faire goûter son omelette canadienne: c'est un régal.

Bref, ce mercredi soir ça allait déjà mieux, mais pas encore bien. Aucun numéro en Europe ne passait, et j'avais désespérément besoin de parler à quelqu'un d'autre que Roger. Surprise, mon téléphone s'est mis à pousser sa chansonnette: c'était Anna, la beauté homologuée de MSF qui m'invitait à les rejoindre pour une soirée billard. Vous pensez que je me suis précipité! Je me suis rasé, je me suis fringué en playboy que j'ai failli me mettre à aimer d'amour mon miroir (j'avais reçu la veille un complet bleu sombre que mon tailleur avait réussi), et j'ai sauté me serrer contre une Mama dans un taxi. J'ai vite tourné la soirée billard en soirée Jungle Speed (plus personne ne connaissait), et c'était coule.

Outre Anna-la-toute-belle, il y avait Martina-qui-va-organiser-une-soirée-musique-classique-avec-moi (violoniste allemande), et Lorna-la-Kenyane-de-mon-cœur qui avait amené une compatriote que chaque mot que je lâchais négligemment faisait se plier de rire. Ce soir-là, je n'ai vu aucun des deux Christophe, mais lorsque tous les autres se sont retirés pour dormir (ou autre, qu'en sais-je?), j'ai refait le monde des heures durant avec un Olivier qui n'est là que pour une toute petite mission de deux mois, sa femme étant enceinte. Une discussion aussi bien taillée à ma mesure que mon costume de playboy... C'était exactement ce dont j'avais besoin. La bonne humeur était de retour.

## APPLAUDISSEMENTS

Lendemain, ladite bonne humeur avait fait souche, elle poussait ses bourgeons. Alors j'ai appelé Marjorie, la petite danseuse d'Amsterdam, et elle a fleuri (la bonne humeur, s'entend; encore que...).

Roger m'a demandé de l'accompagner à son usine pour faire des essais d'appareillages. Enfin! C'était, je ne m'en cache pas (et je ne l'ai pas plus caché à Roger), un des intérêt principaux du boulot qu'il m'avait proposé. Car en fait, je connais la brique, mais il y a bien des années que je n'en ai plus posé trois autrement qu'en tas. J'ai commencé gentiment ("gentiment", c'est comme "doucement": ça veut dire "peu à peu") avec un angle de mur que nous avions prévu d'orner de retraits et de saillies dont nous tenions à vérifier l'heur de l'effet. L'effet étant heureux, j'ai continué de plus belle: je me suis lancé dans un appareillage gauche copié sur Felix Candela, le maître latino-américain de la brique. Là, ça a commencé à chuchoter dans mon dos. En bien. 'Faut dire, modestie soit maudite, que ça avait de la gueule. J'ai continué: j'en enseigné au maçon à monter une arche, moi qui n'en ai jamais monté une, même de loin! Comme la journée s'allongeait, les autres ouvriers commençaient à faire cercle autour de nous. Alors, pour conclure en beauté, nous avons monté à l'œil et en trois mouvements une colonne torse pas ratée du tout! Dire que je n'avais jamais fait qu'imaginer comment ça se montait... Certains ont commencé à applaudir.

J'ai impressionné, mais personne autant que moi-même.

Ce qui est certain, c'est que j'ai touché là à l'exact boulot que je veux faire: une équipe à former, un projet à construire, un matériau à révéler, les fonds qu'il faut... Roger commence à parler de mon retour. Je commence à y songer. Pas immédiatement, sans doutes: ma situation financière ne me permet pas de renouveler le coup du départ différé, et, pour tout dire, je ne crois pas que grand-chose n'advienne au Libéria avant les élections d'octobre. Alors peut-être qu'à l'automne... Ce qui serait coule, c'est de revoir le coup du départ à plusieurs, comme quand nous y avions songé avec Peter. Le marché va le permettre. Sans ça, j'avoue que le Libéria est un peu chaud pour me faire rêver très fort. Avis aux amateurs.

(À suivre)

## CORRUPTION

On parle partout et sans cesse de corruption, et Roger en est paranoïaque. Mais quelle part accorder au fantasme, et quelle est la part de la réalité? S'il est vrai que lui et sa femme consomment une plaque de beurre par jour, comment ne pas se persuader que les employés s'en servent? Quand il est allé chercher un chèque chez un ministre pour un travail qu'il avait fait, il a soigneusement caché son reçu, craignant que le factionnaire lui demande sa part pour le laisser entrer: est-ce un excès de précautions ou la leçon d'une triste expérience? Je pencherais hélas pour la seconde. Pas plus tard qu'hier, j'ai moi-même été arrêté par un flic qui me demandait d'être son ami, sifflet d'une main et matraque de l'autre. Je ne mentionne même pas ces autres amis qui me suivent chaque jour dans mon *commute* hôtel-qui-pue-cuisine-de-Roger en me racontant leurs malheurs.

Mais réfléchissons un cran plus avant: ce que nous appelons "corruption" voire "vol" n'est-il pas compréhensible, voire normal dans des conditions qui ne sont pas celles de nos sociétés? D'abord, rappelons qu'il n'y a pas (ou peu) de justice civile au Libéria: la notion de vol n'existe donc pas. Ensuite, il faut comprendre que n'importe quel employé peut se faire trois ou dix fois son misérable salaire en "avantages", avec comme seul risque s'il est pris de se faire renvoyer. De plus, lesdits "avantages" s'échangent, se troquent: rien de tout cela n'est monnayé, c'est toute l'économie du pays qui est incluse dans le système. Enfin, celui qui ne ferait pas bénéficier ses proches d'une position qu'il a obtenue serait honni et considéré comme un traître et un égoïste.

Alors: corruption?

#### PERSPECTIVES

Ce "Carnet" en témoigne dans son ensemble: le troisième tiers de mon très bref deuxième séjour au Libéria, aura été, contre toute attente, marqué par un retour à ma véritable profession, voire une initiation, attendu que la meilleure approximation que j'en avais eue jusque-là date du Panamá chez Gilles Saint-Gilles, et qu'alors je ne faisais encore qu'exécuter les dess(e)ins d'un autre.

Ici, j'ai commencé à construire, j'ai commencé à enseigner mon savoir et former des équipes, et, surtout, j'ai convaincu un "client", tant de ma compétence que de ma pertinence et ma capacité à mener ses projets à terme avec qualité et inspiration. Rien que ça!

Roger parle de mon retour. En effet, j'aurais bien tort de ne pas pousser avant une partie si bien engagée, enfin. Il commence donc à se faire de plus en plus probable qu'un troisième voyage me ramènera accomplir ce que j'ai esquissé ici avec à la fois tant de brio et tant de joie.

Restent les conditions qui risquent d'être contre nous:

1-Les élections d'octobre et la situation générale de pays. Lorsque je me rendais pour la première fois sur site seul (entendez sans Roger) dans un petit pick-up "bâché" et non un char d'assaut, j'ai fait parler le soudeur (un excellent soudeur, qui ne rêve hélas que d'exercer sa profession de mécanicien), qui m'a confessé que la situation du pays n'avait en rien changé, et que n'importe quelle étincelle referait exploser la guerre aussitôt les Nations Unies un peu retirées. Les élections d'octobre sont donc fondamentales eus bien des égards, et ne particulier pour relancer les investissements, mais tout le monde n'y mise pas tous ses espoirs.

2-Mes conditions de travail: il faudra que Roger puisse m'offrir autre chose qu'une chambre d'hôtel qui pue: un logement, un contrat, un téléphone, un ordinateur, etc. C'est matérialiste et peut sembler puéril, mais ce sont précisément ces choses qui ont ajourné le commencement du travail véritable des deux tiers du temps dont nous disposions!

3-Hélas, le climat: je reviendrai volontiers travailler un moment, mais je doute que je me fasse à la vie au Libéria. La chaleur et l'humidité m'épuisent. Que Roger ne s'est-il pas installé en Georgie?

Au programme, donc: un mois d'Amsterdam, un de Biélorussie-avec-ma-mère, puis une mission. J'envoie mon mailing à des ONGs en même temps que ce "Carnet", et nous verrons si on me propose mieux que Roger (que je soupçonne de n'être pas prêt encore à me recevoir fin avril).

Je serai en août en Europe, quoi qu'il advienne. Pour repartir en septembre: où? Il est bien tôt pour prendre les paris!

Bilan (à chaud) définitif dans un dernier "Carnet".

Au plaisir de vous embrasser tous.

*Au programme, donc: Hollande, Biélo-de-ma-très-chère-mère, et re-Libéria.*

*Mais pour ce qui est des "Carnets", je clos ceux du Libéria, car je crois que c'est bien un nouveau chapitre de ma vie qui commence ce printemps. Je verrai plus tard pour lui donner un nom. En attendant, belle vie à vous tous.*

## **GODASSES**

Mardi, Campbell, le vieux du Clan, était de retour de long ouikène. Il avait ramené les grolles qu'il m'avait trouvées. Elles étaient toujours un peu grandes, mais il était tout fier de m'avoir aidé, et il en avait obtenu un bon prix. Allons, c'était parfait. Je l'ai remercié, et je lui ai dit que son thé m'avait manqué. Il est devenu tout rose de plaisir (je n'aurais jamais imaginé voir un jour un Noir rosir) Ce n'est pourtant pas difficile de rendre la vie un peu plus belle: il suffit souvent de montrer le plaisir que nous font les attentions des autres. Je ne comprendrai jamais ces peuples fiers pour qui la reconnaissance est un déshonneur.

Ça y est, mes belles chaussures au cuir si souple qu'un cordonnier panaméen avait sculpté sur mon pied ne sont plus... Elles auront fait l'essentiel de ma "vie de Carnets": Pamamá, Burkina faso et traversée du Sahara, errances à l'antichambre des ONGs, Afghanistan, et deux Libéria. Pas mal pour une paire de grolles. Puissent celles de Clan-Campbell faire aussi bien!

Le vieux Campbell m'a apporté ma tasse de thé au jus de citron artificiel en m'appelant Michel, du nom de mon prédécesseur. Il a sorti le sucrier d'une assiette à soupe remplie d'eau pour le garantir des fourmis: détail que je trouve intelligent. Et autant de couleur locale que cette femme qu'un jour d'attente j'ai observée une demi-heure durant remplir des sachets de petites mottes de beurre que j'estime à 25 g. Le seau de margarine devait faire 25 kg: mille sachets!

Toujours cette mode du sachet, de la portion individuelle, que j'avais découverte au Burkina Faso: l'huile est vendue par sachet d'une cuiller à soupe, les cacahuètes par sachets d'une petite poignée, les biscuits par sachets de quelques unités, les bonbons par pyramidons de quatre, les allumettes par deux boîtes, le chouingomme par trois...

## **CHALEUR**

Mercredi 02 mars, 18:30. Roger sieste. Il déprime: je l'ai cru fatigué, mais il m'a détrompé. "Ce sont ces cons qui me font chier." Sa voix tremblait. "Ces cons", ce sont les gardiens et toute la valetaille du palais présidentiel ou il a un tout petit travail à mener à bien, des jardinières d'une centaine de briques autour des arbres de l'allée d'honneur. En l'absence du Président, chacun a pris sur lui d'offrir aux ouvriers leur "protection", ou sont venus négocier leur droit de travailler. Bref, des dizaines sinon des centaines de gars sont venus escroquer chacun leurs trois dollars.

Moi, j'ai chaud. J'ai chaud que c'en est inimaginable. J'en suis malade. Un exemple: quand ils changent de générateur, pendant un quart d'heure je n'ai plus le courant pour faire tourner un ventilateur: eh bien croyez-le ou non, mais nu sur un lit à siester ou bouquiner, je trempe mes draps. Difficile d'imaginer qu'en Europe, l'hiver est rigoureux. Je ne sais même plus ce qu'est de la neige. Par contre, je vais me marrer en rentrant: j'ai toujours le sac que j'ai composé en mai 2003 pour *venir* au Libéria! Je suis bon pour me racheter une veste...

Plus sérieusement, cette chaleur m'inquiète. En moins d'un mois, elle m'a épuisé. Du coup, je rechigne à envisager mon retour, surtout pour longtemps. C'est tout de même un comble: Roger m'offre le travail de mes rêves, mieux, il me prie de revenir, et moi je fais la pimbêche, je tortille du cul, pourquoi? Parce que j'ai trop chaud! J'ai honte. J'ai honte, mais je suis épuisé, et j'ai peur d'avoir rencontré une limite. Je reviendrai peut-être, mais je ne pense pas rester, et ce sera hélas à mon corps défendant, au sens propre. J'ai tellement honte.

Roger m'offre ce que je cherche: un commanditaire. Il a de l'argent, du terrain, des hommes, des idées, un matériau à révéler, et il veut construire dans un pays où je n'ai pas à me

préoccuper d'apprendre les deux mètres de rayon des DTUs (Documents Techniques Unifiés, le "code" de la construction en France). Un commanditaire, c'est ce qui me manquait: là, j'en tiens un, j'ai acquis sa confiance, et maintenant je rechigne à l'honorer? Quelle ingratitude, quelle pusillanimité!

Rhââââ, que Roger ne s'est-il pas installé au Kamtchatka?

## **BOUFFE**

---

Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'opportunité de faire si simplement le bilan de ce dont je me suis nourri un mois durant. Ça permettra à un comptable écolo d'établir le coût énergétique d'une maquette, sachant que j'en ai produit une dizaine.

Ma mère, saute ce passage.

En trente jours, j'ai donc mangé:

> 70 œufs, frits avec j'aime autant ne pas savoir combien d'huile. Beurk.

> 5 kg de pain blanc. Diététiquement: zéro pointé.

> Du Fromage. Peut-être 500 g.

> 300 g de spagh' et deux assiettes de frites.

> 50 oranges.

> Pas de chocolat (juré, pas une plaque en cumulé).

> Des bricoles de bord de route: un paquet de biscuite, trois d'arachides, des bananes grillées, en tout pas grand-chose.

> 30 l de thé très sucré.

> Un 24-pack de Malta, deux fois ça de boissons à bulles diverses.

Je crois que c'est tout. 'Faut dire, en sous-titre, que: 1-l'intenable chaleur me coupe l'appétit, 2-le boulot qui va bien me coupe l'appétit, et 3-des soucis de contact avec l'Europe me coupent aussi l'appétit. Tout mis l'un dans l'autre, on comprendra que je me sois nourri presque à contrecœur.

## **RETOUR CHEZ MSF**

---

En fin de journée, je me suis fait conduire en ville. Le chauffeur, c'est Curry, comme le río. En fait, il n'est pas chauffeur, il devrait faire beaucoup plus, genre bras droit de Roger, contremaître ou un truc comme ça, et il se sent frustré de se retrouver larbin. Lorsque nous parlons tous les deux, il ne me cache pas combien son service l'épuise. Il tient le coup en se moquant de Roger avec les autres employés. Je commence à concevoir l'ensemble du ballet, coulisses comprises: en général, Roger craque sur un gars pire que les autres, le met plus bas que terre, tandis que toute la valetaille se rassemble à portée d'oreille mais pas de regard, et se marre. Je les soupçonne de se passer des tours pour passer à l'engueulade.

Curry conduit en poussant les vitesses de la base de la paume, ce qui lui casse la main vers l'arrière. Ça lui donne un air nonchalant assez subtil. Comme nous n'étions que les deux, il a embarqué sa femme, ronde et très jolie, qu'il avait à cœur de me présenter. Il m'a à la bonne. Lui aussi attend mon retour et ne s'en cache pas...

J'en reviens à ma course: j'allais réserver la chaîne Hi-fi pour une soirée "Classique" qui sera aussi ma soirée d'adieux, vendredi [tiens, au moment où j'écris ça, mon ordinateur choisit le premier mouvement de la 6<sup>e</sup> de Beethoven]. Ça a été décidé hier soir: j'étais de retour chez les MSF pour la soirée d'adieux de la belle Anna, et nous avons débloqué l'affaire. C'était une belle soirée, où j'ai enfin parlé un peu avec Jörgen-mon-remplaçant, avec Christophe-le-pointu (qui est complètement *burn out* comme dit l'autre Christophe), et tous ces gens charmants qui perdent le lecteur. L'essentiel, donc: soirée classique vendredi.

Ça faisait longtemps que je ne les avais pas revus, les MSFoyens: je les avais invités à "la Ferme" de Roger dimanche, mais il a plu. Je n'ai donc toujours pas monté les fameux chevaux...

J'ai sondé un peu le terrain: si je reviens aussi tôt que fin avril (le mieux que je puisse faire), il ne restera cette fois plus personne que je connaisse... Je ne visiterai plus la terrasse de Maison-Quatre... Dommage.

Il m'est revenu une histoire: j'avais ce matin dans la tête ce cri de désespoir "it's too much" prononcé par quelqu'un que je ne remettais pas. Pourtant, je n'ai pas vu souvent un copain pleurer, moins encore un anglophone... En fait, ça m'est revenu. Je ne l'ai pas raconté à l'époque, mais ça avait été important: c'était vers le milieu de mon premier temps à Monrovia. L'un des gardiens avait été victime d'une injustice. Il gémissait, se croyant seul. Ça ne m'a pas été facile de le soutenir: déjà qu'avec des copains, je marche sur des œufs, là, avec le fossé culturel... Il aurait pu mal le prendre, mais ça s'est bien passé. Je crois qu'il m'était reconnaissant d'avoir totalement "oublié" l'événement ensuite, et de n'y pas revenir, alors qu'au fond de moi il avait si bien fait empreinte que j'entends encore ces gémissements un an après!

#### **NUIT SANS GÉNÉRATEUR**

---

C'était il y a quelques jours. Couché peu après minuit, selon mon horaire établi. J'avais chaud, au point que j'ai failli, pour la première fois, rallumer la clim' pour la nuit. Et tout à coup, presque en réponse à mes considérations, le gros générateur juste sous ma fenêtre a eu un raté et s'est éteint. Le silence s'est fait, épais. 'Faut dire que ce générateur fait un boucan d'enfer, et que c'est à cause de lui que je ne peux pas ouvrir la misérable fenêtre de mon trou à rats. Silence, donc, qui compensait bien la chaleur désormais inattaquable.

Je repensais à ce monde de sourds dans lequel je vivais ici, entre bruit permanent, Roger avec qui je force la voix, les téléphones où je dois faire répéter cent fois chaque phrase un peu longue, et l'anglais libérien si loin de celui de Manchester que, aussi loin soit-il, j'essaye de cultiver... Ouais, les jeux de mots de PYou me manquent...

Au matin, ils n'avaient pas relancé le monstre. J'ai trouvé deux bougies, et j'ai lu mon Rousseau à leur douce clarté. C'était, somme toutes, une journée qui commençait bien.

#### **DIMANCHE MATIN**

---

Ce coup-ci, j'arrive au bout. Ce soir, vol de retour, déjà. Mais la suite commence à avoir bien décanté. En fait, ça a commencé vendredi soir: j'avais donc prévu une soirée "classique" en guise de soirée d'adieux, mais les principales intéressées (c'est un fait: à part Alaa, peu de mâles ont l'air motivés par des soirées classique) étaient ou malades ou débordées. Nous avons donc improvisé une soirée "Terrasse-Quatre" avec pastèque à la vodka. Déjà le dimanche à la ferme avait été annulé (j'admets qu'il pleuvait): on dirait que l'équipe en cours n'est pas des plus motivées. En tous cas, je ne ferai pas plus d'efforts d'organisation que ce que j'ai fait! Tant pis si ça n'aboutit pas.

Avec quelques vieux routards, nous nous sommes laissés emporter sur la pente des considérations lasses sur la naïveté des "première mission", sur leur enthousiasme un peu léger, leur inconséquence, et la notion de "tourisme humanitaire": nous étions sans pitié. Trop-plein? 'Faut dire que la compound MSF-B est une véritable caricature, plein de jeunes trentenaires jolies et avides de donner un sens à leur vie. Skusez, j'ai été méchant, ce soir-là.

Mais là n'est pas l'essentiel de cette soirée. La veille, j'avais officiellement présenté mes excuses à Roger pour mon manque d'enthousiasme en réponse à ses propositions taillées sur mesure. Il a souri et m'a fait remarqué qu'il avait déjà tout compris: de fait, il avait su ne pas insister lorsqu'il ne le fallait pas, et s'est préparé à répondre à mes demandes les plus imprescriptibles. Bref, il tenait son rôle de personnage tour à tour odieux (lorsqu'il parle de certains Libériens) et avec moi subtil, humain, attentionné... Il me bichonne.

Je n'avais plus grand-raison de ne pas envisager ce retour qu'il veut début mai (exactement la date qu'il me fallait). Chez MSF, encore bien des gardiens qui ne m'avaient toujours pas croisé

ont démontré avec exubérance leur enthousiasme à me revoir. Alors j'ai commencé à parler de la possibilité de revenir en mai. Sur la terrasse, j'ai fait le tour de qui (des expats) serait encore là alors, et, à force d'en parler, le "possible" a commencé à s'étioler, à ne plus être que de forme. Aux derniers gardiens, j'ai purement et simplement donné rendez-vous dans deux mois.

Dans le katkat-d'assaut qui me reconduisait, je méditais la notion de "pairs", comme on parle en histoire des "pairs du Royaume", de ces égaux, ces compagnons d'œuvre. Il me manque quelqu'un avec qui travailler, quelqu'un avec qui marcher dans ma vie d'architecte. C'est fou le peu de compagnons que j'ai dans ma profession, et parmi ceux-ci, aucun n'a une démarche tant soit peu proche de la mienne. En trouvant le travail dont je rêve auprès de Roger, je n'en ressentais que mieux combien je n'avais jamais trouvé personne qui cherchât ce même Graal, que ce simple verbe fasse frémir du même frisson que moi: construire.

Ou alors, c'est que je ne l'ai pas vu: manifestez-vous!

Peter?

Je repensais aussi à mon ami Mikko, connu en Finlande cet hiver: il m'avait écrit sur sa vie "calme", et son plaisir lorsqu'il "aperçoit un joli détail d'architecture" ou quelque chose de beau, saisi ici ou là. Mikko est l'incarnation de ce que j'essaye de chanter sur tous les tons à ceux qui "rêvent" de "voyager": pour voyager, il suffit d'ouvrir les yeux. De toutes façons, je n'ai jamais bien compris les rêveurs. C'est comme à ces gens qui me disent régulièrement qu'ils "rêvent" de "vivre": quelle contradiction dans les termes! Pour vivre, il suffit de... vivre, justement!

Roger m'avait laissé mon samedi: gravures de l'essentiel, "Carnet", courses, et quelques dernières visites. Le soir, nous avons mangé tous les trois avec sa femme Josie. Tandis qu'il cuisinait (très bien, à son habitude), je parlais avec elle (et brio, à mon habitude) du système politique suisse. Lui approuvait du chef, ou me proposait parfois une thématique oubliée. Elle était intéressée: elle se présente aux élections d'octobre, non comme président, mais comme sénateur. Apparemment, elle a des chances: deux postes pour douze candidats, et elle est pour l'instant gouverneur du comté, et haut placée dans deux ministères (tout comme son mari, mais d'autres).

Roger a aussi brièvement placé un mot qui prolonge mes considérations sur la corruption: les jardinières dont j'ai parlé, il les a facturées 10'000 USD et en tire un léger bénéfice, alors que l'offre concurrente employait ses propres briques (!) et était facturée... 60'000 USD, rien de moins. Cinquante mille dols de bénéfice net en pour un petit boulot de pas un mois, même en comptant les retards cumulés, je veux bien!

Josie est très sympathique. Libérienne émigrée aux *States* pendant la guerre comme tant. Beaucoup plus jeune que son mari (elle doit être en milieu de quarantaine), trois enfants d'un précédent mariage, décidée, dynamique, et, accessoirement, capable de supporter Roger au quotidien! Elle est attentionnée avec moi, même si nous ne faisons en général que nous croiser: elle trouve toujours le moyen d'apprécier la couleur d'une chemise ou de glisser un mot sur une maquette. Elle contrebalance bien les défauts de son mari. En ce sens, ils forment un beau couple.

Rendez-vous dans deux mois, donc: à moins d'une offre au Kamtchatka, je ne vois pas ce qui pourrait me retenir de revenir, d'autant plus que Roger m'a offert d'acheter mon billet dès aujourd'hui, afin de ne pas répéter le coup du départ différé. Quand je vous dis qu'il est plein de délicates intentions...

Sacré Libéria: je vais finir par y accomplir la prédiction que j'avais faite au bout de quelques semaines de chantier à Rédemption (l'hôpital MSF), que j'allais y passer ce qu'il restait de 2004 et toute l'année 2005...

**ICI S'INSÈRENT LES "CARNETS DE  
BIÉLORUSSIE", TIRÉS À PART**

## LIBERIA II-2

01

TROISIÈME ATERRISSAGE

Le 16 mai 2005

"Chicken or fish?": je commençais à m'habituer au menu, aux couverts, aux uniformes de cette ligne Bruxelles-Monrovia. Pourtant, je dois dire que ce troisième vol était plutôt plus agréable que les précédents. Nous étions si peu nombreux à bord que les hôtesse pouvaient se montrer plus attentionnées que jamais. Comme je m'excusais de n'avoir pas commandé de menu végétarien (je ne commande jamais de menu végétarien, et m'en excuse à chaque fois), une hôtesse affable m'a apporté des reste de première classe. Ensuite, une autre m'a indiqué une rangée de quatre sièges libres où je pourrais me coucher, me trouvant l'air éprouvé.

Lorsque je ne dormais pas, je lisais, alternativement du Bobin et du San-Antonio. Ce serait comme une métaphore de mon caractère, en perpétuel grand écart entre la contemplation bienheureuse et l'appétit de vivre un peu colérique caractéristique des adolescents. Parfois, mes yeux dépassaient mon livre et je regardais une femme sans caractéristique, que je trouvais néanmoins fort belle. Elle aurait pu avoir n'importe quel âge entre trente et cinquante ans. Elle lisait des notes médicales imprimées: à l'évidence, c'était un médecin qui allait grossir les cohortes de fourmis laborieuses qui tentent d'éclairer un peu la noirceur du monde en allant anonymement sauver des vies moins fortunées que celles de leurs concitoyens. Vraiment, cette femme transparente, sans beauté, sans âge, sans histoire, m'obsédait: je la trouvais plus belle que toutes les couvertures de magazines réunies (sauf celle avec Sœur Marie-Thérèse, bien entendu). J'aurais volontiers prié pour que le vol durât un peu plus...

J'avais dans mes bagages à main un gros paquet de plaques de balsa emballées dans mes vêtements chauds inutiles comme tels mais nécessaires pour protéger ma peau d'albâtre contre ce rognutudju de soleil. Bref, ces bouts de bois ont une histoire: Roger m'avait demandé de venir avec du balsa pour faire des maquettes un peu bien (je ne fais des maquettes un peu bien qu'en carton gris ou en balsa, c'est comme ça). Je le savais, mais je ne m'en suis pas préoccupé jusqu'au dernier moment, comme quoi ma chère suississitude me déserte insensiblement. Argl. Passons.

Je suis donc arrivé à Bruxelles chez mon cher pirate préféré Harold, et j'ai raconté mes malheurs à sa moustache (il avait coupé ses superbes cheveux fous). Non sans commisération, il s'est saisi des "pages d'or" (c'est le joli nom que les Belges donnent à nos bêtes "pages jaunes") et nous avons commencé à appeler tous les magasins de modélisme. Nous avons trouvé, et Cap'taine-Harold m'a chauffé.

Ding-dong: petit magasin comme dans les livres, un entrepôt avec un vieux monsieur dont on se demande en quelle année il a pu adresser pour la dernière fois la parole à un être humain (et que dire si on se préoccupe de clients?). Il a donc commencé à parler, comme dans un roman de Mikhaël Ende: sa vie d'ingénieur pour une grosse boîte qui l'a envoyé sillonner le monde, ses souvenirs d'Afrique, et tout ça. Il voudrait mourir en Tanzanie: c'est là qu'il a trouvé la planète sous son meilleur angle, et, à l'entendre, il était bien placé pour en juger. Nous n'étions plus à Bruxelles, et la petite boîte surchargée de maquettes et de pots de peinture de son magasin s'était mise à voler dans le temps et l'espace. Harold et moi étions comme des gosses.

Le vieil ingénieur a conclu sur cette observation que je vous livre avec mes mots, bien conscients de me l'approprier un peu: "Il existe une certaine violence en l'homme. Partout. C'est inhérent à sa condition. On ne peut pas l'enlever, il faut apprendre à la canaliser. Or, en Afrique, ça ne s'enseigne pas (nous terminions un inventaire des guerres en cours), et en Europe plus. Nous allons vers des temps très sombres."

On aurait dit du Camus: "Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde; elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres." (L'homme révolté) ou du Mauriac: "Nous sommes de ceux qui croient que l'homme échappe à la loi de l'entre-dévorement, et non seulement qu'il y échappe, mais que toute sa dignité tient dans la résistance qu'il lui oppose de tout son cœur et de tout son esprit."

Ainsi, quand je coupe mon balsa, je médite sur ce qui fonde l'humanité, savoir la capacité à maîtriser ses instincts afin de vivre ensemble.

Je me suis installé temporairement à l'hôtel. Pas le même que l'autre fois, qui a encore augmenté (Sisi (et Mioumiou (hé hé hé))). La chambre était mieux, mais la bouffe était pire (c'était possible!). Heureusement, Roger me démontrait de plus en plus souvent ses talents d'ex-critique culinaire. Il a vraiment une carte de visite surprenante, ce Roger: il a même été juge de patinage artistique!

Mais comme ce nouvel hôtel est plus loin de chez lui, je dois attendre qu'on vienne me chercher en voiture. Et c'est là qu'est démontrée combien est chaotique la vie des employés de Roger: je me tiens prêt à huit heures tous les matins, et viens aux nouvelles toutes les heures par téléphone: au pire, il m'a fallu attendre jusqu'à... 18:00!

J'ai donc bien avancé dans mes bouquins (il y a longtemps que Douglas Adams et Dostoïevski ont remplacé San-A et Bobin), attendu que je ne peux même pas entreprendre quelque chose, le chauffeur étant susceptible de débouler à chaque instant!

C'est ce qui épuise tous les proches collaborateurs de Roger, moi inclus: la charge de travail est presque ridicule, mais nous sommes mobilisés près de quinze heures par jours sept jours par semaine. Des semaines de cent heures pour accoucher de ce que je pourrais boucler en douze, ça me pèse, et je souffre d'un immense besoin de me retrouver. Je n'ai pas assez de temps pour moi...

Mais je me soigne: j'apprends à réduire mes attentes, à alléger à l'infini ma liste de choses à faire (pour ne pas allonger celles des choses-pas-finies-alors-qu'elles-le-devaient), à ne plus rien vouloir faire de mon temps. C'est un lourd sacrifice, mais ma santé mentale est à ce prix. En

une semaine, j'ai déjà passé pas mal d'heures dans le hall de mon nouvel hôtel ou sur une chaise juste dehors à regarder passer la vie. Je repense à cette amie qui me confiait que, vieille, elle sera concierge. Peut-être que moi aussi, finalement...

Je m'égare. L'essentiel, en fait, c'est que j'ai souvent le loisir de penser à une petite danseuse hamster-dammeuse qui aime tellement fort, tellement vrai qu'elle illumine un petit bout de monde, comme quand Bobin décrit une mère en gare de Lyon qui ressemble à une peinture épuisée de Fra Angelico. Il y a des gens, il suffit de les regarder vivre ou aimer pour ne plus désespérer du genre humain.

Mercredi 25 mai 2005

Il y a des jours qui méritent leur "Carnet" à eux tout seul: c'est le cas d'hier, mardi, vous en jugerez! Mais auparavant, il me faut vous présenter deux nouveaux acteurs de ce récit, Michel et Patrick.

Michel est arrivé il y a juste une semaine: c'est l'ingénieur qui avait mis au point l'usine de brique. Ce coup-ci, il était là pour monter celle de tuiles, en deux semaines (nous en sommes donc à la moitié de son court séjour).

Michel est un ingénieur civil à l'origine compliquée, genre né au Zaïre, Belge de nationalité mais résident en Suisse Alémanique. Vous voyez le style. Début de quarantaine, mais qui ne le fait pas: j'en aurais à peine fait mon aîné! Fin, bien bâti, bronzé, nez pointu. Très suisse dans son introversion sérieuse, qui tranche avec son air poupin. Dix ans d'Afrique sur le dos.

Quand il est arrivé, j'ai quitté mon hôtel, et Roger nous a installés chez Patrick, attendu que la douche de La Ferme n'est toujours pas opérationnelle (depuis février!).

Patrick est encore un plus vieux routard, ou plutôt "pistard" d'Afrique! Dix-sept ans de missions, en commençant chez MSF du temps où ils payaient cent cinquante dols de salaire, puis d'autres ONGs, puis l'armée, et maintenant les Nations Unies. Il a un compound pour lui tout seul où il s'ennuie comme un poisson rouge malgré sa très jolie "femme libérienne" (qu'il adore). Un personnage extravagant, comme ceux qui peuplent les récits du temps des Colonies, bourré tant de défauts dont la moitié ferait défaillir ma mère que de qualités attendrissantes. Un type entier, truculent, Tarasconnese, passionnant, attachant.

Bref, Patrick est ravi de ne plus être seul pour écluser sa bouteille de ouiski, si modeste soit notre participation... Il égaye nos soirées en nous racontant des souvenirs allant de l'anecdote comique sur l'arrière-pays de Guinée (un embouteillage sur une route en lacets dû à un taxi dont on essayait d'extraire une... vache) au récit d'horreur (viol d'expat' MSF en Sierra Leone en 1997 ou exécutions raffinées dans les prisons de chaïpluoù où il était enfermé pour un malentendu), en passant par les récits surréalistes de nuits hantés, un soir où il dormait sans le savoir sur un ancien charnier rwandais.

Avec ces deux-là, difficile de se retirer pour se coucher tôt! Les "Carnets de Biélo" attendront encore un peu...

J'en arrive à hier, mardi.

Michel était arrivé directement du Ghana, avec une toute petite plaie sur le tibia droit. Très autodidacte et médico-sceptique, il désinfectait et observait, malgré l'inquiétude immédiate

de Roger. De fait, ledit mardi, nous avons commencé par l'amener à l'hôpital de Monrovia, où il a suivi une batterie de tests, et a fini par se faire opérer, sous narcose totale! L'infection s'était gangrenée, et il a fallu cureter à l'os. Bref, c'était tout sauf une plaisanterie!

Pendant qu'il se faisait charcuter, et totalement ignorant de la gravité de la situation, j'allais avec Sarwah-vieille-pomme, l'ingénieur, évaluer un projet potentiel sur une plage, à une heure de Monrovia. Vingt minutes de marche dans la jungle pour déboucher sur une plage de sable fin infinie, comme on en rêve, avec au loin l'immense carcasse rouillante d'un vieux navire de gros tonnage. Un décor de film, une balade de rêve.

Retour, noix de cocos fraîches à défaut d'eau potable, et nous avons rejoint Roger qui m'a informé de l'opération de Michel. Jusque-là, tout allait plutôt bien.

Pour l'acte suivant, il faut attendre le soir: Roger et sa femme m'avaient invité à manger avec eux au restaurant. J'étais en tenue de chantier, mais j'avais décidé de bien me tenir, j'assumais mon rôle de "représentant de la France" (ou de ce que vous voudrez). Bref, sans être huppée, nous commençons une soirée un peu moins négligée que nos habituels soupers marcel-bretelles-pieds nus.

Roger a fini par recevoir un appel paniqué de Michel: il était enfermé à l'hôpital, on refusait de le laisser sortir, on avait confisqué ses affaires, et ce qui suit! En clair, il avait pété un arbre à came, probablement à la vue de ses voisins de lit.

À ce moment-là, Patrick-de-Tarascon nous a rejoints avec sa "femme Libérienne". Roger, furieux contre Michel qui d'abord avait négligé sa plaie et maintenant faisait esclandre, l'a prié d'aller "le sortir" avec moi. Patrick en avait si peu envie qu'il a traîné jusqu'à la fin du repas. Nous sommes ainsi sortis tous les cinq (comptez) ensemble, et j'ai embarqué avec Patrick et sa belle.

L'hôpital de Monrovia, c'est immense. Michel-au-nez-pointu nous avait dit qu'il nous attendait à l'entrée, mais des entrées il y en a plus d'une, et de "ah, je le connais" en "il doit être dans tel service, alors", nous avons encore mis une heure à découvrir la bonne entrée.

Il faisait nuit depuis longtemps. Derrière les grillages de l'entrée, une silhouette surréaliste s'agitait dans la lumière douloureuse des PROJOS: c'était Michel, en chemise d'hôpital.

Le factionnaire n'a pas été trop récalcitrant à nous laisser entrer, mais il était ferme quant à ne pas laisser sortir Michel sans décharge médicale. Bref, j'ai laissé Michel, fin excité, détailler ses malheurs à Patrick énervé par la reluctance du pauvre portier, et je suis monté dans les services pour m'expliquer avec l'équipe médicale.

L'affaire était mal engagée, car tous étaient énervés par l'hystérie (il faut bien le dire) de Michel, et moi-même je n'avais pas fait la meilleure entrée possible. Mais avec des sourires, de l'humilité et des explication un peu grossies, l'atmosphère s'est détendue: j'ai pu aller chercher Michel et il a signé sa décharge. J'ai fait rire tout le monde, y compris l'intéressé, en signalant que sa chemise était imprimée en grosses majuscules "salle d'accouchement"! L'équipe de nuit nous a quitté en nous demandant des nouvelles du bébé. Bref, tout allait bien, à cela près que Michel ne pouvait effectivement pas récupérer ses affaires avant le lendemain.

Retardé par une dernière tournée d'excuses et de sourires (je suis très fort pour m'excuser de choses dont je ne suis pas directement responsable), j'ai rattrapé mes deux lascars à la sortie: Michel se tenait à Patrick pour marcher. Touchante image que ces deux hommes embrassés. Je m'étais déjà fait cette remarque que les hommes sont hélas souvent plus beaux dans la souffrance: bien des masques et des pudeurs tombent. C'est dommage que la joie ne provoque pas de telles fraternités.

Mais, catastrophe finale, nous n'avions pas emporté de copie de la décharge: le planton s'en tenait donc à sa consigne de ne pas nous laisser sortir, ajoutant que Michel portait encore des habits de l'hôpital. Scène fantasmagorique: Michel a retiré lentement sa chemise afin de la lui rendre, et Patrick, dans un élan de solidarité aussi sublime qu'inutile ("Non, non, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile" Cyrano de Bergerac, acte V) a commencé à se déshabiller à son tour!

Le temps que j'aie tranquillement prévenir le service et redescende, l'affaire s'était réglée, et j'ai rejoints deux Blancs en slip qui montaient dans un immense katkat marqué UN, pour United Nations.

Une fois Michel couché, assommé de sédatifs divers, nous avons débriefé avec Patrick jusqu'à une heure du mat'. Il listait toutes les histoires semblables qu'il avait connues: c'est vrai qu'en Afrique, la moindre plaie, la moindre faille dans la "barrière cutanée", ça se prend très au sérieux. Très TRÈS au sérieux...

Fin de l'histoire: Michel, ce matin, a récupéré ses affaires, s'est fait changer ses pansements et a pris ses antibiotiques. Plus trace de sa folie d'hier: ce n'avait été qu'une crise due à l'apparence de Cour des Miracles hugolienne de l'hôpital de Monrovia. Je ne sais pas encore s'il restera au Libéria toute la semaine prévue ou s'il raccourcira son séjour pour achever son traitement en Suisse, mais je sais déjà que l'image de ce dégingandé en chemise d'hôpital, aveuglé de lampes à arc, accroché aux grilles à nous attendre, me restera longtemps en tête. Pauvre Michel...

Dimanche 12 juin 2005

Les aventures ne sont pas finies!

Vous vous souvenez de la jambe de Michel et de Patricktarin-de-Tarascon? Bon. Gardez-les en tête, et ajoutez un protagoniste, Karla, Allemande. Attention, les mouvements de scène sont nombreux et fondamentaux. Un ballet d'entrées et sorties finement orchestré, mais j'anticipe. D'abord, permettez deux mots sur cette fameuse Karla: Karla est l'unique collègue de Patricktarin. C'est parce qu'elle était rentrée en Europe un mois que Patrick avait pu nous offrir l'hospitalité si allègrement. Karla est une caricature de ce qu'on peut imaginer de plus typique comme "Mädchen": organisée, blonde, stricte, blanche de peau, immensément bosseuse, amatrice de charcuterie. C'est elle qui fait tourner le projet administrativement, Patrick-de-Tarascon étant plutôt le profil "terrain & relations publiques". Karla-l'Allemande aime à parler cuisine lorsqu'on parvient à l'arracher à son principal sujet de conversation: se plaindre de Patricktarin.

En effet, il se détestent cordialement: Michel et moi avons débarqué dans les affaires de ménage d'un vieux "couple" en instance de divorce. Si vous connaissez "La misère des voix vulgaires" des VRP, mettez, en ambiance!

Karla est entrée en scène, donc.

Nous avons vécu quelques jours à quatre, Michel partageant le salon avec moi. Nous prenions la température du bain. Houleux. Pour le moins.

Patricktarin est sorti.

Il avait une mission en terrain à effectuer: trois jours d'absence. Michel et moi avons fait plus ample connaissance avec notre nouvelle hôtesse, tandis qu'elle reprenait en main la mission qu'elle avait dû abandonner pendant plus d'un mois (pour surmenage, bien sûr). Le doux Michel s'entendait bien à faire parler Karla, y compris dans sa langue maternelle. Elle, ça lui faisait visiblement du bien d'avoir de la compagnie.

Michel-à-la-jambe est sorti.

Il est retourné (à la date initialement prévue, finalement) vers des contrées où sa patte sera traitée avec le soin qui lui convient. Durant les deux bonnes semaines de son séjour, nous avons monté ensemble une tuilerie. C'est un joli mot, une "tuilerie": ça a un petit côté Grand Siècle qui magnifie un peu nos essais de mélange de béton. Michel m'a laissé la charge des essais destructifs à vingt-huit jours. C'est pour bientôt.

J'aimais bien Michel et sa gentillesse telle que même lorsqu'il s'énervait, on ne pouvait pas le prendre au sérieux. J'espère que nous nous reverrons, ou ici, ou en Suisse ou au Ghana où il suit un gros projet...

C'était donc mon tour de faire plus ample connaissance avec Karla-l'Allemande, et de soutenir ses deux conversations, je répète: ses doléances contre Patricktarin et la cuisine. Pour la seconde, j'ai mis beaucoup de bonne volonté à défaut de qualification: j'aime manger, mais je me préoccupe terriblement peu de ce que je mange! Quant à Patrick, j'écoutais sans trop abonder dans son sens, vu que je l'aimais bien, lui aussi.

Patricktarin-de-Tarascon est rentré.

Et, bien sûr, ça a pété! Grâââve. Michel était parti, et moi je faisais partie des meubles. Le champ était libre...

Après avoir été tranquille pendant plus d'un mois, Patrick a eu du mal à supporter que Karla ait repris tant de place dans "ses" affaires. Et comme il rechignait, elle lui a sorti le grand jeu: il y a longtemps que leur compagnie voulait le virer, mais c'était elle qui avait plaidé pour lui, et là elle changeait de politique: il était remercié.

Patricktarin n'a pas dû imaginer que c'était possible. Il a rigolé, il a résisté, il s'est énervé. Il a fait appel à tous ses soutiens, à commencer par Roger qui s'est peu à peu retiré du jeu (ce que Patricktarin a pris pour une trahison). En fait, il s'est progressivement aperçu qu'aucun de ses amis n'était prêt à prendre parti pour lui contre une décision de renvoi. Il s'est vu retirer son visa diplomatique et signifié trois jours pour partir. Comme il a dépassé le délai de départ, il a fini par se faire embarquer par la police des Nations Unies, et pousser dans un avion *manu militari*, la moitié de ses bagages encore sur le sol de sa chambre, en proférant les pires menaces à l'encontre de sa pauvre Allemande de chef qu'il n'avait jamais soupçonné capable de l'écraser aussi irrésistiblement: avant qu'elle arrive, il parlait d'elle avec condescendance.

Karla ne peut plus sortir sans escorte, attendu qu'ici on fait assassiner pour vingt dollars. Il y a eu soupçon que Patrick ait empoisonné de la nourriture, de sorte que nous avons dû nous débarrasser de tout notre stock de bouffe, et il semblerait qu'il ait récupéré des cheveux de Karla pour des malédictions vaudou. Roger dit que les vaudou du Libéria sont des rigolos, mais on ne sait jamais: si vous avez l'habitude de la prière vespérale, ajoutez-y Karla-l'Allemande, en espérant qu'elle n'en a pas besoin... Moi, je m'inquiète juste de ce que mon peigne était à côté du sien!

Je n'ai pas assisté au départ de Patricktarin. J'espère qu'il répondra à mes émaux: malgré (?) ses excentricités, je l'aime bien, et j'aimerais continuer à parler avec lui de Camus, de Tri Yann, de Rousseau et d'autres goûts que nous avons en commun.

Ça n'a pas été facile (et je ne suis pas peu fier de ma performance, soit dit en passant) de ménager ces deux relations tandis que s'envenimait la lutte. Mais si je crois que je suis dans les meilleurs termes avec Karla qui maintenant m'héberge seule, autant qu'avec Patrick dont à la fin j'étais le seul soutien (je suis même content d'avoir osé une main sur l'épaule un soir), le prix

qu'il m'a fallu en acquitter était celui de mon intimité: après les douze-heures-et-plus de présence auprès de Roger, j'ajoutais chaque soir des débriefings séparés avec chacun des deux, le tout en essayant de rendre tout ça le plus naturel possible. Dans ces conditions, les bouclage du "Carnet de Biélo" avait quelque chose d'héroïque: heureusement que j'avais des notes précises et structurées!

D'une façon générale, je manque toujours de cette denrée que j'espérais trouver ici, après ne pas l'avoir assez rencontrée en Biélorussie ou en Amsterdam: l'intimité. La dernière fois que j'ai eu mon saoul de moi-même, je crois que c'était l'Afghanistan il y a un peu plus d'un an, et quelques séjours sur les hauts du Léman. Le jour où je n'en pourrai plus, vous m'entendrez partir pour un désert quelconque!

En attendant, il est une chose que j'aurai appris de ce "Libéria III": la patience! Le moindre travail prend trois fois l'estimation *maximale* du temps nécessaire imaginable en Europe. J'ai l'impression de brasser de l'air, et que le temps est une espèce de denrée insaisissable qui fuit, un étalement infini et sans aspérités ni prises. Je n'aurai sans doute rien achevé de ce que j'avais prévu, mais j'apprends peu à peu à ne plus prévoir, à la manière de Michel qui ne sait pas, le jour de son débarqué, ce que Roger va lui demander de son séjour.

En effet, ce n'est pas parce que je ne fais rien de ce que je pensais et voulais que ce Libéria III serait un échec: outre le montage d'une tuilerie, j'aurai dessiné une machine à presser des briques à coût réduit, j'aurai participé à des chantiers (d'autres que ceux prévus, mais des chantiers quand même), et ce n'est pas fini: je n'en suis pas à la mi-temps, et c'est généralement dans le dernier tiers d'un séjour que les choses se font réellement!

Au milieu de tout ça, avant-hier (vendredi), j'ai demandé à Roger mon après-midi (je mendie mes congés, dimanches inclus, comme je mendie mon argent de poche), et je suis allé voir ce qu'était devenu l'hôpital de Rédemption sur lequel j'avais tant sué du temps où j'y travaillais avec MSF. Patrick n'était pas encore parti.

Je suis arrivé juste pour partager le repas de deux infirmières dans un bouiboui local (toile cirée sur table de jardin plastique, et riz trop épicé pour mon palais de midinette). Nous avons été rejoints pas Alvine, la Kenyane qui était venue ici avec Cap'taine-Harold et moi, il y a treize mois. Au-dessus de son informe uniforme d'infirmière vert, j'ai soudain trouvé son visage digne des princesses d'Afrique de l'Est telles qu'on les imagine dans ces histoires de peuples libres, ombrageux et fiers. Elle, elle m'a trouvé "forci" (*pas grossi!*). Pourtant, ma seule activité depuis un an consiste à lutter contre la chaleur!

Les autres infirmières parlaient du nouveau docteur gynécologue fraîchement débarqué des États-Unis, horrifié et déprimé par les conditions de travail et le taux de pertes. Comme James-Bond du temps où j'étais là, il n'a pas l'habitude de "perdre" des patients. Aïe aïe aïe... Ça me rappelait ces discussions avec une autre des gynécos de Rédemption: elle me disait que les femmes d'ici considèrent la grossesse comme une maladie, qu'elle se damneraient pour en être délivrées, mais que la majorité des maris refuse qu'elles se voient stériliser au bout d'une demi-douzaine de grossesses. Elle me disait également que la pire douleur qu'elle avait vue était loin d'être le trop fameux enfantement: c'étaient les maux de dents et les calculs rénaux. Mon pauvre Grand-père...

Ensuite, je suis allé donner une pochette de mon sang. Le gars se souvenait de mon nom de famille! Je crois qu'il n'a pas dû saigner souvent des Blancs: la nouvelle consigne à MSF est d'interdire le don aux expats. Ça m'a rendu furieux: lorsque je suis arrivé, le gars a ouvert son frigo et a dit: "A+? C'est bien, je n'en ai plus du tout." Il était calme et résigné, mais vous imaginez ce que ça veut dire? Rien n'a donc changé depuis le temps où j'ai vu James-Bond au bord des larmes pour un enfant qui était mort parce qu'il ne pouvait pas l'opérer (une opération

simple, simple) par manque de sang. Juste une pochette de sang. Une heure de temps donné, passée à discuter avec l'équipe du labo aux anges: ils n'ont jamais que des donneurs semi-consentants (on demande du sang aux familles des opérés, en espérant trouver quelqu'un qui n'a pas le sida), et un peu de douleurs au creux de bras. Ils percent avec une aiguille qui ressemble à clou et le lit pue la sueur de ceux qui sont passés avant, mais le matériel est stérile.

Je repensais à cet autre docteur dont on m'avait parlé ce midi dans le bouiboui, un richissime Indien à l'intelligence suraiguë, hautain, qui ne se mêle pas aux autres expats qu'il regarde de haut. Quand ils lui ont demandé pourquoi il était là, alors qu'il déclarait ouvertement que les Africains étaient des singes, il a répondu qu'il gagnait du Karma (pas Sutra, celui-là). Il est déjà au plus haut de l'échelle, et il pense qu'avec ce genre d'actions il pourra ne plus avoir à revenir, ou devenir un maître. C'est une technique, mais moi j'ai besoin de plus de certitudes, il me faut le salut immédiat, il me faut "tout, tout de suite", comme à Tolstoï. Alors je préfère donner mon sang, surtout lorsque le compartiment A+ est vide (je prends les paris à deux contre un pour les autres compartiments)<sup>3</sup>.

Avec toutes ces histoires, j'étais un peu faibluillard quand j'ai serré la paluche d'Adélaïde. Encore une dont je n'oublierai pas le prénom de sitôt, tiens! C'est elle qui avait depuis peu remplacé Jörgen-qui-m'avait-succédé. Quatrième architecte en titre, donc. Une fille superbe, mais que je ne peux pas encore dire "belle", puisqu'elle n'a pas mon âge! La beauté, ça ne vient qu'avec le temps. Cela dit, elle m'intimidait, je l'avoue, à force d'être mignonne.

Belge, francophone, architecte indépendante.

Tout mal à l'aise (disons que c'était la faiblesse consécutive au don de sang), je me suis laissé guider dans cet hôpital que j'ai tant vu. On approchait de la fin: Jörgen avait fait du bon boulot (il avait eu le champ libre, lui). Mais des pierres d'achoppement que j'avais signalées, il n'en a évité aucune: ni les délais ni le budget n'avaient été tant soit peu respectés (bien que tout un pan du projet ait été abandonné après mon départ), mais surtout la qualité d'ensemble n'avait pas été modifiée: c'était toujours un décor en carton-pâte qui poussait l'énorme équipe de maintenance à la limite du surmenage. À part les robinets industriels que j'avais fait commander à l'époque, tout était construit en matériel domestique qualité libérienne. C'était joli, ça sentait la peinture fraîche, mais pas l'hôpital! En particulier, le système de gogues qui m'avait donné tant de fil à retordre n'avait pas été amélioré: ça puait et ça ne s'écoulait pas, mais on faisait semblant de ne pas s'en plaindre.

Adélaïde s'en foutait: elle arrivait en fin de processus, elle n'avait plus aucune capacité à influencer sur quoi que ce fût. Elle était là pour surveiller la fin des chantiers, et s'y cantonnait (comme le riz de midi). Parce que quand on y est... (Iznogoud)

Adélaïde n'avait pas dormi de la nuit. La veille, on lui avait volé son sac. À elle, je n'ai pas osé mettre la main sur l'épaule lorsque nous nous sommes assis sur un banc du nouvel hôpital de jour, mais je lui ai parlé du vol de mon propre sac en février. C'était peut-être maladroit: je voulais lui dire combien je la comprenais, mais elle avait peut-être envie de plus raconter sa propre histoire... Je ne sais pas.

Depuis la fin de la guerre la petite délinquance est en constante augmentation à Monrovia...

---

<sup>3</sup> Je sais, ce passage n'est pas exempt de fierté mal placée. Mais notez que je ne perds pas de vue que j'ai de copains qui donnent leur sang plus régulièrement que moi (et ne s'en vantent pas, eux), voir qui prennent les deux heures qu'il faut pour donner des plaquettes. Ces gens-là sont des héros.

J'étais invité à souper (soir) à MSF: ça fait un peu bizarre de se faire inviter en des lieux qu'on a habités. Ensuite, quelqu'un(e) a proposé un Uno (j'avais oublié mes jeux!) qui, à ma surprise, a été sympathique et gai, alors que ce jeu finit en général en empoignades. Nous sommes en effet parvenus à nous accorder sur des règles, et la joie a fait le reste. J'étais un peu intimidé par ces demi-inconnus sympathiques, et comme toujours dans ces cas-là, me comportait en hyper-social. Depuis que j'en ai conscience, je crois que je maîtrise la situation, et je parviens en général à éviter d'en faire trop aussi. Comme quand je bois, je me maintiens dans les limites de la prime gaieté.

Il y avait encore pas mal d'employés locaux qui ne m'avaient pas revus, attendu que je ne viens que les soirs, et j'ai encore eu droit à des gros *bugs*, des tapes dans le dos, des bégayements, et presque des larmes. Ils en rajoutent un peu, ou je n'y comprends rien?

Le soir suivant, après une autre journée auprès de Roger, je suis rentré chez Karla: Patrick venait de partir. J'allais sans doute hériter de sa chambre (après aération), puisque la douche de la maison que Roger me destinait pour février n'est toujours pas opérationnelle. Nous nous sommes cuisiné une platée de spagh' et j'ai préparé du yoghourt pour le lendemain matin - c'est Michel m'a appris à faire du yoghourt. Nous avons commencé à regarder un film, mais avons été interrompus par un appel au couvre-feu: des révoltes du côté du stade (c'est en général là que ça commence). C'est comme ça qu'ont commencé les insurrections d'octobre dernier: on ne sait jamais comment ces choses-là peuvent tourner. D'une manière générale, l'approche des élections d'octobre ne va rien arranger...

Pfffff. C'est quand, que je me repose, moi?

## 04

## SÉDIMENTATION ET INTERROGATIONS

Dimanche 26 juin 2005

Dimanche, 15:00. Il faisait si sombre que j'avais peine à dactylographier. Le tambourinement de la pluie semblait pourtant s'apaiser. J'étais seul. J'attendais Roger, en vacance depuis une semaine, aussi n'avais-je pas pu suivre Karla à la plage avec des amis à elle.

Il faisait sombre parce que le dimanche après-midi nous n'avons pas d'électricité, comme d'ailleurs tous les matins de six à neuf: entretien des générateurs oblige. Mais je confesse que ces horaires ne me conviennent pas, puisqu'ils me condamnent à me lever avec le jour (tard, pour moi) et contraignent le travail du dimanche. Il faut anticiper, charger les lape-taupes et les natels, remplir le château d'eau et faire la cuisine. En effet, nous avons plaques et four électriques, et Karla doit jongler avec tout ça pour avoir un repas chaud. Ce dimanche matin, par exemple, l'électricité a tyranniquement tout organisé: j'ai attendu 10:00 que le générateur termine sa grasse-mat' pour pouvoir enfin me connecter à Internet, tandis que Karla commençait à cuisiner pour midi. Nous n'avons pas trois heures d'électricité, puis rien avant la nuit noire: il valait mieux s'être organisés, d'autant qu'avec les pluies, il fait en général si sombre que je ne peux pas même escompter dessiner! Au mieux, je peux lire, et optimiser les deux heures de batterie de mon lape-taupe.

Et l'eau! Inutile de dire que si nous avons oublié de remplir la citerne, il faut attendre. Mais là, spécifiquement, nous avons "coupure", comme on dit à Ouagadougou: notre puit était à sec depuis une nuit où les gardes avaient trop tiré sur les robinets. N'oubliez pas qu'il n'y a pas

plus de distribution d'eau à Monrovia que d'électricité, ou d'égout, ou de ramassage des ordures, ou d'adressage postal, et donc que l'eau se vend. Les gardes en profitent pour arrondir leur salaire, mais la nuit où ils nous ont mis le puit à sec, Karla s'est énervée, et a cadenassé tous les robinets extérieurs. Ce qui n'a pas rempli le puit pour autant, et il fallait compter une semaine de douches au seau, dont la moitié était heureusement passée ce dimanche...

Bref, telles sont les joies et les avatars de la vie domestique monroviennne.

Ce dimanche, j'étais donc au salon, à bouquiner en attendant des nouvelles de Roger. C'était un de ces jours où il faisait trop sombre pour la précision que requièrent mes dessins au pastel et mes maquettes en balsa. J'ai profité de cette semaine d'absence de Roger pour faire des choses que j'aime: je les lui montrerai à son retour, voir s'il aime. Si non, j'aurai au moins passé une bonne semaine, à faire des choses qui me font plaisir à un rythme que l'approvisionnement en électricité dictait, mais sur lequel aucun être humain n'influait. En clair, je me suis concocté un petit rythme, et ça m'a fait un bien fou: rien ne me repose mieux qu'une routine. Bref, j'étais en pleine forme pour affronter le retour du *Big Boss*.

Le séjour est une grande pièce encombrée de fauteuils et des deux lits que nous occupions du temps où Michel-à-la-patte travaillait ici. J'ai tout recouvert de bouts de maquettes en cours et d'esquisses de dessins. Comme aime à dire un ami ingénieur, je suis un gaz parfait: j'occupe tout le volume dont je dispose. Mais ce dimanche soir, il me fallait "réduire" (= ranger, en Suisse), parce qu'une autre rescapée d'ONG avait demandé asile à Karla. Une femme à qui j'ai serré la main une fois, émergeant de mon balsa et de mon papier uniquement vêtu de mon pagne (c'est l'avantage de travailler à la maison quand il fait chaud). Elle s'appelle Yolaine, ou Yolande, ou Violaine, je n'ai pas bien entendu. Elle devait s'installer le soir même, mais comme je l'avais immédiatement constaté, elle ne se sentait pas bien, et a préféré le prix exorbitant de son hôtel à notre coupure d'eau... Mais bon, elle va finir par venir squatter ici, en attendant de trouver à se loger pour de bon (ça peut durer, je suis bien placé pour le savoir, moi qui devais avoir une chambre à la Ferme de Roger dès le premier février).

Des fois, je m'inquiète: Karla aussi est malade (au point de parler de retour, même si ça condamne plus ou moins tout leur projet), et à MSF, Branko-la-Murène a failli succomber à un palu. Je ne déconne pas, il a tout de même fallu le mettre sous pref' pendant les jours où il a été inconscient! La gravité de son cas fait négliger les autres expat's qui ont successivement pris le lit un jour ou deux pour surmenage ou fièvre non diagnostiquée. Ce serait comme si je bossais encore dans l'hôpital de Rédemption, mais qu'en plus j'y vivrais! Il n'y a pas grand'monde dont je n'aie pas à me préoccuper de la santé...

Téléphone de Curry, le plus proche collaborateur de Roger, celui qui tient son poignet cassé en arrière sur le levier de vitesses quand il conduit: l'avion de Roger n'était pas encore annoncé. Bon. J'ai gentiment poussé le chat et je suis allé m'habiller. Ce chat est l'un des points focaux de notre vie ici: il exige une attention exténuante. Il est toujours affamé (de fait, il n'y a ni souris ni cafards chez nous!) malgré les trois boîtes de Ronron-ou-équivalent dont Karla se saigne, mais il a encore moins faim de nourritures terrestres que de caresses. Il est tellement dans nos pattes que nous marchons souvent sur les siennes, ou sur sa queue. Quand je travaille, il dort sur un canapé avoisinant, et dès que je bouquine, il se pelotonne contre moi en exigeant que je lui consacre au moins l'une de mes mains. Son nom alambiqué résume l'exubérance du personnage: Ambrosio. Am-bro-sio! Qui a donc pu lui trouver un nom pareil? Patricktarin-de-Tarascon?

J'ai récupéré sa chambre, à Patrick, et j'ai suspendu mes photos aux murs. Karla m'a trouvé un miroir chez une copine à elle qui rentrait en Europe, et j'ai étalé mes fringues et mes appareils photo sur les étagères des armoires. Bref, je me suis installé, là encore pour la première fois depuis MSF, l'automne dernier. Une pièce à moi, un rythme: c'était tout ce qu'il me fallait pour enfin me ressourcer!

Je suis sorti. La pluie avait cessé, laissant derrière elle une petite bruine fraîche, agréable. J'ai fermé la porte derrière moi, et le garde m'a ouvert le portail. Pour une fois que je n'ai pas à attendre! Le matin même, j'ai dû y aller de la voix et des godillots contre le métal pour qu'on m'ouvre enfin, au bout d'une dizaine de vraies minutes. Et ces gars sont censés garder? C'te blague!

Monrovia est organisée comme un poisson. La tête, c'est Mamba Point, où sont les ONGs, l'ambassade américaine, et les ruines de tout ce qui témoignait de ce que Monrovia avait été grande ville: cinémas, hôtels, ministères. De là part une route à quatre voies qu'on peut suivre jusqu'à l'aéroport, à une heure de conduite. Une colonne vertébrale, dont partent des arrêtes de part et d'autre, régulièrement. Hors le centre, la ville de Monrovia est une ville linéaire comme en rêvaient certains modernes, où l'on ne s'est même pas donné la peine de nommer les rues, on les numérote: nous sommes sur la dix-septième rue, côté mer.

Dès hors du portail, je pourrais donc prendre à gauche: à cinquante mètres, j'avais "la" rue, encombrée de taxis et de vendeurs ambulants. Pour la première fois, j'ai pris à droite. La rue s'ouvre sur la mer, à deux pas. La mer est là, mais on ne l'entend pas et on ne la voit pas. On ne l'entend pas à cause des générateurs tonitrueux, et on ne la voit pas à cause de la succession de murs d'enceintes tessonnés de bouteilles de coca et de bière. Il y a juste ces rues qui débouchent sur l'infini.

Il y a, quoi?, deux cents mètres à marcher. Le premier immeuble, à droite, fraîchement peint et au barbelé agressif, c'est l'ambassade des Pays-Bas. Tiens, je ne l'avais jamais remarquée. Sympathiques voisins, qui me rappelaient que cette balade vers la plage, j'aurais voulu la faire avec une petite danseuse hamster-dammeuse...

Ensuite, des ruines de maisons autrefois cossues, des écailles de peintures sans éclat sur du béton effrité par les embruns, des bouts de toiture comme semés au hasard. Dans les pièces à ciel ouvert, on a parfois planté du maïs. Partout, les hommes disputent leurs droits à la végétation envahissante.

Et puis, la rue vient buter sur le sable blond de la plage en pente plutôt raide. Des deux côtés, elle s'étend à l'infini. On distingue entre bruine et embruns des silhouettes au loin. Mais même à la belle saison, il y a toujours moyen de trouver un bout de plage à soi.

La plage est sûre en journée, exceptée pour les semelles: elle sert de toilettes publiques. Mais la nuit, plus d'un expat' s'y est fait détrousser, à commencer par la mignonne Adélaïde-la-quatrième-architecte, dont j'ai parlé l'autre fois. Je suis descendu jusqu'à la partie lavée par les vagues, et je suis resté là, à réfléchir. Il ne pleuvait plus vraiment, mais il faisait encore vent, et les vagues contradictoires se heurtaient chaotiquement bien avant de déferler. Je me serais bien baigné: rien de tel que se baigner quand il fait un sale temps. Mais il aurait fallu être venus à plusieurs.

Là, j'ai pensé à Roger qui arrivait. Allait-il aimer mon travail? Juste avant de partir, il m'avait proposé un contrat d'un an, à compter de septembre. Un an de Libéria: ça me changerait! Mais surtout, en y ajoutant ces deux derniers voyages, ça me ferait cette expérience de près de deux ans dont mon CV manque encore pour paraître vraiment sérieux...

Bien sûr, quitte à passer un an quelque part, j'aurais préféré l'Afghanistan ou la Sibérie, mais si j'ai une chambre, si je peux avoir un rythme et une intimité, si mes maquettes et mes

pastels plaisent à Roger, et si je peux faire du chantier en plus de tout ça, comment pourrais-je refuser? Ce serait bien sot!

Reste à savoir ce que Roger aura pensé de la façon dont j'ai travaillé en son absence, et, surtout, reste à savoir s'il maintient son offre...

Mercredi 29 juin 2005

Trois jours après ma première balade à la plage, j'y étais retourné deux fois déjà. Ce mercredi matin, c'était au retour de chez Roger, pour éviter un immense détour qu'obligent des travaux sur la route principale. Ces travaux n'étaient qu'un prétexte, bien entendu: j'avais surtout envie de cette balade encore matinale sur la plage, et ça ne rallongeait guère un trajet déjà long de déviations. Il faisait chaud, comme la veille. La marée était haute, et je ne pouvais pas toujours esquiver les plus enthousiastes des vagues. Par un curieux effet peut-être dû à une certaine sécheresse du sable, on aurait dit que plutôt que de se dérouler sur lui, les vagues le pénétraient, se fusionnaient à la plage, comme si l'océan voulait se mêler à la terre.

Toute la vie regarde vers la route, colonne vertébrale de la ville: là, face aux vagues, je voyais le dos des maisons, les cours, les jardins de derrière, les douches, j'étais comme dans les coulisses de cet immense théâtre qu'est la vie, j'avais à disposition un écorché d'une ville bouillonnante que bien des observateurs consciencieux m'auraient envié. J'avais tous les ingrédients pour une rêverie rousseauiste, tout était propice à une longue "méditation en mouvement" chantée par Kenneth White mais déjà pratiquée par les moines cisterciens: pourtant, j'étais triste. C'est à n'y rien comprendre.

Roger était rentré dimanche tard, et je l'avais revu dès lundi. Les nouvelles avaient été excellentes. Il était passablement reposé et de bonne humeur, mon travail lui avait plu. Il avait légèrement modifié son offre, mais plutôt à mon avantage: je pouvais venir plus tard (après les élections d'octobre), et "si je voulais", à condition que je prolongeasse mon présent séjour de deux semaines. Comme il avait deviné que ces deux semaines je les avais réservées à une danseuse Hamster-dammeuse, il a immédiatement ajouté à son offre qu'elle était invitée ici, au Libéria.

Marjorie était enchantée, bien entendu: tout se goupillait à merveille. Encore une fois, tous les ingrédients du bonheur étaient réunis. Mais mon cœur était plus triste que jamais, comme si, par exemple, toutes les heures qu'elle et moi avions passées au téléphone avaient bêtement résulté en un cancer de l'oreille, vous voyez le genre de décalage?

Ça faisait six mois que nous construisions notre histoire, un poil plus même. Nous y avions mis de l'enthousiasme et de l'attention, et nous avions passé des heures noires dont je n'aurais pas soupçonné que nous nous relèverions. Alors pourquoi achoppais-je là, quand tout semblait enjoindre à l'optimisme? Pourquoi étais-je envahi de ce sentiment absurde d'avoir fait tous mes efforts à crédit, et que soudain la note de ces six mois m'était présentée, m'assommant sans rémission?

Je cherche une compagne avec qui vivre. Je ne suis pas un rêveur, moi, je suis tout le contraire d'un romantique: je ne sais pas vivre de pensée d'amour et d'idée d'eau fraîche. J'ai besoin de présence, j'ai besoin de caresses et de tendresse. Ce que j'ai à partager, c'est mon quotidien, pas mes rêves; pas les grands sentiments qui font les romans, mais la force d'être deux sur un même chemin. J'ai besoin d'aimer celle avec qui je vis, pas de chercher à vivre avec celle que j'aimerais, pour reprendre un mot d'Albert Cohen que j'ai fait mien à la première lecture. Je ne suis pas un idéaliste, mon amour n'est pas éthéré et évanescent, il est solide, quotidien, charpenté, paysan, rugueux aux entournures, il est fait de gestes communs, de pas qui s'accordent, de marche de front, pas de soupîres et d'élévation, de pureté et d'idées ou

d'yeux rivés dans les yeux. Certes, mon amour ferait horreur aux précieuses de Molière et Cyrano: et alors?

Je ne sais pas aimer à distance.

J'ai rempli chez Roger parce qu'il était le seul employeur à supporter mes délais, à accepter de multiplier mes allers-retours, à inviter Marjorie au Libéria pour m'y garder quinze jours de mieux. Mais malgré tous ces efforts, nous n'avons pas cumulé deux mois de vie commune sur les plus de six de notre histoire. De fait, c'est une histoire à distance, et j'ai l'impression que ça m'a vidé de toute substance, que je n'ai plus rien en moi que de l'épuisement. Je racle les particules d'amour, de volonté que je contiens encore comme on cherche les miettes en temps de disette.

Ce n'est pas ce que j'attendais de l'amour. J'ai besoin de construire avec quelqu'une, que nous vivions à deux, pas que nous nous promettons que nous allons le faire. C'était comme si, soudain, l'effort permanent que nous avons déployé pour forcer nos vies à s'assembler m'avait paru pitoyable, comme si un démon malin s'était amusé à me présenter dans une de ces bonnes vieilles balances à plateaux, d'un côté notre ténacité, notre amour, notre volonté, et de l'autre le bloc sans érosion de l'implacable impossibilité de faire rimer nos modes de vie.

Je ne voulais pas voir cette balance! Et d'ailleurs, ni l'amour ni les impossibilités ne sont pondérables. Je luttai contre l'absurdité de l'image, mais la sensation demeura: j'avais perdu la foi, je n'arrivais plus à envisager d'avenir commun, au contraire, je ne voyais plus que contraintes et obligations. Je ne distinguais plus de perspectives, je ne voyais que des issues obstruées. Une mission? Six mois d'absence. Même avec Roger. Enseigner le français au Tadjikistan? Un an d'absence. Étudier l'architecture en Finlande, chez le seul architecte vivant qui m'en donne vraiment envie? Encore des mois sans nous voir. J'aurais pu suivre toutes les aventures, mais Marjorie me demandait deux ans de patience, pour qu'elle termine ses études à 'Dam. Et ensuite? Que pouvons-nous imaginer ensemble? Comment faire rimer danse avec architecture dans les pays émergents? J'ai besoin d'idées, j'ai besoin qu'on vienne au secours de mon imagination déficiente, j'ai besoin qu'on me souffle des projets. Il y a longtemps que j'ai des idées d'avenirs possibles qui me font marcher, mais qui m'en proposera un dans lequel Marjorie aura sa place?

Je n'ai pas d'imagination, et je m'en accommode en général fort bien, la réalité étant bien assez riche, mais pour pouvoir continuer à nourrir cette histoire, j'ai besoin de quelques échappées, j'ai besoin de distinguer un coin de ciel bleu, au moins, de croire en un possible. Seul, je ne trouve pas. J'ai parfois l'ignominieuse impression que plutôt que nous lier, nos efforts de volonté n'ont fait que nous ligoter. Je ne sens pas la force que dégagent deux âmes qui cheminent de concert, mais la contrainte, l'effort, le joug. J'ai besoin qu'on m'aide à rajuster mon regard. La mer n'y suffit plus.

Moi qui ai été si fier de vivre sans foi et sans rêves, me voilà à implorer misérablement leur aide. Tant qu'il ne s'agissait que de moi, j'ai su m'accommoder d'une réalité sans horizon. Mais pour inclure quelqu'un d'autre ça ne suffit plus. Je ne sais pas vivre de coups de téléphone, au contraire. Ma vieille horreur de cet outil est resurgie plus vivace qu'au temps de mes premiers textes où je flétrissais cette bête immonde. Ce n'est que pire, se parler sans se toucher. Je ne peux pas vivre par mes oreilles et mon cerveau, moi qui ai tant appris à vivre par mon corps.

Pourquoi m'effondrais-je le jour où tout me souriait? Pourquoi suis-je si inconséquent? Oh, que j'aurais voulu vivre dans un roman, où toutes les adversités sont vaincues par la ténacité des héros aimants. Que j'aurais voulu être un personnage d'épopée à la volonté

inflexible, que n'aurais-je donné pour quelques certitudes, pour ne pas douter de la fin, pour cette foi qui fait les héros... J'aurais voulu que l'amour soit omnipotent.

Peut-être Roméo a-t-il raison? Peut-être que seule la mort partagée permet de triompher de l'adversité?

Mais peut-être que je suis juste épuisé, lessivé de toute capacité d'aimer... Peut-être mon cœur a-t-il besoin de repos, tout simplement. Peut-être suffit-il d'attendre que le printemps vienne refaire bourgeonner les branches noires, noires et nues, de mes sentiments en hibernation.

Non, j'ai toujours considéré Roméo comme un pitre, un incapable de vivre. De l'amour, je veux la vie, pas la mort. Je veux la joie et les peines, pas l'absolu. Je veux le présent, le quotidien, la douceur et les scènes de ménage, je veux vivre, je ne veux pas penser, je ne veux pas rêver, je ne veux pas attendre.

Tout concourait à me réjouir, et voilà que sur une plage en arc convexe, ouverte à l'infini des deux côtés, je me tenais comme au bord du désespoir, anxieux de me trouver si faible, si incapable même de soutenir un effort d'amour, si indigne de tant d'amour reçu, si ridicule, si grotesque pour peu que le spectateur de nos vies ait un peu l'humeur portée à rire... J'ai déjà été aimé, et je mesure autant la chance que c'était chaque fois que mon indépassable incapacité à y répondre. Je m'étais promis de m'amender, je m'étais juré d'être digne, enfin, d'un amour: 2005 m'en offrait un si beau, si pur, si absolu, un amour comme seule une femme d'à peine vingt ans sait en donner, et moi, moi, je n'ai pas su faire mieux qu'auparavant, je m'effondrais en soubresauts ridicules après un effort insuffisant.

J'ai honte, oh que j'ai honte de gâcher un tel amour...

Que j'aurais aimé en être digne.

Le lendemain, 30 juin 2005

J'ai pris ma journée afin de poursuivre une cure de sommeil commencée à la suite de cette troisième balade au bord de mer. J'ai dormi et jeûné des heures, et ça allait doucement mieux. Ça m'arrive parfois, ce besoin de récupérer quelques mois de sommeil en retard. Je me sens un peu Gaston Lagaffe, dans ces cas-là!

Mais tout de même, la vie serait plus simple si l'on avait toujours la force de notre amour... Il est particulièrement pénible de se sentir à la fois aimer et faible.

Finalement, je n'aurai pas été le seul valide de mon entourage. Ce matin, c'était Yolaine-Yolande-Violaine qui m'apportait un thé chaud dans ma chambre, avec une gentillesse qui m'a déconcerté.

Allons, encore une sieste, un bon repas, et je renais à vie, à l'amour.

Marjorie atterrit dans un mois!

Jeudi matin. Je tape à la frontale, puisque ni l'électricité ni le jour ne sont réveillés. Je me suis couché tôt, hier soir. J'en avais besoin. Que d'aventures...

Hier mercredi, Karla s'est enfin envolée. "Enfin", parce qu'en qualité de colocataire, ça faisait deux semaines que je savais qu'elle était enceinte... J'étais le premier à qui elle ait parlé de ses douleurs dans les seins, c'est à moi qu'elle a confié qu'elle devait acheter des tests en pharmacie, et finalement, c'est avec moi que lundi-il-y-a-dix-jours elle est allée (j'aurais voulu pouvoir écrire "c'est moi qui l'ai conduite", mais voilà, je n'ai toujours pas de permis) à Rédemption, "mon" hôpital, où elle a pu voir aux ultrasons sa petite crevette de six semaines. Au retour, nous nous sommes posés à une pizzeria, et son visage rayonnait tellement que j'aurais pu lire mon Dostoïevski toutes lumières éteintes.

Six semaines: ça n'en faisait pas quatre qu'elle était revenue d'Allemagne au Libéria. J'ai dû mal m'exprimer la dernière fois: ce n'est bien qu'au figuré qu'elle et Patrick-tarin-de-Tarascon formaient un "couple": je crois que l'idée les aurait horrifiés autant l'un que l'autre. Non, Karla a un mari en Allemagne, qui sera donc bientôt père... Contre toute attente! C'est que Karla n'avait plus d'espérances: pour mille raisons dont seul l'âge n'est pas excessivement intime à mentionner, son Génie Cologue lui avait dit qu'elle n'aurait pas d'enfants.

Tout ça faisait d'elle une patiente "à risques". À MSF, la sage-femme lui a dit: "si j'étais vous, je prendrais le vol de mercredi", le surlendemain. Mais c'était il y a dix jours: le mercredi où Karla s'est envolée était celui d'une semaine après celui recommandé. Et encore, ça aurait pu être pire.

L'histoire, c'est que Karla savait, avec pertinence, que sa compagnie n'apprécierait pas du tout la nouvelle. Si j'étais donc le premier confident, c'était également sous le sceau d'un secret strict, car Karla se préparait à mener une guerre qui a peut-être encore été pire que tout ce que nous pouvions imaginer alors, même en conjuguant nos pessimismes.

D'abord, il a fallu attendre le "bon moment" pour l'annonce officielle: quelques jours de perdus. Ensuite, Karla a écrit la nouvelle. Mais la compagnie a joué fin: ils n'ont pas réagi de plusieurs jours, sachant que Karla ne prendrait pas d'initiative avant qu'eux-mêmes aient pris position. Quant enfin ils se sont manifestés, ça a été pour la menacer des pires poursuites judiciaires pour sabotage de la mission. Ben voyons!!! Ils lui avaient coupé les vivres et bloqué le billet d'avion. Vous voyez le genre... Ils voulaient qu'elle termine "au moins" son contrat (encore près de quatre semaines), ou, en mettant les choses au pire, condescendaient à ce qu'elle attende une semaine un potentiel remplaçant et lui fasse un tuilage de dix jours! Ouais...

Mais tout a changé quand le spécialiste de médecine tropicale de Karla a enfin eu vent de toute l'affaire, mardi, avant-hier. Pourquoi Karla a-t-elle tant tardé à s'adresser à lui? Elle-même l'ignore, et le compte comme sa principale, sinon seule, erreur dans toute cette affaire. Bref, ledit docteur a donné vingt-quatre heures à Karla pour s'en retourner (et elle s'est exécutée). La compagnie avait en même temps l'air de lâcher un peu de pression: nous soupçonnons que le docteur les avait également contactés, les menaçant de procès pour mise en danger, ou quelque chose du genre. Ce qui est certain, c'est que toutes les législations d'Allemagne et de Navarre étaient pour Karla.

Donc Karla a pu s'envoler. Ses démêlées avec sa compagnie ne font sans doutes que commencer, mais en Allemagne elle sera en prise directe, elle pourra être suivie médicalement, et sera pour longtemps protégée par les législations sur la maternité. Elle ne devrait plus avoir de souci majeur à se faire que le petit bout d'âme qui s'incarne dans son ventre, contre tous les pessimismes médicaux.

Je ne me crois pas encore capable de résumer ces deux semaines où, en marge de construire mes petites maquettes en balsa, je suivais au plus près l'état de santé d'une future

maman angoissée et surchargée de travail. Je comptais les feuilles de calendrier avec appréhension, tandis qu'elle enchaînait les urgence-qu'elle-ne-pouvait-pas-laisser-derrière-elle et ajournait son départ. J'ai réuni tout ce que je pouvais rassembler d'imagination pour la convaincre de partir, tout en sachant que ce n'était pas d'être convaincue qu'elle avait besoin, mais de vaincre sa manie du travail et son angoisse face à une compagnie pourtant mille fois redevable... Yolaine-Yolande-Violaine a parfois été là, ajoutant ses arguments et son soutien aux miens pour que Karla laisse tomber les ordres de cette compagnie ignominieuse, et se soumette à ceux de ses médecins, de ses amis et des Nations Unies qui sont ses supérieurs locaux, mais elle aussi avait du boulot qui souvent l'a retenue à l'hôtel.

Encore une fois où, de toute l'affaire, je n'ai été que le témoin impuissant. Je n'aurai eu aucun rôle sinon celui de proposer un thé ou accepter de regarder un film. Le seul héros de cette bataille, c'est le médecin tropical, en Allemagne.

J'ai dit que je n'insistais pas sur les tempêtes d'émotions et d'organisation de ces quinze jours: venons-en au dernier épisode, le plus inattendu. Retour à cette fameuse journée d'hier, le mercredi du départ.

Karla et moi avons invité Ann à dîner (à midi), puisque toutes deux s'en allaient à bord du même avion. Ann, c'est la sage-femme de MSF qui a confirmé la grossesse. C'était rassurant de les savoir voler de concert. Ann est une Suédoise d'une cinquantaine d'années qui a visiblement conquis son staff local malgré (?) son caractère tranché.

Elle est arrivée comme prévu, vers midi. Roger était là, à regarder ces maquettes qu'il n'avait pas eu le temps de voir encore. Karla était sortie. Nous avons improvisé un pique-nique quand Branko-la-Murène a débarqué et m'a pris à part. Il m'a raconté avec calme qu'Ann et son Chef de Mission à MSF s'étaient engueulés, et qu'elle était venue en taxi, enfreignant ainsi toutes les consignes de sécurité du monde. L'affaire était grave, et, en effet, quand je suis revenu à elle et Roger ensuite, elle avait pas mal de rimmel dans le thé. Heureusement que Roger sait être d'une gentillesse désarmante.

Mais nous n'en sommes pas au plus beau: comme ledit Chef de Mission savait qu'Ann-la-sage-femme venait chez moi (il n'avait sans doute jamais entendu parler de Karla), il a chargé Branko, bien emmerdé, de me faire savoir que je n'étais plus le bienvenu dans le compound de MSF-B. Je n'en croyais pas mes oreilles: j'étais déclaré *persona non grata* à MSF pour avoir invité à dîner la sage-femme qui s'était occupée de ma colocataire!

Dans quel monde vit-on?

S'il faut vraiment trouver des explications à l'attitude de ce personnage étrange qui interdit à une expat' de sortir du compound sans autre raison que de vagues consignes de sécurité (mais alors, elle n'aurait pas non plus dû être autorisée à se rendre à l'aéroport, non?), j'imagine qu'il m'a pris en grippe dès son arrivée, en février, peut-être parce qu'il y avait bien longtemps que j'étais dans ce pays, avant même le Chef de Mission précédente (celle qui avait remplacé Alain-que-je-respecte-tant), parce que je connaissais plus de gens dans sa mission que lui-même, et mieux le contexte, et tout. J'ai fait scrupuleusement attention, lors de mes visites à MSF, à toujours être invité par quelqu'un, à ne jamais m'inviter, à ne jamais me balader seul, à ne jamais rien demander au staff local, bref, je me suis appliqué à être un hôte modèle, à ne jamais me comporter "comme chez moi" dans des lieux qui, de fait, avaient été chez moi et ne l'était plus; et je crois y être parfaitement parvenu. Bref, si ce Chef de Mission a quelque chose à me reprocher, ce ne peut rien être d'objectif, et c'était tout sauf volontaire. Je me serais bien passé de son animosité.

On peut dire que j'ai sauté une barrière: j'ai spontanément pris l'attitude des "locaux" en semblables circonstance, qu'ils soient gardiens ou ministres, c'est-à-dire que j'attends que

l'intéressé s'en aille. À peine quelques semaines! Ces gens qui arrivent un an après vous et repartent un an avant vous (en tous cas si Roger et moi continuons nos aventures conjointes) n'ont vraiment aucune importance, au point que je ne vous encombrerai même pas la mémoire de son nom. C'est un pantin qui a dû se sentir frustré dans son autorité sur un fief dont il avait la charge pour un fraction de temps infime, et absolument sans pouvoir ni contre Ann dont le CV ferait pleurer de reconnaissance n'importe quel recruteur d'ONG, ni contre moi.

Mais assez de ce personnage sans envergure: revenons à notre journée de départ. Branko est donc reparti confus d'avoir eu la charge d'aussi tristes nouvelles, et promettant que nous nous retrouverions pour un café sous peu (en ville, bien entendu), et je suis revenu à Ann et Roger, le second déridant la première de ses anecdotes inénarrables (et donc inénarrées ici). Quand Roger est parti, j'ai raconté à Ann l'affaire du cendrier de MSF-CH. Pour ceux qui n'ont pas l'épisode en tête (ça commence certes à dater), voilà le récit que je lui ai servi: quand je suis rentré de ma première mission en Afghanistan, viré pour désaccord d'humeur avec ma chef d'alors, je suis arrivé à Genève calme, et j'ai fait un exposé sans passion de l'histoire, en démontrant bien les torts et qualités de chacun, les incompréhensions, ce qui aurait pu être évité et comment. Mon exposé fini, on m'a fait comprendre que si j'allais dans une autre section MSF c'était mieux, et le recruteur m'a pris à part. Il m'a expliqué avec un formidable accent italien que c'était la première fois qu'il débriefait un gars viré qui ne s'énervait pas, et en conséquence m'enjoignait ouvertement à aller voir un psy. En clair, il m'a fait comprendre que si j'avais balancé le cendrier par la fenêtre (ou, mieux, dans la fenêtre), ils m'auraient gardé, mais là, ils avaient peur de mon calme. J'ai alors réalisé que de telles gens ne connaissent que deux sortes d'hommes: les primaires qui succombent à toutes leurs humeurs, et les refoulés. Ils traquent les seconds et n'acceptent pour partir en mission que les premiers, sans admettre que des gens qui se maîtrisent un tant soit peu existent, et que pondération et flegme soient également des qualités. En un mot, on m'a fait l'apologie du coup de gueule, et quand j'ai répété l'histoire à Ann, lui conseillant de s'aviser des cendriers lors de son débriefing, et de s'en servir au besoin, nous sommes partis d'un grand rire gai et prolongé sur lequel nous nous sommes quittés.

Le vol de Karla-enceinte et Ann-sa-sage-femme a dû être passionnant: toutes deux en avait sur le cœur à raconter, et du croustillant! Entre un chef de mission qui vous empêche de sortir dîner et un employeur qui menace pour sabotage une femme qui s'est découverte enceinte, elles avaient de quoi passionner les générations futures!

Quant à moi, je me suis retrouvé seul dans un compound qui n'est pas le mien, où l'équipe locale de la compagnie de Karla venait bosser en journée, et où j'aurai à accueillir un remplaçant à la regrettée Karla, au mieux sous une semaine.

Ensuite, j'espère pouvoir vous raconter que j'ai enfin déménagé à la "Ferme" de Roger!

En attendant, et puisque je suis malvenu à MSF, j'organiserai des soirées "chez moi" avec les copains que j'y ai plus que jamais! Vous connaissez Lorna, et Branko & Alvine, qui restent du temps où j'étais des leurs, mais s'y ajoutent plein de personnes géniales dont je n'ai pas voulu encombrer mes histoires déjà prolixes à l'excès. En tous cas, des gens bien, avec de beaux cœurs qui battent fort.

Je me réjouis de les présenter à Marjorie. Plus que trois semaines! Youpeeeeeeee.

Le 25 juillet 2005

Dès après mon débarqué pour ce "Libéria III", je me suis mis à *L'adolescent* de mon bien-aimé Dostoïevski: lecture prophétique, tant elle illustre, sinon résume, mes relations avec Roger. Moi qui ai toujours été d'une indépendance farouche, je découvrais ce que c'était que demander les clefs de la bagnole pour sortir le soir. Je parle au figuré, bien entendu, mais le vécu est juste dans l'ombre de telles images.

Roger se comporte tantôt en père, tantôt en grand-père, rarement en employeur ou quoi que ce soit d'autre. Et souvent, nous nous engueulons aussi fort que brièvement, vite rattrapés par ces mots de l'un ou de l'autre: "arrêtons-nous avant de dire des chose que nous ne voudrions pas avoir dites", suivis de près par des excuses sincères et bilatérales. Roger m'a même avoué une fois qu'il me préférais "comme ça" (en colère) que mélancolique et splénétique comme j'ai pu l'être ces dernières semaines.

Roger est un vieil homme immense. Milieu de soixantaine, longs membres, gros ventre, tête ronde et rasée. Il a derrière lui une vie incroyable, dont je découvre des bribes au fil de ses conversations du soir dont chacune est une raison d'étonnement. D'un bagage de chimiste, il a fait du commerce et monté des entreprises, il a été chasseur et critique de patinage artistique, il possède plusieurs passeports et je l'ai entendu parler couramment une demi-douzaine de langues (je crois qu'il en parle huit en tout), il est gourmet et cuisiner, franc-maçon et philosophe, collectionneur d'art Inuit et spécialiste en courtage de verreries de Sèvres, et j'en passe: vous pourriez croire que j'en invente!

J'ai longtemps cru que la raison pour laquelle il s'est installé au Libéria (Que j'aurais aimé qu'il se fût installé en Sibérie, plutôt!) était sa femme, qui est de Monrovia, mais on m'a détrompé récemment: il l'a connue sur place. J'ignore donc pourquoi Roger est venu dans ce pays la première fois. Par contre, je ne doute guère que la raison pour laquelle il l'a choisi pour tenter d'y écouler heureux le solde de ses jours, comme un vénérable pachyderme solitaire dans un conte asiatique, est cette femme qu'il aime.

Hélas, sa retraite est loin d'être un havre, et le Libéria était peut-être des pays du monde le plus incompatible avec son projet de vie douce. En effet, c'est une caractéristique que j'ai pu constater des Libériens, même entre eux, qu'ils considèrent avoir leur droit sur la fortune de quiconque: celui qui a gagné un peu plus d'argent que les autres doit s'en cacher, sans quoi il aura à "partager" avec tant de proches et d'affiliés qu'il se retrouvera le plus pauvre de tous avant d'avoir pu pleurer son malheur! Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'y a ni mendiants ni voleurs au Libéria: il n'y a que des gens qui réclament ou prennent ce qui leur revient de droit.

Dans un tel contexte, vous imaginez combien Roger est sollicité, spolié, trompé, triché, brigué, dépouillé, volé, lui qui ne déteste rien plus que le mensonge et la malhonnêteté! Bien sûr que ça l'a rendu complètement parano, qu'il ne se fie plus à personne, et en place de retraite, il se retrouve enfermé dans un piège où les corbeaux noirs des solliciteurs volent en cercles de plus en plus serrés au-dessus de sa future dépouille.

J'espérais, par ma présence, adoucir son sentiment de persécution, lui ôter une part de ses soucis, lui permettre de souffler un peu, voire, immodestement, lui permettre de retrouver sa foi en l'homme, mais je confesse n'avoir pas encore trouvé la bonne attitude. Sa femme dit qu'il n'y en a pas, mais ça ne m'empêchera pas d'essayer tant que l'un de nous deux n'en aura pas son compte de voir la tête de l'autre. Roger maintient son offre de contrat d'un an, et je ne m'y soustrairai pas. Je resterai à ses côtés aussi longtemps qu'il ne me chassera pas, un peu comme si toute mes expériences d'engueulades précédentes (du Panamá à MSF) m'avaient préparé à vivre avec Roger

Car il ne faut pas mésinterpréter mon portrait: Roger a un cœur d'or! Vraiment. Il n'est gâté que par un contexte hostile, où toute velléité de générosité a été tellement incomprise et à ce point abusée qu'il s'est retranché derrière une carapace hérissée d'amertume. Il n'en reste pas moins que sous cette armure bien ajustée bat tristement un des cœurs les plus aimants qui soient. À titre de dernier exemple en date, n'oubliez pas que c'est Roger lui-même qui m'a proposé d'inviter Marjorie: l'ambition ne m'en avait même pas effleuré!

Ce serait un peu comme dans un conte où le prince idéaliste et fortuné finit par se caparaçonner sous une apparence d'animal fabuleux et terrifiant pour lutter contre la bêtise et la méchanceté des hommes. Mais ce serait aussi comme si le prince, au bout d'un moment, se retrouvait englué dans sa carapace et incapable d'en sortir.

Je suis peut-être le mieux placé pour juger des innombrables qualités de Roger, et pour constater combien elles sont gâtées par le fiel de l'amertume et de l'emportement. C'est pour ça que je reviendrai, et resterai tant que j'en aurai la force et que Roger ne m'aura pas renvoyé. Et pour ce qui est de la force, accueillir Marjorie ici dans moins de deux jours va m'en donner un surcroît qui ne me fait guère redouter une faiblesse à ce niveau-là!

Le 16 août 2005

Mardi matin, 08:30. L'électricité est enfin arrivée (j'avais oublié de charger la batterie). C'est parti!

Hier, c'était le début de la campagne pour les élections d'octobre. La maison résonnait de discours relayés par geulophones (comme disait mon père), de musiques boum-boum, de cris d'allégresse et autre, bref, l'ambiance y était! De la cinquantaine de candidats encore en lice il y a une paire de semaines, seuls vingt-deux ont passé le crible des procédures de vérification administrative. Mais desdits vingt-deux, il semblerait que deux seulement comptent: la seule femme de toute cette histoire, une veuve Sirleaf, recommandée par tous les gens éduqués que j'ai pu interroger, et un Weah que tout un chacun pense que je devrais connaître puisqu'il a été dans le football international... Hum. Vous aviez entendu parler, vous? Bref, j'étais prêt à prendre sa défense pour dire qu'il n'était pas exclu a priori qu'on puisse être sportif ET intelligent et compétent, quand bien même j'aime à soutenir le contraire, mais on m'a plusieurs fois expliqué que, hélas, le pauvre candidat était plus proche de la caricature du sportif selon Renaud que de l'athlète grec accompli... Bref, je tenterai de suivre tout ça d'Europe. Si tant est qu'on nous en parle!

La femme de Roger se présente également, mais pas pour la présidence, pour le sénat, ou un truc comme ça (comme d'hab', je n'ai rien capté). Conséquence directe, Roger a pris en charge mille choses dont il se serait bien passé, et je ne le vois plus guère: drôle de fin de contrat! En attendant, ça ne me gêne pas trop, attendu que je récupère d'un grosse fièvre qui m'a cloué au lit une paire de jours. La dernière en date, c'était l'Afghanistan, mais alors, je n'avais pas de petite infirmière pour guetter mon sommeil et souffler sur mes cuillères de thé... Non, ne m'accusez pas trop vite de complaisance: il a fallu que je guérisses vite, car en même temps qu'elle me dorlotait, Marjorie a chopé un truc aussi, et maintenant c'est mon tour de prendre soin d'elle.

Cela dit, je dois vous rassurer, étant données les horreurs médicales dont j'ai rempli ces "Carnets" depuis que je bosse avec MSF et en Afrique, ce n'était rien de grave: juste de grosses

fièvres, vraiment. Pas de palu, pas de maladies exotiques et dégoûtante, pas de champignons hallucinogènes, pas de mort sous quelques heures, non, vraiment, pas de souci.

Bref, je me partage entre ce "Carnet" à écrire, un bisou de soutien médical tous les deux paragraphes, les bagages à préparer (malgré le retour agréé, j'aime autant tout rembarquer) et le boulot à finaliser.

Revenons à ces trois dernières semaines de Libéria avec Marjorie.

Je ne sais pas vous, mais moi, il y a plein de choses que je fais si je suis avec qui que ce soit, mais dont je ne trouve pas la nécessité dans la solitude. Par exemple, adolescent, je ne mangeais rien d'autre que du blé pilé avec de l'eau dans une chambre aux airs de cellule monacale. Il y a également des sujets que je n'approfondis pas tant que je n'ai pas à en parler. En l'occurrence, je voulais évoquer l'histoire de cette guerre compliquée dans laquelle le Libéria vit depuis vingt-cinq ans, et dont je n'avais pas compris grand-chose si je me remémore le ridicule discours d'introduction que j'ai pu proposer à Marjorie à son arrivée. Du coup, nous avons déniché un film sur la "dernière" guerre (celle de 2003), et sur cette base-là, nous avons pu chacun de notre côté accumuler les enquêtes, les points de vue, les avis, les versions de faits. Bref, en quelques jours, nous nous sommes fait une idée qui devient de plus en plus claire, et dont je pense qu'un résumé habile ne messied pas à l'élévation intellectuelle légendaire de ces "Carnets".

Jusqu'en 1980 environ, le Libéria, colonie (tout de même) américaine d'anciens esclaves noirs, vivait dans la prospérité, dirigé par une élite intellectuelle et financière (franc-maçonne, mais de telles considérations nous éloigneraient de la notion de "résumé"). C'est le dernier temps heureux de ce pays: 1980-2005, vingt-cinq ans de misère.

Premier coup d'État: un dénommé Doe a pris le pouvoir, sans luttes civiles. Mais pendant les dix ans de son règne, le pays s'est décomposé, d'une part sous les coups de ses bandes armées qui dévalisaient impunément les maisons bourgeoises les unes après les autres et ont ainsi fait fuir tous ceux qui le pouvaient, et d'autre part en raison de sa conviction que, lui-même ne sachant ni lire ni écrire son nom, l'école ne servait à rien. En dix ans, plus personne ni aisé, ni éduqué, ne vivait au Libéria. On peut penser à la révocation de l'Édit de Nantes.

Alors est venue la guerre civile, en 1990. Plusieurs factions rebelles ont renversé Doe dans une lutte violente (c'est depuis ce temps que Monrovia a l'air d'une ruine squattée), puis se sont entre-déchirés des années durant. Il en est sorti Taylor, qui a lui aussi régné dix ans, jusqu'à être exilé par la guerre civile de 2003.

Il est possible que Taylor ait commis des exactions dans les pays voisins (c'est un sujet qui dépasse le cadre de notre enquête), mais au Libéria, il semble que l'immense majorité le considère gentiment, surtout après le règne de Doe. En fait, la guerre civile était presque ouvertement instrumentalisée d'une part par les Américains (qui reprochent à Taylor ses accointances avec la Libye) et d'autre part par les pays voisins musulmans que la petite république chrétienne gênaient.

Mais permettez que je ne me lance pas ici à approfondir ce genre de considérations: plus Marjorie et moi avons compris la situation, plus nous avons rassemblé de faits et de témoignages, plus les choses se sont liées et ont fait sens, plus nous nous sommes sentis nauséux. Comment aimer les hommes quand on sait ce que nous avons appris ici? Comment ne pas vomir?

Toujours est-il que la moitié de la population du Libéria n'a jamais connu ni paix ni école. Roger parle d'une "génération sacrifiée" qui manque non seulement d'éducation, mais hélas de coordination, de dextérité (à force d'avoir vécu dans des camps, à attendre dans la terreur la prochaine catastrophe). Je sais qu'à ses plus proches employés il a offert des jeux de

construction pour que la génération montante retrouve une habileté manuelle que les aînés ne pourront pas leur enseigner. Le projet m'a d'abord paru incongru, mais quand j'ai constaté, à mon cœur défendant, la réalité de cette maladresse chronique dans la génération actuelle, je n'ai pu qu'admirer la pertinence et la longueur de vue de Roger! Oui: pour développer le Libéria, il faut offrir des jeux de constructions aux enfants!

Il y a trop de ma vie que Marjorie a pu enfin partager pour que j'en fasse ici ne serait-ce qu'une liste. Je me contenterai de quelques aspects choisis, entre balades dans le marché et soirée avec les ministres. Hier, nous avons dit au revoir à quelques amis Libériens, dont plusieurs anciens employés (locaux, donc) MSF. Ils ont détaillé, moitié à nous, moitié entre eux (en anglais libérien dont je comprends les deux tiers après un an) le fonctionnement de la mafia MSF, et dont personne, je crois, n'a le moindre soupçon au niveau des expats: nous avons pu apprendre le prix qu'il faut payer pour obtenir quel poste, la marge bénéficiaire des équipes d'approvisionnement, et l'ethnie majoritaire régnante... Eh oui, même MSF n'est pas exemptes de tels serpents en son sein. Et, une fois encore, je doute que qui que ce soit à l'intérieur n'en ait la moindre notion...

J'étais fier d'avoir été jugé digne de connaître la réalité de la vie de nos "staff locaux", mais en même temps, j'aurais préféré garder quelques illusions sur les hommes...

J'ai aussi pu constater avec Marjorie deux changements majeurs survenus depuis un an que je connais le Libéria: d'abord, des enfants joyeux qui jouaient avec des camions de plastique, qui me rappelaient les enfants à cerfs-volants de l'après-Taliban en Afghanistan, et ensuite les deux-roues, qui faisaient lentement leur apparition. À ce sujet, j'avais préparé de longue date une anecdote: un employé de Roger s'était mis à la moto.

Roger:

- Tu as un casque?

Le gars n'en avait pas l'air. En souriant:

- J'ai Dieu.

Marjorie a également pu partager ma vie professionnelle, et comprendre ce que c'est quand je dis que si le travail est intéressant, les conditions sont difficiles, et expliquent l'improductivité relative qui entache le bilan technique de ce troisième Libéria. Pourtant, je n'en ai pas moins appris énormément, y compris dans mon domaine spécifique: c'est ce qui me motive à revenir.

Avec tout ce "cheni" électoral par lequel j'ai commencé ce dernier "Carnet", nous avons dû ajourner la soirée que nous avions prévue hier soir afin de revoir une dernière fois nos meilleurs amis de MSF, Patrick (pas Patricktarin-de-Tarascon, un autre, skusez) et Adélaïde-l'architecte déjà évoquée, deux Belges qui seuls osent braver l'interdit toujours inexplicable dont je suis frappé. En fait, il semblerait que ce soit Branko-la-Murène lui-même qui fasse blocus: quelle déception! Moi qui le considérais presque comme un ami... Hélas, j'ai bien peu d'arguments à opposer à une telle thèse, maintenant que même le chef de mission a changé!

Enfin... (Soupire)

Patrick et Adélaïde sont vraiment deux personnes géniales, ce qu'on peut espérer rencontrer de mieux en mission, et nous nous arrangerons bien pour nous retrouver de temps en temps, au détour de nos missions. Quant aux autres, plus personne ne sera là en Novembre quand je reviendrai, alors... Les expats auront changé, et moi, j'irai retrouver ces Libériens qui

me fêtent lorsqu'ils me revoient. Le Libéria m'aura appris ça, entre autres choses: ce qui compte, ce n'est pas nous, les expats, ce sont eux, les locaux, les pauvres, les "bénéficiaires", les habitants-d'un-pays-en-voie-de-possible-dépaupérisation-partielle-si-Dieu-le-veut, les staffs locaux,... Appelez-les comme vous voulez, faites-en une catégorie si ça vous chante, pour moi, ils s'appellent Curry, Clara, Sarwah, Cole, Mama, Campbell, Benson: ils ont des noms individuels.

## LIBERIA II-3

### 01 — AMSTERDAM, LE 02 NOVEMBRE 2005 — AVANT DÉPART

Amsterdam, matin d'automne (qui, en passant, a été chatoyant autant que peu pluvieux). Du Bach au piano, un Lapsang Souchong – c'est du thé fumé, eh! - qui fume, donc, d'une tasse ébréchée avec un gros cœur rouge: telle est l'Europe que j'emporterai, avec bonheur, dans ce quatrième séjour au Libéria. Cette fois, ça y est: le départ a été fixé, au 16 (novembre). C'est qu'il fallait que le second tour des élections soit passé. En effet, le monde a un tout petit peu entendu parler du premier tour, qui a sorti des vingt-deux candidats en lice le footballeur Georges Weah et la seule femme en jeu, Helen Sirleaf. Le second tour, le 08 novembre, les départagera.

Le premier tour s'était déroulé dans la bonne humeur et l'enthousiasme, sous le regard paternaliste des Nations Unies: les émaux que j'ai reçus du terrain parlent de klaxons et de défilés, de chants et d'improvisations dansées. Apparemment, pas le moindre incident à déplorer. Tout s'est bien passé, et on peut en espérer de même pour le second tour. Pourquoi ai-je donc dû ajourner de quinze jours mon envol prévu aux premiers jours de novembre, si ce n'est pas pour raisons de sécurité? Tout simplement parce que dans ce pays presque sans activité économique, il ne se passe absolument plus *rien* en temps de campagne électorale! Dans ces conditions, autant rester soigner le dos de ma danseuse bien-aimée en regardant se fritter les candidats d'un œil bovin, placide et bienveillant. La séparation sera assez longue pour ne pas se presser à partir, aussi intéressant soit le boulot qui m'attend!

Cette fois, Roger a emménagé hors de Monrovia, dans la jungle, où il a monté cette Ferme que j'ai mentionnée à plusieurs reprises dans mes courriers précédents. Mon bungalow est prêt, avec la douche promise depuis février, c'est-à-dire quatre murs qui me permettent de me doucher - au seau - sans exposer le blanc de ma peau de neige aux torves regards indigènes et au perfide soleil voilé de nuages qui filtrent les UV-qui-font-bronzer mais pas les IR-qui-font-brûler, les pouilleux. Je rigole. Plus de six mois pour ça: quatre murs!

Un an de contrat: l'absence va être longue! Selon toute vraisemblance, ou plutôt sauf exception vous ne me reverrez pas de tout 2006... J'en suis désolé, mais c'est une bonne raison pour garder des contacts épistolaire voire téléphonique suivis (vous avez toujours un numéro

de téléphone à jour en signature de mes émaux – le Libéria n'est pas inabordable). La porte de mon bungalow est grande ouverte aux visiteurs si vous passez par là, mais n'envisagez pas le voyage exprès: le Libéria est hélas une destination hors de prix! Le vol est une des destinations les plus chères du monde, et la vie sur place coûte plus qu'à Paris ou Amsterdam. Sans hyperbole: pas de chambre d'hôtel à moins de cinquante euros, pas de restaurant à moins de dix "zorros" chacun, et la nourriture en supermarché est à l'avenant. Quand Roger m'avait placé à l'hôtel, la chambre lui revenait plus chère que mon salaire! J'étais vert. Vivent les bungalows (et les danseuses contemporaines, bien sûr)...

Euh, comprenez-moi bien: si vous frappez à ma porte, vous êtes invités, bien sûr. Ma digression sur les prix ne vous concerne donc pas. C'est juste pour dire, pour casser les illusions de ceux qui pensent que le Libéria, c'est l'Afrique, et que l'Afrique, c'est pas cher!

\* \* \*

Vous savez peut-être que Rousseau, mon cher Rousseau n'est pas seulement un philosophe de génie - et peut-être le prosateur le plus fluide de l'histoire de la littérature française (ce n'est pas moi qui le dit, mais deux de mes profs de français) -, il était avant tout musicien. Rousseau n'a jamais gagné sa vie que par la musique: il refusait tous les avantages matériels que lui valaient ses écrits, afin de se distinguer de tous les écrivains du temps, pensionnés, eux, les hypocrites. Il a ainsi copié quelque dix mille pages de musique "à tant la page" pour faire vivre son petit ménage. Mais il n'a pas fait que copier des pages de portées, il a également composé, en particulier un opéra, le seul opéra dû à un auteur de la Pléiade: *Le Devin du village*. Les spécialistes de la musique de cette époque (j'en connais un) vous diront que Rousseau n'avait pas de génie, n'exagérons rien en effet, mais qu'il maîtrisait son sujet, contrairement aux pamphlets des calomniateurs du temps. Bref, Rousseau se voulait et était musicien avant d'être auteur, écrivain ou philosophe.

J'étais bien décidé à découvrir ce fameux *Devin du village*, mais la FNAC des Halles à Paris n'en avait qu'une seule version, et à ma grande déception elle s'est avérée inaudible: les tendres bergères rousseauistes étaient interprétées par de terribles walkyries wagnériennes! Les délicats motets étaient mis en lambeaux par une cantatrice habituée à l'exacerbation outrancière des sentiments binaires. J'ai bien envie de vous ressortir ma diatribe contre l'opéra, tiens! Bref, la seule version d'une œuvre qui me tient à cœur étant inutilisable, je lance un appel au secours: si d'aventure vous disposiez d'une version audible du *Devin du village* de Jean-Jacques, faites-le moi savoir, je vous en prie, et accessoirement vous en serais éternellement reconnaissant jusqu'à la semaine prochaine.

À bientôt,  
laurent.

---

## **02 — AMSTERDAM TOUJOURS, LE 18 NOVEMBRE 2005**

---

### **— BIENTÔT PARTI!**

---

Amsterdam, donc. Quelque part dans les couloirs de l'école de danse que je commence à bien connaître.

Je volerai dimanche, finalement. Roger m'a demandé en dernière minute de changer mon plan de vol. J'avais trouvé Georges Weah, le footballeur candidat, sympathique et enthousiaste,

mais la défaite lui a révélé un visage moins avenant: menaces, plaintes, chantage, manifestations... Certains commentateurs journalistiques lui ont demandé publiquement de faire montre d'un peu plus de ce fair-play cher aux sportifs. Bref, Roger a préféré se montrer prudent, et bien que des manifestations violentes ne soient pas sérieusement à craindre, me faire attendre un retour au calme plat.

C'est donc Madame Helen Sirleaf qui a gagné, et c'est tant mieux! Accessoirement, c'est la première femme élue présidente d'un État Africain, la toute première! Et avec quel score: la victoire est sans appel: près de deux tiers des votes, contre tous pronostics. Il faudra d'ailleurs attendre encore pour les résultats définitifs, précis et homologués. En tous cas, plus de 60%.

En attendant, des bouts de discussions à gauche et à droite m'ont aidé à me rendre compte que le Libéria a une chance de franchir un grand cap dans les mois et années à venir, voire de devenir un modèle de développement dont d'autres pays pourraient s'inspirer. Plusieurs éléments étayaient ce bon augure: 1-Les Libériens ont *vraiment* envie de paix, contrairement aux populations de bien des pays dont on peut sentir qu'ils ont encore envie d'en découdre. 2-Le Libéria n'est pas pauvre, au contraire. C'était d'ailleurs, je crois, les premiers mots de Madame Sirleaf lorsque sa victoire fut acquise. À elle la charge de remettre ces ressources dans le circuit économique national plutôt que dans la contrebande si profitable à quelques particuliers. 3-Beaucoup, justement, prêtent à Helen Sirleaf cette capacité à assainir et décorrumpibiliser le pays. Si elle est surnommée "La dame de fer" pour le meilleur et pour le pire, ce "grand ménage" serait le meilleur. Le pire, nous verrons bien.

Tout ça pour dire que je suis très heureux de la chance qui m'est offerte d'assister, et peut-être même de participer à ma modeste échelle, à l'essor d'un pays, ou plutôt à sa résurrection (toujours un terme de la campagne de Helen Sirleaf). Et je me réjouis de vous tenir au courant de mes élans d'enthousiasme et de mes déceptions, des progrès et des reculs, des synergies et des freins...

\* \* \*

Une anecdote cocasse. J'avais sorti Meuille, ma fidèle cornemuse qui sied si bien à l'automne et vice versa. C'était un crépuscule, il y a quelques jours: j'étais sorti pour faire des courses, et les couleurs du couchant m'ont dérouté: j'ai remballé mon caba (sac à commissions en Suisse) et j'ai donc sorti Meuille. Derrière chez Marjorie, il y a un parc avec un petit lac, des canards, et, avec les ors et gueules vespéraux, tout ce qu'il faut pour faire un cliché cent fois trop vu au cinéma. Pitoyable, mais j'assume. Avec ça, il y en a encore pour me trouver original!

Quelques jours auparavant, je m'étais vu offrir des "Oliball" (orthographe personnelle), sortes de boules de Berlin locales, par trois toutes jeunes étudiantes en musique énamourées (Sissi, je vous le jure). Ce soir-là, ce sont les hirondelles (flics cyclistes) qui sont venus me signaler que la cornemuse n'était autorisée qu'en place publique genre place de la gare, et pour une demi-heure maximum. Ils ont insisté sur la demi-heure, comme si j'avais la capacité pulmonaire à gonfler Meuille des heures durant! Bref, en Amsterdam, j'ai le droit de casser les oreilles des touristes (les hirondelles ont même mis en avant l'avantage pécuniaire que j'y trouverais), mais pas aux canards. C'est dommage, non?

Et puis... parenthèse culturelle. De longue recherche en étymologie comparée m'ont permis cette découverte que je partage avec vous ce soir, petits veinards. En francisque - plus précisément dans cette branche du francisque qui nous a légué du vocabulaire marin, comme le verbe grêler (= attacher), et qu'on appelle donc "francisque à brêle" -, en francisque, donc, on appelait une fille de reine une *jorie*. "Ma princesse" se disait donc "Ma jorie". C'est mignon, non?

### 03 — NUMBEURRE CÉVENNES, LE 02 DÉCEMBRE 2005 — INSTALLATION

---

Retranchée entre mer et marécages, Monrovia n'a que deux routes vers le reste du pays, toutes deux également congestionnées par un marché anarchique qu'il faut parfois une heure pour traverser. Roger habite ainsi au-delà de "*Red Light*" (Le Feu Rouge), qu'il doit douloureusement franchir plusieurs fois par semaine pour rallier la capitale. La nuit, il est à une demi-heure du centre-ville, mais de jour il faut compter plus du double pour traverser *Red Light*, encombré de brouettes-étals, de vendeurs de sacs plastiques ou de choungomme, et de foules oisives profitant simplement de la joie d'être bien entouré de semblables innombrables au dépens de la circulation.

Une fois passé *Red Light*, la jungle commence, pas trop impénétrable (j'ai connu pire au Panamá), mais très, très verte, puisque même si la saison "sèche" (et chaude à mon grand dam) a commencé, il pleut encore plusieurs fois par semaine de brefs orages aux gouttes énormes. La route serait irréprochable ne seraient les nids-de-poule dus aux roquettes et aux mortiers, jamais réparés, et qui demandent soit à être contournés, soit à être abordé en première. C'est juste après le second poste de contrôle militaire que Roger est installé: le lieu-dit est baptisé "Numbeurre Cévennes" (N°7), où je vis, enfin loin des turpitudes de la capitale.

En contrebas sur la gauche, le fief de Roger: une piste s'ouvre entre deux hauts murs d'enceinte acérés de divers barbelés, dont les parpaings gris sont tristement agrémentés de coulures indélébiles dues au sable de mer utilisé pour les mortiers. À main gauche, qu'on a donc longée en arrivant de la capitale, c'est l'usine de brique et la tuilerie. De l'autre côté, une usine de purification et d'ensachage d'eau dont les bâtiments sont à moitié terminés depuis des siècles mais encore jamais mise en service. Juste derrière, toujours à main droite sur la piste, un mur d'enceinte moins mal fini enclôt la maison personnelle de Roger. Ensuite, la piste continue, traverse un village, et mène à cette fameuse "Ferme" où Roger fait pousser de tout, et où je devais loger si la douche promise pour février n'avait pas été volée par plombier chargé de l'installer...

Pas de ferme, donc. Roger m'a d'abord installé dans son salon, au grand déplaisir de sa femme, puis est parvenu à m'aménager une chambrette, mais j'y reviendrai.

Tous les ingrédients d'un huis clos sont donc réunis, qui distingueront ce "Libéria IV" des précédents, tout émaillés de noms européens à y perdre le plus mondain des courtisans des tous les rois de France et de naguère réunis. Le lieu: la maison de Roger. Les acteurs: lui, sa femme, et les employés-serviteurs. Point.

De l'intérieur, le mur d'enceinte hérissé est chaulé de frais, blanc, donc. Avec le vert alentours et omniprésent, c'est bien plus pimpant que l'éternel gris ciment sale de toutes les constructions du pays. La maison trône au centre comme un donjon trapu, partiellement achevée, le reste oscillant entre pas-terminé et déjà-ruiné. Un immense escalier d'honneur (de sang - je rigole) surveille le portail d'acier massif. Roger et sa femme habitent l'étage qu'il dessert. Trois pièces seulement: une salle des pas perdus où l'on fait antichambre lorsqu'on requiert audience, un grand séjour-cuisine dont le cellier déjà plus qu'encombré, et une chambre de couple avec salle de bain sans fin et penderie à perdre un minotaure. On comprend donc

que la femme de Roger ait vite trouvé encombrant un invité permanent et francophone dans un espace vaste certes mais trop peu cloisonné.

### **LES CHOSES (CF. GEORGES PEREC)**

---

Pour notre diplôme avec mon vieil ami Bruno, j'ai dû lire "La tragédie de la culture" de Georg Simmel. Je n'ai pas tout compris, il s'en faut (allez-y comprendre l'allemand philosophique traduit en français, vous!), mais j'en ai retenu un passage qui m'a marqué, et utilement qui éclaire le titre: "...Ainsi naît la situation problématique, si caractéristique de l'homme moderne: ce sentiment d'être entouré d'une multitude d'éléments culturels, qui, sans être dépourvus de signification pour lui, ne sont pas non plus, au fond, signifiants; éléments qui, en masse, ont quelque chose d'accablant, car il ne peut pas les assimiler intérieurement tous en particulier, ni non plus les refuser purement et simplement, parce qu'ils entrent pour ainsi dire potentiellement dans la sphère de son évolution culturelle."

En clair (skusez ma pédanterie), et pour peu qu'on admette que ce que dit Simmel de la culture en général s'applique pertinemment aux objets en particulier, il veut dire que nous sommes souvent entourés d'un nombre excessif d'objets, tous individuellement signifiants (souvenir de Bain-Lez-Mers, broderie de la grand-mère, sirop d'écorce d'orange amère, télévision de marque Reudi, *et cætera ad libitum*), mais excessifs car leur accumulation nous écrase, nous entrave, aliène notre liberté. Ce trait, plus ou moins vrai pour chacun de nous, est illustré à son paroxysme par la maison de Roger, encombrée de mille objets précieux, luxueux, ou simplement témoins de souvenirs de sa vie incroyable, mais que l'accumulation annihile, au point que, par exemple, si je veux une lampe de poche, je vais l'acheter, car si j'attends que Roger ait retrouvé ou fait retrouver une des centaines de lampes de poches qu'il se souvient parfaitement avoir acquises en diverses occasions et à divers usages, je resterais dans le noir aussi longtemps que j'ai attendu ma maison de la Ferme avec douche!

Bref, cette masse compacte, inattaquable d'objets qui envahit tout - maison, bien sûr, mais également hangars divers - désespère toute recherche et vaut autant que si elle n'existait tout simplement pas, puisque lorsqu'on a vraiment besoin de quelque chose, on va l'acheter. C'est aussi ce qui explique l'irrépressible propension qu'ont les employés de Roger à le voler: que leur reproche-t-on de se servir d'un objet dont personne n'a l'utilité?

Outre cette accumulation pérecienne d'objets ("Les choses" de Georges Perec est un petit roman dérangeant qui raconte Simmelliennement l'importance des objets dans la vie d'un couple), la maison de Roger a cette seconde caractéristique de ne pas être terminée, ou alors au standard local, ce qui, là encore, annule l'effet. La salle de bain est entièrement carrelée de marbre, mais des murs affichent encore leurs parpaings, attendant je-ne-sais-quoi; les robinets valent un mois de mon salaire, mais il n'y a pas d'eau lorsqu'il n'y a pas d'électricité; les poignées de portes sont du plus haut de gamme, mais les portes ont parfois tant joué que le pêne ne touche plus le cadre; la cuisine a d'immenses plans de travail de pierre noire d'un jet (d'un jais?), mais la gazinière n'a jamais été branchée, et Roger cuisine sur un réchaud de camping; l'immense penderie dont j'ai passé une partie de mon séjour précédent à monter les armoires est encombrée de cartons dont les piles menacent les plafonds, parce que manque la mèche de perceuse qui permettrait de poser des poignées aux portes de verre dépoli...

Ce mélange de produits luxueux ponctuels et de structure générale de merde est, d'ailleurs et hélas, une caractéristique qu'on peut également trouver chez tous les riches de ce pays qui sort de guerre. Par exemple, Roger m'a associé à un chantier: une maison immense, avec des arches partout, mais tordues, et du marbre posé sur des parpaings dégoûtants de sels marins. J'ai eu l'impression d'une femme qui se serait confectionné un manteau de fourrure, mais mal

taillé et ravaudé au fil de pêche hétéroclite. Les matériaux sont chers, mais la conception et l'exécution, qui font le véritable luxe, brillent par leur absence.

Ça n'est pas sans me rappeler l'hôpital de Rédemption auquel j'ai participé (première mission ici, avec MSF), où mon prédécesseur avait dû céder à la demande d'avoir des toilettes à trônes et chasse plutôt que des feuillées: lesdites toilettes n'ont jamais fonctionné, sont difficiles à nettoyer, justement à cause du trône, et bien des patients ne savent pas s'en servir, si bien que pour ne serait-ce que passer devant les toilettes de cet hôpital, il faut une pincette sur le nez ou prendre des anti-vomitifs. Dire que j'ai participé à ça... La honte m'étreint (je ne dis pas ça pour la SNCF - encore que...).

Heureusement, notre collaboration avec Roger vise à l'opposé: proposer des matériaux rustiques, aux antipodes de ce que les Libériens pensent être la mode et le progrès, mais efficaces et pertinents.

### **HUIS CLOS (SARTRE, EH!)**

---

Lui, Elle, moi et eux.

Lui, c'est Roger. Elle, c'est sa femme. Moi, c'est moi - en tous cas tant que c'est moi qui parle. Eux, c'est la valetaille qui nous observe, nous juge, se marre et endure nos colères et vains coups de sangs. Eux, c'est à la fois le jury qui compte les points, et le public, qui participe un peu à la pièce, formant un ballet incessant de visages qui se suivent pour prendre une instruction.

Eux, ils sont gais. Les élections leur ont donné pleine et entière satisfaction, si bien qu'ils sont optimistes. Depuis trois semaines et jusqu'à l'aurore de l'année 2006, nous vivons donc sous la tutelle d'un gouvernement de transition entre un... gouvernement de transition, et celui de Ellen Sirleaf! Ça fait d'autant plus de monde qui pourra revendiquer sa part de la manne d'argent international déversé sur le pays.

Les ouvriers et employés sont gais, donc, mais leur vie auprès de Roger n'est ni plus facile ni plus agréable que lorsqu'il vivait en ville. Non que le *commute* Monrovia-Numbeurre Cévennes leur pèse tant que ça, mais parce que la campagne n'a pas assoupli le caractère de Roger, qui plus que jamais les traite de tous les noms d'oiseaux dont regorge la langue française pourtant riche eu cet égard! Roger a encore moins confiance en eux qu'auparavant (si tant est que cela était possible), au point que, lorsque je l'ai interrogé à ce sujet, il n'en restait qu'un seul pour trouver grâce à ses yeux. Même Curry, le fidèle Curry, son presque fils adoptif qui un jour lui a sauvé la vie en le portant à l'hôpital contre son gré, même Curry a été déchu des élus. Maintenant, comme la plupart des employés, Curry parle à Roger en regardant ailleurs.

Un mot tout de même à la décharge de Roger: la lenteur de tout ici est formidable. J'ai un exemple précis et récent. Dès mon arrivée il y a bientôt deux semaines, nous avons monté le premier rang de briques formant l'assise d'un petit chiotte de jardin qui n'avait pas quatre mètres de côté, en tout quarante-quatre briques par rang. Eh bien croyez-moi ou pas, mais dix jours plus tard, nous n'en étions pas à la vingtième assise, soit moins de deux assises par jour! Pourtant, le chantier est visible du séjour de Roger, et je peux vous jurer que le maçon et ses trois aides ne se sont jamais interrompus, et ils ont même travaillé le dimanche! Pire: Jordan est notre maçon le plus appliqué, celui sur lequel je fonde mes espoirs pour la suite des exercices d'appareillages. Sa lenteur, je ne songe même pas à la lui reprocher, puisqu'il travaille au même rythme que tout le monde, et mieux. Pour l'instant, priorité à la qualité...

Mais revenons à notre huis clos: mes dix jours de squat dans les séjours du couple seigneurial ont été des plus épiques! Il a fallu toute la bonne humeur dont j'étais paré après trois mois auprès de ma rousse pour me réjouir d'un tel embrouillamini:

> N'ayant pas accès à d'autre douche que celle à côté du jacuzzi, ouverte sur la chambre du couple, je ne pouvais me laver que lorsque deux conditions rares étaient réunies: 1-qu'il y ait de l'électricité (car à défaut de château d'eau, en construction, l'eau est acheminée par pompe électrique) et 2-que la femme de Roger soit absente.

> Il y a un petit gogue ouvert sur le couloir entre les deux pièces de l'étage, mais sans porte, de sorte que je ne pouvais en user que lorsque les deux maîtres étaient absent, ou tout au moins sortis, et encore, il me fallait prévenir la bonne et autres employés domestiques!

> Pour me sustenter, j'avais généreux accès au frigo, mais Roger et sa femme ne mangeant pas souvent à la maison, n'étant pas végétariens du tout, et, ma foi, étant de petit appétit, je me suis surtout nourri de sandwiches (Roger avait la délicate attention de veiller à ce que je ne manque jamais ni de pain ni de fromage, ni, d'ailleurs, de "tonic").

> Comme je dormais au salon, ils fermaient à clef la porte de leur chambre, et la femme de Roger s'excusait auprès de moi chaque fois qu'elle avait à repasser dans "mes" quartiers après extinction des feux.

> Le français que nous parlons entre Roger et moi énerve sa femme qui ne parle qu'américain (au fait, j'ai oublié de rappeler que la femme de Roger est une de ces Libériens aisés qui ont un pied de chaque côté de l'Atlantique), et dès qu'elle rentre, elle allume à fond la chaîne hi-fi sur la radio locale dont je mets les plus anglophones d'entre vous au défi de comprendre quoi que ce soit! Sans parler de l'horrible bruizique: alternance sans fin de Bob Marley et de... Céline Dion!

> Le rez-de-chaussée de la maison (pas fini, bien sûr, et surtout aussi empli de cartons de déménagement qu'un œuf sur le point d'éclore de poussin) étant destiné à être le bureau de Roger, sa femme ne supporte pas que nous l'envahissions de notre bordel professionnel. Nous sommes donc strictement interdits d'ordinateurs sitôt qu'elle n'est pas en ville, et de toute ce qui est plus professionnel qu'un bloc de papier et, à l'extrême rigueur, qu'une calculatrice.

Bref, telle a été ma vie pendant dix jours, jusqu'à ce que la femme de Roger fasse vider de ses cartons une petite pièce du rez-de-chaussée, installer électricité, bref viabilise plus ou moins un coin pour moi. Ainsi suis-je, vous écrivant.

## **HIER SOIR**

---

Pour terminer ce petit "Carnet" de vie quotidienne à Numbeurre Cévennes, je vais vous raconter hier soir, parfait exemple. La journée avait été bonne, ma seule véritable journée de travail depuis mon arrivée: j'ai pu tracer des coffrages pour des arches elliptiques et les assembler avec un charpentier, j'ai pu superviser le chantier du chiotte de jardin et un autre, de carrelage, j'ai pu me rendre à Kingsville à un quart d'heure à pied avec Sarwah-vieille-pomme, l'ingénieur, pour implanter un projet de couverture de puits et salle de palabre, et j'ai pu dessiner toute la charpente d'un grand stand qui doit démontrer notre savoir-faire.

J'avais sorti une chouette ceinture porte-outils que j'avais emportée exprès (et que trois ouvriers m'ont demandé en cadeau dans la journée) et une salopette offerte par Roger pour me faire attendre mes pantalons. C'est que depuis deux semaines que je suis ici, je n'ai toujours pas été autorisé à une lessive, car d'un côté le gars qui fait celle de Roger et sa femme risquerait de mélanger nos caleçons, et d'un autre côté, la machine à laver le linge destinée à être installée un jour, entre autre à mon intention, est "quelque part", et loin d'être approvisionnée en eau comme en électricité. Je suppose que lorsque je viendrai travailler en slip, Roger trouvera une solution...

Hier soir, Roger était en ville, et il avait emporté les clefs de la salle des générateurs, échaudé par les vols systématiques de carburant. Vers 17:00, les troupes se sont égaillées, et je me suis installé dans l'antichambre de l'étage sur un fauteuil en osier afin de sécher en lisant Cohen: j'avais sué comme un canal toute la journée, si bien que j'aurais été bien en mal de

trouver un centimètre carré de tissu sec pour essuyer mes lunettes. J'attendais l'électricité pour avoir de l'eau aux robinets, donc.

Au (trop bref sous ces latitudes, je ne le dirai jamais assez) crépuscule, j'ai sorti Meuille, ma vache à tuyaux bien-aimée, et j'ai sonné quelques improvisations pour clouer le bec au joueur de tam-tam voisin, accompagné par les chiens qui hurlaient à la mort. Roger a cinq chiens dans la chemise (la chemise, c'est l'enceinte, en vocabulaire militaire médiéval!), tous plus maigres et maltraités les uns que les autres. Comme outre lui, il n'y a guère que moi qui les caresse parfois (malgré leur odeur dantesque), ils m'aiment bien - sauf quand je gonfle ma vache!

Après cette dépense de souffle et de décibels, il a bien fallu que je retourne sécher sur ma chaise en osier: même les chiens ne pouvaient plus me sentir! J'ai donc lu une demi-heure, jusqu'à ce qu'il fît complètement nuit.

En habits collants, j'ai allumé une bougie qui traînait par là avec un allume-gaz, et j'ai plongé dans le frigo tiède et ses fromages. "Tiède" parce que sans courant depuis trop longtemps, et trop souvent ouvert. Je n'évoque pas ici la partie congélateur dont on sort sans cesse des glaçons, et qui donc dégèle régulièrement. Bonjour l'hygiène! Ensuite, je suis descendu dans ma chambrette surchauffée (puisqu'il n'y a pas de climatisation et orientée plein sud) et je me suis brossé les dents à l'eau minérale. Il me restait une heure de batterie à l'ordi, j'avais des piles neuves (mais bon marché) dans ma frontale et peut-être une demi-heure de batterie dans mon téléphone: j'ai pu tenir sans trop avoir à me plaindre jusqu'à 22:00 où Roger est enfin rentré! Il ramenait l'électricité, de sorte que nous avons fait chauffer du thé pour accompagner nos papotements. J'ai pris une douche, et, ma foi, je me suis couché!

#### **PS ORTHOGRAPHIQUE:**

---

Deux erreurs impardonnables m'ont échappé dans le précédent "Carnet":

> Ellen ne prend pas de H (Ellen Sirleaf).

> La francisque est une hache de jet. La langue dont je parlais, c'était bien le francique, sans S (mais à brûler quand même, si vous voulez).

## **04 — NOUVELLES D'AVENT ET D'APPRÊTS DIVERS**

---

**LUNDI 05 DÉCEMBRE 2005 - 19:00**

---

Roger était de bonne, voire d'excellente humeur ce matin: il m'ouvrit la porte de son étage en souriant, et me fit goûter ses feuilles de bettes braisées que nous mangeâmes à midi. Je crois qu'il savourait l'absence de sa femme pour deux semaines, qui lui laissait le champ libre jusqu'à la mi-décembre passée, date à laquelle Marjorie venait passer les fêtes au chaud. "Nos femmes reviendront ensemble", a-t-il lâché en remarquant cette coïncidence de dates. Il voulait sans doute également souligner que jusque-là, nous avions du boulot! Ensuite, place aux fêtes, à toutes les fêtes du monde!!! Alors j'ai passé la matinée à dessiner des détails d'appareillages pour un mur gauche dans le petit bâtiment d'exposition de notre savoir-faire déjà évoqué.

Cela dit, Roger excusait auprès des employés une mauvaise humeur autoproclamée (en fait, Roger était plutôt débonnaire ce matin-là) en leur disant qu'il aurait dû être du même

voyage que sa femme, mais qu'ils (les ouvriers!) ne le laissent pas s'en aller, qu'en dix jours de son absence, les travaux prendraient trois mois de retard, etc. Bref, c'était leur faute s'il n'était pas en vacances!

#### **LUNDI 08 DÉCEMBRE 2005 - 06:00**

---

Je suis en passe de reprendre le rythme que je m'étais établi du temps de MSF: réveil à 05:00, histoire d'avoir un peu de temps pour moi! Il faudra peut-être que je songe également aux siestes que je faisais alors en lieu et place de dîner (midi)... Depuis le départ de sa femme, Roger est adorable avec moi: il me fait la cuisine tous les soirs (même - surtout! - lorsqu'il est malade) et me garde tard, ce que je n'ai pas le cœur de lui reprocher! C'est aussi une des clauses inavouées de notre contrat.

Et puis, le boulot semble démarrer pour de bon: nous avons hier aplani le terrain pour une petite construction que j'ai déjà évoquée: abri au-dessus d'un puits et de salle de réunion du village. Les coffrages pour les arches paraboliques sont prêts depuis hier, et je ne suis pas le seul à être impatient du résultat. Le temps d'asseoir les fondations, je ne suis pas sûr que nous montions tout ça cette année encore, mais si c'est en 2006, j'ai bon espoir que l'année sera encore bien jeune lors de l'inauguration.

#### **MÊME JOUR - 22:00**

---

La journée aura été chargée, ce qui, après tant de temps de semi-activité au Libéria, n'est pas pour me déplaire! Même si j'ai appris depuis l'impatiente adolescente, je rechigne moins à la tâche qu'à l'attente. J'ai donc commencé par un bref aller-retour en ville pour lancer un chantier que nous ne suivons pas mais auquel nous fournissons les briques: une cheminée pour évacuer les pots d'échappements de quatre générateurs de l'Organisation Mondiale de la Santé qui donnaient chez les voisins. J'étais curieux de constater la qualité d'un travail dans lequel nous ne sommes pas impliqués.

Il faisait très chaud. Au bout de trois briques de huit kilos manipulées, j'étais en nage, tout comme l'immeuble de cinq étages qui suait, ce qui n'était pas sans me faire sourire: En effet, comme partout ici, le bâtiment était pustuleux de l'unité extérieure des air conditionnés, dont chacune goutte d'un filet d'eau de condensation!

Au retour, il m'a fallu corriger les fondations du puits: Sarwah-vieille-pomme, l'ingénieur, avait fait des erreurs, Roger avait fait des erreurs, et j'avais fait des erreurs! Autant dire que ça a pris du temps de tout reprendre! Je suis rentré au crépuscule, dix minutes à pieds dans les villages nés spontanément autour des constructions de Numbeurre Cévennes: avec la meilleure volonté du monde, je n'arrivais pas à répondre aux sollicitations permanentes "Eh, le Blanc", et je faisais le sourd, ce qui ne m'empêchais pas d'entendre les commentaires dans mon dos: en gros, "Sale snob!" Ouais. C'est qui le snob, ici? N'est-ce pas celui qui cherche à tout prix à s'attirer l'attention de celui qui a un statut social supérieur au sien? Est-ce ma faute si je pète et rote avec des ministres? En tous cas, je suis grillé auprès des populations villageoises.

En fait, je m'en fous. Être trouvé sympathique par des gens qui de toutes façons trouveront tout de vous sympathique simplement parce qu'à vos côtés ils acquièrent du prestige, parce qu'ils s'auréolent d'être proche d'un Blanc, d'un puissant, d'un nanti (mécanisme certes inconscient), ça me laisse froid. J'aime autant me concentrer sur mes ouvriers, et construire une relation de respect réciproque autour de nos compétences professionnelles. Et puis, se faire de nouveaux amis n'est pas un but: l'essentiel est d'approfondir les amitiés déjà nouées, renforcer les liens, les assouplir, les embellir. Non?

Ah, comment effacer de ma mémoire ce gamin aperçu, charmant bambin nu ayant à peine appris à marcher, qui de la voix et d'une main me hélait ("Whiteman!"), et de l'autre brandissait des billets de banques pour bien faire comprendre ce qu'il attendait de moi?

J'avais encore à essayer l'appareillage des briques d'un petit gogue, ce qui m'a tenu jusqu'à la nuit noire, c'est-à-dire dix-neuf heures seulement, et je me suis douché. Roger recevait en marcel et toute simplicité son ministre de tutelle pour discuter de projets en mangeant une choucroute. Keskeu je vous disais? J'ai tenu jusqu'à 21:30, et je suis allé me coucher!

## **VENDREDI 09 DÉCEMBRE 2005 - 19:00**

---

Doigts poisseux sur l'innocent clavier, attendu que le patron n'est pas encore rentré et que c'est lui qui commande à l'électricité, donc à l'eau, donc à la douche, donc à l'hygiène, et qui par conséquence directe est pleinement responsable de ce que les touches adhèrent à mes doigts rouges de latérite.

Cet après-midi, alors que Roger était déjà parti, le fidèle (et désabusé) Curry et moi avons été appelés à la rescousse à la Ferme, un des chevaux s'étant pris dans des barbelés. Lorsque nous sommes arrivés, tous les employés nous avaient devancés, et contemplaient avec horreur le poulain. Bai, pas bien vieux, un an, peut-être - mais allez vous y fier à moi, dont les compétences en zoologie permettent au mieux de distinguer un flamant rose d'un python (monty ou pas). Les barbelés, c'était le type à lames de rasoir, vicieux en diable. D'ailleurs il en restait dix centimètres accrochés à la plaie. La pauvre bête ne bronchait pas, malgré son poitrail et ses antérieurs arrachés. Heureusement, il y avait un véto. Nous avons bien inutilement immobilisé la victime terriblement sage tandis qu'il lui a retiré le restant de l'arme du crime, et lui a fait deux injections. À défaut d'alcool, j'ai fait laver la plaie au savon. Pendant toute l'opération, impuissant, je caressais le cheval entre les oreilles. Il me regardait, et, comme je l'ai dit, n'a pas bronché.

Déjà que je ne portais pas les barbelés dans mon cœur, et c'est un euphémisme, là, en rentrant, j'ai trouvé les murs blancs du château-fort de Roger franchement odieux.

(Âmes sensibles s'abstenir, ce qui suit est de caractère pouvant choquer les esprits trop perméables).

Le soir, Roger n'étant toujours pas rentré, j'ai voulu manger, action légitime et légale s'il en est. Prévoyant, je m'étais muni qu'une boîte de pois chiches lors de ma dernière virée en capitale: j'avais besoin de me changer des sandwiches. Hélas - et le roi, et la dame, surtout la dame - une sale fée Racabosse avait changé les succulents pois chiches chers à mon âme attendrie en vulgaires gros pois insipides autant qu'indistingués. Fi! Et n'allez surtout pas émettre l'hypothèse que j'ai pu m'être trompé en cours d'emplettes, soyons sérieux!

Bref, l'alternative du sandwich ayant été *a priori* exclue, il me restait à m'accommoder desdits pois hideux en les accommodant, eux, de façon à ce qu'ils m'incommodassent le moins possible - j'ai voulu placer raccommoder, mais je n'ai pas réussi. J'ai ouvert le frigo (éteint et tiède, bien entendu), et j'en ai sorti mes premières armes de riposte contre le sort ingrat et, en la circonstance, les flétrissures de la fée Racabosse: j'ai arrosé les pois de ketchup et de parmesan. Essai. Rapport: passable. Mais en ce jour et cette heure, passable m'était peu, n'en déplût à mon bien-aimé Épicure à qui une vie de sagesse avait inspiré cette maxime pyramidale: "Rien de suffisant pour qui le suffisant est peu" (Sentence vaticane n°68). Que faire, alors, pour dépasser le passable, je vous le demande? Réponse: j'ai rouvert le frigo de toutes façons dégelé, et j'y ai déniché une bouteille de crème fouettée. Hier, je n'avais pas osé, avec Roger et son ministre. Mais là, ma conscience seul me voyant (et nous sommes bien copains, ma conscience et moi), je n'ai pas hésité un instant, et la suite fut délectable ("mais malheureusement je ne puis/ pas le dire, c'est regrettable" - Brassens). Toute honte bue (miam!), j'ai joyeusement saucé mon

assiette, c'est dire si je suis mal éduqué, puisqu'il y a deux mille ans déjà, les mères juives de Palestine enseignaient à leurs rejetons que ça ne se faisait pas, et qu'ils allaient finir sur la croix, graine-de-bagne nomdidju. D'ailleurs, on a vu. Bref, si j'étais ma mère, j'aurais honte. Mais heureusement, il se trouve que je ne suis pas ma mère. J'ai donc terminé avec une glace au tiramisu cent fois dégelée et regelée et en l'occurrence fondue, et, bien entendu, mon inséparable thé Lapsang Souchong que depuis peu je déguste avec du fromage de chèvre sec, c'est gustativement d'une beauté grecque.

---

#### **SAMEDI 10 DÉCEMBRE 2005 - 06:00**

Impossible, rigoureusement impossible de trouver un vol pour l'Afrique en période de fêtes: Marjorie ne nous rejoindra pas.

Je n'ai pas envie d'écrire plus.

---

#### **LUNDI 12 DÉCEMBRE 2005 - 18:30**

Roger est parti hier, pour moins d'une semaine. Il rentrera avec sa femme, j'étais donc seul maître à bord. Seul maître, mais sans pouvoir, sans autre fonction que la supervision. C'est là que le bât blesse: j'avais beaucoup d'ambition, à commencer par celle de mener les équipes de maçonnerie de façon à démontrer que Roger pouvait nous laisser la tâche et se concentrer sur ses autres fonctions, entre autres ministérielles. Hélas, personne n'est venu travailler ce matin. Alors ce soir, j'ai discuté avec la vieille bonne, Klara, pour lui expliquer ma déception. Les gars ont joué contre eux-mêmes. Si Roger trouve à son retour que rien n'a été fait, leur vie n'aura changé en rien, et moi j'aurai été inutile. Mon optimisme continue à croire que si le boulot avait été fait, Roger m'aurait lâché un peu la bride (vous pouvez avoir confiance, j'aurais su demander!), pour le confort de tous...

Bref, une grosse déception, ce soir.

---

#### **MERCREDI 14 DÉCEMBRE 2005 - 06:30**

Enfin une bonne nouvelle: il y a un vol pour Marjorie, seulement retardé de quatre jour sur notre programme. Joie et exultation! Et puis, hier, à peu près les deux tiers des ouvriers étaient là, et ils ont bossé correctement. Si tout n'est pas bien fini, nous expliquerons à Roger que c'était à cause de Weah, le footballeur. Il est rentré de je-ne-sais-plus-où dimanche, et depuis lundi, les troupes irlandaises d'intervention spéciale interviennent - justement - régulièrement pour calmer des bandes de jeunes qui crient "Weah président". Au sortir de ce qui a été parmi les élections les plus justes de toute l'Afrique en plusieurs décennies, c'est dur à avaler. Connard de footballeur. Sportif, va!

Hier soir, il a fallu que je termine *Belle du Seigneur* de Cohen: les cinq cent premières pages d'amour étaient magnifiques, enthousiasmante, mais la seconde moitié est comparable à la seconde moitié de cette *Anna Karénine* qu'il cite souvent: le lent enlèvement de la passion. Ce n'était pas ce dont j'avais besoin au moment où Marjorie allait venir, ne pouvait plus, pouvait encore. Maintenant, je peux lire du Pratchett et que vais-je commencer d'autre? Du Fallet? Oui, du Fallet.

Tiens, rien à voir: dans les vieilles BDs de Franquin, on voit des types avec des tondeuses sans moteur, une sorte de petit cylindre à lame qu'on fait rouler devant soi, vous voyez l'image? Ben ces truc-là, je ne les avais jamais vus en vrai, et encore moins fonctionner! Bon. Depuis que Roger est parti, Cole est là ("CôôôÔÔÔôôôle!") pour faire un peu de présence dans la maison. J'ai oublié de vous raconter d'une part que Cole n'avait pas suivi Roger dans sa retraite, et d'autre part qu'il était apparenté à la femme de Roger (son neveu, rien de moins). Bref, nous

nous partageons la maison et nous discutons le soir. La journée, il part tôt à l'université. Et quand il a du temps, il pousse la tondeuse dont je vous parlais. En fait, les dessins sont très faux: ça ne se pousse pas devant soi comme un landau, ça se lance, il faut fournir dans le mouvement de poussée l'énergie qui fera tourner les lames! Bref, je découvre un monde, ou, tout au moins, un objet...

Dans deux jours, Roger et sa femme. Dans quatre, ma Princesse. Noël! Pâques! Trinité!

## **MÊME JOUR - 19:30**

---

Nous voulions entourer le chantier d'un écran de paille tressée. Comme Roger avait laissé l'instruction mais pas le budget, j'ai proposé que puisque Roger offrait le bâtiment, la communauté bénéficiaire pourrait offrir le travail nécessaire au tressage des roseaux. La réponse, cinglante: "Ici, personne ne travaille gratuitement." Je n'ai même pas eu le courage de faire remarquer que Roger, lui offrait l'édicule: je n'aurais pas été mieux compris.

Ça me rappelle ce mot de Roger: "Au Libéria, il faut du développement avec un moteur et de l'électronique." En effet, j'ai fait l'expérience: demandez à un maçon (que vous salariez) de vous monter un mur, il vous demandera des outils, une liste sans cesse allongée, rapidement impliquant de l'outillage électrique. Donnez-les lui, il vous demandera un manœuvre. Accordez-le lui, il voudra du papier pour faire une comptabilité. Si vous accédez à toutes ses demandes, il atteindra le seul idéal qui ait cour ici: un travail en bureau climatisé avec un ordinateur et papiers à signer. Le Libéria a gardé du temps glorieux où il était une nation florissante l'idéal de la profession tertiaire.

Au Libéria, chacun rêve d'être employé de bureau, comme en Europe chacun rêve d'être un artiste.

Rien à voir, pour changer. Roger est un idéaliste, et moi un pragmatique. Il est fort de la certitude que sa tuilerie va produire cinq cents tuiles par jour, et je prends note que nous n'avons jamais encore franchi le cap des cent. Roger est fier de ce que sera sa cuisine, mais pour moi elle n'a surtout pas de gaz pour la gazinière et de l'eau quand elle le veut. Roger pense à ce que sera son usine d'ensachage d'eau potable, mais je vois surtout des bâtiments vides depuis que je connais le Libéria. Roger pense à tous ses trésors qui dorment, entassés, dans les diverses pièces de sa maison, et moi je considère qu'un objet que je ne peux pas trouver n'existe pas. Je ne suis pas très Saint-Exupérien, pour le coup! Peut-être Roger est-il plus heureux que moi, avec ses rêves, ses idéaux et ses chimères, avec ses futurs et ses "un jour"?

Peut-être que pas.

## **JEUDI 15 DÉCEMBRE 2005 - 19:30**

---

J'ai envie de partager avec vous quelques citations d'Albert Cohen dont j'ai enfin terminé *la Belle du Seigneur* (Gallimard 1968). Attention, c'est cynique:

"... L'ingratitude des pauvres qui étaient rarement reconnaissants de tout ce qu'on faisait pour eux, qui en voulaient toujours plus, qui ne savaient pas recevoir avec un peu d'humilité." - p. 357

"Les pauvres sont vulgaires, ne s'intéressent pas à la beauté, à ce qui élève l'âme, bien différents en vérité de la reine Marie de Roumanie qui dans ses mémoires a béni la faculté que Dieu, paraît-il, lui a donné "de ressentir profondément la beauté des choses et de s'en réjouir". Délicate attention de l'Éternel." - p. 635

"La vie est douce [aux] normaux, si douce qu'ils ne savent pas ce qu'ils doivent à leur milieu, et ils croient avoir réussi par leur propre mérite." - p. 943

"Elle est tellement persuadée que ce qui compte pour elle c'est la culture, la distinction, la délicatesse des sentiments, l'honnêteté, la loyauté, la générosité, l'amour de la nature, et cætera. Mais idiot, ne vois-tu pas que toutes ces noblesses sont signe de l'appartenance à la classe des puissants?" - p. 399

"Il n'y a que les veinards sociaux pour aspirer à la solitude avec des airs supérieurs et idiots." - p. 957

Je les ai relues trois fois avant de les recopier ici, et trois fois encore, et encore, et encore. Moi aussi, à ma grande honte, il m'arrive d'oublier que je suis né du bon côté du Tropique du Cancer. Moi aussi, hélas, mille fois hélas, je me dis que merde, quoi, avec tout ce qu'on fait pour eux... Ah, tant de vertus, à commencer par l'amour tu travail bien fait, tant de valeurs ne sont naturelles que lorsqu'on est né du côté des forts, des possédants.

Question ouverte: avez-vous déjà pris en pleine gueule ce qui fait la différence entre la politesse et l'obséquiosité?

Roger rentre demain. Il ne sait pas encore que Marjorie a obtenu un billet!

## **VENDREDI 16 DÉCEMBRE 2005 - 19:30**

---

Roger s'était annoncé pour "très tôt le matin": lui et sa femme ont débarqué à midi! J'étais en plein coffrages avec Mohamed qui s'en tire plutôt bien. Nous avons bien entendu passé l'après-midi à faire le tour des chantiers. Nous nous sommes engueulés comme rarement parce qu'il s'en prenait à Ruben, notre soudeur, qui n'avait fait que le boulot que je lui avais demandé. J'ai toutes les faiblesses, mais pas au point d'admettre une injustice aussi flagrante. Et puis, Roger et moi sommes à égalité, alors que le pauvre Ruben n'avait rien à dire pour se défendre! Ensuite, la chaleur a eu raison de moi. J'ai vasouillé dans la jeep surchauffée en essayant, vaguement, d'avoir l'air intelligent quand les yeux de Roger cherchaient les miens. Difficile d'imaginer que c'est décembre! Lorsque je suis parti d'Europe, il ne faisait pas encore froid, et rien ne me paraît moins imaginable que cette chose étrange, froide et luminescente, qu'est la neige. En cinq ans, un seul hiver digne de ce nom: permettez que je me juge à plaindre, et, personne ne daignant me plaindre décemment, souffrez que le fasse moi-même! Non, ce ne sont pas les chants de Noël en boucle dans les supermarchés qui vont me consoler de ma triste condition d'exilé loin des hiver de son enfance, de ses montagnes, son froid, sa neige, ses feux de cheminée à quatre heures du matin dans une maison glacial, sa neige, sa neige, nom de moi, le silence de sa neige!

Ah, l'Afghanistan me manque, tant pour ses glorieux -30°C au thermomètre que pour ses hommes libres, jamais vaincus, qui vous regardent droit, qui sont maîtres chez eux et non aux marches de la "civilisation" autoproclamée et autoréférencée. Ah, Ismatullah, Zuhurddin, Yakut, vous me manquez, votre noble fierté me manque.

Mais ce soirs, lorsque les ouvriers partaient, Ruben-que-j'ai-défendu m'a gratifié discrètement d'un sourire qui voulait dire beaucoup plus que je n'en saurais développer ici, un sourire qu'aurait pu afficher l'un ou l'autre de mes Afghans, un sourire qui parlait de respect et d'estime réciproque, un sourire en forme de promesse et de reconnaissance.

Allez, passez de belles fêtes, profiter de l'hiver, et que 2006 vous sourie!

Je pense à vous,  
laurent.

Marjorie est arrivée. Marjorie est repartie. Avant-hier. Elle a partagé trois semaines de ma vie à Numbeurre Cévennes.

La vie est belle, et vivent l'amour et la soupe à la tomate!

### DÉBRIEFING DE DÉBARQUÉ

---

Le chauffeur qui m'avait accompagné attendre la Princesse Noël à l'aéroport (il n'y a pas de cheminées au Libéria), c'est Gabriel, un nouveau tout gentil, qui n'a pas encore pris toute la mesure du guêpier dans lequel il est tombé en s'engageant à Numbeurre Cévennes. C'est un peu comme si l'archange Gabriel se retrouverait à annoncer qu'elles sont enceintes aux victimes de viol de guerre plutôt qu'aux futures mères de dieux. Un ange: attendre avec lui n'était pas trop désagréable, si tant est qu'on peut nonobster les moustiques et la chaleur.

Durant le relativement bref trajet qui nous menait donc de l'aéroport à Numbeurre Cévennes (qui sont du même côté de Monrovia: on évite Red Light market, et tout ça), j'ai studieusement briefé la Princesse Noël de la pièce dans laquelle elle allait prendre son rôle. Car il y a une guerre à Numbeurre Cévennes. Si la qualifier de "froide" par 30°C serait un peu fort de boyaux, elle n'en est pas moins très psychologique et passablement drôle. Disons que la Princesse Noël débarquait en plein Molière: une grande comédie aux personnages tragiques.

Dans le rôle titre, après *L'avare* et *Le misanthrope*: Joséphine. Joséphine est surintendante de la région capitale. Joséphine est copine d'enfance d'Ellen, la présidente. Le magasin de couture de Joséphine "habille tout ce qui compte à Monrovia", comme dit Roger. Joséphine habite à Numbeurre Cévennes. Joséphine y est née. Joséphine est la femme de Roger. Joséphine ne m'aime pas. Et, surtout, surtout, Joséphine ne supporte plus de me voir squatter chez ce qu'elle considère comme chez elle, mais dont Roger m'a accordé l'usage puisque la petite maison qui m'est destinée n'est toujours pas terminée. Attendu que j'avais une Princesse à héberger, vous pensez bien que j'ai exigé mes droits, ce qui n'a pas eu l'heur de plaire à Joséphine. Et comme c'est une personne qui affirme qu'elle sait - vivre comme tous ces gens qui vous chantent haut et fort leur propre bonté de cœur et sensibilité d'âme -, elle se confondait en sourires que le spectateur sait forcés.

Bref, à titre d'hôtes nous ne pouvions donc pas être laissés seuls pour les fêtes, mais le spectateur s'amusera de la comédie sociale imposée ainsi à la maîtresse de maison. L'huis clos des derniers "Carnets" passait donc à quatre personnages, dont aucun n'avait envie d'être avec les autres, mais qui à force de sourires parvenaient à ne pas s'entretuer devant les photographes. Je me marrais.

Pour tout dire, ça a tout de même fini par être pesant. Jouer du Molière, ça va un moment, mais plusieurs semaines de suite, ça lasse (en un mot). Et comme je n'avais pas envie de partir, j'ai commencé à sentir grandir celle de me faire virer. Je n'avais plus envie de travailler avec Roger, mais ne voulais pas prendre sur moi la séparation. J'ai donc revendiqué tout ce qui m'était dû avec une âpreté forcée.

Et Roger, dans tout ça, justement? Je le crois trop fin renard pour avoir été la dupe de la pièce qui se jouait sous son toit. Mais en même temps, il était le pivot de l'intrigue, le seul lien entre les autres personnages. Toujours est-il que lorsqu'on en est enfin arrivé à ce que la situation devînt intenable ("je suis en demeure de choisir entre toi [moi] et ma femme. Et je ne vais pas m'opposer à ma femme pour toi", m'a-t-il dit), j'ai cru la partie gagnée, j'ai pensé que je pourrais me faire emmener au Ciel dans le char de la Princesse Noël, j'ai imaginé un hiver au moins goûté, j'ai caressé l'idée d'autres missions. Que nenni! Roger a fait des efforts de

conciliations trop patents pour être ignorés. Il a été désarmant de diplomatie. S'il se décarcasse à ce point pour me garder, à moi d'y mettre un peu du mien...

En tous cas, la fin du séjour a été plus sincère, moins jouée. Et je reste au moins jusqu'au printemps.

## **NOTRE VIE À NUMBEURRE CÉVENNES**

---

Dans tout ça, j'avais donc à ménager notre intimité. Si j'en crois le sourire de Marjorie lorsqu'elle est retournée vers ses cieux (au propre comme au figuré), nous y sommes arrivés: ce sourire ne marquait pas la joie du départ, mais bien celle du bon temps passé et partagé.

Ce, malgré les clefs à la poursuite desquelles chaque résident à Numbeurre Cévennes passe plusieurs heures quotidiennes; ce, malgré les araignées de la salle de bains (heureusement que Marjorie n'en a pas la phobie) tellement grosses que nous avons fini par trouver celles de taille normale "attachantes"; et ce, malgré les repas à voler (par contrat) dans le frigo des propriétaires des lieux, ce qui n'est pas peu gênant pour une Princesse bien élevée par ses parents aimants dans la campagne belge, mais je m'égare (de l'Est, en l'occurrence).

Marjorie a retrouvé Paf: un chiot qui en août n'avait que quelques jours, et qu'elle avait baptisé en référence à une blague tellement inénarrable que je me refuserai à la n'enarrer ici. C'est maintenant un petit chien turbulent qui chahute la nouvelle nichée de trois petits patauds. Lorsqu'il marche, heureux et fier de la vie, Paf dandine du cul pire qu'une poule qui sent le client généreux. Il me fait marrer!

Le soir, nous avons également pu souvent nous échapper pour la ferme, où nous faisons seller les chevaux. Lorsqu'il n'y avait personne pour nous aider, nous les attrapions, bridions et sellions nous-même: nous n'allions pas nous laisser abattre pour si peu! Les chevaux étaient un peu mal éduqués, n'étant qu'exceptionnellement montés, mais les balades dans la jungle valaient bien quelques efforts! Nous en avons tous deux vus d'autres en matière de chevaux rétifs.

Marjorie a pu bosser toute la journée sur mon ordinateur de fonction (outre mes yeux magnifiques, je n'en disconviens pas, elle était également venue pour une "retraite studieuse").

Et puis, nous avons enfin goûté certains incontournables: la canne à sucre, d'abord, avec son bête goût d'eau sucrée qui fait un peu grincer des dents. Décevant. Mais ensuite et surtout la noix de cola dont parlent les auteurs burkinabé (à commencé par Hampathé-bâ dont je recommande le *Wangrin* même si j'estropie leurs noms). Ça se présente comme un abricot en taille, comme une carotte en consistance, et comme une rave en couleurs - entre blanc et violacé. De goût, c'est amer comme une salade amère (avec des métaphores comme ça, je vise le Goncourt, rien de moins). Et la trace de morsure s'oxyde très vite, en moins d'une vraie minute! Comme pour le fromage norvégien, il m'a fallu une semaine pour apprécier. Marjorie aussi. C'est suffisamment fort de caféine ou équivalent pour qu'on nous recommande unanimement de ne pas en consommer après midi (au risque de nous changer en Craquelins).

J'oubliais: vous pensez bien qu'avec tout ça, mon retour au rythme de 05:00 n'a pas fait long feu! J'en reste donc à mon bon vieux 06:00 pé-père pé-paresseux et en-nard, comme ce dimanche matin.

## **MOUVEMENTS SOCIAUX**

---

Roger et ses employés étaient d'accords sur un point: l'année 2006 allait apporter des changements dans leur relation réciproque. Au-delà de ce point d'accord, je pense que sur tous les points de détail quant aux modalités dudit changement divergeaient voire s'opposaient dans une symétrie admirable. Évidemment.

Jeudi dernier, veille du jour où ma Princesse Noël se renvolait, les ouvriers se sont tôt réunis à la tuilerie afin de mettre en commun leurs doléances (si ça ne vous évoque pas la

Révolution Française, il faut que je revoie ma copie). Je me suis glissé parmi eux, et ça n'a pas eu l'air de les gêner, au contraire.

Je venais de lire un article vantant un seul bienfait à la colonisation (contre une liste interminable de méfaits): la naissance des consciences sociales. Là, je l'avais en vrai, à corps présents et sourires complices. Ce n'était peut-être pas la marche sur la Bastille, mais les mouvements sociaux des débuts du vingtième Siècle n'étaient pas loin.

L'essentiel des doléances visaient à instaurer un contrat que je connaissais parfaitement, puisque c'est à quelques mots près celui que j'avais fait re-signer aux employés afghans dont j'avais la charge à Iskashim. Bien entendu, Roger n'est pas près à se lier les mains avec un tel contrat: les plus anciens ouvriers ont derrière eux cinq ans (voire plus) au statut enviable de journalier!

Mais dans le débat, calme et bien mené je dois le dire, j'ai relevé quelques temps forts qui ont réjoui mon cœur de gauchiste indémodable (si Roger qui me traite de socialiste savait combien le socialisme me paraît de droite!). Ruben-au-sourire, le soudeur - ah, que n'a-t-on pas dit du sourire du Ruben? - a parlé du problème des ordres contradictoire, problème qui me touche particulièrement. Je ne pouvais qu'approuver du chef et du sous-chef lorsqu'il rappelait que même les supérieurs d'une hiérarchie doivent la suivre, et éviter de donner des ordres directs, sous peine de bordel intégral et improductif (encore qu'à l'y bien considérer, un bordel eût plutôt tendance à être reproductif).

Et puis, 'Pa-Sammy a parlé. 'Pa-Sammy est un vieux manœuvre tout décrépi, ce qui est un peu le comble du manœuvre, mais passons. Il traîne sa vieille carcasse en silence, mais les finitions qui lui sont confiées sont faites, et bien faites. Quand 'Pa-Sammy s'est levé pour parler, les jeunes ont intimé aux moins jeunes de se taire. Il a dit quelques mots dont je n'ai pas compris l'anglais libérien, mais qui parlaient plus du cœur que des lèvres, et m'ont touché. Pas que moi, d'ailleurs: ceux qui ont compris n'avaient pas l'air de regretter l'attention qu'ils avaient prêtée et qu'ils n'allaient pas tarder à récupérer.

Enfin, il y a eu la plaidoirie de Jordan. Jordan, c'est le premier maçon, donc mon collaborateur direct. Il a une incisive de travers, ce qui rend son sourire communicatif. Jordan plaidait pour leur unité, rappelait qu'"on" tentait de les diviser, de monter un corps de métier contre un autre, de caresser les uns dans le dos des autres, et donc qu'ils ne devaient pas se laisser aller à ces flatteries trop directement issues du triste "diviser pour mieux régner"... Merci Jordan.

Peu après cette intervention, Joséphine est arrivée, puis Roger, mais nous n'avons pas assisté à ces débats: c'était le dernier jour de ma Princesse Noël au Libéria, et nous avons commandé une voiture pour nous évader une journée de Numbeurre Cévennes et sa scène incontournable. Shopping, restaurant, et plage! Non mais...

Le lendemain, les ouvriers travaillaient avec passablement d'enthousiasme. Pourtant, rien n'avait été décidé sinon de reporter les pourparlers à lundi (demain au moment où j'écris). Toujours est-il que Marjorie a donc pu assister avant son départ à la mise en place des quatre premiers rangs de brique de mon puits-à-arches-paraboliques. Je n'en peux plus de le voir terminé, celui-là! Mon premier bâtiment! Joie, bonheur et délectation.

## **06 — OH, ET PUIS ZUT!**

---

### **MERCREDI 11 JANVIER 2006 - 18:00**

---

Neuvième assise de briques sur le puits-aux-arches-paraboliques: youpee! Ça monte et ça a de la gueule. C'est aussi le troisième jour consécutif que Roger me laisse seul à Numbeurre Cévennes, mondanités obligent: c'est que c'est par ces jours que la nouvelle présidente est investie, et ça brasse du beau monde, ledit beau monde se pressant au magasin de hot couture de Joséphine-la-femme-de-Roger. 'Paraît même que madame Bouche se déplacerait en viande et en tendons tout droit de la Maison-Blanche. Mais pour ce que ça me fait... Ah, non, ce n'est pas innocent de conséquences sur ma vie: toutes les lignes de téléphone seraient sur écoute: ça expliquerait pourquoi il faut insister comme un collecteur d'impôt qui sent le fraudeur pour m'atteindre sur mon cher nouveau numéro que vous n'aurez pas manqué de reporter au crayon dans vos calepins, petits chenapans! Et pis (de génisse - Grandet), 'paraît qu'ils auraient "nettoyé" Red Light au bulldozer, histoire de faciliter les déplacements. Entre nous, ça arrange bien du monde! Dommage que je n'aie plus rien à faire en ville!

Il n'y a pas eu de révolution à Numbeurre Cévennes, et la tête de Roger ou la mienne n'ornent pas encore les portaux, au contraire. L'ambiance a plutôt tendance à être bon enfant. Demandez à Marjorie: je ne sais vraiment bosser que dans la bonne humeur - et bonne humeur il y a, cette semaine. D'où neuvième assise. Mais je tourne en rond: il est temps d'aller astiquer Meuille (ma vache à tuyaux)...

### **JEUDI 12 JANVIER 2006 - 21:00**

---

Pas de Meuille qui fasse ce soir (ni de feuille qui masse, mais la contrepèterie est mauvaise pour la santé, c'est ma mère qui me le disait, n'y goûtez donc pas, vous dis-je): Roger a pris une journée à la maison, et ce soir il m'a invité à partager sa choucroute au riesling (en boîte). Elle a d'ailleurs un peu de mal à se faire oublier... En tous cas, flatulences et autres atteintes à mon intégrité gastrique mises à part, Roger s'est montré adorable toute la journée, et ça a été un plaisir de travailler dans ces conditions. D'ailleurs les résultats sont là: treizième assise (sur une trentaine, j'ai oublié de le dire)...

Les préparatifs pour l'investiture d'Ellen (Roger parle de "couronnement") vont bon train, voire TGV, et mobilisent tout ce que le pays compte comme beau monde, Roger et sa femme en première ligne, bien entendu. Nous, nous bossons, indifférents. Je ne m'en sens que plus proche de mes équipes, et j'ai le doux sentiment que c'est réciproque!

Moins drôle, par contre, Gabriel-l'Archange-chauffeur a démissionné, une démission qui ressemble beaucoup à un renvoi. Dommage. Il s'en était ouvert à moi auparavant, et j'aurais voulu avoir su le convaincre de s'unir aux autres plutôt que se retirer. Mais je ne peux pas le blâmer non plus...

### **DIMANCHE 15 JANVIER 2006 - 06:00**

---

Une bonne et une moins bonne (elle eût certes usurpé le qualificatif de "mauvaise") nouvelle. Je vais vous conter la bonne nouvelle, pour commencer, en bon Chrétien. Hier, Roger m'a mis entre les mains une lettre abrupte où on lui signifiait qu'il avait une paire de mois (la durée, pas ma personne et son hypothétique jumeau) de retard sur le puits et ses paraboles. Bref, nous devons ABSOLUMENT terminer avant la fin de janvier. Comptez: nous sommes le 15, et demain commencent le couronnement, l'intronisation et le sacre d'Ellen (attention, un sacre

d'Ellen ne fait pas forcément un sac de nœuds, surtout si elle est bien cardée): ça ne nous laisse pas deux semaines. Une pour les maçons, une petite pour les charpentiers. Roger a donc passé une grosse partie de la journée à négocier des heures sup' avec les ouvriers. Joie: je vais ENFIN bosser, ici!

Le reste de ladite journée, nous l'avons passé en courses dans un supermarché de campagne, la ville étant inaccessible pour cause de campagne de repeinte de routes en l'honneur de la future présidente et de la *frist lady* Bush (pas en cœur, celle-là). Du coup, je n'ai pas pu trouver de *marmite*, et ma peine est profonde (plus que ma philosophie).

Mais telle n'était pas la "moins bonne" nouvelle que j'avais à conter ici, ne nous perdons pas en nuances intermédiaires. Je disais donc qu'hier, j'ai tué. Une mouche. Et je m'en repens. Oh, des mouches, j'en ai tuées, et j'en retuerai, roturier: à la savate ou à la charentaise, à la tapette ou à la pédale, du plat de la main ou du dos dodu de la cuiller, tous les moyens sont bons. Tous, sauf la bombe: hier, peu enthousiaste pour un combat rapproché dans lequel j'avais le choix des armes parmi les susnommées, j'ai saisi l'inséparable bombe insecticide dont une chambre libérienne ne se départirait pas sans déchoir, et - pssshit - j'ai assassiné l'innocente bourdonnante dont le fastidieux combat à la recherche du jour eût dû m'inspirer plus de commisération. Bref, le poison a dûment agi, mais lentement. La pauvre bête, une demi-heure durant, a continué à bourdonner comme un reproche, en ronds sur le sol. Ô remord, ô reproches, ô culpabilité. Tuer la mouche (plutôt que la prendre), certes, mais faire souffrir, non!

De cette anecdote relevée comme la cuisine locale, vous noterez cette morale que je souhaite de retenir en particulier aux militaires, ainsi qu'aux litaires entiers (quand bien même ils errassent, car le litaire erre, c'est bien "cunnu"): "Plutôt la pantoufle que la bombe."

#### **MARDI 16 JANVIER 2006 - 07:00**

---

Personne à la maison, hier. Vraiment personne. Les patrons étaient aux festivités de couronnement, et Jordan & Peter, les deux maçons, n'ont pas montré le bout de leur nez. Peut-être honoreront-ils leur promesse aujourd'hui?

Seul, ça ne me gêne pas. Mais seul et sans électricité, ça a été plus dur. Parce que quand ils ne sont pas là, les patrons coupent le courant, bien entendu! Alors j'ai caressé les chiens. Le seul à avoir survécu de la dernière portée a des puces partout, mais n'a pas l'air de s'en porter trop mal. De jour en jour il est moins pataud, et il commence comme Paf à dandiner de l'arrière-train. J'ai convaincu Roger d'appeler *Canif* ce petit "fien", et j'apprends donc aux employés à prononcer ce mot français.

#### **VENDREDI 20 JANVIER 2006 - 07:00**

---

Où en étais-je? C'est qu'avec les heures sup' des maçons, j'ai un peu moins de temps pour mes chroniques matinales. Ah, oui, les puces. Canif avait des puces. Beaucoup. Je ne tente pas la description de ce que j'ai vu dans ses oreilles le jour où j'ai eu l'incommensurable imprudence d'y fourrer l'œil, inconscient, de peur d'avoir une part de responsabilité non négligeable dans vos futurs cauchemars. Un des charpentiers a partagé cet adage populaire local avec mon air horrifié: "Si tu veux manger un chien, ne regarde pas ses oreilles." Authentique! Et ô combien pertinent!

Il y a quelques jours, j'ai aperçu une de ces énormes puces, gavée, repue, sommeillant sur une colonne obélisque que nous sommes en passe de terminer depuis des mois. Toujours aussi peu conscient, je l'ai écrasée délicatement, et elle a explosé en une énorme tache de sang, du sang de ce pauvre Canif à moitié digéré. Le lendemain, une autre. Et hier, les ouvriers m'ont fait remarquer qu'un pan de mur de la maison en était plein. J'ai dû en dénombrer plusieurs dizaines

avant d'être dégoûté. J'ai tout sprayé à l'insecticide, mais je doute que ça suffise, et Roger n'a pas eu l'air de s'inquiéter. Alors j'ai surtout sprayé ma chambre. Ça tuera au moins les moustiques!

Remarque, c'était peut-être des tiques. Je ne fais pas la différence. En tous cas, de ces vampires au long cours.

Le reste des nouvelles est à l'avenant. Hélas. Le chantier du puits-aux-arches avance, et même bien: hier soir, ils se sont arrêté à la vingt-deuxième assise. Mais à quel prix! Jordan-le-maçon, celui-là même qui pendant les mouvements sociaux de Numbeurre Cévennes prêchait l'unité, hausse de plus en plus souvent le ton contre moi. Il y a quelques jours, j'ai réagi, et nous nous sommes engueulé à un point que la moitié des ouvriers faisaient cercle autour de nous et que j'ai déposé le marteau que j'utilisais alors de peur qu'il le prenne pour une menace. C'est Roger lui-même qui a calmé le jeu, si vous voulez appeler ça un jeu. C'était la deuxième fois que je m'énervais ici. Et je n'aime pas ça. Avant, il n'y a que deux autres fois: au Burkina Faso, et j'en ait tant fait étalage qu'on a cru que m'énerver était dans mon caractère. Or, je crois bien que rien n'y est plus étranger, à part, peut-être, le sérieux.

Je n'aime pas m'énerver, et là, ça fait deux fois en deux semaines - je ne veux pas qu'il y ait de troisième fois. Ça m'a fait réfléchir. Je crois qu'il y a toujours un facteur "chaleur". En Afrique, je me sens plus enclin à la colère qu'ailleurs, surtout lorsqu'on ne cesse de me parler de cadenas gelés et autres froids pas vagues du tout! Mais contrairement au Burkina Faso, ici l'atmosphère de "Chez Roger" a son rôle, et sans doute prépondérant. Tout le monde gueule. Et ce n'est pas très drôle. Pour en revenir à mon loup, Jordan a de plus en plus de colère dans la voix quand il me parle, et depuis notre emportement, je tempère. 'Faut pas déconner: si je me rengueule avec lui, je rentre - je m'en suis fait la promesse. Je ne suis pas là pour ça. Mais Jordan n'avait pas l'air d'y mettre du sien, bien que j'aie tenté d'en parler.

Et puis, hier, il s'est énervé et a quitté le chantier. Je ne pouvais pas le blâmer, il avait eu quelques difficultés d'approvisionnement. Mais où le bât blesse (si tant est que je supporte quelque joug que ce soit), c'est que Roger a voulu calmer le jeu une fois de plus. Pour apaiser Jordan et Peter (l'autre maçon), il leur a servi un de ces discours-fleuves à côté desquels la Comédie Humaine est une introduction laconique, dans lequel il mélangeait toutes les responsabilités, m'en imputait pas mal, et où j'ai relevé six mensonges plus ou moins éhontés.

De chaude, ma colère s'est glacée: marre des discours de Roger, de ses mots, ses mots, ses mots, que des mots. Tout le monde sait qu'une colère froide est infiniment plus grave qu'une chaude. Aussitôt les ouvriers sortis, j'ai avisé Roger de mon départ. J'ai eu mon tour de sermon (une bonne heure sans desserrer les dents pour ne pas le relancer) qui m'ont suffisamment amolli pour que j'accepte de tenter de terminer ce puits (dix jours de travail).

Dans tous les cas, je serai de retour en février. Ça bouleverse pas mal de plans établis! Mais quel soulagement! Enfin: je dis: "quel soulagement", mais en réalité, je suis triste - et je pense que c'est le plus idoine des sentiments en la circonstance. Je m'en serais voulu si j'étais parti en colère. Mais là, ma tristesse témoigne d'une part de ma conscience du gâchis dans lequel se vautre finalement cette aventure avec Roger et d'autre part de ma bonne volonté à tenter de l'éviter...

Finalement, c'est donc moi qui serai parti. Hélas. Les modalités suivront.

## **MÊME JOUR - 20:00**

---

Première arche terminée! Joie. Nous sommes restés jusqu'à 19:30 dans la nuit la plus noire, à travailler à tâtons. Roger est resté avec nous jusqu'au bout, tentant de nous éclairer aux phares, mais le contraste excessif était pire que l'obscurité presque complète dans ces contrées sans électricité.

Nous étions cinq à rentrer dans son Katkat: les deux maçons et l'approvisionneur. J'ai résumé notre fierté en cette sentence que nous graverons sur le fronton de notre grand-œuvre

sitôt achevé: "Si nous avons un accident maintenant, personne dans ce pays ne pourra achever ce travail."

Une fois débarqués, Roger m'a dit qu'il allait se doucher et se coucher (mais ni se boucher, ni se moucher, ni... - Hum! Je ne dépasserai pas S), signifiant par là qu'il n'allait pas cuisiner, et que je n'avais qu'à m'en accommoder. J'ai diplomatiquement répondu que j'allais faire de même, bien que tenaillé par une envie tenace de pâtes. Rappel: depuis deux mois et demi que je suis à Numbeurre Cévennes, je n'ai toujours pas la possibilité de cuisiner. Depuis que j'ai un frigo (moins d'un mois), je peux stocker de quoi boire et faire avec des douiches, mais de cuisine pas plus que de vérités dans un discours politique. Je ne mange chaud que lorsque Roger songe à m'inviter, et il est alors de bon ton de m'en montrer reconnaissant. Nom de moi! Je n'aurais jamais cru considérer un jour un plat de pâtes au beurre comme une sommité gastronomique plus inaccessible que l'aiguille d'Argentière en hivernale.

Bon. La fierté partagée de notre succès de ce soir me permet de replacer mon départ dans son juste contexte: quel qu'ait dû être le prétexte à la rupture, il y a une vraie bonne raison à la fin de ma collaboration avec Roger: la réduction de son travail de construction. D'abord, en changeant de ministère, il a perdu le gros projet qui devait financer ma collaboration, projet en train de s'évanouir comme neige au Libéria à force de fonds détournés. Ensuite parce que la première chose que j'ai dite à Roger ce matin, lorsque nous étions tous deux calmes, c'est qu'il doit réduire son activité: 1-usine de brique & tuiles, 2-assistant de ministre, 3-usine d'ensachage d'eau et 4-entreprise de construction, ça fait quatre casquettes dont trois de trop - il est le premier à l'admettre. Je lui propose de se concentrer sur la politique (il aime ça), mais il préfère l'ensachage d'eau. Dans les deux cas, les briques et la construction passent à l'as, au roi et à la dame (comme la Ferme, que sa femme a entièrement prise en main)...

Bref, il vaut mieux que Roger cesse de construire! Autant qu'il concentre ses énergies, et que j'aïlle là où j'ai plus à faire. Parenthèse en passant. Je rêvais, il y a trois ans, de pouvoir écrire un jour un roman à la Saint-Ex, où plutôt que de raconter les pionniers de l'aviation, je raconterais les architectes du bout du monde, et les étranges fraternités qui se souderaient comme les murs s'érigeraient. Bernique (douille)! Ni le Panamá, ni l'Afghanistan, ni le Libéria ne m'en ont fourni la matière! Alors? J'invente, et j'écris un roman? Ouaille note... Pour l'instant, j'écris: "À suivre..."

---

## **07 — CONTRORDRE**

---

**DIMANCHE 22 JANVIER 2006 - 16:30**

---

Perverse synchronicité: je n'avais pas achevé ma connexion où j'ai rendu publique mon départ que Roger s'asseyait pour ne pas discuter, mais en discutant quand même. Mon départ le foutait dans la merde. Il ne l'a pas dit trop fort, mais me l'a fait sentir, oh, toujours avec cette maladresse qui me remetait la faute dessus, mais le fond y était: Roger avait besoin que je reste, et il me l'a dit avec ses mots superfétatoires à lui, maladroits mais sincères, surabondants et énervants. Il ne s'est pas excusé, mais je n'avais pas besoin qu'il s'humilie!

Qu'avais-je à perdre à me dédire? Je n'ai pas de fierté ou presque, et pour tout dire j'en suis plutôt fier. Paradoxe... J'ai donc laissé entendre qu'il était possible que je restasse, au moins un peu. Bref, rien n'est acquis. Nous en reparlerons...

En attendant, j'avais ce dimanche matin une céphalée d'enfer étamé, gagnée la veille à trop resté perché sur mes échafaudages. Je me fendais d'insolation, quoi. Mais mon mal de tronche ne m'a pas empêché d'apprécier la gravité du moment: nous décintrions les deux premières des quatre arches, vite, vite, avant la messe! Joie et connivence.

Ailleurs, où le bruit ne gêne pas les service du Seigneur, les charpentiers on terminé aujourd'hui de préfabriquer les fermes: quatre fermes "delta" (= sans poinçon) liées au petit clou, une technique totalement inédite dans ce pays. Pourvu que ça tienne aussi bien que les arches! Les charpentiers ont fait du bon boulot, mais les bois sont tellement tordus qu'il va falloir encore ajuster tout ça, parfois à la scie!

Les charpentiers sont deux équipes. Ce matin pour les fermes, c'étaient les Musulmans: Mohamed, Abdallah et Ibrahim. L'autre équipe, absente ce dimanche, c'est Saïdou et son manœuvre. Hier, Saïdou m'avait parlé de sa douleur là (il me montrait son côté droit): appendicite? J'aimerais qu'il aille prendre un diagnostic sérieux à MSF, mais le fera-t-il? Il faut qu'ils souffrent beaucoup pour se rendre à l'hôpital. Pourquoi?

Après m'avoir exhibé ses douleurs, Saïdou a eu envie de me parler, et j'ai écouté son histoire, dont j'ignorais l'essentiel. Saïdou est du Sierra Leone (Sierraléoninen?), orphelin. Il se méfie des autres, parce que lui n'aura personne pour le sortir de prison s'il fait une bêtise. Pas de parents, pas d'amis, comme dans une chanson de *Starmania*, quoi. Après le boulot, il rentre chez lui sans détour, et il tient Roger au courant de tous ses déplacements, comme un père. Parce qu'un jour le "Pappé" lui a tendu la main, il lui est reconnaissant, et il reste à travailler et se faire engueuler malgré d'autres offres alléchantes. Hier pourtant, il était las du prix de sa reconnaissance, et il avait besoin de partager son fardeau. Comment pouvais-je ne pas le comprendre?

## **LUNDI 23 JANVIER 2006 - 20:30 — CHANGEMENT DE REGISTRE**

---

Oh, la belle colère du soir, porteuse d'espoir! Je rentre à peine du puits pour la partager avec vous, claire et fraîche comme son eau (et pas son-A). Pas douché, les doigts qui collent aux touches, mais il faut ce qu'il faut: une colère comme ça, ça se déguste chaud, voire flambé!

Rien contre Roger, ni aucun des nôtres, rassurez-vous: non, ce qui me porte au créneau ce soir, c'est un formidable élan de colère contre la connerie érigée en système de fonctionnement et de pensée! Hydroplan fait chier.

J'arrive aux faits: Roger me conduisait au puits où nous allions clore la journée (allongée) des maçons. Il m'a dit: "Ça ne va pas te faire plaisir, ce que j'ai à te dire..." Si peu! Vous vous souvenez d'Hydroplan, cette ONG où j'ai squatté lors de mon Libéria III (un squat à mille dollars le mois, ne l'oublions pas)? Note à benêts: les gens ont changés là aussi, comme à MSF. Eh bien c'est eux qui font le puits. Ils ont un budget pour faire une cahute autour. Quand j'ai pu dire que Roger "offrait" le bâtiment à la communauté, entendez qu'il mettait la différence de prix pour faire un bâtiment qu'on commence à venir voir de la ville en place de ladite cahute. Or, aussi misérable soit leur participation, Hydroplan a son mot à dire quant à la construction, sous peine des pires tracas administratifs. Et un sous-fifre de sous-clarinette de ces connards, je revendique le terme, ces connards, donc, incultes et aussi peu lettrés qu'un magasin de mode, se mêle de nous apprendre à construire, disant qu'il faut rajouter une ferme! Et plutôt que de s'adresser à moi, qui suis au courant, ledit connard sinistre s'en est pris à la femme de Roger, laquelle a bien trop à faire pour se réjouir de nouveaux tracas administratifs.

Donc, nous rajoutons une ferme, une ferme inutile, pire, une ferme contreproductive puisque Roger et moi étions d'accords pour faire de ce bâtiment une construction modèle qui démontre que l'on mésemploie les matériaux.

Attention, ce n'est pas futile: reprenons tout. Au Libéria, tous les coûts d'une construction (main-d'œuvre et marge, en particulier) sont exprimés en pourcentages du prix des matériaux. Donc plus il y a de matériaux, et plus ces matériaux sont chers, plus tout le monde se sucre au passage. Donc toute l'économie de la construction est à refaire dans ce pays, et ce n'est à rien de moins que Roger et moi nous sommes attelés!

Avec ce petit bâtiment aux arches paraboliques, où j'avais les coudées franches, y compris par rapport à Roger, nous étions en passe d'atteindre ce but, tant en maçonnerie qu'en charpente: minimalisme. Et il faut que les augustes connards viennent s'en mêler et ruiner toute la pédagogie du projet!!!

Merde.

### **MERCREDI 25 JANVIER 2006 - 08:30**

---

Dérapage contrôlé ce matin! Ouf. Hier, sale journée, perdue en ville à suivre Roger prétendument pour voir un client, mais qui s'est trouvé aux abonnés absents. Au retour, le boulot avait pris du retard et les ouvriers étaient d'une humeur à côté de la quelle un chien affamé sous la pluie fait l'effet d'un clown désopilant. Nous ne pouvions pas laisser passer ça. Roger a pris deux-trois initiatives sur le fait - hier soir, donc. Moi, j'attaquais ce matin, à l'aube. Ils m'ont écouté. Ils m'ont écouté, parce que je les ai d'abord laissé vider leur sac et contempler le tas de doléances que ça faisait, sans les interrompre.

Ils fatiguaient: une semaine à douze heures par jours en excuserait plus d'un. L'arrêt du dimanche a cassé leur rythme: ils n'ont pas repris le train, et lundi comme mardi ils ont pédalé dans la choucroute. Ils voudraient plus de compliments. Je leur ai dit que Roger était là pour ça, les éloges, mais que moi j'avais encore deux mois (finalement!) pour leur apprendre tout ce que je pouvais, et je n'allais pas passer mon temps à les caresser dans le sens du poil! S'ils veulent apprendre, qu'ils entendent les éloges comme les critiques. Sinon, j'irai avec les charpentiers!

Bref, je ne saurais réduire deux heures de discussion en dix lignes (comme dit la cloche): toujours est-il que je crois les avoir galvanisés assez pour que ce jour de retard sur horaire soit au moins endigué sinon récupéré. Et, accessoirement, pour que les ouvriers travaillent en tirant un peu moins la gueule!

Ouf...

Quant à Roger, il est adorable à force d'être attentif depuis que j'ai rempli pour deux mois. Il met ma volonté de départ sur le compte de la difficulté des conditions de travail (ce en quoi il n'a pas tort, sauf qu'il nonobste la part de son propre caractère dans ces difficultés) et fait ce qu'il peut pour rendre mon travail possible. On ne va pas le changer, bien sûr. Mais s'il fait un peu gaffe, nous devrions nous en sortir.

Pour me faire plaisir, il a décidé de construire une coupole à la briqueterie, soi-disant un bâtiment d'accueil! Allez: il va claquer dix mille dol's pour une construction inutile, rien que pour me garder deux mois. Je serais chien de ne pas faire un effort pour avoir le sourire!

"L'on a tant besoin que l'on ai besoin de nous", disait Jean-Jacques Goldman. Je n'aurai pas la prétention d'échapper à cette aspiration en grande partie légitime. Roger a besoin de moi: ce n'est pas tout à fait le public que je visais, mon petit côté soeur Térésa se serait mieux vu indispensable à des petits crève-la-faim reconnaissants, mais choisit-on? On aide ceux qu'on peut, pas ceux qu'on veut, non? Là, je peux soutenir Roger. J'essayerai de le faire avec le sourire. Si nous y mettons tous deux du nôtre, nous y arriverons!

"Construire ensemble quelque chose de beau": ces mots me hantent depuis aussi longtemps que des mots me hantent, c'est-à-dire cette première citation de Camus il y a sept ans: "Qui, malgré les prétentions de cette société, peut y dormir en paix, sachant désormais qu'elle tire ses jouissances médiocres du travail de millions d'âmes mortes?" Oui, précisément depuis ce temps-là, puisque c'est alors que j'ai découvert Cavanna, et qu'après avoir apprécié *Les Ritals*, que je suis tombé sous le charme des *Russkoffs*. Je n'y ai pas réchappé, puisque c'est une phrase de ces *Russkoffs* que je remâche chaque jour, croyant innocemment l'avoir inventée.

La citation exacte, puisque citation exacte il y a en dehors de moi, va ainsi: "Ce sont des paysannes qui chantent, des filles qui n'ont plus rien à elles, plus rien que la joie fugace de faire ensemble quelque chose de très beau." Ils sont dans un camp de travail. Ces Russes sont condamnées à mourir tôt ou tard. En attendant, elles chantent. Le paragraphe précédent va ainsi: "Et, l'une après l'autre, paresseusement, les voilà toutes qui s'étirent et rejoignent le duo, y prennent sagement leur place, ou bien se lancent sur un coup de tête, comme en transes, et bousculent tout, et il faut bien que ça suive. Les placides et les échevelées, toutes chantent, et chantent. La nuit de cambouis s'illumine, somptueuse et barbare comme un tapis d'Orient. Le Meister est sorti de sa cage, les Vorarbeiter restent plantés là, le chiffon ou l'outil au bout du bras, les deux Werkschutz de ronde s'appuient à un poteau, et sur les joues de ces Allemands coulent de grosses larmes de bonheur. Et sur les miennes, donc!

Ce sont des paysannes qui chantent, des filles qui n'ont plus rien à elles, plus rien que la joie fugace de faire ensemble quelque chose de très beau." - Cavanna, *Les Russkoffs*, Belfond 1979, p. 161/414.

Oh, lisez *Les Russkoffs*, on n'a rien écrit dans notre langue de plus beau, de plus vrai, de plus fort, de plus innocent, de plus triste, de plus amoureux. *Les Russkoffs*, c'est un chant de vie dans le cloaque de la seconde guerre mondiale. Oh, j'aime Cavanna. J'ai envie de murmurer après Desproges: "Croyez-moi, Cavanna, seule la virulence de mon hétérosexualité m'a empêché à ce jour de vous demander en mariage."

Ah, Cavanna. Et tandis que je vous parle de ce génie, j'ai mis, à demi-conscient, mon fichier de Zelenka, ce Vivaldi de l'Est. Et la même émotion m'étreint. Ma vue se brouille. Comment peut-on avoir composé une musique si belle? Que c'est beau, nom de moi, que c'est beau...

"Faire ensemble quelque chose de très beau": je ne me lasse pas de l'écrire et de le réécrire - mais je vous lasse sans doutes vous, qui n'écoutez pas du Zelenka en lisant ces lignes, en attendant que les ouvriers viennent finir les joints de leurs arches paraboliques. Je me contiens, j'arrête.

Bon. J'espère me connecter demain dimanche pour enfin clamer le contrordre à mon départ annoncé au numéro précédent. Demain dimanche était également la date aussi butoir que limite (qui imite le butor, ici?) pour l'inauguration de notre puits-aux-arches-paraboliques. Vous aurez compris à ce qui précède que nous n'y serons pas. Nous aurons, je pense, précisément une semaine de retard, et c'est dimanche en huit que je ferai chanter à Meuille *Amazing Grace* pour tester la résistance aux séismes de notre structure. Pas en grande pompe, je souffle à la bouche. Mais tout de même. Au moins sur un grand pied.

Avant-hier, Roger est parti en guerre contre Hydroplan, ou dois-je l'orthographier l'Hydre-au-Plan (ce petit écho communiste - eh, coco - souligne les problèmes administratifs dont ils nous menacent)? Guerre ouverte, donc. En tant qu'architecte, je n'en suis pas toutes les batailles, et donc j'en ignore suffisamment pour ne pas pouvoir vous dire les conséquences

exactes de notre semaine de retard. Ce qui est sûr, c'est que j'ai failli embrasser Saïdou-à-l'apendicite (cette fois confirmée médicalement) sur ses dent blanches quand je suis venu lui annoncer que j'avais fléchi Roger, et que nous pouvions retirer la cinquième ferme. Du coup, Roger se mettait ouvertement à dos l'Hydre-au-Plan, et c'était le début de la croisade d'avant-hier. Bref, en fléchissant Roger, j'ai semé une sacrée pagaille (pour la Sainte cause de l'architecture, eh!), et je n'ai pas intérêt à ce que mes poutres fléchissent, elles!

Parce que, bon, je n'ai pas de responsabilité légale, mais j'ai tout de même endossé toutes les responsabilités morales sur ce projet! Je ne dors pas sereinement toutes les nuits: et si une arche venait à fendre? Pire, à s'écrouler? Et s'il neige? Et si... Bref, si l'un d'entre vous est capable de répondre à la question suivante, je n'en dormirais que mieux: quelle charge au mètre carré peut supporter une structure de bois exotique dur en poutre continue (encastrée aux nœuds) de 50x100mm, équidistante de 400mm sur une portée de 3'000mm?

Bref, Roger est parti en guerre pour mes beaux yeux, eux-même au noble et indiscutable service de l'architecture avec des majuscules partout. Hier, il m'a fait rien que pour moi des pâtes au pois chiches avec du cumin, un régal, j'en ai repris à m'en faire éclater la panse tellement c'était bon. S'il ne me fait pas trop souvent perdre mon temps à sa suite en ville, nous devrions pouvoir nous supporter ces deux mois restants!

Bien entendu, on ne parle plus de la coupole. Non que Roger ait été insincère lorsqu'il m'en a parlé, mais juste que si on construisait tout ce que Roger me fait étudier, les arrières-petits-enfants de Marjorie y seront encore! Mais surtout, j'ai plutôt eu tendance à étouffer l'affaire: rappelez-vous, mon but, c'est que Roger quitte la construction. Au nom de sa santé. Et, partant, de son humeur. Et, partant, de celle de tous ses employés.

Avec les ouvriers, ça va mieux aussi. Hier, les maçons avaient repris leur rythme à huit heures quotidiennes, et ça aide. Pour fêter ça, je leur avais apporté du chocolat. Sur la route du retour, on m'a offert des bananes. Une relation se créée, tout doucement.

Mais surtout, hier, nous attaquions les ferrailages de la ceinture. Et, à ma grande surprise, je leur ai donné deux bouts de conseils et une explication qui a laissé baba (ô, Rome!) Peter qui s'en occupait. Il venait de comprendre que personne au Libéria à part peut-être Sarwah-vieille-pomme-frippée, ne comprenait ce qu'il faisait quand il attachait ses cavaliers de ferrailage.

De ma part, c'était en toute innocence - je n'avais pas prévu d'enseigner le ferrailage, il y a mille choses plus importantes d'ici là - mais le message est passé, et j'ai lu dans l'œil de Peter l'étincelle malicieuse de la compréhension. La preuve qu'il a compris, c'est qu'il a pu ensuite l'expliquer à Jordan! En tous cas, cette conscience de plus en plus aiguë qu'ils ont de la distance incroyable qu'il y a d'un maçon libérien à un véritable maçon aux standards internationaux ajoutée à un peu de repos aident à les rendre attentifs à ce que j'ai à transmettre. Ouf.

Tout pareil pour les charpentiers, en tous cas Saïdou, qui est le plus désarmant de bonne volonté. L'autre équipe, celle des trois Musulmans - Mohamed, Abdallah et Ibrahim -, malgré nos sourires de connivence, pétouille et gazouille, et en est encore au "Oui, j'en fous", au "Oui-oui-je-fais-ce-que-je-veux" si difficile à supporter si tant d'autres autour n'écoutent pas, eux. Il faut dire à leur décharge que je me suis moins occupés d'eux. Bon. Au prochain chantier, je me concentre sur eux. S'ils le veulent.

Hier toujours, j'ai mis aux chiens des colliers anti-puces, et les femmes de ménage les ont sprayés à l'insecticide idoine. Note en passant: ce que j'ai écrasé, c'était bien une tique, mais depuis l'épisode des tiques, nous avons aussi trouvé des puces, partout. J'en avais aussi. Beurk.

Autre truc découvert il y a deux jours: le bain froid en fin de journée. Il faut dire que le travail en extérieur me fout des céphalées à me taper la tête contre les murs pour que ça cesse. Bref, les bains froids me consolent un tout petit peu - si peu - de lire les nouvelles de cet hiver

de plus que je loupe irrémédiablement, qui me tirent des larmes dont l'amertume n'a rien à envier à celle des noix de cola.

Pour entrer dans ma chambre puis accéder à la salle de bains, il ne faut pas moins de quatre clefs. Tout est constamment sous verrou, à cause des vols, et j'en ressors avec au fond de la poche gauche une demi-livre de ferraille en clef que ne compense pas à gauche un quelconque équivalent en monnaie (il n'y a pas de pièces au Libéria, le dollars libérien en billets servant de centime). Dire qu'il était un temps où je me plaignais de ne pas avoir de clefs (mais ça symbolisait alors que je n'avais nulle part à moi sur Terre)!

Aujourd'hui, nous finissons la ceinture, et dimanche, elle sèche. Lundi, nous posons la charpente de Saïdou, et les tuiles. Dans une semaine, il va faire opérer son appendicite! D'ici là, il aura apprivoisé sa peur. Pour l'instant, il comptait surtout sur ses antibiotiques pour le guérir, l'innocent! Dans une semaine, je passe à plus futile, je refuse tout projet mégalomane de Roger. Je ne suis plus là que pour terminer sa maison, qu'elle soit jolie et qu'il puisse penser à autre chose... Mais bon: il parle déjà de transformations et de modifications. La tâche (de le convaincre) va être rude! Mais l'attachement, tout bourru - et réciproque - qu'il soit, n'en sera que renforcé. J'espère.

---

## 08 — PITRERIES & BOUFFONNADES

---

**LUNDI 06 FÉVRIER 2006 - 07:00**

---

Hier dimanche, c'était l'anniversaire de Roger. La Ferme a accueilli une trentaine de grosses voitures, une centaine d'invités. À ma surprise, nous n'étions pas dix Blancs sur la centaine de convives (où qu'on meure). Il y avait surtout la belle-famille et des politiques ("toute l'intelligentsia du pays" - dixit Roger). C'est que Roger et sa femme se sont vu ouvrir toutes les portes du nouveau gouvernement: ils sont partout, au centre de tout. Roger en éminence grise, conseiller "transversal" invisible et omniprésent, et sa femme en vedette. Bref, raison de plus pour que Pappé-Roger oublie la construction et que je m'en aille!

Anecdote en passant: le client aux abonnés absents de la dernière fois nous a recontacté, et j'ai dû le rencontrer. C'était l'exemple type de ce que Roger appelle poétiquement un *Black label*, en référence au Whisky Johnnie Walker dont tout le monde sait que le *Black label* est cher, mais que les amateurs s'accordent pour trouver dégueulasse. Le *Black label* est un ouïsi pour ceux qui ont de l'argent mais n'ont pas de goût. L'autre Libanais qui voulait être notre client était bien le genre à boire du *Black label* en laissant l'étiquette tournée vers l'invité, et le pire c'est qu'il voulait la même chose en architecture. Il se gargarisait de mots, de choses qui font cher, de symboles d'opulence, les confondants avec le confort et le véritable luxe.

Jusqu'à-là, j'aurais encore pu tenter de profiter de l'occasion pour faire quelque chose au nom de la sacro-sainte-architecture-à-majuscules. Mais quand le gars s'est permis de me faire remarquer que j'étais en retard alors que nous n'avions pas rendez-vous (et que, accessoirement, je lui avais consacré l'après-midi de la veille, en principe mon jour de congé), j'ai dit à Roger que je n'accorderais pas une minute de mon temps pour quelqu'un dont le temps est si précieux. Roger était plus que d'accord: il est plutôt méprisant envers les *Black labels*.

Hier, c'était l'anniversaire de Roger, mais aucun projet n'était terminé. Certes, le puits-aux-arches-paraboliques l'était presque, mais comme le "presque" l'avait renvoyé au-delà de tous calendriers, plus rien ne pressait, et Pappé-Roger en avait retiré les équipes pour tenter de terminer sa maison, ce qui n'était pas possible non plus avant son anniversaire, et peut-être avant le suivant et au rythme de travail libérien!

En un mot comme en cent, la construction pétouille à nouveau. Je ne pense pas que nous entreprendrons quoi que ce soit des deux mois (maintenant entamés) qui me restent. Au mieux, nous terminerons proprement ce qui est commencé! Et j'aurai donné une ébauche de début d'existence à cent des dix mille projets que Roger aura eus d'ici là!

Voilà. Un dernier mot joyeux: Roger m'a fait faire du pain. Je crois que l'envie l'en tenaillait depuis longtemps, et j'avais un peu insisté pour lui dire combien la boulangerie m'était familière. Il m'avait trouvé de la farine complète: je lui ai fait un pain très fort, très dense, comme je les aime et lui aussi, sauf que ce premier pain a cuit un peu fort et donc pas à cœur.

En refaisant les gestes familiers, je me suis aperçu que je ne crois pas avoir refait de pain depuis six ans. Depuis tant et tant de temps, la conjonction four - farine-complète - temps ne s'est plus présentée... Quelle horreur! Comment ai-je pu vivre si longtemps sans faire mon pain, que dis-je sans manger de mon cher pain, si tant tellement exactement comme je l'aime? Heureusement que Roger était là! Qui sait si mon corps aurait survécu à une septième année sans pain de ma main?

Bien entendu, tout cela était un prélude pour que je construisse à Roger un four à pain, un vrai, dont il me parle depuis magnifique lurette! Bah, en deux mois, c'est encore de l'ordre du possible. À suivre, donc.

#### **MERCREDI 08 FÉVRIER 2006 - 21:30**

---

Bonne nouvelle: l'Hydre-au-plan ne terrorise plus Lerne! Je ne sais pas si elle a vu ses têtes septuples tranchées par quelque chevalier herculéen, si un oiseleur l'a charmée, ou si un prince de passage sur une migration d'oiseaux sauvages l'a domptée et apprivoisée... Toujours est-il que l'équipe a changé, et que ceux qui nous tracassaient ne sont plus là pour nous embêter. Roger a rencontré les nouveaux, qui paraissent enchantés par notre travail... Pire: il paraîtrait que l'architecte qui est venu en visite veut à toute force me rencontrer. Si ça ce n'est pas un compliment...

J'en profite pour rappeler que c'est bien l'association Hydroplan que je vilipende avec enthousiasme et délectation, pas les gens: Patrick, Karla, Maria, je les ai aimés et je les aime encore! Je ne renie rien. D'ailleurs, eux aussi se battaient contre l'association qui les employait, tant elle était injuste! En passant, si vous vous souvenez de Karla, rapatriée parce qu'elle était enceinte, ben elle arrive au bout. La naissance du petit boxeur qui lui fait sauter le ventre est pour ces tout prochains jours.

Par ailleurs, ce matin, Jordan-le-maçon m'a rendu un petit livre sur Aalto que je lui avais prêté (à lui et à son collègue Peter) suite à une fin de journée pluvieuse où je leur ai montré des photos d'architecture de brique que j'avais en bécane (= ordinateur). Je crois que ça leur a ouvert des horizons. Assez largement, même. Nous commençons à élaborer les premiers signes d'un langage commun, nous commençons à bâtir une compréhension. Joie.

Il a d'ailleurs beaucoup plu pour une saison sèche, et Korloubà le gardien - peut-être celui qui me soit le plus proche de tous les gens du Numbeurre Cévennes - y a ajouté ses larmes: il avait commencé à construire une maison en briques de terre séchée, faute de moyens pour s'offrir le luxe des briques de son employeur, et il a littéralement vu cette maison fondre sous

ses yeux... J'avais voulu l'aider, et je lui avais laissé une voiture lorsque l'orage a éclaté, mais ça ne lui a que permis d'arriver à temps pour assister au désastre. Zut...

"La neige et les rochers - s'étaient unis pour l'arracher" (chanson du petit chalet). Je souhaite à mon ami Korlouba le "cœur vaillant" dont parle ensuite la chanson, pour reconstruire "plus beau qu'avant"...

#### **SAMEDI 11 FÉVRIER 2006 - 07:30**

---

Rognutudju! Avec la fin du chantier du puits-aux-arches-paraboliques revient une vie que j'avais oubliée. En tous cas, des journées comme hier me rappellent pourquoi j'ai raccourci mon engagement auprès de Roger! En bref: le matin c'est allé, les ouvriers bricolaient et moi je peaufinais une maquette. Midi, il sonne le gong d'un départ que je n'attendais pas. Une heure de trajet. Une heure à l'attendre à son ministère. Deux heures et demie à attendre dans une antichambre surchauffée de faire enfin mon apparition avec ma maquette (une demi-heure). Une heure à le suivre en course. Puis nous nous sommes posés au restaurant avec son cher ministre de tutelle, et Roger a monologué pendant cinq heures. Le pauvre ministre papillonnait des yeux, épuisé, et moi j'avais reculé ma chaise le plus loin possible pour essayer de ne pas entendre leurs considérations politiques suffisamment confidentielles pour que je ne m'amuse pas à en parler plus dans cet innocent "Carnet". Moi aussi j'aime parler, mais plaise à Dieu que je ne sois jamais aussi chiant! Nous sommes rentrés à passé minuit, et j'étais tellement épuisé de ces douze heures d'attente vaine que j'ai dû lire jusqu'à une heure pour pouvoir m'endormir. Vivement la quille.

Je n'ai qu'une vie, moi: le temps que je perds là, je ne le retrouverai jamais, jamais, il est plus perdu qu'un galion portugais coulé en Mer des Sargasses. Zut, quoi.

Ah, un point positif tout de même: j'ai trouvé de la graine de couscous! Avec ma bouilloire-à-Lapsang-Souchong, je peux donc me préparer des plats GASTRONOMIQUES, par exemple du couscous pois chiches (en boîtes), du coucous ketchup, du couscous aux haricots blancs du matin, voire du couscous sauce "verdura" initialement prévue pour accompagner les spaghetti de ceux qui ont la chance d'en avoir à accompagner. Bref, je ne mange plus de sandwiches qu'une fois par jour! Joie, bonheur et délectation.

#### **MARDI 14 FÉVRIER 2006 - 20:30**

---

Ce soir, j'avais du public. Je sors maintenant Meuille (ma vache) à la tuilerie, afin de ne point incommoder Marie-Antoinette et ses brioches. Là, deux fillettes viennent souvent m'écouter en martyrisant un chiot de la même génération que celui que j'ai baptisé Canif. Nos tentatives de conversations tournent vite court, nos anglais différant par trop, mais les sourires sont enthousiastes.

Sinon, il pleut toujours beaucoup pour une saison sèche. Ça en rajoute au sentiment de ralentissement consécutif à la fin de mon seul chantier. Dimanche a été tellement peinard que je n'ai vu personne de toute la journée. Ça faisait longtemps, et j'aime bien!

Hier, alors que Roger courait les ministères, une escouade d'ouvriers m'ont pris à part (sans il!), et ont commencé à exprimer une indignation que je n'ai pas tout de suite comprise. Voilà l'affaire: Roger voulait m'envoyer à la Ferme qu'il me promet depuis février dernier, histoire de pouvoir terminer sa maison. Les ouvriers en ayant eu vent s'en sont indignés et ont voulu faire front - pour ma défense! Kesseli, l'adorable électricien, parlait même de sabotage à mots couverts. Ils s'inquiétaient pour ma santé. "Avec les mouches, tu comprends..." Ils m'expliquaient avec véhémence qu'eux-mêmes refuseraient d'y habiter, entre ploucs et moustiques. On me jurait avec force signe de croix qu'après trois nuits là-bas je rentrerais en

civière, vomissant mille maladies exotiques répugnantes. Bref, toute cette brave gent indignée estimait que ma petite santé de Blanc ne survivrait pas aux conditions de vie de la Ferme.

J'ai été ému de leur sollicitude, de la vigueur de leur indignation, mais aussi de paroles digressives où certains rappelaient que les quelques ouvriers qui restaient (ils avaient été autrefois jusqu'à trois fois plus à travailler à Numbeurre Cévennes) étaient là parce qu'ils aimaient Roger. Rien que pour lui. Pas pour leur salaire ridicule. Encore moins pour Joséphine Impératrice. Je suis bien prêt à les croire: travailler dans les conditions où ils travaillent relève plus du martyre que de l'aubaine. Bref, ceux qui restent sont des "fidèles", qui ont su faire la différence entre le caractère de chien de Roger (c'est méchant pour Canif) et son cœur d'or. Car Roger a un cœur d'or, je ne le dis peut-être pas assez souvent. Certainement pas assez souvent: on ne dit jamais assez de bien des gens qu'on aime.

Le souci de ma santé qui exaspérait les ouvriers (qui deviennent gentiment des compagnons) d'une part et d'autre part l'intelligence qui leur permettait de distinguer le cœur de Roger derrière son rempart de mauvaise humeur n'étaient pas les seules bonnes nouvelles de ce moment inattendu. En fait, je n'ai moi même plus tellement envie d'aller vivre à la Ferme. Bien que pour une raison fort différente de celle qui avait réuni les ouvriers. Ce qui m'inquiète, moi, c'est ma dispersion. J'ai trois pôles dans ma vie ici: 1-les chantiers, 2-le bureau, et 3-ma chambre. Pour l'instant, je peux passer de l'un à l'autre toute la journée, voire la nuit. Si j'exile à la Ferme ma sphère privée (et peut-être mon bureau), ces trois pôles seront dispersés, et je perdrai le peu d'efficacité qui me reste...

Bref, pour à peine plus d'un mois qu'il me reste ici, j'aimerais bien que Roger me garde au rez-de-chaussée de sa maison! À suivre...

---

**SAMEDI 18 FÉVRIER 2006 - 06:30 — LES ABEILLES  
ATTAQUENT**

---

Ça faisait plusieurs jours que des abeilles nichées sous la toiture du palais de Roger inquiétaient les ouvriers. Hier, un autre essaim a dû passer par là: il y a eu une grande bataille dans le ciel. Des couples d'abeilles enlacées dans leur agonie tournaient en rond par terre, poursuivis par Canif qui en régala sa jeunesse en frétilant de la queue. Les cieux bourdonnaient de cette guerre sans cris autant que sans merci. Quand ça s'est calmé, Roger a fait mander Bukaré, le Burkinabé apiculteur de la Ferme. Je ne sais pas s'il a sauvé l'essaim ou tout passé au DDT, mais il n'y a plus d'abeilles au palais.

Avant-hier, j'étais avec Abdallah - comme dans Tintin - le manœuvre charpentier, balèze. Lui, ça le gêne qu'on l'appelle comme ça, parce qu'il se trouve gros. C'est un des gars au sourire le plus désarmant de toute l'équipe. Bref, à deux, nous avons monté un échafaudage pour atteindre le deuxième étage du futur château d'eau au coin de la propriété. Facile, c'était un de ces échafaudages en tubes d'acier et nœuds à boulonner comme j'en ai vu plus que j'en verrai de toute ma vie lorsque je suis passé à Assise après le tremblement de terre. J'en ai profité pour inculquer quelques notions de triangulation à Abdallah. Mais l'après-midi, le soleil a eu raison de ma volonté, et je me suis fendu d'insolation. Abdallah a dû donner les derniers coups de clef de 22 tout seul.

Le reste du temps de cette fin de semaine de travail, je l'ai passé au bureau: perspectives, quantitatifs et maquettes pour des projets plus utopiques que ceux de Ledoux. Il me faut hélas ajouter que je ne travaille plus avec Jordan-le-maçon. Quand je l'ai annoncé à Roger, ça ne lui a d'abord pas fait plaisir. Mais ensuite, il m'a glissé à l'oreille un "tu as eu raison" qui m'a autant surpris que ravi. En deux mots (parce que ça me rend triste et que je ne veux pas m'y appesantir), Jordan a commencé à m'engueuler pour la troisième fois mercredi. Si vous vous souvenez, la première fois il a fallu que Roger intervienne: je m'étais promis de rentrer et Roger m'a prié de n'en rien faire. Il y a eu une deuxième fois où Jordan a commencé, mais où je me

suis vite calmé (je ne compte pas les fois où j'ai pu prévenir une colère que je sentais prête à passer son unique incisive de travers). Cette troisième fois m'a surpris, mais j'ai su ne pas réagir, et me retirer immédiatement. Cela étant, j'en ai assez de me faire gueuler dessus par un apprenti-maçon mal "colis", et de ranger ses outils parce qu'il a abandonné le chantier sur un mouvement d'humeur qu'il croit être un mouvement d'honneur.

Deux chefs à mes doléances, donc: 1-Jordan n'écoute pas (il caricature le "oui-j'm'en-fous" que ne n'entends que trop ici), donc n'apprend pas, et donc rend ma présence ou tout au moins notre collaboration inutile, et 2-il se permet de vouloir passer sur moi la mauvaise humeur qui lui inspirent les conditions de travail, l'humeur de Roger et la lune, quand ça lui chante, et comme Assurancetourix ça lui chante un peu trop souvent à mon goût. Plus de maçonnerie, donc, ou peut-être avec Peter. Et de la charpente.

Dommage.

### **MERCREDI 22 FÉVRIER 2006 - 06:30 — JENNY VIENT!**

De Sarwah-vieille-pomme, "Le Vieux" comme dit Roger (je ne sais plus lequel des deux est le plus âgé), j'ai déjà parlé il y longtemps: tête fripée et tout petite taille en font une poupée Jivaro vivante! Mais je ne vous ai jamais parlé du rire de "Pa Sarwah"! Sarwah est formidable: quand je lui demande "Comment ça va?" le matin, il part d'un tel éclat de rire avant de répondre quelques mots joyeux que j'en suis tout ragaillardisé pour la journée. Lorsque nous passons une heure en voiture pour aller quelque part, il me fait rire de bout en bout à m'en faire péter la cage thoracique. Le pire, c'est qu'il n'a pas une vie facile, et c'est un euphémisme! Par exemple, il me racontait une fois en riant tellement qu'il n'arrivait pas à reprendre son souffle qu'il avait été ruiné quatre fois par des faillites bancaires! Il avait déposé telle somme (importante, même pour moi, puisqu'il s'agit "d'avant la guerre"), et hop! la banque a fermé. Rire. Puis il a économisé ceci et cela, déposé dans telle banque, et hop! elle a fermé pour une autre raison. Et à chaque fois, il riait un peu plus fort et plus longtemps, si bien que la quatrième fois, il avait du mal à la raconter!

Ah, si j'avais la moitié de sa capacité de résilience, je crois que je ne serais jamais malheureux...

Puisque je parle argent: samedi, j'ai enfin pu aller en courses. Je veux dire: samedi soir, car le samedi, c'est sensément mon jour de congé, mais Roger ne m'a lâché qu'à 16:00. J'ai mangé deux croissants dans une boulangerie: trois dollars. Ensuite, je suis allé saluer "Mama", ma marchande d'oranges favorite. Ce n'était pas la saison des oranges, mais je me suis assis pour prendre des nouvelles de sa famille avant d'acheter une banane grillée, succulente, pour l'équivalent d'un quart de dollar, soit dix fois moins que le croissant d'avant, la conversation et la connivence en plus!

C'est incroyable ce que la valeur de l'argent peut être relative. Les mendiants qui m'assaillent au sortir de tous les supermarchés demandent un dollar (plusieurs à l'aéroport), alors que certains employés de Roger ne touchent pas ça en salaire quotidien! Ils mendient donc une journée de "salaire minimum": vous imaginez les mendiants du métro parisien passer en demandant: "t'as pas cinquante euros?" et s'offusquant de votre refus?

Dernière anecdote: le chauffeur me racontait qu'il était payé quarante dollars par mois. Et moi, justement, j'allais acheter pour cinquante dollars de cartes de téléphone, ma consommation hebdomadaire... Il y a des décalages qui sont lourds à porter.

Mais terminons par une bonne nouvelle, augurant du changement, un bouffée d'oxygène dans l'eau croupissante de Numbeurre Cévennes: Jenny vient, "je n'y" croyais plus. Qui est Jenny? Je l'ignore autant que vous (mais je le saurai avant, nananère-eu). C'est une amie d'ami qui m'avait contacté pour que je la mette en relation avec Roger. En outre d'être Suédoise et

francophone, c'est une architecte hyper spécialisée dans la brique de terre compressée, cette BTC dont Roger fait commerce. Roger l'avait donc invitée, puis a voulu se rétracter, mais elle avait pris ses billets, l'obligeant à tenir ses engagements: je suis content que tout le monde ne soit pas aussi adaptable que moi avec Roger! Il ne faut pas exagérer non plus...

Donc Jenny vient, et ça n'arrange pas Roger. Moi, si: ça élargira considérablement mon cercle de contacts. C'est que depuis le départ de Marjorie, je n'ai pas vu grand-monde d'autre que Roger - je veux dire de mon milieu. Une seule occurrence de la conjonction voiture-qui-roule+chauffeur-disponible+samedi m'a permis de retrouver les copains de MSF. J'oubliais: il y a eu les mondanités de l'anniversaire... Mais si j'en viens à considérer les mondanités dans mon décompte des moments partagés avec des amis, c'est que je suis tombé bien bas!

En tous cas, Jenny va apporter de l'air frais pour mon dernier mois à Numbeurre Cévennes, et ce sera bienvenu: c'est mort, depuis la fin du "puits-aux-arches-paraboliques"!

---

#### **JEUDI 23 FÉVRIER 2006 - 19:30 — PITRE (QUI NE PUE PAS)**

---

Encore une journée à ne rien faire que dérider les uns et les autres. Leurs humeurs s'agacent, tous s'énervent à qui Mioumiou, et moi, au milieu de tout ça, je fais des cabrioles pour dérider les uns, des grimaces pour arracher un sourire aux autres, des jeux de mots pour égayer Roger, et même à Jordan je me fends parfois d'un encouragement, parce que cette morosité érigée en règle de vie est par trop bête.

Pourquoi pas, après tout? J'aime bien faire le pitre, même si je n'aurais jamais cru être payé pour un jour... J'aurais pu tomber plus bas (d'airain)!

Bon: après le temps du puits-aux-arches, il y a eu un petit mois de pitreries destinées à compenser l'influence mère-nicieuse de la lune sur les sensibilités des uns et des autres... Jenny arrive demain pour inaugurer un nouveau chapitre!

Bons baisers équatoriaux...

---

#### **09 — DU NEUF!**

---

---

#### **SAMEDI 25 FÉVRIER 2006 - 21:00**

---

Rognutudju! Et je mesure mes mots. Car le fond de ma pensée ferait rougir le cadavre de Rabelais...

Innocent, j'imaginai qu'en l'honneur de Jenny Roger aurait fait un effort pour se montrer un hôte sinon prévenant tout au moins décent. Que j'ai été vite et bien décillé, vrai con que je suis (en principe, ce sont les faucons qu'on décille, mais bon)!

Roger a parké (y a-t-il un autre mot?) Jenny dans un motel au milieu de la jungle, loin de Numbeurre Cévennes, et où elle ne peut ni cuisiner ni se faire servir à manger. Un rat y grimpe aux rideaux chaque nuit. Et, comptant vaguement sur moi pour m'occuper d'elle, il l'y laisse mariner indéfiniment. Je me suis battu toute la matinée pour obtenir un véhicule, et ce n'est pas avant midi que Jenny a eu quelqu'un qui frappât à son huis... Franchement, est-ce que ça se fait?

**MARDI 28 FÉVRIER 2006 - 09:00**

---

Jenny... C'est une grande nouvelle en effet, genre un mètre quatre-vingts: elle peut regarder de haut ma calvitie (si seulement j'avais été moine, ç'aurait été une bénigne tonsure...). Toute maigre, toute timide. Voix toute douce. Je l'ai dit: architecte suédoise spécialisée en terre crue.

Allez, disons-le: moi aussi j'ai été un peu envahissant aux débuts. À ma décharge, je rappelle qu'en quatre mois maintenant, je n'ai eu que Marjorie et deux soirées MSF pour me divertir de la conversation épisodique de Roger... Et puis, ce qui n'est pas à ma décharge mais diminue l'impact de ma faute, Jenny n'arrive pas d'Europe mais du Ghana, dans le bush, où elle avait passé au moins un mois: elle était plutôt bon public, et s'est volontiers prêtée au jeu!

Là, le premier ouikène passé, une conversation plus équilibrée s'instaure.

Jenny est un génie: dès qu'elle a compris nos conditions de vie à Numbeurre Cévennes, elle a acheté plein de nouilles chinoises et de soupes en sachet. Ça complète heureusement notre diète à base de sandwiches au couscous! Même si tous ces plats précuisinés demanderaient pour être tout à fait bon d'être cuits deux minutes, ce dont nous n'avons pas le loisir...

Une touche de poésie: en guise de thé, Jenny boit un "Nuage de lait", de l'eau chaude dans laquelle elle verse une cuillère de lait en poudre, sans rien d'autre. Ça ne vous rappelle pas une histoire, par exemple qui commencerait par "Astérix" et se terminerait par "Bretons"?

Dimanche, Roger nous a fourni une *bagnole*: nous avons un véhicule de fonction à nous partager, avec chauffeur qui dort sur place (donc pas d'impératif d'horaires). Joie. Alléluia. Hosanna. Et qui plus est, Roger nous a donné quartier libre ledit dimanche!!! Donc direction la plage, où nous avons rejoint Adélaïde, Patrick et une demi-douzaine de Norvégiennes MSF. Rarement un dimanche m'aura autant reposé!

Ce qui m'a épaté, c'est que lorsque nous marchions sur le sable le long des vagues, il résonnait étrangement. Ce n'était pas un crissement, mais bien plus comme le son d'un DJ-Ridou le soir au fond du boa. Une espèce de chant du sable, assez envoûtant. Je suis resté des heures à marcher le long des vagues en écoutant la mélodie qui sourdait de sous mes pas. Incroyable. Quelqu'un a une explication à ce phénomène physique?

**JEUDI 02 MARS 2006 - 07:00**

---

Ouais. Avec ou sans Jenny, la vie à Numbeurre Cévennes reste rythmée par les humeurs des uns et des autres. Dernièrement, Peter-l'un-des-deux-maçons est parti. En fait, il a démissionné (si tant est qu'on peut démissionner d'un statut de journalier permanent) pour revenir immédiatement comme contractant. Ça change un peu nos relations de travail (maintenant, quand je lui fais refaire quelque chose, c'est lui qui est lésé, plus Roger, puisqu'il est payé à la tâche et non à l'heure). Mais surtout, ça a passablement attristé Jordan, son collègue qui avait tendance à me passer ses humeurs sur le dos: je crois qu'il se sent trahi, poignardé dans le dos par son frère de labeur. Du coup, je le console en lui faisant couler des carottes de béton que nous casserons dans la joie et la bonne humeur, en espérant que ça démontre ce que ça doit démontrer - savoir, qu'on ne remouille jamais un mélange et qu'on met le moins d'eau possible.

Comme tous les mois, la femme de Roger a été prise d'une frénésie rangeatoire qui consiste surtout à essayer de me sortir de chez elle. Le temps que je recouvre ma belle sérénité légendaire, j'ai rappelé à Roger que si je l'encombrais il pouvait m'envoyer en ville, où nous avons un chantier en cours (celui avec Peter, justement), mais pas m'exiler à la ferme ou dans un hôtel à rats en bord de route. Qu'y foutrais-je, en effet? À quoi aurait servi à Roger tous les efforts qu'il a déployés pour me garder si c'est pour ne jamais ni me voir ni me faire travailler?

Bref, déos, débats: Jenny arrive à s'en amuser avec moi. Ouf!

#### **SAMEDI 04 MARS 2006 - 08:00**

---

Bientôt une semaine que Jenny est là. Elle commence à bosser, et s'amuse. Quant à moi, ça fait deux jours que le chantier de la pizzeria avec Peter bat son plein. C'est en ville, et nous travaillons sous l'œil attentif de centaines de spectateurs quotidiens. Quand je fatigue, pizza à volonté!

Après quatre mois de travail de sape, la femme de Roger a eu gain de cause, et je suis prié d'emménager demain dimanche à ladite pizzeria. Ainsi, je serai en ville, sur mon chantier et près de mes connaissances & relations que les problèmes de transports ont tenues presque aussi éloignées que si elles avaient été sur un autre continent. Par contre, je regretterai tout le personnel de Numbeurre Cévennes, et la bonne ambiance familiale que nous avons peu à peu créée. Et puis, j'ai un peu mauvaise conscience à abandonner Jenny... Heureusement, elle a un véhicule: il ne tiendra qu'à elle de venir souvent en ville si le travail ne la tient pas occupée autant qu'elle le souhaite. Je crois que, finalement et mine de rien (surtout pas de diamant), les conditions de vie comme de travail sont en net progrès depuis une semaine, pour elle comme pour moi. Merci d'être venue, Jenny!!!

#### **LUNDI 06 MARS 2006 - 10:00**

---

Chus en colère! À ma décharge, je n'ai pas dormi de la nuit, ou si peu que pas. Le trou à rats où Roger m'a parqué en ville n'a plus d'électricité à partir de la minuit, et à trois heures, j'étais trop incommodé par le bain de ma propre sueur pour parvenir à fermer l'œil. J'ai tenté l'émigration vers la vague terrasse, mais les moustiques (= malaria) m'en ont dissuadé. Alors j'ai tourné en rond, m'énervant de plus en plus dans l'obscurité et la moiteur, que dis-je la touffeur, et attendant huit heures pour signaler à Roger qu'outre l'inconfort de mon sommeil, je n'ai en mon logis aucune possibilité de travail, ni table, ni bibliothèque ou classer la voiturée de papier d'archives que j'ai dû déménager, ni bureau (aussi peu la pièce que le meuble) et qu'il y a si peu d'air que mes mains moites tachent les dessins, comme lorsque je passais mon bac en Provence. Beurk.

Il va falloir que ça change, et vite!

#### **JEUDI 09 MARS 2006 - 07:00**

---

Quatrième nuit au "Trou à rats": la première que je dors réellement. J'ai trouvé un truc formidable: je me couche le plus tard possible pour faire tourner la clim' jusqu'au bout du courant. Du coup, à l'aube, ce n'est qu'une mince pellicule de sueur qui tente d'incommoder mon moral au tungstène inoxydable. Bon. Autre avantage, c'est qu'à me coucher tard, je me lève tard, et donc n'ai pas à endurer l'obscurité et toutes ces contrariétés matinales autant que malvenues.

À ceux qui s'interrogent et se demandent en se posant des questions: "mais pourquoi ne s'est-il pas échappé? Pourquoi ne dort-il pas à l'hôtel Royal de la seizième rue?", je n'aurai qu'une réplique, et elle sera pertinente. Je dirai: "Parce que je ne voulais pas mettre les pieds au mur, ce qui est le comble de l'architecte." Plus sérieusement, parce que le gars qui me prête sa chambre au "Trou à rats" est un des Libanais de la pizzeria, et que ce sont eux également qui nous ont filé la bagnole dont Jenny profite, et qui nous gavent de pizze à l'œil qu'on croirait qu'ils comptent bouffer notre foie gras à la sortie. Bref, les pizzaiolos libanais de Monrovia se décarcassent pour m'alléger la vie, et je serais bien ingrat à leur envoyer à la face que la piaule

qu'ils m'ont généreusement prêtée est un trou, haras ou pas, et qui rit si ça lui chante, comme les vaches, mais je me perds et sans doutes vous avec.

Je m'adapte, quoi. En attendant, Jenny s'ennuie à Numbeurre Cévennes! Les deux jours d'activités qui nous avaient autorisé à augurer d'un avenir lui souriant se sont vite taris, et elle connaît l'imprescriptible inactivité chronique de "Chez Roger"... J'essaye de la convaincre de souvent traverser Red Light (il faut de nouveau plus d'une heure) et bouffer une piz' avec nous.

Ma tâche est plus drôle, et surtout plus gratifiante. Peter-le-maçon se plaint qu'il perd une heure de travail par jour à répondre à des félicitations. Il faut avouer, avec l'absence de modestie qui me caractérise quand c'est vrai, que ce projet a beau être tout petit (pas deux mille briques), il a de la gueule. Comme c'est une extension et que rien dans l'existant n'est d'équerre (même si les employés sont "Blacks"), j'ai dû gérer tellement de détails d'appareillages qu'il n'y a pas la moitié des briques qui peuvent être considérées comme courantes!

Plus beaucoup de temps pour moi, donc, mais la bonne surprise de ce dernier mois est que j'aurai donc un deuxième projet dans mon porte-documents, et pas des moindres en termes de détails...

Vivement la quille.

#### **VENDREDI 10 MARS 2006 - 07:30**

---

Hier, je suis allé à Numbeurre Cévennes pour "discuter" avec Roger. J'avais fourbi tout le trajet mes plaintes et desiderata. Il m'a accueilli en me racontant que la Présidente elle-même avait fait enquêter sur l'auteur (sans H, mais presque) de la pizzeria, et qu'elle voulait confier à Roger un contrat de six marchés, en tout plusieurs dizaines de milliers de mètres carrés, rien que ça...

J'ai répondu: "Je rentre à la fin du mois. Marjorie chorégraphie sa première pièce."

Roger: "Ce n'est pas grave." (c'est ce qu'il répond à toute objection un peu sérieuse et contrariante, à la fois pour se donner le temps de trouver une réponse, et par conviction que le même temps va rallier chacun à sa raison)

Plus tard, j'ai proposé à Jenny de récupérer le bébé, et sa réponse a montré combien elle a déjà tout compris du Libéria en général et de Papé-Roger en particulier: "Ah, mais je ne sais pas encore ce que je ferai, dans trois à cinq ans." (elle voulait dire que rien ne commencerait avant ce temps). J'étais mort de rire, comme à chaque fois que j'entends le mot "urgent" au Libéria!!!

#### **MARDI 14 MARS 2006 - 07:30**

---

C'est tout de même agréable d'avoir un véhicule! Hier soir, nous sommes allés à la plage avec Jenny et Meuille-la-vache-à-tuyaux (ça faisait dix jours qu'elle se dégonflait - la ville ne l'inspire pas). Concert vespéral et "cacaphonique", puis bain de nuit (pas mi-). Ouf! Au retour vers la pizza qui nous attendait, discussion sur le luxe. Il y a tout au Libéria, mais rien ne marche vraiment:

1-J'ai de l'eau à mon "trois Râ", alors qu'au Palais de Roger il n'y avait de l'eau que si les générateurs tournaient, et même là, la pression était trop faible pour se laver les mains si on venait de tirer la chasse. Luxe, que pouvoir enfin libérer mon esprit de la cette pensée dérisoire mais nécessaire: "Surtout ne PAS tirer la chasse: me laver les mains D'ABORD!"

2-En Europe, je me suis rendu compte non sans étonnement que les piqûres de vilains moustiques me faisaient PLAISIR. Comment ce fait-ce? Tout simplement parce qu'une piqûre de moustique en Europe n'est qu'une piqûre de moustique, alors qu'au Libéria elle est un risque non négligeable de malaria. Luxe, donc, que de pouvoir se faire piquer par les moustiques SANS penser hôpital et rapatriement sanitaire.

3-Il y a des prises de courant un peu partout, mais rarement de l'électricité dedans, et encore plus rarement à la puissance désirée (nonobstant le problème de 110V/220V, c'est Kafkaïen). Exemple: Jenny ne peut pas utiliser la bouilloire (= couscous, = nouilles chinoises, = pâtes, = MIAM!) à son hôtel, parce qu'elle fait péter le générateur. Chez moi, c'est la clim' qui ne marche que de temps en temps. Une nuit sur deux, je ne dors pas, comme le premier jour et malgré tous les trucs que j'ai inventés pour pallier l'inconfort des nuits monroviennes. Luxe, que de pouvoir brancher une prise électrique sans se poser la série de questions: "Quelle heure est-il?" "Suis-je sensé avoir du courant?" "En ai-je?" "Combien?" "Marché-ce?" etc...

4-Aucune porte ne ferme correctement. Si ce n'est pas que le battant frotte sur le cadre, c'est la poignée qui force ou qui est fragile. Luxe s'il en est de pouvoir oublier les portes qu'on ouvre et qu'on ferme...

Plus que deux semaines!!!

Autre thématique de discussion hier soir, autour de notre vrai repas: Jenny me félicitait pour notre boulot sur cette pizzeria. Comme je l'ai dit, Roger croule sous les commandes: tout le monde veut des arches dans son jardin. Mais les félicitations d'un confrère (on dit d'une consœur si je ne suis ni sœur ni...?), c'est encore autre chose.

Ce n'est pas (pas seulement) de la vanité. Je n'ai pas insisté là-dessus, mais Jenny me signalait que tout de même la moitié, oui, toute la moitié de mon ambition en travaillant au Libéria est accomplie!!! Je rappelle ma double ambition profonde:

1-La brique était prise pour un matériau de pauvres. Nous venons d'en faire un matériau noble, mais qui reste accessible aux moins riches (même si pas aux plus déshérités). La brique commence à ne plus être prise pour une alternative minable au beau parpaing occidental, et bien pour le matériau local et précieux qu'elle est. Waouw! Merci Jenny de l'avoir signalé.

2-Je voulais former des équipes de maçons qui sachent mettre en œuvre ce beau matériau, mais ça, c'est pô gagné. En un peu plus d'un an, aucun des milliers de projets que Roger a fait miroiter à mes yeux avides pour enseigner la maçonnerie (et le reste) n'a abouti. Il n'y a donc que Peter qui puisse monter une arche digne de ce nom au Libéria. Je ne mentionne pas Jordan, qui est réquisitionné pour les travaux de finition au palais du "Pappé"...

Jenny aussi a quelques succès dans ses projets de construction terre, mais elle ne verra pas les fondations d'une maison, et si elle voulait voir le sapin planté sur la charpente, il lui faudrait sans doute revenir dans un an ou deux (juste avant le projet des marchés de la Présidente!?!)...

Enfin, hier toujours, j'ai revu Saïdou, opéré de son appendicite. Il était encore faible, mais ça m'a fait bougrement plaisir. Je crois qu'à lui aussi.

## **DIMANCHE 19 MARS 2006 - 06:30**

---

Dimanche, avant l'aube. Il y a de l'électricité aux prises, et j'ai bien dormi, eh oui. Grosse journée en perspective: nous irons voir Roger à Numbeurre Cévennes, et, accessoirement (au moins sur le papier), tous les gens de là-bas que je n'ai revus qu'une fois depuis mon déménagement à la ville. Je ne vois plus guère même Roger, et ça m'attriste un peu. Si ce n'est pas pour lui, j'aime autant être ailleurs qu'au Libéria pour construire mes arches paraboliques.

Ensuite, plage avec nos copains MSF, UE (Union Européenne, bien sûr!), etc. Il faut l'avouer, nous avons une vie bien plus sociale depuis que nous sommes en ville. Je dis "nous" bien que Jenny soit toujours coincée dans son motel du bout du monde: un jour sur deux, elle en sort pour aller produire des briques de boue dans la cambrousse (et ça lui plaît, elle est venue pour ça!), et un jour sur deux elle vient squatter notre bureau et travailler des dessins. Nous parlons des heures durant de notre beau métier, de nos ambitions, et des façons dont nous

pourrons le pratiquer dans des avenir proche et lointain. Ça fait du bien de parler à une collègue, d'avoir son regard sur ce que je fais et dit. Sans elle, je peux raconter n'importe quoi impunément, mais aussi personne ne comprend rien de ce que j'affabule. C'est triste, parfois...

Après cette journée sociale, je préparerai mes bagages, car j'ai encore inséré quelques jours de vacances dans le court temps qui me restait: j'irai en Sierra Leone. Bô est juste de l'autre côté de la frontière, à quelques heures de taxi de Monrovia seulement, et des amis de la mission MSF locale m'y attendent. Quand je rentrerai, il ne me restera plus que quatre jours de Libéria avant le grand retour. Vous imaginez que ça commence à faire court! Et c'est tant mieux!

Ensuite, Belgique, et Marjorie!!!

Joie et exultation.

En résumé: pour tout dire, j'en ai ma claque du Libéria. Mais comme c'est la fin, le moral est au "Bô" fixe, et vous me retrouverez joyeux et bronzé (Sissi, un peu). J'espère qu'il reste un peu de neige...

Bises.

---

## 10 — VACANCES ET RETOUR-POUR-DE-BON

---

### VACANCES À BÔ (PAS MINABLES DU TOUT)

---

Si ce petit récit n'est pas sans vous évoquer *La pierre qui roule*, nouvelle de *L'exil et le royaume* d'Albert Camus, mon idole, mon maître, mon dieu - que celui qui n'a jamais exagéré me jette la première insulte - c'est un sacré coudbol!

Le Sierra Leone, c'est voisin avec le Libéria, au nord. Capitale: Freetown. On s'en fout dans cette histoire. Deuxième ville, Bô (je ne l'invente pas! Mais j'ajoute un circonflexe pour l'esthétique), pas loin de la frontière commune entre les deux pays en question. Il y a un peu plus d'une centaine de kilomètres de Monrovia à la frontière, et symétriquement pour Bô. Bon, ben... Bah.

À Bô, mes amis Hildegard & Lionel (du PPD) sont en mission MSF. J'ai parlé de tous les deux dans mes *Carnets d'errance*, mais je conviens que ça date. À ceux qui n'ont pas la patience de retourner à ces vieilleries, il suffit de savoir que ce sont de vieux amis chers. Précieux. Et tout ça.

L'idée était simple: Bô, ce n'est pas loin, ce serait trop bête de ne pas profiter de cette proximité pour nous retrouver. J'ai donc demandé (ou plutôt "pris") quelques jours de congés pour aller voir à quoi ressemble le Sierra Leone.

Vous souvenez-vous de Saïdou, maintenant opéré de l'appendicite, et en fin de convalescence? Il est Sierraléonin. Il m'a donc organisé mon voyage, avec des contacts partout et tout. Adorable. Il m'a dit: "Trois quarts d'heure jusqu'à la frontière, et ensuite (on change de taxi) trois heures, car les routes sont terribles." J'ai fait la somme: quatre heures avec la frontière. Connaissant la notion africaine temps infiniment élastique, j'en ai ajouté une au total. J'ai donc prévu de partir à une heure, en annonçant à mes amis que j'arriverais à six, bien

conscient que j'aurais peut-être une heure de retard... En tous cas, j'espérais arriver de jour, innocent que j'étais.

L'avantage, c'est que Saïdou habite à côté du départ des taxis pour Bô. Je suis arrivé chez lui avec un poil de retard, mais lui-même n'y était pas encore malgré un téléphone de rappel une heure auparavant. J'ai attendu dans sa boutique en (si)rotant une boisson à bulles (pas pâle). Saïdou est arrivé, débordant d'enthousiasme à l'idée que j'allais visiter son pays et tout ça. Il m'a cherché un taxi, et a attendu avec moi qu'il se remplisse. Il m'a donné de l'eau, il voulait me faire embarquer du pain, il a appelé ses amis à la frontière à ses frais, il m'a donné quelques coupures d'argent sierraléoniste, mais quand il a voulu me donner des dollars US verts "pour la frontières", j'ai dit que ça suffisait! Il a fait attention à ce que ma voisine soit mignonne, et nous avons fini par décoller. Il était 14:41. Facile à retenir. J'avais une heure et demie de retard sur le programme...

La route libérienne jusqu'à la frontière est parfaitement asphaltée et presque sans nids-de-poule, et ne seraient les arrêts aux *check-points* et ceux pour embarquer et débarquer du monde, on y roulerait comme sur une autoroute. Il ne nous a pas fallu deux heures pour atteindre la frontière (16:30). Là, les deux amis de Saïdou m'attendaient gentiment, sanglés dans le bel uniforme bleu de la police sierraléonaise. Ils m'ont fait passer rapidement les différents bureaux de la sortie du Libéria. La frontière, c'est une rivière assez large, avec un grand pont au béton loin au-dessus des eaux. Pour quelque raison politique étrange, le milieu de la rivière est guinéen. Au milieu du pont, j'ai donc demandé à mes deux anges gardiens s'il me fallait un visa de transit pour la Guinée. Ensuite, entrée au Sierra Leone. Il était 17:30. Oups.

Pour économiser l'attente d'un taxi, les Dupondt m'ont proposé de prendre une moto-taxi. On économisait sur l'attente, et en plus ça ne prenait "que" trois heures. Ah bon? Et en bagnole, alors, ai-je demandé innocemment? Ah, cinq heures. Bon. Tout ça nous menait à 22:30. Je n'allais pas être en avance. J'étais peu emballé par les motos, pour raisons de sécurité. Pourtant, j'avoue que l'idée avait du fœhn. J'étais à moitié dégonflé quand les gars m'ont fait remarquer qu'un camion partait sur-le-champ (c'est le cas de le dire, vu l'état des routes d'État): il n'y avait plus à hésiter.

C'était un camion de marchandises, bâché mais surmonté d'un porte-bagages monstrueux monstrueusement chargé. Dans le wagon, deux bancs parallèles se faisaient face. J'étais presque tout contre la cabine. Pour tout paysage vespéral et sierraléonassien, je n'ai donc pu voir que mes compagnons de route et bientôt d'infortune. À ma gauche, contre la cabine, un jeune à la voix trop haut perchée, qui allait voir sa famille dans un camp de réfugiés. En face, deux vieilles. Puis une mère émaciée, qui offrait parfois un sein flasque à un bébé atone. Elle avait des joues creuses qui faisaient ressortir sa bouche proéminente et lui donnaient un air doux à vous faire trouver aux madones des airs de bouledogues. Ensuite, une grosse, bonhomme et joviale. Triomphante et belle. Après quelques heures de trajet, elle faisait rire tout le monde en se moquant de notre histoire. Ensuite, une jeune (entendez une qui n'a pas encore d'enfants), au visage large et sthénique. À côté, son copain, un peu mou. Ensuite, c'était au fond, je ne voyais pas plus trop. Au milieu des gamins. À ma droite une autre jeune.

En tout, vingt personnes, un tiers sur chaque banc, et un tiers au milieu sur de la marchandises (car le porte-bagages ne suffit jamais). Tous suspendu aux deux mains-courantes du plafond comme des poules grotesques. De tout le trajet, nous n'avons jamais pu relâcher notre prise. Nous dormions agrippés, la tête dans le coussin que formaient nos bras agrippés. Une petite fenêtre sur la cabine nous permettait de voir le chauffeur qui parfois se grattait frénétiquement l'oreille, et les deux femmes bien habillées qui se partageaient des œufs durs et du pop-corn. Nous étions une cargaison, de la marchandise dans un wagon à bestiaux.

Le camion sautait de cahot en nid-de-poule, comme pour n'en manquer aucun. Je ne pense pas que le chauffeur ait jamais passer un rapport supérieur à une seconde hurlante, et le

pot d'échappement devait donner dans le wagon. La chaleur était intenable (de toutes façons, nous avions autre chose à tenir - je parle de la main-courante) et j'ai dû faire ma provision de monoxyde de carbone pour un an. clâââsse. Un gamin était accroché à l'arrière: dans les pentes, il tenait une cale, au cas où le moteur calerait, justement. C'est-à-dire que dans ce cas, il avait pour mission de sauter à terre et empêcher le camion de reculer. Et le camion hurlait à tombeau fermé dans ses montées.

Très vite, la nuit s'est faite. Une loupiote nous éclairait vaguement, comme nous brinquebalions au gré des ornières. J'ai compris que je ne serais pas à l'heure, puisqu'elle était passée et que nous étions encore loin. Quelques passagers sont peut-être descendus, parfois à moins de cent mètres l'un de l'autre, je le jure, mais on faisait deux arrêts-pipi distincts, comme si nous n'avions pas assez de retard comme ça. D'ailleurs, de tous, j'étais peut-être celui qui se plaignait le moins. Je souffrait plus de la chaleur que du retard. Les quelques partis nous permettaient d'étendre les jambes. Je pense que nous n'étions plus qu'une douzaine. Parfois, je tentais de sortir un bras à la jonction de la bâche, mais j'étais fouaillé (avec deux ailes et sans accent): je me suis vite abstenu de ces excentricités.

Vers 20:00, arrêt. Certains se sont mis à table dans un bouiboui qu'on devinait parce que c'était le seul point éclairé dans la nuit absolue et générale. Je mourrais de soif car j'avais oublié mon eau-de-Saïdou à la frontière. J'ai pu dénicher une bouteille de soda tiède. On m'a expliqué que nous étions au bac. Ah? Bon. Bien sûr.

En effet, nous sommes partis à pied sans le camion, et cent mètres plus loin la route plongeait dans une eau qu'on ne distinguait pas dans la nuit. Des planches de bois qu'on devinait posées sur quelque chose de flottant formaient platelage. Les hommes se tenaient debout à droite (on distinguait les chemises claires) et les femmes assises à gauche (on entendait le joyeux comméragé). Malgré ma nette préférence dans ces cas-là pour la compagnie des femmes, j'ai rejoint le clan des mâles, estimant que la ségrégation était trop nette pour être fortuite. Le camion nous a suivi, aveuglant, et s'est placé entre nous. Autant que je pouvais en juger, le bac n'était guère plus long que lui. Les hommes ont agrippé ce que j'avais pris pour une main-courante, et se sont arc-boutés. J'ai compris dans un de ces éclairs de génies qui me caractérisent et justifient mon immodestie, que c'était un câble, et que le bac était manutracté. J'ai donc aussi compris pourquoi les hommes étaient réunis. J'ai rejoint le mouvement, et comme je trouvais ça marrant, j'y ai mis plus d'enthousiasmes que mes quelques compagnons de route.

Dans l'obscurité totale, je n'avais aucune idée de notre vitesse et de la distance que nous parcourions. Tout-à-coup, venant de l'autre côté, le puissant brouhaha de la jungle a remplacé le silence impressionnant qui nous avait isolés jusque-là. Le câble était mouillé, puis à nouveau sec: j'ai compris que nous avions passé la mi-parcours. Enfin, nous avons heurté quelque chose, la berge, et nous avons pu débarquer, toujours à pieds, suivis au bout d'un moment du camion aussi aveuglant que l'obscurité précédente.

Nous sommes repartis. J'ignorais que le bac ne marquait que le tiers du chemin. Les langues s'étaient déliées, et, la grosse marrante en tête, ça commençait à blaguer. Quelques-uns se sont cotisés pour acheter des piles pour un cassetophone et des chants populaires pastichés à la gloire d'Ellen-la-présidente laissaient deviner un dandinement d'ensemble dans les embardées chaotiques qui nous jetaient les uns sur les autres. Les deux jeunes femmes ont tenté de s'allonger par terre, puis se sont relevées, car le sol était bouillant de gaz d'échappement. Sérieusement, je soupçonne que le pot n'existait pas et que le moteur crachait sous nos pieds. Ça expliquerait à la fois l'odeur et la chaleur. Une fois, le camion s'est mis à reculer, et le p'tit gars à la cale a fait son devoir. Les filles ont crié pour passer leur peur rétrospective, et nous avons continué. Vers 23:00, la pluie nous a imposé de fermer les rares ouvertures qui faisaient semblant de nous aérer, et d'embarquer à l'intérieur les bagages du toit. J'ai été le premier à me

vautrer dessus. Jusque-là, j'avais changé de position tous les quarts d'heure: ça faisait six heures que je n'avais pas lâché ma main-courante au plafond. Mais au bout d'un moment, j'ai trouvé ma position aussi inconfortable qu'une autre, et j'ai cédé ma place et retrouvé ma chère main-courante.

Ça parlait de moi, pensant que je ne comprenais pas, mais gentiment. On se demandait pourquoi je n'avait pas pris l'avion, et on supposait que c'était par goût de l'aventure "vraie", et toutes ces conneries. Beurk. Mais, comme je l'ai dit, c'était plutôt affectueux, alors je n'ai pas tenté de les détromper.

Nous avons finalement atteint Bô à deux heures du matin. Restait à trouver MSF, que le chauffeur ne situait pas mieux que moi. On nous a indiqué une adresse, mais c'était les bureaux. Le gardien nous a expliqué comment arriver au compound, proche. J'ai sonné à deux heures et demie du matin: j'avais plus de huit heures de retard, et le trajet avait pris plus du double de mes estimations les plus pessimistes. Le trajet en camion, suspendu à la main-courante, a duré neuf heures.

Les gardiens ont réveillé un expat', bien surpris, l'air pas commode, qui m'a expliqué que mes amis logeaient dans un autre compound, un peu loin. Nous les avons appelés, et ils ont proposé que je dorme là où j'étais arrivé, où ils avaient une chambre libre. Volontiers!

Au réveil, j'ai pris un long petit-déj' avec les deux cheffes de la mission (je ne m'enfoncerais pas dans des considérations sur la hiérarchie interne à MSF, ou nous n'en sortirions pas), adorable toutes les deux une fois passée la surprise de trouver un inconnu chez elles.

J'ai passé trois jours délicieux à Bô. L'équipe d'une bonne douzaine d'expats répartis sur trois compounds est formidable d'entente et de bonne humeur constructive. Surtout, leur hôpital est magnifique, exemplaire, à cent lieues du cloaque de Rédemption qui hélas porte ma signature aussi. Je me suis intensément reposé, j'ai bouquiné des centaines de pages, j'ai regardé passer les nuages et j'ai profité de l'Afrique, parce que le Sierra Leone n'a pas cet air d'Amérique-du-pauvre qui caractérise le Libéria. J'ai même pu donner un semblant d'utilité à mon séjour en parlant brique avec les expats (pour un four) et surtout en donnant une demi-journée de cours de charpente aux charpentiers locaux. Je crois qu'il y ont mis autant de bonne volonté que moi, et ont appris beaucoup. Ça aussi, ça change du Libéria! Et ça réconcilie avec MSF. Au compound de Hildegarde et Lionel, il y avait une chèvre apprivoisée qui quémandait des caresses en vous poussant des cornes. En journée, le silence était tel qu'on entendait les tôles craquer à chaque changement d'insolation (à cause de la dilatation).

Pour rentrer, j'avais prévu de partir tôt le vendredi, afin d'arriver dans l'après-midi. Hildegarde & Lionel m'ont déposé, avec un gros *bug* chacun, à 8:00-prout à la station des bus. Il y avait déjà cinq personnes dans le taxi, mais il en manquait autant car c'était un corbillard (rouge!) aménagé avec une troisième rangée de sièges (chauffeur + 3 passagers devant + 4 ensuite + 3 derrière + 1 dans le coffre = 11 passagers). Pour patienter, je suis allé acheter de l'eau. Le marché a commencé à se monter. À 11:00, le chauffeur a décidé de changer une roue. À 12:00, il manquait toujours deux personnes, et quelques-uns ont commencé à suggérer que le Blanc pouvait payer pour les deux manquants. Je leur ai proposé d'aller voir ailleurs si j'y étais, et à cloche-pied pour être sûrs que si des fois ils m'y trouvaient je pourrais leur échapper. À 14:00, la dernière place était attribuée. J'avais fini mon Maugham (cent trente pages dans la matinée). Nous avons décollé à 15:00. Heure à laquelle j'avais espéré avoir passé la frontière.

Le corbillard était confortable, bas sur pattes et mou des suspensions. Mon voisin était gros, et nous avons réussi à imbriquer nos membres confortablement. Le trajet n'a pas pris cinq heures malgré une crevaison, mais si nous avons passé le bac de jour (image d'Épinal: fleuve, bac, soleil couchant, etc.), nous avons atteint la frontière de nuit, vers 8:00: elle était fermée.

Nous avons à passer la nuit sur place. Les amis-de-Saïdou m'ont trouvé tandis que je m'apprêtais à dormir dans la voiture, et j'ai pu profiter du lit de leur casernement.

La frontière n'ouvrait pas tôt le matin, les tracasseries douanières ont particulièrement duré, si bien qu'à 10:00 je cherchais un taxi et qu'il n'a pas été plein avant 12:00 (deux personnes manquantes au départ). J'ai enfin sonné chez Saïdou à 14:00, Jenny m'a rejoint, nous sommes allés nous taper un gueuleton et une plage, et je me suis couché tôt. Le retour a pris vingt-huit heures, à comparer aux cinq heures prévues (avant voyage!)...

Mais qu'est-ce que j'ai passé du bon temps à Bô! Merci Hildegarde, merci Lionel, merci à vous tous.

## **LIBÉRIA: LA FIN**

---

Il me restait exactement quatre jours au Libéria avant le grand départ, définitif s'il vous plaît mon Dieu, merci, c'est sympa. Côté boulot, Jenny (qui restait deux jours de plus que moi) avait pris le relais et ça m'arrangeait bien. Pendant mon absence, elle avait commencé une autre partie de la pizzeria, à sa manière. Peut-être recevrons-nous des photos du travail achevé?

En tous cas, je n'ai plus eu qu'une arche à superviser (en une semaine, Peter avait tragiquement perdu la main!): le reste du temps était partagé entre bagages et adieux: trois bouffes en tout!.

Nous avons commencé le dimanche soir, avec les expats de retour de leur rituel dimanche-à-la-plage: quelques MSF, quelque EU (Europe), tous en fin de mission. Une semaine après mon départ, il ne restait au Libéria qu'un seul et unique expat' parmi tous ceux qui ont pu m'être proches! C'était donc plus une fête d'adieux collective que le pot de départ de Jenny et moi! En tous cas, l'ambiance était excellente.

Le mardi soir, nous avons invité (toujours à la pizzeria, c'est bien pratique) tous le "staff local" de Numbeurre Cévennes. Ils étaient gais et un peu émus. En fait j'ai réalisé que si moi, pauvre con, j'étais habitué aux fêtes de départ (hebdomadaires chez MSF), eux n'avaient jamais connu un expat qui leur payât un verre avant de s'en aller. Ils m'ont fait cent fois jurer sur tous les Évangiles du ciel et de l'enfer (mais heureusement pas sur mon Pléiade Camus) de revenir bientôt. Klara ne savait plus comment se tenir dans ses habits du dimanche, et Peter-le-maçon serrait dans sa main le fil à plomb symbolique que je lui avais offert après l'en avoir martyrisé pendant tant de temps. Jamie a improvisé une chanson maladroite et touchante, et Gus a prononcé un long discours dans lequel il mettait en balance nos engueulades passées et sa tristesse de me voir partir. Je crois que tous étaient un peu plus émus qu'ils auraient voulu l'avouer, et moi-même, je réalisais que si j'avais été habitué aux soirées d'adieux des autres, je n'en avais en fait jamais eue "pour moi", ni lors de mes missions MSF écourtées, ni dans mes voyages solitaires et précédents.

Pour terminer, ils m'ont fait sortir Meuille, ma bien-aimée vache-à-tuyaux, et ont profité du tumulte pour se carapater!

Le lendemain, jour du départ, Jenny et moi avons prévu de décoller tôt et de passer par la plage et le site où elle avait travaillé et que je ne connaissais pas, mais Roger en avait décidé autrement. Il a offert un dîner (= midi, chuis Suisse) à tous ces expats qui partaient: ses deux architectes et toutes les huiles des EU qui terminaient leur mission, et dont un ou deux étaient déjà venus à notre première soirée "expats". Nous avons donc eu droit à une de ces "soirée des ministres" qui a accueilli Marjorie la première fois, et où, l'air de rien, on demandait à un ministre en poste de nous passer le sel et si les calamars étaient bons.

## RETOUR

---

Je ne me suis pas pressé pour l'avion: c'était le jour où Charles Taylor rentrait au pays: j'imaginai que le vol serait retardé, voire annulé. Mais il n'en a rien été, et ceux qui sont venus tôt ont pu l'apercevoir entre deux avions. Pour ma part, j'ai rejoint au bar trois EU familiers, et nous avons parlé de leur projet qui se terminait et que j'admirais. En effet, ils avaient décidé, tout seuls et sans l'aval de leur supérieurs, de distribuer leur budget dans des milliers de "SSP" (Small Scale Projects = petits projets) plutôt qu'en quelques gros. Comme l'un des paradoxes de la corruption est que plus le budget est gros, plus la proportion préemptée est importante, l'intérêt du système est de maximiser la part du budget non-détournée. De plus, il pouvait être exigé des bénéficiaires de fournir la totalité des frais de fonctionnement (puisqu'après aussi, ils auraient à faire "tourner" l'infrastructure), si bien que là aussi, on minimisait le budget perdu en bagnoles et salaires de gestion.

Bon, ça ne doit pas être très clair en dix lignes, comme ça, mais en clair, c'était audacieux, voire courageux, et à mon avis franchement intelligent et pertinent. Mais apparemment, leur bilan excellent est tout de même remis en cause et critiqué en plus haut lieu: il semblerait que les "SSP" aient vécu... Hélas!

Dans le vol, séparé de mes compagnons, j'ai médité mon propre bilan: j'avais deux objectifs (en plus de côtoyer filialement Roger), l'un rempli, l'autre manqué. J'avais voulu rendre ses lettres de noblesse à la brique dans un pays où tout ce qui n'était pas béton et tôle était taxé de "développement pour pauvres", et depuis la pizzeria, tous les riches du pays voulaient de la brique. Elle avait donc gagné en statut, tout en restant abordable aux classes moyennes (= celles qui construisent). Par contre, j'avais voulu laisser derrière moi des équipes compétentes, et je n'ai pu travailler qu'avec Jordan et Peter, le premier restant monopolisé pour le palais de Roger... Un seul maçon capable d'élever des arches pour tout un pays, ça ne fait pas lourd. Et puis, Jordan et Peter ne savent faire "que" des arches: je n'ai pas pu leur apprendre les dômes, les voûtes et les maçonneries gauches! Au rythme où allaient les choses, j'en avais pour jusqu'à mes arrière-petits-enfants!

J'ai passé deux jours chez Harold-mon-pirate-préférée plus adorable que jamais, en attendant que ma danseuse favorite et guillerette rentre d'un stage de danse sur une île. La suite? Qu'en sais-je? Laissez-moi le temps d'arriver. Deux ans de Libéria m'ont suffisamment épuisé nerveusement pour que je prenne soin de me reposer un peu. Mais j'espère une prochaine mission cet été, loin, loin du Libéria! Et que trouve-t-on aux antipodes du Libéria? Le Kamtchatka!!!

# NIOUZ 01

## NIOUZ 01.01

Coucou!

Ceci n'est pas un "Carnet", à peine quelques lignes de nouvelles.

Voici trois semaines que je suis en Hollande. Marjorie préparait une pièce, sa première en tant que "chorégraphe extérieur", c'est-à-dire qu'elle ne dansait pas elle-même. Moi, je faisais des photos, un peu de "crew" (équipe technique), les courses, les massages des épaules, la cuisine, et je nettoyait notre appart' amstellodamois (si, si, c'est comme ça qu'on dit!). Ça nous a bien fatigué, tous les deux. J'en veux pour preuve que je n'ai pas été très présent sur la Grande Toile ces dernières trois semaines. Et, à mon regret, ça va être pire pour les trois semaines à venir! Nous partons ce soir en vacances...

Mais tout juin, nous serons à Amsterdam et n'en bougerons plus. Vous êtes donc invités à nous rendre visite, nous avons de la place au salon, un ou deux vélos de rab, et de la bonne humeur à revendre - que dis-je, à offrir! Il y a des pigeons sur le balcon et des stroopwafels dans les placards...

Voilà pour l'invitation. Maintenant, il faut que je m'insurge un peu contre les chemins de fer hollandais!

Je n'aimais pas la SNCF qui n'offre pas au guichet les promotions qu'on peut trouver sur Internet (si on dispose d'une connexion) et ses queues interminables, mais j'ai trouvé pire: les chemins de fer hollandais. Voici leur dernière invention. On peut acheter des billets dans ces infâmes distributeurs automatiques qui empoisonnent nos gares et ne répondent à aucune question simple comme "Quand est le prochain?" ou "Quel jour sommes-nous?" Mais lesdites machines hollandaises ne prennent ni les espèces, ni les cartes de crédit internationales. Seulement celles des banques du pays. Du coup, il faut aller au guichet. Mais au guichet, il y a surfacturation de 3.50€ sur chaque billet émis. J'ai bien dit: "sur chaque billet émis"!!! Donc 7€ pour nos deux billets.

Vous vous rendez compte de l'injustice que voilà? Et tout le monde accepte ça comme on accepte la précarisation du travail en France, avec la fatalité des ruminants? Mais quand mon grand-père était jeune, il y avait des morts pour qu'on obtienne les droits du travail que notre

génération abandonne l'un après l'autre afin de gagner en "compétitivité"! Et en ce temps-là, le train était encore abordable aux "classes moyennes"!

Pour l'heure, il n'y a plus que les trains belges et suisses qui ne m'aient pas déçu. Si ça continue, je vais passer mon permis, tiens!

Allez, j'arrête. N'oubliez pas de venir profiter du soleil amstellodamois, du musée Van Gogh, des quartiers socialistes de De Klerk et du vélo le long des canaux...

Au plaisir de vous revoir, donc  
laurent.

## **NIOUZ 01.02**

---

Coucou, comme on dit chez nous!

Les nouvelles en (très) bref:

1-L'Écosse en randonnée, c'est beau. Notre balade en amoureux était placée sous le signe de Brassens. En effet, c'était la saison des jonquilles: des jonquilles partout, qui, à chaque fois, nous faisaient entonner l'inimitable "Les jonquilles voient de travers / Pensent que les bancs verts / Qu'on voit sur les trottoirs / Etc." Choeur et superbes photos à disposition de quiconque invite au moins l'un de nous deux.

2-Trop bref séjour dans une Suisse printanière belle comme une patrie natale. Mais sans Marjorie, snif.

3-Depuis deux jours, me revoilà Amstellodamois comme devant (c'est comme ça qu'on dit, je vous le jure!). Dans notre petit appart' qui vous espère, je m'attelle enfin à chercher la mission suivante, pour août.

À force de ne pas vouloir chercher trop tôt, j'avais fini par m'impatienter (il me tardait de savoir dans quel pays et à quelle sauce je serai mangé), et même m'inquiéter. C'était un peu bête: avant même d'envoyer mon mailing, j'avais deux chouettes offres (en Afghanistan!) qui m'attendaient au chaud!

Le prochain courrier vous annoncera donc ce que vous attendez tous sans oser vous l'avouer: la description de ma prochaine mission! Mais attention, je vais remettre à jour mes listes de diffusion: si vous ne recevez plus mes petits mots, prenez la peine de m'écrire personnellement pour me le signaler, ou alors inscrivez-vous tout seul (adresse en signature). Ou les deux: j'aime bien les petits mots persos!

Enfin, n'oubliez pas de venir fêter mes trente ans en Provence, quand ça vous chante en juillet!

Bises,  
laurent.

Bonjour-bonjour!

Comme promis, voici quelques nouvelles en bref. Mais, au contraire de ma promesse, ne voici pas ma prochaine destination! Je n'ai pas encore pris de décision finale. Voilà pourquoi: d'abord, j'avais plusieurs réponses intéressantes, si bien que je me suis vu entrer dans un problème que je n'avais pas prévu: choisir, dire non, trouver des excuses et des justifications... Ensuite, j'ai eu des entretiens avec les deux "grosses structures" qui m'intéressent à moyen terme et que je ne pensais pas intéresser, moi, si tôt! Il s'agit du CICR (Croix-Rouge Internationale) et du CSA (coopération suisse).

Les entretiens étaient positifs, mais il me faut encore une ou deux missions pour passer sur tout l'administratif d'entrée, et en particulier obtenir mon permis de conduire. J'en suis donc à choisir une petite mission "normale", sans pression ni enjeu majeur, en attendant d'intégrer une "grosse boîte".

Voilà pour l'actualité. Je vous dirai quelle petite mission la prochaine fois.

Sinon, mes derniers jours à 'Dam ont été marqués par deux événements majeurs que je vous résumerai ici. D'abord, la visite de ma sœur Aline et de son Lolo. En quelques jours, nous n'avons cessé d'alterner vélo, spectacles, vélo, jeux, vélo, contrée, vélo, plage, vélo, pédalo, vélo, dodo... C'était chouette!

Ensuite, juste avant mon départ, Marjorie m'avait dit: "Ce soir, nous allons voir Sasha Waltz." J'ai dit: "Coule. C'est qui?" C'était encore un de ces chorégraphes de la longue liste des chorégraphes que j'ai encore à découvrir inmanquablement, même si je commence à avoir l'habitude de la scène underground amstellodamoise!

La première surprise, c'est quand elle m'a fait garer nos vélos devant le Grand Théâtre plein de monde en cravate. Là? Là. Ah, bon. La prochaine fois, je me doucherai avant!

Tickets: "Didon & Énée -- Sasha Waltz". Comment ça, "Didon & Énée"? Pas LE "Didon & Énée" de Purcell, tout de même? Ce n'est pas possible, si? Nous avons pris place sans que cette interrogation poignante soit levée. Pour moi, je veux dire: Marjorie avait ménagé ses effets!

Nous étions au premier balcon, deuxième rang. Vue imprenable sur la fosse d'orchestre peuplée d'instruments à cordes. Argument en faveur de la thèse du célèbre opéra baroque. Sur la scène plongée dans l'ombre, on apercevait une espèce de coursive éclairée par le bas avec un premier grouillot en costard, puis une bonne femme. Acteurs? Techniciens? Concept néo-post-contemporain pré-expérimental?

Applaudissements: les choristes sont entrés en file, tous en noir mais sans uniformité de coupe. Ils se sont groupés à côté de l'orchestre. Silence, puis nouvelle salve d'applaudissements pour le chef d'orchestre. En effet, ça sent au moins le classique, sinon le baroque cher à mes oreilles et à mon cœur!

Et là, coup de théâtre difficile à rendre par écrit: en même temps que l'orchestre entama une ouverture baroque exemplaire, un des mecs sur la coursive (ils étaient quatre à ce moment-là) plongea sous lui, et on comprit que ce qu'il dominait était une piscine aux parois de verre. On le voyait donc onduler dans les bulles de son plongeon.

Puis, comme la musique de Purcell échafaudait sa beauté incomparable, d'autres acteurs, hommes et femmes, plongèrent à leur tour, dansant dans l'eau un étrange ballet en apesanteur, entourés de voiles et de bulles. Un rêve. Puis le chœur s'est lancé. Impeccable. Parfaitement maîtrisé.

Au bout de l'ouverture, des techniciens en costard sont venus rouler l'immense piscine hors du plateau, avec ses acteurs dedans. Pause, avec juste un solo de danse, genre moderne (ni

du ballet, ni du contemporain expérimental). Puis une vingtaine de personne entra en piste, en costumes bariolés: c'étaient les choristes. Pour toute la suite, eux et même les solistes chantèrent sur scène, intégrés à la chorégraphie. Un tour de force! Et la musique était d'une beauté que je ne parviens pas à rendre. Je me demande d'ailleurs si ce n'est pas la première fois que j'entends du baroque "en vrai"...

Le style était un peu trop "léché" pour les copains de l'école de "nouvelle danse" de Marjorie, mais pour moi qui voyais ça comme un travail contemporain sur un matériel rigoureusement classique, Sasha Waltz avait réussi un tour de force avec ses chanteurs sur scène. Il a même réussi à ajouter un élément rare à un tel matériel "petit doigt levé et bouche en cul-de-poule": l'humour. Plusieurs scènes ont obtenu du public un rire qui n'était pas guindé!

En dehors des grands moments essentiellement choraux, je retiens surtout celui où le premier violon est monté sur scène, escaladant pieds nus un escalier tout en jouant un morceau d'anthologie! J'ai dit: "Waouw!", et j'ai saisi le bras de Marjorie.

À la fin, tous les rideaux scéniques s'étaient retirés l'un après l'autre, et il ne restait que le carré du plateau entouré de ténèbres où l'on distinguait les artistes avant qu'ils entrent. J'ai trouvé ça génial, comme le plateau nu de "Dogville" de Lars Von Triers. Ça donnait à l'espace un dépouillement que je n'aurais pas cru possible, ou, pour tenter de mieux dire, la perspective était inversée: les acteurs (danseurs et chanteurs, je n'en reviens toujours pas) n'évoluaient plus "dans" un écrin, mais "sur" un radeau illuminé qui flottait sur une mer de pénombres. Je n'avais plus la sensation d'être au théâtre, mais celle de me retrouver "ailleurs"...

Voilà pour l'essentiel. Reste l'anecdotique: la Reine Béatrix était là, au premier rang de notre balcon, en toute simplicité. J'aurais pu lui toucher l'abondante chevelure si j'avais tendu la main. Marrant, non? Je crois que je n'avais encore jamais vu de personne royale de ma vie. Et je doute que j'en revoie jamais une de si près!

Ensuite, je suis arrivé en Provence. Il y fait chaud, mais la maison de ma mère a des murs épais, qui isolent aussi bien de la chaleur que du foot...

Au plaisir de vous y accueillir, tout ce mois, même à l'improviste.

À bientôt,

laurent.

---

**NIOUZ 01.04**

**18 08 2006**

Bonjour-bonjour!

Cette fois, ça y est, c'est décidé: je devrais partir pour le Pakistan. "Devrais" parce que trois ans dans les ONGs m'ont appris l'usage du conditionnel. Mais la mission est passionnante, et la région enchanteuse. Imaginez: c'est juste l'autre côté de la frontière de quand j'étais au Badakhshan (Afghanistan 2004). Montagnes, neige et tout... Quant au profil de poste, il s'agit officiellement de "formation de formateurs", c'est-à-dire en décrypté que je devrai former les constructeurs locaux au parasismique (= construction résistant aux tremblements de terre). Joie et pétulance.

Départ très prochain, probablement moins de deux semaines. Normalement, j'ai déjà fait mes au revoir: merci à ceux qui sont venus en Provence (ils se reconnaîtront), merci à ceux qui ont songé à venir mais ont été retenus, et merci à tous les autres car il faut chercher pour trouver quelqu'un qui ne mérite pas d'être remercié pour quelque chose.

Après cet anniversaire d'un mois, j'ai enfin rassemblé mes affaires éparpillées, que je n'avais pas revues depuis plus de deux ans. J'ai pu me changer, entre autres! Il vaut mieux, d'ailleurs, parce que le Pakistan n'est pas le Libéria, niveau climat... Et puis, j'ai pu m'alléger de deux ans de correspondance bancaire encombrante mais nécessaire. Ouf, j'ai le sac à dos aussi léger que le cœur! Noël! Trinité!

Car, ma foi, j'ai trente ans: j'attaque enfin la plus belle partie de la vie! J'avoue que je ne regretterai pas la vingtaine, ses errances futiles et ses désespérances peu fertiles. Vivent les temps où l'on bâtit et commence à donner des fruits. Grâce à Roger-du-Libéria, j'ai pu inaugurer mon premier bâtiment en "missions complète" avant trente ans: il me reste maintenant dix ans pour devenir un architecte accompli, si tant est qu'on est jamais un architecte accompli. Je rappelle pour ceux qui ne me l'ont pas entendu raconter cent fois qu'on est officiellement considéré comme "jeune architecte" jusqu'à quarante ans... Dire qu'à mon âge, un sportif est en fin de carrière!

Je tâcherai d'envoyer plus de nouvelles avant départ. En attendant, je reste joignable sur l'un ou l'autre de mes numéros de téléphone en signature... Par contre, je serai rarement sur la "Grande Toile", Skusez.

Au plaisir,  
laurent.